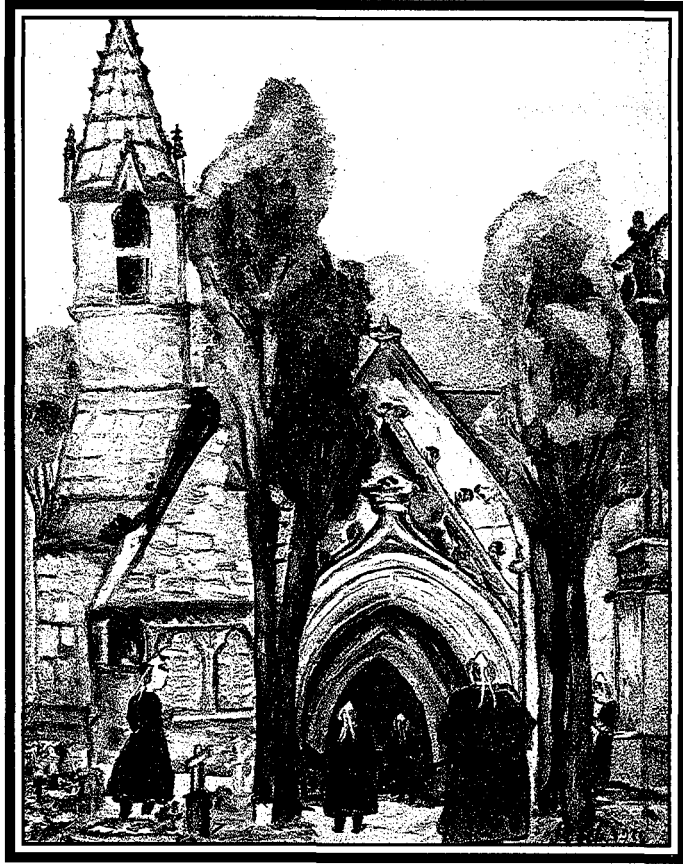


Franz Stock

La Bretagne, moments vécus



Breiz, pennadou-amzer tremenet enni



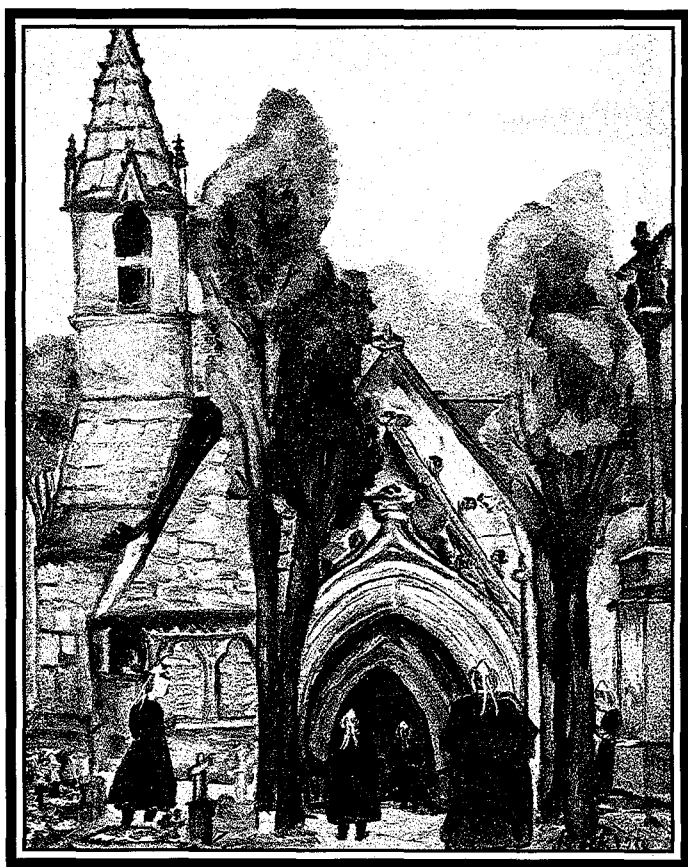
minih
levez

Franz Stock

144674



La Bretagne, moments vécus



Breiz, pennadou-amzer tremenet enni



minih
levenez

Franz Stock

La Bretagne, moments vécus

Breiz, pennadou-amzer tremenet enni

Traduction française du texte allemand par Marie-José ROBERT et Joël GOYAT. Avant-propos, traduction bretonne par Fanch MORVANNOU, ainsi que les notes (avec la collaboration de Cédric FLATRÈS).

Minihi-Levenez - ISSN-1148-8824 Nn 87-88 ISBN - 2-908230-23-2

D'am breur yaouanka Heinz
hag a gavas,
evel martolod,
d'ar 25 a viz genver 1942,
e ziskuiz diweza
e tonnou ar meurvor,
evid derhel eur zoñj feal anezañ

A mon plus jeune frère Heinz, qui, comme marin,
le 25 janvier 1942, trouva son dernier repos dans
les vagues de l'océan, en fidèle souvenir.

AVANT – PROPOS

La figure de Franz Stock est relativement peu connue du grand public français. Plus que le livre, c'est le film qui, de nos jours, fait connaître aux foules – si l'on peut s'exprimer ainsi – les héros de l'histoire, ceux que l'on appelait naguère les “ grands hommes ”, sauf que, jadis, la grandeur se mesurait un peu trop à la seule vaillance sur les champs de bataille. On se souvient de l'exclamation qu'aurait formulée Louis-Philippe au sujet d'une fondatrice de religieuses missionnaires : “ La Mère Javouhey ? Mais c'est un grand homme ! ”. Franz Stock n'est pas grand parce qu'il aurait été un homme public remarquable, un savant faisant des découvertes décisives pour le bien-être de l'humanité... Sa grandeur est celle de la durée dans le quotidien de l'amour des autres qui se consume dans l'obscurité. Voilà une grandeur qui serait à promouvoir, parce qu'elle est à la portée de tous les nobles de cœur, qui pour autant ne sont pas des génies scientifiques ou littéraires, ni des hommes ou des femmes politiques à la clairvoyance et au courage exceptionnels. La grandeur de Franz Stock, c'est aussi de susciter le désir d'être imité, et que l'on puisse se dire, non pas : “ Ce n'est pas pour moi ”, mais bien plutôt : “ Pourquoi pas moi ? ”

Puisqu'il est question de film, il en existe au moins un consacré à Franz Stock, *Le passeur d'âmes*, qui fut diffusé sur FR3 le 10 novembre 1992. Ce film, réalisé en coproduction par les télévisions française et allemande, écrit et réalisé par Jacques Dupont, est également disponible en cassette vidéo (Citel Vidéo, BP, 110, 91412 Dourdan Cedex).

Néanmoins, dans l'esprit de beaucoup, le livre continue de l'emporter sur le film, l'idéal étant sans doute : le film plus le livre ; et, quand on ne peut pas faire autrement : le livre plutôt que le film. Or la personnalité de Franz Stock a déjà suscité bien des livres, dont quelques-uns sont excellents. On en mentionnera ici trois, qui doivent faire partie des meilleurs, et qui ont été mis à contribution pour l'élaboration du présent ouvrage :

1. René CLOSSET, Franz Stock, *aumônier de l'enfer*, Paris, Le Sarment – Fayard, 1992, réédition de l'ouvrage de 1964. Le P. Closset (1920-1995), de la Congrégation des Maristes, né en Moselle, ancien déporté de Dachau, fut, entre autres, curé de la paroisse de St-Jean-Baptiste-de-Rechèvres à Chartres, dont

l'église abrite la sépulture de F. Stock.

2. Raymond LOONBEEK, *Franz Stock, la fraternité universelle*, collection " Prophètes pour demain ", Paris, Desclée de Brouwer, 1992. L'abbé Loonbeeck (1926-2003), prêtre en 1951, appartenait au diocèse de Malines-Bruxelles. Il fut notamment directeur de collège, puis accompagnateur de séminaristes.

3. Jacques PERRIER, *L'abbé Stock, 1904-1948, Heureux les doux*, Paris, Cerf, 1998 (réimpression 2001). Evêque de Tarbes et de Lourdes depuis 1998, Mgr Perrier était auparavant évêque de Chartres, où se trouvait le " séminaire des barbelés " dont il sera fait mention plus loin.

Une courte existence : 1904-1948

Franz Stock est né le 21 septembre 1904, à Neheim (Wesphalie), qui appartient au *land* de Rhénanie-du-Nord-Wesphalie. La Ruhr, rivière qui arrose Neheim, a aussi donné son nom à l'énorme bassin industriel, qui comprend des villes comme Duisburg, Oberhausen, Essen, Bochum, Gelsenkirchen, puis Dortmund, métropole de la Wesphalie, situé à l'extrémité est de la Ruhr. Dortmund est la grande ville la plus proche de Neheim (40 km), et son attraction s'exerce encore à cette distance. Neheim cependant jouit aussi de l'avantage d'être tout au bord du Sauerland : il s'agit d'un massif boisé et vallonné, d'une étendue considérable, qui représente pour les habitants de la Ruhr un lieu de détente et de contact avec la nature. La ville de Neheim, environnée de collines verdoyantes, forme un net contraste avec les autres agglomérations du bassin.

Le père de Franz Stock (1874-1946) avait quitté la ferme familiale et était venu s'installer à Neheim, où il avait trouvé du travail dans une entreprise de la ville. Son épouse (1881-1956) était originaire du même village que lui. Ils eurent neuf enfants, Franz étant l'aîné. Trois enfants moururent en bas-âge. Naquirent encore avant la Grande Guerre, Johann, Franziska et Ernst. En août 1914, le père fit partie des 11 000 000 d'Allemands engagés dans la terrible déflagration : 1 170 000 d'entre eux ne revinrent pas (pour mémoire, soldats français engagés dans les combats : 8 400 000 ; morts à la guerre : 1 350 000). Après la guerre, naquirent Heinz, puis Theresia (1925) : dite " Resi ", elle porte

seule aujourd'hui toute la mémoire familiale : vingt-et-une années la séparaient de son frère aîné.

Au point de vue confessionnel, en Allemagne les catholiques peuplent majoritairement l'ouest, et au sud, la Bavière ; à l'est, ce sont les luthériens qui sont les plus nombreux. Neheim, qui était catholique à presque cent pour cent, appartient à l'archidiocèse de Paderborn, fort étendu (il s'étend sur 200 km du nord au sud, et englobe à l'ouest une partie de la Ruhr, dont Dortmund). Le diocèse de Paderborn fut fondé en 805. Dix ans plus tard, faute de reliques de saint sur place, l'évêque de Paderborn, un Saxon, demanda à celui du Mans, Aldric, qui était Saxon lui aussi, de lui faire parvenir le corps de saint Liboire, évêque du Mans mort en 397, peu avant saint Martin de Tours. La translation eut lieu en 836. Il en est résulté un étonnant jumelage entre Paderborn et Le Mans, ou plutôt, selon le vœu prononcé à l'époque par les deux évêques, une " fraternité d'amour perpétuel ". Au plan civil, les deux villes sont jumelées depuis 1967.

Le jeune Franz fut enfant de chœur à l'église de sa paroisse et fit sa première communion en 1915. Son père étant à la guerre, il est un peu durant quatre années le soutien de sa mère, surtout à mesure qu'il grandit. On peut imaginer que cela se traduit par une maturité précoce. A l'école, ce n'est pas un élève brillant : du fait de sa présence presque indispensable à la maison (sa mère fait des journées à l'extérieur) et en raison d'une santé délicate, il accumule plusieurs années de retard. Il a l'intention de devenir prêtre, mais auparavant souhaite faire ses études au lycée de sa ville natale. Il y entre en avril 1917 (à l'époque, en Allemagne, la rentrée des classes se faisait à Pâques). A part celles toujours excellentes en dessin, il ne récolta guère que des notes très moyennes. Sa conduite en revanche, et son esprit de camaraderie, ne recueillent que des éloges. En 1926, il obtient son *Abitur* (baccalauréat). En avril de cette même année, il entre au grand séminaire diocésain de Paderborn, pour un premier semestre qui allait jusqu'à la mi-août. Mais, à la fin juillet, avaient lieu à Paderborn les fêtes de la Saint-Liboire. Dans l'esprit de ces fêtes, Franz décida, avec d'autres, de se rendre au Mans. Ce voyage-là eut-il lieu, la question est controversée (Loonbeek, 35 note 3 ; 44). Ce qui est certain, c'est qu'il se rendit bien en France, et plus précisément à Bierville, près d'Etampes, où Marc Sangnier (1873-1950), le fondateur du Sillon, avait une propriété. Se tint là, du 17 au 26 août 1926, le *Congrès démocratique international pour la paix*, qui rassembla trois mille participants de trente nations différentes, tous jeunes, dont 800 Allemands (les plus nombreux), tous désirant ardemment la paix entre les

peuples. La vocation franco-allemande de Franz Stock se décida là-bas, à Bierville, à l'aube de ses 22 ans. Il y rencontra, entre autres, Joseph Folliet (1903-1972), qui fut un grand nom de la presse catholique (*Sept, Temps présent, La Vie catholique illustrée*,...), et contribua à la création des *Compagnons de saint François*, dont l'esprit s'accordait merveilleusement avec l'âme franciscaine de Franz...

Après Bierville, Franz Stock se rendit à Tulle chez des amis rencontrés au congrès. Il fera un deuxième séjour en Corrèze en 1927. A la fin des vacances d'été 1926, il retourna à Paderborn et y achève à Pâques ses deux années de philosophie. C'est alors qu'il demanda, et obtint, de faire de la théologie à l'Institut catholique de Paris. Il découvrit alors la France, moins peut-être dans ses théologiens que dans ses hommes de lettres (F. Jammes, H. Bremond, Claudel, Mauriac, Bernanos,...), dans sa banlieue parisienne déchristianisée (il n'y avait pas en Allemagne pareille désaffection des masses populaires vis-à-vis de l'Eglise). En 1929, il revient à Paderborn pour y achever ses études ecclésiastiques et est ordonné prêtre le 12 mars 1932. Le lundi de Pâques 28 mars, il célébra sa première messe dans l'église de Neheim, messe au cours de laquelle son plus jeune frère Heinz fit sa première communion (Heinz périt en mer le 25 janvier 1942, alors qu'il servait dans la marine de guerre : c'est à lui que Franz Stock dédia son livre sur la Bretagne). Après une première affectation comme vicaire dans une paroisse rurale où il resta trois mois, l'abbé Stock fut nommé dans la région minière de Dortmund, où il resta deux ans. Comme beaucoup de mineurs sont des Polonais, il apprend leur langue. Le 30 janvier 1933, Hitler devint chancelier. On raconte que le 1er mai suivant " le vicaire de Dortmund-Eving, enfourchant un cheval pour être mieux vu, tint un discours enflammé contre le régime hitlérien " (Loonbeek 74, qui note cependant : " on rapportait que... " ; Loonbeek, sans cette restriction, 141 ; sauf erreur, Closset ne souffle mot de l'épisode ; Perrier 13, - qui est peut-être tributaire de Loonbeek -, écrit prudemment : " F.Stock semble avoir été lucide sur le caractère pernicieux du régime [hitlérien]. La tradition rapporte que, le 1er mai 1933, l'abbé Stock, juché sur un cheval, harangua les ouvriers pour les mettre en garde ").

En 1934, Franz Stock fut nommé recteur de la paroisse Saint-Boniface à Paris : il y avait dans la capitale en effet une " mission allemande " pour les catholiques allemands qui y séjournaient (personnel de l'ambassade, et autres employés, jeunes filles allemandes au pair...). Franz fut secondé par l'aînée de

ses sœurs, Franziska, et en outre, plus tard, par une secrétaire. Bien vite, la mission allemande hébergea des opposants au nazisme et des juifs, les uns et les autres ayant fui l'Allemagne, démunis de tout, et pour lesquels il était évidemment exclu qu'ils s'adressent à l'ambassade. Ayant dû rentrer en Allemagne à la déclaration de guerre, il est de retour à Paris en août 1940.

En novembre 1940 s'ajoute à la charge du recteur de Saint-Boniface une autre responsabilité : il devient une sorte d'aumônier des prisons de Fresnes, de la Santé et du Cherche-Midi, sans être un aumônier militaire cependant : il s'habillait en clergyman à l'allemande, ou alors, revêtu de la soutane, à l'instar des prêtres français. Les prisonniers étaient des résistants ; catholiques ou non, ils pouvaient demander à voir un prêtre. Ce prêtre ne pouvait être un Français. Franz Stock parlait – et écrivait – le français à la perfection : ce fut l'une des raisons de sa nomination à Saint-Boniface. Mais, pour les prisonniers, c'était un Allemand : les préventions étaient inévitables. Elles s'atténuaient peu à peu, jusqu'à s'estomper complètement : la bonté, la discrétion, le tact de Franz firent merveille. Il rencontra Edmond Michelet, le communiste Gabriel Péri (exécuté le 15 décembre 1941), Honoré d'Estienne d'Orves (fusillé le 29 avril 1941). Mais la première visite de l'abbé Stock avait été " au Breton Jacques Bonsergent, ingénieur de 28 ans, compromis dans une rixe. Condamné à mort, le Breton fit sa dernière confession à Franz Stock, communia à sa messe qu'il servit. Stock l'accompagna jusqu'au lieu de l'exécution, au Bois de Vincennes, le 23 décembre 1940. Il en fut bouleversé. C'était la première exécution dont il fut témoin. Le départ était donné d'un long chemin de croix " (Loonbeek 125-126). L'abbé Stock assista ainsi entre 1 000 et 1 500 condamnés à mort à leur exécution. " Beaucoup de fusillés lui demandaient de se mettre face à eux pour voir un visage humain à l'instant de la mort " (Cartouche dans *Famille chrétienne* n° 1050, 26 février 1998, p.55). Les condamnés étaient soit abattus par un peloton d'exécution, soit mis à mort à la hache ou par pendaison : Franz Stock assista à tous ces genres d'exécution. " Rien que cette semaine, j'ai préparé soixante-douze hommes à la mort, les ai assistés au moment ultime et les ai enterrés " (lettre du 17 décembre 1941). Puis il accompagne les dépouilles jusqu'au lieu de leurs sépultures, l'un ou l'autre des cimetières de la ceinture parisienne, Ivry, Bagneux, Thiais, Nanterre, La Garenne, Courbevoie.

A ce régime, et malgré la force supérieure de sa volonté et les ressources inépuisables de son cœur, sa résistance physique et nerveuse était mise à rude épreuve. Il devait de surcroît ruser avec la Gestapo et n'apparaître aux

yeux de cette dernière que comme un auxiliaire “ spirituel ” inoffensif, tout juste bon à anesthésier des prisonniers voués pour une partie notable d'entre eux à la peine capitale. De là cette froideur qui frappait de prime abord les prisonniers qu'il visitait. L'homme pouvait se définir par un équilibre supérieur fait de paradoxes : un esprit de fraternité universelle sans aucune limite de religion, de classe sociale ou de nationalité, et par ailleurs, une grande réserve, une économie de paroles proche du mutisme, indices d'une maîtrise de soi rarement prise en défaut. Quant à sa santé, elle était loin d'être excellente. Adolescent, une longue crise de rhumatisme articulaire lui fit manquer l'école pendant presque toute une année scolaire. Aux termes du traité de Versailles, les jeunes Allemands ne devaient pas faire de service militaire. Mais plus tard, lorsque le traité fut abrogé, Franz Stock fut réformé. Ce ne fut sûrement pas par inadvertance ou complaisance, le régime nazi, très militariste, ayant besoin de troupes : on avait donc reconnu à Franz une santé fragile, déficiente. Pourtant, dans ses jeunes années de séminaire et de ses séjours en France, il connut la vie au grand air dans le mouvement de jeunes dont il faisait partie, dévorant des kilomètres à bicyclette pour aller jusqu'en Suisse, jusqu'en Autriche. Il avait sans doute un organisme fragile, mais le sang neuf de la jeunesse pouvait lui permettre de s'autoriser quelques “ excès ”. Mais dix ans plus tard, il était à bout. Les médecins lui prescrivaient de prendre du repos, mais lui, il passait outre, sauf “ lorsqu'il sentait se resserrer la surveillance de la Gestapo. Il s'éclipsait alors et s'en allait pour quelque temps chez les siens en Allemagne, ou en Bretagne, son lieu de séjour préféré ” (Loonbeek 194). L'électrocardiogramme du 13 août 1943 révéla un cœur “ détraqué ”.

Le 22 novembre de cette même année, il se rend à Neheim pour assister au mariage de son frère Ernst, et fêter le 40ème anniversaire de mariage de ses parents. 6 juin 1944 : débarquement des Alliés. Le 10 août, F. Stock se rend une dernière fois à Fresnes. Le 24, Leclerc arrive Porte d'Italie. Von Choltitz signe la capitulation de Paris. Stock est fait prisonnier des Américains et interné dans un camp proche de Cherbourg, où il reste jusqu'au 16 avril 1945. Peu après, il cesse d'être un prisonnier des Américains pour le devenir des Français.

Commence alors l'aventure du “ séminaire des barbelés ” : ce séminaire est constitué des prisonniers allemands se préparant au sacerdoce. La création d'un tel séminaire fut rendue possible grâce à la collaboration d'officiers généraux de l'armée d'une part, et de prêtres anciens résistants, tels Jean Rhodain et Georges Le Meur, d'autre part. Ces derniers proposèrent le nom de

Franz Stock pour être supérieur de ce séminaire. De la fin avril à la mi-août 1945, le séminaire fut une caserne située en plein cœur d'Orléans, puis on déménagea pour le camp de Le Coudray-Morancey, au sud de Chartres.

Deux évêques furent mêlés à cette fondation, ceux d'Orléans et de Chartres. Pure coïncidence, ils étaient des Bretons l'un et l'autre, originaires l'un et l'autre du diocèse de Saint-Brieuc. L'évêque d'Orléans, Jules Courcoux (1870-1951), né à Lannion, fut nommé dans cette charge en 1926, alors qu'il était supérieur général de l'Oratoire et curé de la paroisse de Saint-Eustache à Paris. “ C'était un oratorien très cultivé (...) et intelligent (...), un homme très respectueux d'autrui (...). J'ai jeté les fascicules – je le regrette – des cours d'instruction religieuse qu'il avait fait imprimer (...). Il m'a parlé de bien des sujets, abordant aussi les relations entre la science et la foi ” (Jean-Marie Lustiger, *Le choix de Dieu*, Paris, de Fallois, 1987, pp. 47, 48, 49. L'actuel archevêque de Paris, né dans une famille juive (1926), fut baptisé par l'évêque d'Orléans en 1940). Les conditions de vie dans leur caserne d'Orléans furent très éprouvantes pour les prisonniers, cadénassés ainsi en pleine ville, dans la chaleur du printemps et de l'été. On peut imaginer aussi, de la part de la population, ne serait-ce que de la froideur à leur égard... Quand il fut question de quitter la caserne pour un camp à la campagne, l'évêque d'Orléans souhaita une implantation ailleurs que dans son diocèse. Le choix du camp de Chartres, qui était encore à la campagne à l'époque, mais avec vue sur la ville et les flèches de sa cathédrale, fut un soulagement. L'évêque de Chartres, Raoul Harscouët (1874-1954) était né à Saint-Brieuc, où il enseigna au grand séminaire pendant vingt ans, avant d'accompagner à Annecy comme vicaire général l'évêque (un Briochin) nommé là-bas. Le nouvel évêque de Chartres, nommé en 1926, était soucieux d'une liturgie belle et appropriée ; lui-même célébrait avec beaucoup de majesté, en suivant ponctuellement le cérémonial d'avant Vatican II qui favorisait des cérémonies somptueuses. Cet homme, qui avait des allures aristocratiques, avait aussi le cœur noble et généreux. Docile aux indications, et jusqu'aux suggestions de son secrétaire particulier (le chanoine André (1909-1990), un prêtre que l'évêque avait amené avec lui de Saint-Brieuc), l'évêque de Chartres fit le meilleur accueil aux séminaristes allemands prisonniers qui arrivaient chez lui : ils étaient 106, âgés de 18 à 33 ans, avec, en outre, 6 prêtres et 7 frères convers. Raoul Harscouët serra la main de chacun des prisonniers : un tel geste fraternel tant de fois répété fit une profonde impression. L'évêque allait à contre-courant de l'opinion publique, s'attirant même la réprobation de certains de ses confrères dans l'épiscopat. Il avait pris “ le risque d'être com-

promis en cas d'échec pur et simple de l'expérience ", et celui " d'être accusé d'incivisme par l'opinion publique, étant donné les accointances d'une partie de l'épiscopat français avec Pétain " (Loonbeek 305). " [La] position [de l'évêque d'Orléans] par rapport à l'Allemagne et au nazisme était extrêmement claire, et il était circonspect à l'égard du Maréchal Pétain " (Lustiger 58).

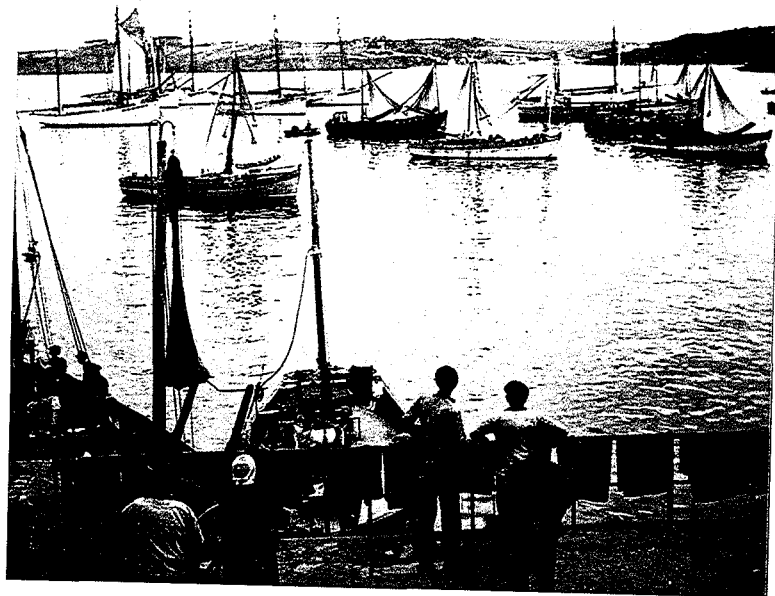
Il est bon de signaler que le séminaire des barbelés n'était qu'une toute petite partie du camp n° 501 qui rassemblait aux portes de Chartres 38 000 prisonniers allemands. Le séminaire fonctionna à Chartres du 17 août 1945 au 15 mars 1947 : il a eu en tout 949 pensionnaires, dont 600 sont devenus prêtres. C'était un séminaire comme les autres (sauf qu'on n'en sortait pas...), avec des prières, des enseignements, du sport, participation aux travaux manuels... Franz Stock était l'âme de cet établissement étonnant, tout en ayant toujours le statut de prisonnier lui aussi. Son corps était bien délabré. Il était parfois autorisé à sortir, pour aller se reposer dans une propriété située à une trentaine de kilomètres du camp ; il alla même deux fois en Allemagne voir les évêques ayant des séminaristes à Chartres. Quatre fois, les séminaristes reçurent la visite du nonce Roncalli, le futur Jean XXIII. Le secrétaire de l'évêque de Chartres venait presque toutes les semaines ; l'évêque lui-même fit treize visites. Il y avait des conférences faites par des spécialistes venus de l'extérieur, sur tous les sujets concernant l'Eglise, la société, la paix entre les peuples.

Le séminaire des barbelés fut dissous au moment où les prisonniers allemands commencèrent à rentrer dans leurs foyers. Franz Stock regagna Paris où il ne reçut aucune affectation. Il était devenu " serviteur inutile, objet oublié " (Loonbeek 314), cependant que son corps s'anéantissait de plus en plus. Il avait des amis à Paris, des prêtres notamment. Il n'en connut pas moins la solitude, comme aussi l'incompréhension : " Comme Allemand, il se sent jugé par les Français ; comme francophile, il est devenu presque suspect pour certains de ses compatriotes " (Perrier 23). Pour son dernier Noël ici-bas (1947), il eut le bonheur d'être reçu dans le foyer Walbaum à Bures-sur-Yvette. " Il était déjà très malade, écrit Mme Helga Walbaum, très essoufflé et avait du mal à monter la côte pour arriver jusqu'à la maison ". Le 26, Franz Stock écrit à sa mère et à ses sœurs : " Il régnait une vraie ambiance de Noël, et nous avons pensé à vous à Neheim et aux parents Walbaum à Cologne. Ensuite, nous avons chanté des chants de Noël ". Mme H. Walbaum poursuit : " Ce 24 décembre, l'abbé Stock n'a pu nous accompagner à la messe de minuit à Bures-sur-Yvette. D'une part, il pensait qu'il aurait été difficile d'expliquer au curé de la paroisse sa situation

particulière et, d'autre part, il se sentait incapable de remonter une seconde fois cette côte de 300 mètres " (*Témoignage de Mme Walbaum*, avec la traduction de l'extrait de lettre de F. Stock : in brochure du *Cinquantième de son " Retour à Dieu "* (24 février 1948), " *Sur les pas de l'Abbé Stock (1904-1948)* ", s.l., pp.30-31). Le 11 février 1948, il écrit à sa sœur Franziska : " Après Pâques, j'irai vous revoir, c'est tout au moins un projet, mais je ne suis pas sûr qu'il réussisse " (Closset 254). Le mardi 24 février, Franz Stock, admis à l'hôpital Cochin depuis l'avant-veille et ayant dit à un visiteur la veille : " Je suis bien soigné ici et j'espère pouvoir guérir ", mourut subitement vers 16 heures, tout seul. Les journaux n'avaient pas été autorisés à publier l'avis de convoi, Franz Stock étant toujours prisonnier. Prévenues par téléphone, une centaine de personnes purent assister à la messe d'enterrement en l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Le nonce Roncalli donna l'absoute ; Edmond Michelet était présent. Une dizaine de personnes accompagnèrent le corps jusqu'au cimetière de Thiais, où une tombe avait été creusée dans le carré des prisonniers allemands. Bientôt les journaux rompirent le silence : *La Croix* le 3 mars, *A Présent* le 7, *Témoignage chrétien* (sous la plume de Joseph Folliet) le 2 avril... Le 3 juillet 1949, d'anciens résistants firent célébrer une messe en l'église Saint-Louis-des-Invalides, une église " militaire " : quel paradoxe ! En 1951, l'abbé Georges Le Meur fit ériger une vraie tombe, au cimetière de Thiais sur les restes de l'abbé Stock. Durant cette même année 1951, une nouvelle paroisse ayant été érigée à Chartres dans le quartier de Rechèvres, le baraquement-chapelle du séminaire des barbelés fut déplacé, pour devenir l'église Saint-Jean-Baptiste de ce nouveau quartier. En 1961, une église en dur remplaça le baraquement-chapelle. On envisagea de transférer les restes de Franz Stock du cimetière de Thiais dans cette nouvelle église. Ce qui fut fait le 15 juin 1963, avec cérémonie solennelle toute la journée du lendemain. " C'est dans du granit breton que sa pierre tombale a été découpée. Un calvaire breton figure dans la mosaïque qui l'entoure dans l'église Saint-Jean-Baptiste-de-Rechèvres, à Chartres " (Perrier 44-45).

Franz Stock et la Bretagne

Tous les témoins, tous les biographes ont relevé le fort attachement de Franz Stock à la Bretagne et à ses habitants. Il s'agissait bien d'un amour de préférence : c'est ce qu'indique l'un de ses biographes : " Stock aima tous les



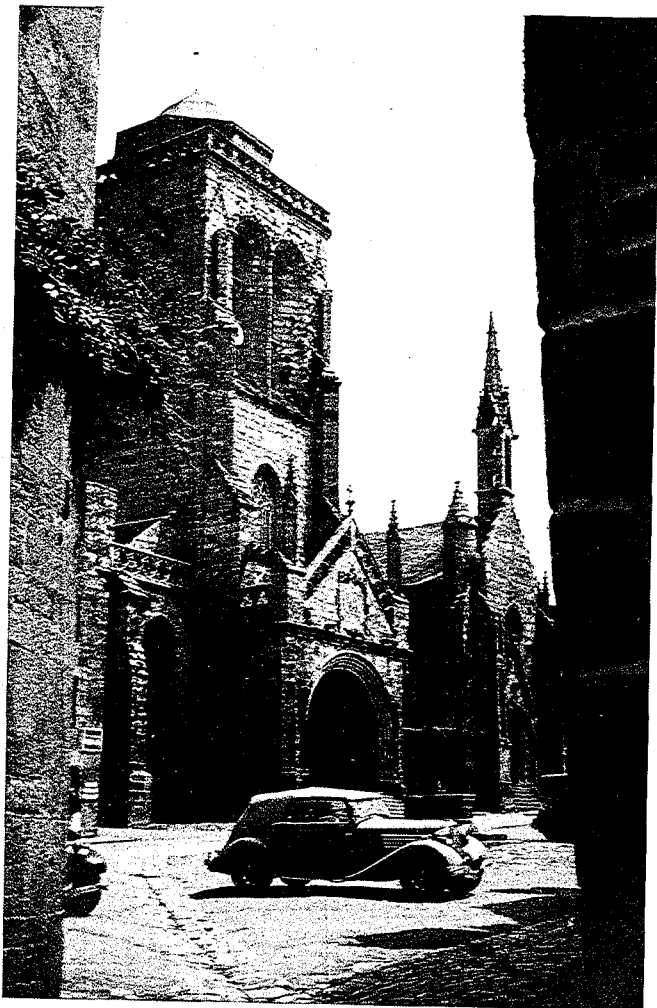
Port de Douarnenez. Août 1939

Français, mais ses Français de prédilection, c'étaient les Bretons " (Perrier 44). On peut s'interroger sur les raisons de cette préférence, lui qui avant de découvrir la Bretagne avait déjà visité bien des contrées si belles, telles le Limousin et tout spécialement sa partie sud, la Corrèze, " où il avait découvert l'âme profonde de la France " (Loonbeek 46), et où il accompagna le pèlerinage diocésain à Lourdes, pour revenir ensuite faire avec des amis une promenade à pied de 165 km dans les gorges de la Dordogne... Qu'importe : toutes ces belles choses, tant d'excellents contacts le céderont devant la Bretagne et les Bretons. L'engouement de Franz Stock pour la Bretagne, qui ne se démentit point, fut consécutif à l'émerveillement des premières découvertes. L'impression primitive fut tellement bonne que l'abbé Stock multipliera, le plus qu'il pourra et toujours moins qu'il ne l'aurait souhaité, voyages et séjours dans la vieille provin-

ce. Pourquoi cela, à ce point ? A propos de Franz Stock et de la Bretagne, on pourrait dire, en plagiant Montaigne : " Parce que c'était lui, parce que c'était elle..."

Durant l'été 1926, où il se rend en France pour la première fois, Franz Stock suit l'un des congressistes de Bierville jusqu'à chez lui, en Corrèze, où il retournera en 1927 (lire de ce congressiste, Paul Maureille, *Avec Franz Stock à Bierville et en Corrèze*, in *Cinquantenaire de son retour à Dieu*, 36-37). Poussa-t-il jusqu'à la Bretagne dès 1926, ou dès 1927 ? Il ne le semble pas ; le plus complet de ses biographes a bien l'air de dater d'une année plus tard encore la première visite de Stock à la Bretagne : " Dès son séjour comme étudiant à Paris en 1928, Stock fait la connaissance de la Bretagne " (Loonbeek 99). Par la suite, Franz Stock est venu en Bretagne au moins une dizaine de fois. A nouveau en 1929 ? C'est bien ce que l'on est en mesure, peut-être, de déduire de la même source : " Stock n'accompagne pas encore son compatriote Rudolf Dietrich au pèlerinage à Notre-Dame du Folgoët en 1929 " (Loonbeek 61). Après ses deux semestres à l'Institut catholique de Paris, le séminariste Franz Stock retourna à Paderborn " en été 1929 " (Loonbeek 53), pour y entamer un nouveau semestre au séminaire. Il est possible malgré tout qu'il soit venu en Bretagne, mais sans pouvoir y rester jusqu'au 8 septembre, date à laquelle avait toujours lieu à l'époque le pardon du Folgoët (à 20 km au nord de Brest), pardon qui est l'un des plus célèbres de Bretagne...

Mais c'est surtout à partir de 1934, année de sa nomination comme recteur de la paroisse allemande de Paris, que l'abbé Stock multiplie les voyages en Bretagne. Il s'imprègne ainsi de l'âme de la contrée, prend des photos, manie le pinceau et le crayon pour peintures et croquis, se constituant ainsi une réserve de matériel, tant mental que concret, en vue du livre sur la Bretagne qu'il a en projet. Il descendait ordinairement dans un hôtel de Pentrez-Plage (tout au bord de la baie de Douarnenez), commune de Saint-Nic, où il noua des contacts avec l'habitant. A l'été 1939, juste avant le déclenchement de la seconde guerre mondiale, il était en Bretagne, en ce lieu même, comme il ressort d'un témoignage : " L'abbé Stock était un fervent admirateur de la Bretagne où il aimait à exercer ses talents de peintre et avoir des contacts avec la population. Ma famille ne connaissait pas la Bretagne, et l'abbé a insisté pour que nous passions deux semaines ensemble à Pentrez, dans la baie de Douarnenez, en août 1939. Il avait emmené sa mère et Franziska dans un petit hôtel en bordure de mer, où il était déjà connu. A six, nous formions une bonne équipe, mais quel-



Locronan. Août 1939.
Photo prise par M. Walbaum, le père d'Helga

quefois, l'abbé partait à bicyclette avec son chevalet et sa palette pour dénicher un coin à peindre. D'autres fois, il nous faisait visiter de merveilleux sites bretons. Je garde un souvenir ému de son commentaire lors de la visite de Locronan. D'ailleurs, deux des photographies qui illustrent le livre de Franz Stock sur la Bretagne (*Die Bretagne – Ein Erlebnis*) ont été prises par mon père à cette occasion ” (Mme Helga Walbaum, in *Cinquantenaire de son retour à Dieu* 29).

En vertu du Concordat de 1933 entre le Vatican et le III^e Reich, l'Eglise catholique d'Allemagne était, sous bien des rapports, intégrée à l'Etat. Les prêtres chargés de paroisse, assimilés à

des fonctionnaires, étaient rétribués sur les deniers publics. Recteur de Saint-Boniface, Franz Stock, ressortissant allemand, bénéficiait de ces dispositions (les prêtres français d'avant 1905 en avaient connu de semblables, en vertu du Concordat de 1801, qui fut dénoncé en 1905, entraînant la séparation des Eglises et de l'Etat et la suppression des traitements d'Etat aux prêtres). Fils aîné d'une famille ouvrière de neuf enfants, Franz Stock ne disposait évidem-



Franz Stock avec sa mère et Helga Walbaum.
Pointe du Raz - Août 1939

ment pas d'une fortune personnelle. On peut penser que les appointements du recteur Stock étaient assez substantiels, car ils permirent à trois personnes de vivre correctement, lui-même, sa sœur et sa secrétaire. A lire sa biographie, on s'aperçoit qu'il effectuait de fréquents voyages. S'il a pu accueillir sa mère et sa sœur à l'hôtel pendant quinze jours, c'est qu'il avait les moyens de payer leur pension, en plus de la sienne.

Auprès de ceux qu'il fréquentait à Paris, Franz Stock devait passer pour “ l' ” Allemand entiché de la Bretagne, le seul vraisemblablement. Quand vint l'Occupation, il entra nécessairement en contact avec des officiers et des soldats allemands chargés des prisonniers. Il fréquentait tout aussi nécessairement le personnel d'ambassade et les officiels, étant lui-même, dans une certaine mesure, un officiel. Il ne pouvait éviter d'avoir affaire à la Gestapo, et il devait s'en garder, et se garder lui-même de l'indisposer jamais. Lui étaient précieuses



*Franz Stock avec sa mère et sa soeur Franziska
sur la plage de Pentrez.
Août 1939*

alors ses dispositions naturelles de réserve et de prudence, et encore fallait-il que sa circonspection ne soit jamais soupçonnée, ni confondue avec de la méfiance. Il devait avoir repéré des officiels anti-nazis, lesquels ne devaient en aucun cas non plus laisser paraître leurs sentiments intimes devant n'importe qui. Du 14 au 17 octobre 1942, il servit ainsi de guide au ministre Dormmüller et lui fit découvrir la Bretagne du sud (Loonbeek 202). Peut-être le ministre voyageait-il incognito, hors de tout convoi officiel, mais quelles étaient les dispositions de cet homme ? Malgré l'amour de Stock pour la Bretagne, cette expédition fut-elle pour lui un moment agréable, une détente ? A l'autre bout de la chaîne, un résistant emprisonné écrit à ses enfants en mai 1941 : " L'abbé Franz Stock (...) est bon et aime bien la France et surtout la Bretagne " (Loonbeek 149). Le signataire n'est pas breton, c'est Honoré d'Estienne d'Orves, mais lui aussi, il s'est enthousiasmé pour la vieille péninsule. Il y a chez Stock une véritable " partialité " à l'égard des Bretons quand il en découvre parmi les prisonniers. Admiration, et surcroît de souffrance, quand il assiste à leur exécution. Ainsi, celle du Breton Joseph Le B., qui fut passé par les armes le 24 juillet 1942. A cette date, Stock note dans son Journal : " Il témoigne d'un courage hors du commun. Aux soldats qui vont le fusiller, il dit " Je prie Dieu pour que vous puissiez rentrer bientôt chez vous auprès de vos femmes et de vos enfants " " (Loonbeek 202).

Fait prisonnier fin août 1944, Franz Stock ne reverra plus la Bretagne. Devenu supérieur du séminaire des barbelés, sa détente, c'est de parler, le soir à la veillée, de la Bretagne et de la mer. " La Bretagne, c'est mon rêve ! Le Finistère ou les Côtes-du-Nord, en face de l'océan, pour voir l'infini, après ces perspectives derrière les barbelés ". (Loonbeek 205).

Que représentait pour lui la vieille terre bretonne ? Une sorte de " désert ", comme lorsqu'on fait une retraite, en changeant de lieu et en délaissant famille, dossiers, responsabilités ? Oui, sans doute, mais un désert qui serait doublé d'une oasis : le désert est rude et décapant, l'oasis procure bien-être et délassement. Faut-il préciser que la Bretagne ne le pousse ni au farniente ni à aucune forme de laisser-aller ? Il s'y repaît de paysages grandioses, notamment en bordure de mer, lorsque les vagues en furie montent à l'assaut des rochers dans un fracas de fin du monde. Il y découvre un peuple très croyant, très priant, mystique, avec de soudaines exaltations qui peuvent être dangereuses pour lui ; ce peuple est rêveur et pudique, secret, lent à se donner, fidèle, persévérant, et parfois buté. On y est rude à la tâche aussi, âpre au gain, avec le désir

fou pourtant d'aller un jour au ciel. Le Breton est attaché à sa patrie première (*ma bro*), et il ne la trouve pas indigne de la patrie d'en-haut, telle qu'il la rêve, et telle que ses cantiques la lui décrivent. Franz Stock rencontre en Bretagne des hommes et des femmes sans fard, droits et courageux, livrant le combat de tous les jours avec la même détermination que d'autres sous d'autres cieux. Alors, pourquoi la Bretagne a-t-elle procuré à Franz Stock le Wesphalien des moments d'un si grand bonheur ? Parce que c'était lui, parce que c'était elle ?

...

**“ Die Bretagne - Ein Erlebnis ” - “ La Bretagne, moments vécus ”.
“ Breiz, pennadou-amzer tremenet enni ”.**

La réponse à la question posée quelques lignes plus haut se trouve peut-être dans le livre sur la Bretagne que Franz Stock a fait paraître en 1943, aux éditions Alsatia de Colmar. Cet ouvrage est, pour une part, une somme d'impressions ressenties par l'auteur à la faveur des nombreux séjours qu'il a faits en Bretagne ; cette Bretagne, il en a fait l'expérience : “ *Erlebnis*, événement auquel on assiste ; expérience intime ; chose vécue ; aventure ”, telles sont les traductions que donne le dictionnaire allemand-français de Pierre Bertaux (Paris, Hachette, 1968). C'est pourquoi le deuxième élément du titre allemand varie un peu en français, au gré de ceux qui ont été amenés à le traduire ; on a ainsi *un vécu*, *choses vécues*, *histoires vécues*, et l'on a aussi *moments vécus*, qui est la traduction retenue ici.

Mais l'ouvrage de Stock n'est pas qu'une série d'impressions personnelles sur un pays, qui ne lui auraient servi qu'à garnir un journal intime. De fait, la deuxième partie du livre notamment (et bien des pages de la première) a un aspect didactique prononcé ; l'auteur entend faire lire aussi à son lecteur *Aus vergilbten Blättern bretonischer Geschichte*, “ Quelques pages jaunies de l'histoire de Bretagne ”. Ces “ impressions ressenties ” et ces “ pages jaunies ” constituent un ensemble auquel le nom d'*essai* convient parfaitement, puisqu'il s'agit bien d'un “ ouvrage littéraire en prose, de facture très libre, traitant d'un sujet qu'il n'épuise pas ”, pour reprendre la définition du Petit Robert.

La réédition de 1993 de l'opuscule de Franz Stock (en reprints) par les éditions Bonifatius, de Paderborn, prouve son succès en Allemagne, succès qui

a pu reposer autant, sinon plus, sur le nom de l'auteur, que sur le désir des lecteurs allemands de connaître la Bretagne telle que l'a vue, sentie et aimée un de leurs compatriotes. Cette édition Bonifatius contient en appendice quelques échanges de lettres entre Stock et l'un de ses amis, Reinhold Schneider, qui habitait Fribourg-en-Brisgau, et aussi un extrait de lettre de l'abbé à son archevêque, Lorenz Jaeger. Cet appendice, traduit, figure aussi à la fin du présent volume. L'on apprend ainsi que Franz Stock a écrit son livre entre le mois d'avril 1942 et le mois de mai 1943, ou plus exactement, il écrit à son ami le 3 mai 1943 qu'il y a déjà “ quelque temps ” que “ la maison d'édition Alsatia a pris [son] ouvrage sur la Bretagne pour en assurer l'impression ”. Peu de temps après (la date de la lettre n'est pas mentionnée), il écrit à l'archevêque de Paderborn : “ Un petit livre qui n'a rien de théologique paraîtra le premier octobre (1943) ”.

Le livre se présente sous une couverture grise assez peu engageante (c'était la guerre...), avec seulement le titre, en marron, qui ressort assez bien sur le gris. Le titre figure à nouveau p.5, avec, dessous, des armes : au centre, une sorte d'écusson que garnissent trois fleurs de lys stylisées et que surmonte une couronne royale ; à l'arrière, un fût de canon, et plusieurs drapeaux déployés à égalité de part et d'autre de l'écusson. Tout en bas : Alsatia, et au dessous, 1943. Tout en haut : Dr Stock. A gauche, la page de garde est une peinture en couleur de l'auteur, avec la mention : Stock, 1938, représentant l'église de Saint-Nic : cinq femmes, en coiffe du Porzay, passent entre les tombes pour entrer dans l'église par le porche méridional.

Sauf erreur, il a fallu attendre 2002 pour obtenir une traduction complète en langue française de *Die Bretagne – Ein Erlebnis*, sous le titre *La Bretagne – Histoires vécues*. Sans doute, l'édition de 1992 de Franz Stock, *aumônier de l'enfer* (1ère édition : 1964), de René Closset, contient-elle (29-32) la traduction (par l'auteur lui-même) de l'introduction dans sa presque totalité, mais ce n'est là qu'à peine un échantillon. La traduction de 2002 est due à Cédric Flatrès, étudiant d'allemand à l'Université de Rennes 2 - Haute Bretagne, dans le cadre d'un mémoire de maîtrise soutenu devant un jury de cette université en septembre (2002). Cette traduction, précédée d'une introduction, est accompagnée de notes substantielles. Au même moment, était en chantier (dans l'ignorance du travail de C. Flatrès) une autre traduction, fruit du travail de deux professeurs d'allemand, Marie-José Robert (collège Emile - Zola, Suresnes) et Joël Goyat (Université de Bretagne Occidentale, Brest).

C'est cette " traduction 2004 " qui figure dans le présent ouvrage, avec, en regard, une traduction bretonne qui prend appui sur les deux traductions françaises, 2002 et 2004, non sans de nombreux coups d'œil sur le texte allemand de Franz Stock.

Dans sa lettre à l'archevêque de Paderborn, Franz Stock ajoutait ceci au sujet de son livre : " Conçu pour nos soldats, il doit leur révéler les particularités et les secrets de ce pays intéressant, et par la même occasion, leur permettre de se rappeler le temps passé là (...) Si je n'ai pas beaucoup abordé la vie religieuse en Bretagne, j'ai cependant mentionné bien des points qui révèlent à qui sait lire entre les lignes toute la beauté de ce lien profond unissant ce peuple et sa foi ".

" A qui sait lire entre les lignes "... Par Bretagne interposée, Franz Stock dénonce ici le paganisme militant du national-socialisme, citant en exemple, bien que de manière voilée, la foi catholique intrépide de la Bretagne qui, à cette époque, par sa pratique religieuse extrêmement forte, sa natalité, ses nombreuses vocations sacerdotales et religieuses, ses missionnaires disséminés dans toutes les parties du monde, était, avec l'Irlande et la Pologne, aux premiers rangs de tous les pays de la catholicité. Ainsi Stock ajoute-t-il dans cette même lettre : " N'oublions pas que ce livre doit trouver un large public ". Plus large en tout cas à ses yeux que les seuls soldats allemands ayant fait partie des troupes d'occupation envoyées en Bretagne (ces " soldats " ne pouvant être prioritairement que des officiers lettrés, car l'opuscule de Franz Stock est truffé de réminiscences littéraires, artistiques et historiques, et requiert, pour être compris et apprécié, un haut niveau d'études que n'avaient pas de simples soldats).

A sa mort, on trouva dans la bibliothèque de Franz Stock de nombreux livres sur la Bretagne. De ces livres, l'auteur a tiré des détails innombrables qui émaillent son essai. Pour ce qui est des ouvrages d'histoire, deux d'entre eux ont été pour Franz Stock de véritables livres de chevet : ça et là, il en cite textuellement l'une ou l'autre ligne. *L'Histoire de Bretagne* d'Arthur Le Moyne de La Borderie (1827-1901), en six tomes, fut pendant longtemps la Loi et les Prophètes et la *sola Scriptura* de tous les amoureux de la Bretagne. La Borderie écrit une histoire de la Bretagne qui, selon lui, ne peut être lue et écrite que sous un éclairage chrétien explicite. Dans la mesure où un tel éclairage n'est pas, de fait, partagé par tous, un historien qui s'y tient risque d'être taxé

de partialité. Durement contestée depuis une trentaine d'années, *l'Histoire de Bretagne* de La Borderie demeure un outil de travail irremplaçable, par la masse des documents et des sources qu'elle mentionne et qu'elle exploite, et elle est heureusement complétée, et souvent rectifiée, par nombre d'études et de manuels, qui, de leur côté, sont indispensables. (Sur La Borderie, consulter l'excellent dossier de la *Société Archéologique et historique d'Ille-et-Vilaine* (Bulletin et mémoires, tome CVI-2002, 320 p.) consacré au *Centenaire de la mort d'Arthur de La Borderie*, Etudes, documents et actes du colloque). Détail à noter, les six tomes de La Borderie s'arrêtent juste au moment où la Révolution va commencer. L' " Histoire de Bretagne " de Stock s'arrête aussi vers 1793...

L'Histoire de Bretagne d'Auguste Dupouy (1872-1967), comparée à la précédente, n'est qu'un modeste manuel de 425 pages, alors que le plus petit des tomes de La Borderie en compte 560. Mais la modicité du format n'enlève rien à l'excellence du contenu. A. Dupouy, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, agrégé des lettres, est aujourd'hui un peu oublié comme romancier, mais son *Histoire de Bretagne* conserve toutes ses qualités du premier jour : objectivité, modération, style coulant et agréable. Dépourvu de notes, l'ouvrage repose pourtant sur une érudition très sûre. Cette histoire de Bretagne parut en 1932, 400ème centenaire du Traité d'Union de la Bretagne et de la France.

L'essai de Franz Stock sur la Bretagne porte la marque d'une grande originalité par la manière dont l'auteur aborde son sujet, ce sujet, la Bretagne, comportant, il est vrai, une multitude d' " entrées ". Deux notes apparaissent, tout à tour simultanément, dans ce texte : une note érudite et une note poétique, qu'on pourrait aussi bien appeler lyrique. Les Allemands sont les champions de l'érudition, qu'ils savent accumuler et classer avec un savoir-faire inégalé. Celle de Franz Stock n'est peut-être pas toujours sûre, sans parler qu'elle a parfois vieilli, du fait des progrès de la recherche historique fondamentale. A-t-il pris conseil ? Ce n'est pas certain, ce n'est pas une thèse qu'il écrivait, il procède tout à fait comme un autodidacte qu'il est. Et puis, il y a la note lyrique qui colore ses enthousiasmes, ses indignations, ses regrets. C'est bien sous cet angle lyrique, généreux, volubile même, qu'il livre son " expérience ", son " vécu " de la Bretagne, lui qui, dans la vie courante, était si peu loquace (mais il savait aussi accueillir avec effusion), " Stock donne l'impression de vouloir faire ressentir au lecteur ce que lui-même ressent, de provoquer chez lui une sorte d' " empathie ". Sa sensibilité est constamment en éveil ". (Flatrès 3).

“ Dans ce livre, écrit un de ses biographes, Stock écrit comme s’il peignait. Il dépeint l’Armorique, ses paysans et ses marins, ses traditions, son histoire, et à travers eux, à son insu, il se dépeint lui-même sans jamais se nommer ” (Closset 29). On ne saurait mieux résumer le contenu et l’esprit de ce petit ouvrage, qui fut écrit comme à la sauvette (ce qui explique quelques bévues et autres menues erreurs), sur un petit coin de table, par petits bouts, à l’initiative d’un homme dont la substance s’épuisait à ruser avec l’adversaire nazi (qui était aussi son compatriote), et à accompagner d’autres hommes à la mort, dans un ministère déchirant, tout rempli d’humanité et de compassion. La Bretagne lui apparaissait alors peut-être (à tort en partie) comme une terre inviolée, comme un sanctuaire épargné, comme un lieu béni où le droit d’asile était encore en vigueur, et où il pouvait, par l’imagination et par la reviviscence des jours heureux passés là-bas, “ reprendre cœur ”, un cœur “ détraqué ” et qui, à force de don de soi, s’arrêtera de battre le 24 février 1948 : Franz Stock n’avait que 43 ans et 5 mois.

Dalhom soñj – Souvenons-nous

Les villes de Chartres et Suresnes ont chacune une “ Place Franz Stock ”. D’autres villes ont une rue, une place, un cours ou un square à son nom : Le Thieulin (commune d’Eure-et-Loir où F. Stock partait parfois se reposer), Le Mans, Le Coudray (commune du séminaire des barbelés), Caen. Le lycée dont il fut l’élève à Neheim est devenu le lycée Franz Stock. Depuis 1973, Lorient a une “ rue Franz Stock ”, en qui les édiles de l’époque voyaient un “ fils spirituel de la France ”. Ville d’avant-garde à cet égard, Lorient n’a pas encore fait d’émule en Bretagne. Le pays que Franz Stock a porté dans son cœur, cette Bretagne qui lui fut une patrie, ne saurait être en reste plus longtemps !

Fanch MORVANNOU, Université de Bretagne Occidentale, Brest

Les paragraphes de Franz Stock sont parfois très longs, plusieurs pages. On a cru bon, dans ce cas, de les scinder en deux ou trois alinéas, pour une meilleure aération du texte.

De l’Armor à l’Argoat

Euz an Arvor d’an Argoad

Digoradur

Red eo bet mond da weladenni meur a wech ar beg-se euz Bro-C'hall, an hini a ya ar pella er c'hornôg, a-benn gelloud taolenni eun tamm bennag an dud a zo o chom eno, o yez, o boaziou ha kustumou hag o ferziou dibar. Red eo beza chomet en e zav war an aod-greunvêñ-ze, freget dalhmad gand ar gwagen-nou, beza heuliet, didrouz, gand e zaoulagad, an heol o vond da guz, ha beza lavaret dezañ, dre eur zin euz ar penn, eur c'henavo digomz p'en em daol er mor, eul liou ruz-tan warnañ, pe skoachet a-dreñv koumoul du karget a c'hlaou ; kement-se, e euriou sioul an abardaez, na vez torret ar zederded anezañ, nemed gand skrij eur skravig o tarnijal e-unan-penn, pe gand monedone ar gwagen-nou o tostaad ouz an aod en eur groza dousig, pe o tarza en eur drouza eun nebeudig. Red eo beza gwelet a-dost tud ar vro-hont, en o dillad-sul pa vez eur fest-pobl pe eur gouel zantel, pe en o dillad labour dister; red eo, gand souez braz, o beza gwelet o vond er-mêz bemdez euz o forziou-mor bian skoachet med ken dedennuz, hag o kas o bigi pell en donvor.

Red eo, en eun tiig peizanted, dirag an oaled ma strak an tan warni laouen, beza santet pegen c'hweg eo en em gavoud gand an dud e diabarz frank an ti gand e arreburi, ar c'hrampouez tomm o teurel o c'hwez-vad, hag ar c'hwez o tond euz ar c'hreier hag euz ar batisou all. Red eo beza evet ar chistr fresk, pa vez tomm-bero an heol, o lakaad an dud da c'hwezi doureg. Red eo, ouz troad kador-brezeg eun iliz-parrez, beza selaouet eur zarmon brezoneg ; en em zispaka 'ra neuze eun dra bennag euz ene an dud-se, hag a bed gand kement a galon vad unan euz o zent stummet gand pri an douar rust-se : dibuna 'reont eun *De profundis* evid Anaon muia-karet o zud varo biskoaz deuet en-dro, int-i hag a gavas, du-hont pell, e mor Bro-Island, o diskuiz peurbaduz. Neuze eo e teu ar vro-ze war wel en he oll gaerder, gand siell an traou sakr, an nerz-diabarz, an dibarded ; eur vro ma talc'h da veva enni an amzer goz tremenet en he mojennou hag en he c'hanou. Eur bed eo oc'h en em zispaka, splann hag eeün, evid ar re a oar teurel evez outañ, evid ar re m'eo kizidig o c'halon ganto en o



Introduction

Il faut avoir visité plus d'une fois cette pointe de la France, la plus avancée à l'ouest, pour pouvoir décrire quelque peu les habitants de là-bas, leur langue, leurs mœurs, leurs coutumes et leurs particularités. Il faut, le long de la côte de granit battue constamment par les flots, avoir en silence suivi des yeux et salué le soleil déclinant, qui, en pleine ardeur ou caché derrière de lourds nuages chargés de pluie, se couche dans la mer par des soirées sans bruit, ébranlées seulement par le cri perçant d'une mouette égarée et voletante, ou par le va-et-vient tantôt mugissant, tantôt très doux des vagues qui montent et descendent. Il faut avoir observé les gens de là-bas dans leurs costumes, lors des fêtes folkloriques et religieuses ou dans leur sobre tenue de travail et, sous le coup de l'étonnement, les avoir admirés quand tous les jours, de leurs petits ports cachés mais si attirants, ils partent loin en mer.

Il faut, dans une petite maison paysanne, devant la cheminée qui crépite doucement, avoir senti la chaleur familière de la grande pièce et de son mobilier ancien, le parfum des crêpes fraîches, l'odeur de ferme qui vient de l'étable et des cours de fermes avoisinantes. Il faut avoir bu le cidre frais, quand le soleil ardent fait transpirer par tous les pores. Il faut, sous la chaire d'une église

c'hreiz, evid ar re a oar selled gand esmê ouz eur bed nevez, gwirion, tost ouz an natur hag o troi kein da gement a zo faoz.

Red eo beza bet azezet e skeud ar peulvanou-ze, koz-douar, e Lagatjar tost da Gameled, e Karnag, e Brignogan pe e Sant-Uzeg, en eur zoñjal e istor ar vro-ze d'ar mare ma "komze" ar vein vraz-se eur yez frêz ha beo, e-ser beza santualiou ; red eo beza lakeet an dorn war vên ledan eun daol-vên koz-Noe, anezi eun test mud euz eun amzer ankoueet, ma'z a ar faltazi, pa vezer en he c'hichenn, da gemer he nij da vond pell pell, lec'h m'o doa, gouez hirio c'hoaz d'an oll Vretoned koz, grêt al lutuned bihan du hag ar gorriganed o demeurañs en taoliou-mên : deuet an abardaez, pa zone ar mësaeer en e gorn-boud evid gervel oll loened an tropell d'o c'has d'ar gêr, neuze e stage ar re-ze da zañsal o dañsou iskiz ouz sklêr al loar, hag e redient ar baleer, dale gantañ, da vond en o c'horoll. Red eo beza chomet da zelled ouz unan euz ar c'halvariou-ze, ken stank, ken souezuz, an hini kosa e Tornoan, an hini meurdezusa ha pinvidika e Gwimilio, m'en em zispak enno un arz peizanted devod meurbed, o lakaad evid eur viken o zent-greunvên er c'hroasheñchou, war leurgêr ar foariou ha tostigtost d'an iliz. Ar pezh a vez santet en eun doare don kenañ eo ez eus amañ daou ved na pegen rouestlet ha kemmesket an eil gand egile : kement-se a c'hellom gweled gand esmê, ha saludi gand eun doujañs vraz ha damvud.

Red eo beza chomet da zelled ouz pesketêrien an Island, pa vezont, abenn poent al loha, oc'h aoza, didrouz ha dilavar, ar goueliou pounner gell-ruz, liou ruz o vareuzennou hir hag o brageier ledan enebet krenn ouz liou teñval korv al listri. Red eo beza gwelet ar besketêrien sardin ha toñ o tond en-dro gand o bigi skañv ha liezliou, pa lakeont da ziskenn euz ar wern ar rouedou glaz-mor o mellou munud, ha pa vez milierou ha milierou a zardin arhantet o tremen a zorn da zorn en o c'hasedou koad digompez. Red eo, eur wech ben-nag, beza pignet war ar grehenn beteg kern ar Menez-Hom, ha beza greet eur zell-tro war ar gompezen hag a ya tamm-ha-tamm war ziskenn ha war ledannaad, gand he gwez pin ha sapin bodenneg, pe brug moug-tan enebet ouz al lann alaouret, beteg an traoñ-tre, lec'h ma lugern er pellder gwagennou damhlaz ar mor-braz, ha pelloc'h c'hoaz, lec'h m'ema stok-ha-stok an oabl hag ar mor, beteg mond d'en em vriata.

Red eo beza bet azezet war darroz serz eun tevenn, hag eno beza hunvreet en eur bara an daoulagad izelloc'h war ar gwagennou o tarza hag o vervel youleg dalhmad ; red eo, ive, en eur grena, beza breset gand an treid douar ar

de village, avoir écouté un sermon breton ; alors quelque chose se dévoile de l'âme de ces gens, qui si volontiers prient un de leurs saints pétris de cette terre rugueuse et adressent un *De profundis* aux chers défunts jamais revenus, qui loin dans les flots d'Islande, trouvèrent leur dernier repos. C'est alors seulement que ce pays unique se révèle à nous, si riche en beauté, en sérieux profond, semblant remonter des siècles passés à travers ses légendes et ses chants, mais découvrant cependant toute sa splendeur et sa modestie à ceux qui savent y prêter attention, à ceux dont la sensibilité est en éveil, à ceux qui savent admirer un univers nouveau, fait de vérité, proche de la nature et ennemi de tout fard.

Il faut avoir été assis à l'ombre de ces menhirs d'un temps immémorial de Lagatjar près de Camaret, de Carnac, Brignogan ou Saint-Duzec (1), en pensant à l'histoire de cette région, à l'époque où ces hautes pierres parlaient une langue claire et vivante et représentaient des sanctuaires ; il faut avoir posé sa main sur la large table en pierre d'un dolmen vieux comme le monde, ce témoin muet de temps oubliés auprès duquel l'imagination s'envole très loin, là où, comme tous les vieux Bretons le racontent encore, les petits lutins noirs et les korrigans (2) avaient élu domicile dans les dolmens et le soir venu, quand le cor du berger rappelait tous les animaux du pâturage au bercail, exécutaient au clair de lune leurs danses bizarres et obligeaient le promeneur attardé à entrer dans leur ronde. Il faut avoir regardé l'un des nombreux calvaires si singuliers, le plus ancien à Tronoën, le plus imposant et le plus riche à Guimiliau, qui nous révèlent un art paysan profondément pieux, faisant figurer pour l'éternité ses saints de granit à la croisée des chemins, sur les places de marché et à proximité de l'église. On sent ici très intimement à quel point deux mondes se mêlent et font corps, ce que nous pouvons admirer et saluer avec une pudeur très recueillie.

Il faut avoir observé les pêcheurs d'Islande en train de préparer pour le départ, sans bruit et sans mot dire, les lourdes voiles d'un brun rougeâtre, avoir observé leurs grandes vareuses rouges et leurs larges pantalons, de la même couleur, qui se détachent de la coque sombre des bateaux. Il faut avoir vu les pêcheurs de sardines et de thons qui reviennent avec leurs bateaux légers et colorés et descendent du mât les filets bleu d'azur à mailles fines, alors que des milliers et des milliers de sardines argentées, dans des caisses en bois raboteux, passent de main en main. Il faut avoir gravi un jour la colline pour arriver au sommet du Menez-Hom et laisser errer ses regards sur la plaine, qui doucement descend et s'élargit, avec ses pins broussailleux, sa bruyère d'un mauve étince-

Gêr-ze a Is a oe islonket gwechall en eun doare euzuz, hag er memez amzer soñjal er roue Grallon, anezañ, hervez ar vojenn, eur priñs gallouduz, gand ar zantimant e c'hellje a-walc'h an douar disvala dindan ho treid, evel ma kont an dud dre amañ. Pa vezer war vord ar gomepezenn frank-se ma save kent warni "Sodom Vreiz", diouz an ano roet gand Michelet da Gêr-Is an islonket, e vez gwelet o tremen a-hed an aod, en eun darnij enkrezet, an diou gavan-vor, hag a zo, gouez d'an dud, skeudennou ar roue hag e verc'h; neuze e teu da veza beo en-dro ar vojenn koz-köz-se, hag e teuer da eñvori mojenn Vineta, brudet-tre e broiou ar Mor Balteg; bez' e tlefe, eur wech bennag, ar gêr kaer dreist-se dond war wel en-dro eus donderiou ar mor. Bez' e rankom ive klevet ar yudadennou skiltr o sevel eus ar mor kounnaret, hag o tond da zourral beteg on diousskouarn, ha gouzoud ez eo ar "grierien"-ze spesou ar beñseidi o c'houlenn beza sebe-liet. E gwirionez, e ranker ober kalz muioc'h, a-benn tomma ouz an douar-ze a ra ar Breizad "*ma bro*" anezañ, eur gêr ma lak ennañ e oll garantez hag e oll zoujañs.

lant d'où se détachent les ajoncs blonds, jusqu'en bas dans les flots bleu ciel et éclatants de l'océan et plus loin encore, là où le ciel touche l'eau et l'embrasse.

Il faut avoir été assis sur la crête d'un rocher escarpé, et y avoir rêvé en contemplant les vagues qui avec voracité toujours se reforment et se brisent; il faut aussi, dans un frisson, avoir piétiné le sol de cette ville d'Ys (3) affreusement engloutie, en pensant à ce prince puissant de la légende, ce maître et seigneur, le roi Gradlon, et en imaginant que le sol pourrait bien céder sous les pas, comme les gens le racontent. Si au bord de la vaste plaine où se trouvait jadis la "Sodome bretonne" (4), selon l'expression de Michelet pour désigner la ville engloutie, on voit passer le long de la côte, dans un vol agité, les deux corneilles qui, dit-on, représentent les âmes du roi et de sa fille, alors la légende séculaire prend corps et rappelle celle de Vineta (5), bien connue des pays de la Baltique; la ville somptueuse devrait ressurgir des profondeurs de la mer. Il faut aussi entendre le cri strident qui monte de la mer en furie, parvient à nos oreilles, et savoir que les "crieurs" (6) sont les ombres des naufragés réclamant une sépulture (7). Finalement, il faudrait en faire encore plus pour aimer ce pays, que le Breton appelle "*ma bro*" (8), mot dans lequel il insère tout son attachement et toute sa vénération.

Tud ha stumm ar vro



Eglise de Saint-Nic-Pentrez (Finistère)



Hommes et paysages

On rencontre là-bas des hommes chez qui le climat, le travail dur et rude, la réalité impitoyable de la vie, ont laissé des traces profondes sur le visage ; des hommes que le soleil, la saumure de l'océan, le vent d'ouest riche en iode ont tannés et burinés, qui avec leur costume, leur langue, leur folklore, nous emmènent très à l'écart, dans l'austérité d'un autre monde ; des hommes dont les regards se perdent en direction de l'ouest, dans l'immensité des flots montants et descendants, avec leurs yeux clairs, transparents ou bien sombres et impénétrables, capables d'apercevoir un pan d'éternité ; des hommes qui déjà ont enseveli, dans les profondeurs de ce monde que l'on ne peut saisir qu'approximativement, une partie des meilleurs et des plus fiers parmi les leurs, auxquels, dans la discrétion et l'émotion, ils adressent chaque dimanche après la messe, un memento ; des hommes qui, face au royaume des morts, prennent souvent le deuil dans un silence recueilli et qui, en novembre et décembre, ces mois appelés " noirs " par les Bretons, devant l'immensité de la mer, dans le calme et la solitude, expriment au Seigneur, dans un murmure ou à haute voix, leur douleur devant la perte des êtres chers.



Chapelle Notre-Dame-de-la-Clarté

Là-bas, il y a des hommes qui sont restés fidèles à leur vieille race, mus par cet idéalisme tranquille et réservé qui peut les entraîner à de grands actes d'héroïsme, mais peut aussi parfois les égarer dans la fronde et l'amertume. Le vrai Breton n'agit pas par pur intérêt, il aime par-dessus tout celui qui, dans son travail, dans sa besogne, ne pèse ni les avantages ni les inconvénients d'ici-bas ; un soldat, un navigateur, un prêtre, un magistrat méritent toute son attention, voilà des métiers dont le champ d'action est très large et dont la dignité consiste à servir et à aider. Le Breton est habité par un romantisme religieux (9) ; contre vents et marées, malgré le siècle des Lumières et l'influence moderne, il croit



Chapelle et calvaire Saint-Sébastien en Saint-Ségal

En em gavoud a reer eno gand tud m'o deus an temz-bro, al labour rust ha kaled, an didruez m'eo ar vuez a renont, garanet en o dremm roudou don, tud m'eo bet lerennet ha skarnilet o c'hrohen gand an heol, gand ar mor hag e hollen krigennoz, gand an avel-walarn gwall garget a ozon, tud hag a zo anezou dre o gwiskamant, dre o yez, dre zibarded o fobl, evel eun tremen warzu eur bed all, tud o veva eur vuez kaled war harzou eur bed all, tud m'ema o zellou o vond da goll warzu ar c'hornôg e-barz ar mor-braz divent e wagennou, o vond war-raog hag o kila a beb eil dalhmad, tud hag a zo gouest, gand o daoulagad liou ar mor ha treuzweluz, pe teñval ha didreuzuz, da zamweled eun disterra euz ar beurbadelez, tud hag o-deus sebeliet dija al lodenn wella ha lorhusa euz o re e-barz donderiou ar bed-se n'heller tapoud krog ennañ nemed war hed eun nebeudig : da Anaon ar re-ze, beb sul, echu an overenn, sioul ha fromet, e reont eur bedenn da zerhel soñj anezou ; tud hag a vez a-liez a-dal da rouantelez an Anaon, o tougen kañv da unan tremenet, hag e chomont dilavar ha diskennet en o c'halon ; tud na asantont ober ano euz o foan-spered hag euz maro eun tostkar dezo nemed a vouez izel, pa vez sioul peb tra ha pa vezont dirag ar mor divent, pe pa vezont o pedi c'hweg an Aotrou Doue, e-pad ar " miziou du ", evel ma ra ar Breizad euz miz du hag euz miz kerzu.

Bez' ez eus du-hont tud hag a zo chomet feal d'o gouenn goz, tud lusket gand eun idealouriez a viront kuz, hag a c'hell poulza anezou da vond dreisto o-unan evid kas da benn taoliou-kaer a harozegez, hag a c'hell a-wechou avad ive o diheñcha en aheurterez hag er c'hwervoni. Ar gwir Vreizad ne ra netra dre interest rik : ober a ra stad dreist peb tra euz an hini a labour hag a gemer poan anez selled re ouz ar gounid pe an diêzamant a zeu da heul ; soudard, martolod, beleg, den-a-lezenn, setu aze evitañ micherious prizet uhel gantañ, ha m'eo ledan-kenañ o zachenn oberiantiz, ma'z int micherious enoret gantañ, ez eo abalamour ma'z eus anezou kargou hag a lak da zervija ha da zikour an nesa. Ar Breizad ez eus gantañ en e ziabarz eur romantelez relijiel ; en desped d'ar Sklêrijennou ha da levezon ar vodernelez, ne zistag ket e galon diouz ar feiz stard-se e-neus en e Zoue, an Aotrou Doue Krouer ; lezel a ra koulskoude da zond tre e-diabarz ar feiz-se, kredennou diazezet war an darempred e-neus agoz gand bed ar sperejou, ma kred enno ive : o gweled a ra dindan spesou e-touez ar re iskisa, hag o aspedi a ra pa vez stoket ouz dor e damm koz ti gand ar c'hleñved, ar maro, ar verrentez-voued, an dienez. Er rouantelez-se a hunvreou hag a enebpoellegez, e-neus ar Breizad, hirio an deiz c'hoaz, e geneiled-kalon ma seblant komz ganto, pa vez e-unan hag er-mêz a labour, harpet ouz eur garreg koz, pe pa vez, a gammedou divounn, o treuzi an douarou disked ha krinet.

toujours avec son cœur en son Créateur et Seigneur, mais il laisse pénétrer dans sa croyance des éléments de cette vieille intimité avec le monde des esprits en lesquels il croit aussi, qu'il se représente sous des formes les plus singulières et qu'il interroge quand la maladie, la mort, la mauvaise récolte ou la misère frappent à la porte de son pauvre logis. Dans ce royaume des rêves et de l'irrationnel, le Breton a encore aujourd'hui ses confidents, avec qui il semble parler quand, solitaire et oisif, il s'appuie sur une vieille pierre ou lorsque, à pas lents, il traverse les terres tristes et désolées. Le Breton est comme un enfant, attiré par ce qu'il y a de plus beau sur la terre, le royaume des esprits et des créatures invisibles et puissantes ; il sait même découvrir dans les temps difficiles un certain charme. Il attire l'infini dans son cœur et le tient bien au chaud. Quand il ignore si Dieu va garder en vie le frêle petit nouveau-né, il se rend à l'église et met un cierge devant l'effigie de la Sainte Vierge ou de son saint préféré, mais il se rend aussi chez la " voyante ". Celle-ci porte la petite chemisette de toile blanche vers " l'étang sacré ", la jette dans l'eau vert foncé, en prononçant des formules d'incantation et de magie ; et si les petites manches se soulèvent, cela signifie que l'enfant vivra (10). Le père, très calme, et la mère qui attendait avec impatience, accueillent cette nouvelle, tout à fait rassurés.

Quand on veut mieux connaître ce petit peuple vivant dans ce bout de notre monde, émeraude du soleil couchant, on plonge alors dans les couloirs souterrains (11) des siècles passés. Il fut un temps où ces hommes des rocs et des montagnes, des forêts et des ravins, étaient en possession d'une poésie qui exerça au Moyen Age une influence souveraine et dont les thèmes héroïques trouvèrent un écho dans toute la chrétienté. Bien des éléments de cette nature ont disparu et disparaissent de plus en plus ! Arthur ne reviendra plus de son île enchanteresse, et saint Patrick a raison quand il dit à Ossian : les héros que tu pleures sont morts, peuvent ils ressusciter ? (12) Goethe fut si fortement impressionné par les chants du poète populaire celtique Ossian (3ème siècle), qu'il immortalisa, dans son *Werther*, les lignes suivantes : "... Ossian a supplanté Homère dans mon cœur. Quel monde que celui où me mène ce génie sublime ! Errer sur les bruyères tourmentées par l'ouragan qui transporte les vapeurs du brouillard, les esprits des aïeux, à la pâle clarté de la lune ; entendre, venant de la montagne dans le rugissement du torrent de la forêt, les gémissements des génies des cavernes, à moitié étouffés, et les soupirs de la jeune fille se lamentant dans une douleur mortelle, près des quatre pierres couvertes de mousse et enfouies sous l'herbe, qui couvrent le héros noblement mort qui fut son bien-aimé ; et quand alors je rencontre le barde, errant, aux cheveux gris, qui sur les

Heñvel eo ar Breizad ouz eur bugel, dedennet gand kaerra tra a zo war an douar, rouantelez ar sperejou hag ar c'hrouadurioù diweluz ha gallouduz, ha zoken pa n'a ket mad ar bed gantañ, e oar kaoud ganto eun tamm dudi bennag. Sacha a ra davetañ an ollbad hag e vir anezañ, tomm, en e galon. Pa ne oar ket hag-eñ e laosko an Aotrou Doue e vuez gand ar babig gwan nevez-c'hanet, ez a tre beteg an iliz hag e lak eur c'houlouenn dirag skeudenn ar Werhez Vari pe hini e zant kareta, med mond a ra ive da weled an " diawelerez ". Kas a ra homañ ar rochedig lin gwenn beteg al " lenn zakr ", hag he zeurel en dour damhlaz, e-ser distaga karmou-hud berr ha diskonterez a beb seurt : ma sav ar mañchou bihan, e sinifi kement-se e vevo ar bugelig ; gand an divralla fiziañs eo e tigemer e dud ar varnadenn, an tad, chomet seder, ar vamm, hag a oa hi dibasiant .

Mond a reer don e-diabarz ar c'hantvejou tremenet, er riboulou a gas beteg donderioù an douar, pa dostaer ouz ar boblig-se o veva war harzou or bed-ni, anezi emrodezenn ar c'huz-heol. Eun amzer zo bet ma oa en o c'herz gand an dud-se o chom er reier hag en tuchennou, er c'hoajou hag er stankennou, eur varzoniez, hag he-deus bet, e-pad ar Grennamzer, eul levezon-dreist, ma kaver eun dason euz an temou harozuz anezi er bed kristen a-bez. Eet ez eus da get meur a elvenn euz ar c'hultur-ze, ha mond da get a ra c'hoaz meur ha meur a hini all, ha muioc'h-mui ! Ne zeuio ket Arzur en-dro euz e enezenn-hud ; hag ema ar wirionez gand sant Padrig pa lavar da Osian : " Maro eo an harozed a ouelez, ha bez' e c'hellont adsevel a varo da veo ? " Kanou ar barz kelt Osian (3ved kantved) eo bet ken dedennet Goethe yaouank ganto ma peurlvudas en e *Werther* al linennou amañ da heul : " Distroadet eo bet Homer gand Osian em c'halon. Warzu pebez bed on kaset gand ar spered-dreist-se a zen ! Kantren e-barz al lanneg, ar gwall-amzer o kroual en-dro din hag o kas ganti, e-mesk brumennou-êzenn, Anaon an tadou-koz, diouz skourig al loar ! Selaou, o tond euz ar menez e-kreiz krouadennoù froud ar c'hoad, hirvoudou hanter vouget arhouered ar c'heviou ; selaou klemmadennou ar plac'h yaouank o leñva, truezuz beteg mervel, e-kichen ar pevar mên goloet gand kinvi ha kuzet dindan ar yeot, m'ema dindanno an haroz maro kaloneg hag a zo bet he muia-karet ! Ha goudeze, p'en em gavan gantañ, gand ar barz e vleio griz o kantren dre al lanneg frank, ma klask enni roudou e dadou, ha na gav, siwaz ! nemed o beziou : hirvoudi a ra neuze ha troi e zellou warzu steredenn garet an abardaez, kuzet prestig er mor lusk-dilusk, tra ma advev e ene an haroz an amzer dremenet, d'ar mare-ze ma roe c'hoaz ar steredenn-ze da c'houzoud d'ar re galoneg, gand he skin trugare-zuz, an dañjerioù gourdrouzuz, d'ar mare c'hoaz ma teue al loar da sklerijenna o lestr o tond en-dro, eet an trec'h gantañ ha kinklet gand kurunennou. Pa lennan



Vieux Breton de Locronan

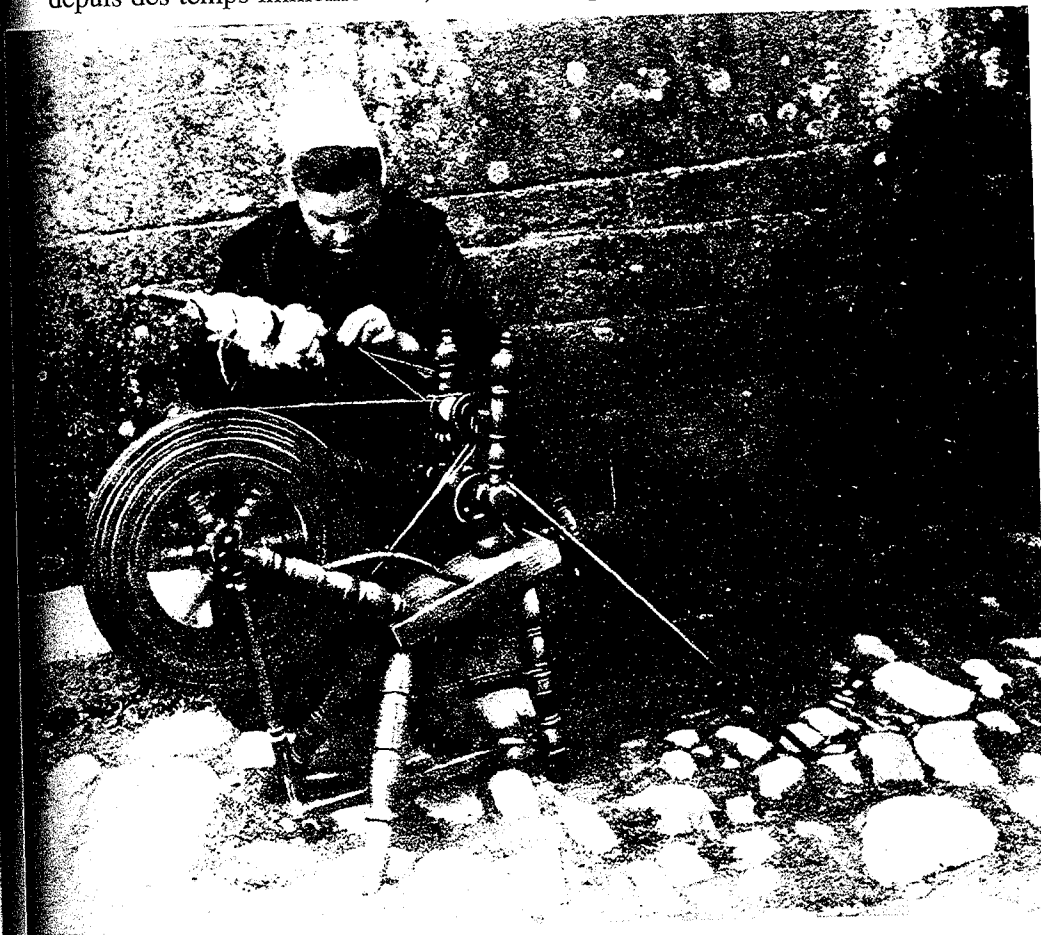
vastes bruyères cherche les traces de ses pères, et ne trouve, hélas ! que les pierres de leurs tombeaux, qui alors gémit et tourne ses yeux vers la chère étoile du soir se cachant dans la mer houleuse, et que le passé revit dans l'âme du héros, comme lorsque cette étoile signalait encore aux braves, de son rayon propice, les périls, et que la lune prêtait sa lumière à leur vaisseau couronné revenant victorieux ; que je lis sur son front sa profonde douleur, et que je le vois, lui le dernier, lui resté seul sur la terre, chanceler accablé de lassitude vers la tombe, et comme il puise toujours à nouveau de douloureuses et ardentes joies dans la présence des ombres impuissantes de ses pères, et regarde la terre froide et l'herbe haute que le vent remue, et s'écrie : " Le voyageur viendra ; il

e ranngalon war e dal, ha p'e welan, eñ, an diweza beo nemetañ euz eur ouenn enoruz, o kerzed warzu ar bez en eur horjella skuiz-divi war e zivesker, o tenna dalhmad, hag adarre joaiou atao nevez, ha gwrezuz gand ar glahar, euz spesou difiñv e dadou-koz eet da Anaon, o para e zaoulagad war an douar yen hag ar yeot savet uhel ha lakeet da wagenni gand an avel, ha neuze o youhal : “ Dond a raio, dond a raio ar beajour e-neus anavezet ahanon em c'hened, hag e c'houlenno : “ E-pelec'h ema ar barz ? Petra eo deuet da veza mab kaloneg Fingal ? Lakaad a ra e dreid war ma bez, hag en aner eo e klask war ma lerc'h war an douar... ” Neuze, o ma mignon, heñvel ouz eur floc'h kaloneg, e karfen dihouina ar c'hleze, dizamma en eun taol ma friñs diouz barradou boureviuz eur vuez o chom re bell war he zremenvan, ha laosker ma ene da vond da heul an hanterzoue divehiet a-benn ar fin ”.

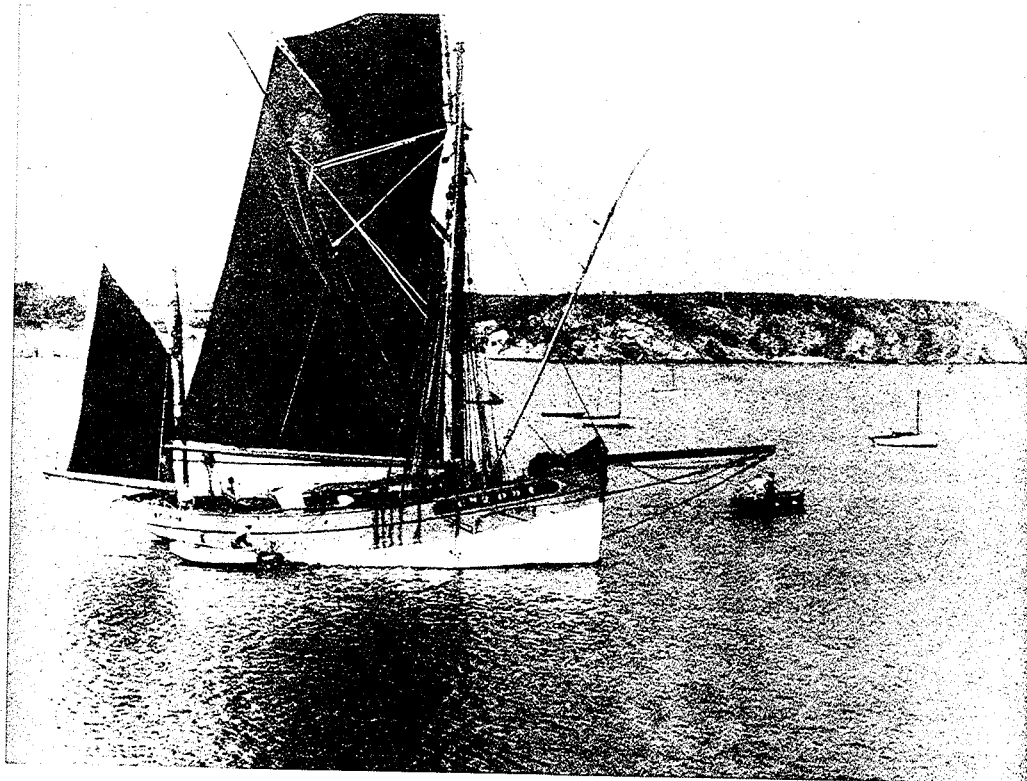
Etre an douar nerzuz-se ha gouenn ken plijuz an dud-se o chom en Arvor, ez eus eun heson splann meurbed, ha n'eo ket souezuz tamm ebed. Ral a wech e vez kavet en eur vro darempredou ken anad etre an douar hag an dud o chom warnañ : a-viskoaz o-deus tennet ar re-mañ o oll zibarelez, o youl hag o hunvreou, o fennegez, ar zantimant don o-deus euz pinvidigez dihesk o bro, a viront evel madou deuet dezo a-berz tad ha mamm. Ar baotred ez eo rust ha don linennou o dremm, ar boned ledan liou teñval sanket don war o fenn ; bez' ez int dillo ha sonn, o c'horv brallet ganto war ar penn a-raog ; ledan eo o c'herzed, ha stardet ganto meill o dorn. Ar merhed, gand o broziou du ledan, ez eus warno eun neuz liduz ha sekred, dreist-oll en douarou-ze euz Breiz hag a ya o begou pell er mor. Dihoarz ha melkonïuz e tiskouez beza merhed inisi Eusa, Sun, re korn-bro Plogo ha ledenez Penmarc'h. E korniou-bro ar c'hreisteiz avad, Pondaen ha Kemperle, e c'heller en em gavoud gand Bretonezed bleo melen, merhed cheuc'h ; ar re-mañ, ouspenn m'eo glaz an oabl ha klouar temz-amzer o bro, e weler c'hoaz war o dremm sklêrijenn lugernuz an heol, disheñvel-krenn ma'z int, eun drugar, diouz stumm rust, melkonïuz ha tavedeg ar re zo o chom er begou-douar meneget a-uz, douarou skubet gant ar seiz-avel. Santet e vez frêz an enebadur krenn-ze pa veajer hed-ha-hed an aod : neuze e vez gwelet pegen liezdoare eo gouenn goz ar Gelted. Diwar-benn Breiz e vez lavaret ez eus nebeutoc'h a gig enni eged a nervennou hag a bennou-kigenn. Kemend-all a c'heller roi da wir diwar-benn ar Breizad hag a blij dezañ lavaret gand lorc'h : “ Ni zo Bretoned, paotred kaled ”. Ollvrudet eo e nerz-kalon taer, habaskeet gand ar zantidigez kelt-se, hag e bennegez ; ken ollvrudet all ha gwirion beteg ar maro eo e lealded, e zalhusted, e emroüsted, hag al lusk a zo ennañ d'en em zakrifia. Heñvel ouz ar mor divent ken liezdoare an adstummou

viendra celui qui me connut dans ma beauté, et il dira : “ Où est le barde ? Qu'est devenu le vaillant fils de Fingal ? Son pied foule ma tombe, et c'est en vain qu'il me demande sur la terre... ” alors, ô mon ami ! tel un noble écuyer, je voudrais tirer l'épée, délivrer tout d'un coup mon prince du tourment lancinant d'une vie qui lentement s'éteint, et envoyer mon âme après ce demi-dieu enfin délivré. ” (Goethe : *Les souffrances du jeune Werther. Lettre du 12 octobre 1772, traduction de Bernard Groethuysen, Gallimard*)

Entre cette terre vigoureuse et cette race d'hommes de l'Armor si sympathiques, il existe une harmonie très nette qui n'étonne personne. Il est rare de trouver dans un pays des liens aussi marqués entre le sol et les habitants qui, depuis des temps immémoriaux, ont tiré leur particularisme, leur volonté, leurs



Fileuse à son rouet



Thonier appareillant

anezañ, ez eo e faltazi beo-dreist ha meur a du enni, med bez' ez eo ive cheñch-dijeñch ha douget da vond war eneb. Bez' ez eo e vuez eur stourm hag eur c'hask dibaouez ; alese e ziskred war gement a zo estren ha nevez, war gement a zo luziet hag amsklêr. C'hoari a ra e nerz ouz kement a vez a-eneb ; ma sant ez eo gourdrout, dre m'e-neus eur spered chaluz, e savo a-eneb eun dra bennag pe eun den bennag.

Heñvel eo an ene kelt, en e virvidigez didrehuz, ouz ar mor houlennuz, dalhmad o tarza hag oc'h en em denna sioul goude-ze, hag o vired en e zondriou teñzoriou kuz dihortoz. Heñvel eo ouz ar greunvên : da weled, e seblant rust ha azlouet, eur c'hoz tra skarillet, med en diabarz ez eo gwerch ha dispar, kaled ouz pep tra, ha stard. Heñvel eo ouz ar c'hoajou don, enno e-leiz a strouezegi didreuzuz, a wez-dero skoulmeg ha sec'h, med en o c'hreiz ive, frankizen-nou ha korniouigoù livuz, ma lak heol an diskar-amzer e vannou da dremen

rêves, leur entêtement, et le sentiment profond qui est le leur de la richesse inépuisable du pays, qu'ils préservent comme un patrimoine familial. Les hommes ont un visage aux traits sévères et fortement marqués, enfoui sous le large béret couleur sombre, le corps très penché en avant, le pas allongé et le poing serré. Les femmes, dans leurs larges jupes noires, ont un air fermé et solennel, en particulier dans les régions de la Bretagne qui s'enfoncent loin dans la mer. Les femmes des îles d'Ouessant, de Sein, celle de Plogoff et de la presqu'île de Penmarc'h semblent graves et mélancoliques. En revanche, nous pouvons rencontrer dans les parties méridionales de Pont-Aven et de Quimperlé des Bretonnes blondes et élégantes qui, dans la lumière bleutée, le climat doux de leur pays, reflètent aussi sur leurs visages la chaleureuse clarté du soleil, ce qui contraste agréablement avec ce type de femme, énoncé plus haut, fruste, sombre et taciturne, des régions battues par les vents. Lors de nos voyages le long de la côte, cette différence nous frappe particulièrement et nous montre la diversité de la vieille race celtique. On dit du pays breton qu'il est tout en nerfs et en tendons et peu en chair. On pourrait en dire autant du Breton qui affirme, avec fierté : " Nous, les Bretons, sommes une race forte ". Son énergie farouche, mêlée à une sensibilité celte, et son obstination sont proverbiales, de même que sont légendaires sa loyauté, sa persévérance, son dévouement et son esprit de sacrifice, fidèles jusqu'à la mort. Son pouvoir d'imagination puissant et varié, à l'image des espaces infinis de l'océan aux mille facettes, est parfois instable et réactionnaire. Sa vie est une lutte et une conquête permanentes, d'où sa méfiance à l'égard de tout ce qui est étranger et nouveau, compliqué et obscur. Sa force se mesure à des contradictions ; son esprit inquiet, s'il se sent menacé, se dresse contre quelque chose ou contre quelqu'un.

L'âme celte ressemble, dans son ardeur infatigable, à la mer houleuse qui toujours déferle, puis se retire en douceur et qui dans ses profondeurs, conserve des trésors insoupçonnés. Elle ressemble au granit d'un gris sombre, à l'aspect rugueux, vieilli et craquelé mais qui à l'intérieur, est clair, ferme, superbe et résiste à tout. Elle ressemble aux forêts profondes, pleines de fourrés impénétrables, de chênes raides et noueux, mais aussi aux clairières et recoins pittoresques, à travers lesquels le soleil d'automne glisse furtivement ses rayons. " Son âme est un panthéon vivant dans lequel les plus anciens cultes de l'humanité cohabitent fraternellement avec les plus actuels " (Le Braz) (13). Et le Breton Renan dépeint de la façon suivante, les traits de caractère de son peuple : " La race celtique a tous les défauts et toutes les qualités de l'homme solitaire : à la fois fière et timide, puissante par le sentiment et faible dans l'ac-

drezo e kuz. “ Bez ‘ez eo e ene eur panteon beo, ma kaver ennañ kosa lidou mab-den unanet evel breudeur gand ar re a zo a-vremañ ar muia ” (Ar Braz). Hag e-ser merka doareou karakter e bobl, e skriv ar Breizad Renan kement-mañ diwar he fenn : “ Oll berziou-fall hag oll berziou-mad an den en e-unan a gaver er Breizad ; bez’ ez eo war eun dro lorhuz hag abaf, gallouduz dre dridou e galon ha gwan en ober ; er gêr, frank ha digor ; er-mêz avad, diampart ha lakeet diêz. Diskredi a ra war an estren, dre ma wel ennañ unan a zo dreistañ hag a rafe eun drougimplj euz e eeünded-eñ. Dizeblant o weled ar re all oc’h estlammi dirazañ, ne c’houlenn nemed eun dra, ma vo lezet gantañ eur gêr da jom e-barz. Gouenn ar Gelted ez eus anezi dreist pep tra eun ouenn-tud-an-ti, greet evid ar famill ha joaiou an tiad. E gouenn all ebed n’eo bet kreñvoc’h ere ar gwad, n’eus ket savet diwarnañ muioc’h a zeveuriou, n’eo bet staget eun den ouz e genseurted en eun doare ken ledan ha ken don. Oll ensevel-kevredigez ar poblou kelt ne oa anezañ er penn kenta nemed eun astenn euz ar famill. Hirio c’hoaz, ez eus eun dro-lavar-pobl o roi testeni penaoz neblec’h all war an douar n’eo bet miret gwelloc’h eged e Breiz ar roud euz urziadur ar gerentiez vraz-se. Evid gwir, komz a ra ar gwad, hervez eur gredenn hag a zo boutin meurbed er vro-ze : ma’z eus daou a dud n’em anavezont ket, med hag a zo kar etrezo, oc’h en em gavoud asamblez ne vern e peseurt takad euz ar bed, e teuint d’en em anaoud dre an trid-kalon kuz ha misteriu a zantint o sevel etrezo o-daou. Bez’ ez eo ar vuez evid ar Breizad eur stad difiñv n’e-neus ket an den ar galloud da jeñch anezi ; alese e teu e distridigez. Kemerom da skwer kanou barzed ar 6ed kantved : leñvet e vez muioc’h enno d’an drouglammou eged na vez kanet d’an trehiou. N’eo istor Breiziz nemed eun hir a glemmvan, o tigas da zoñj c’hoaz euz o harlu, euz o zehadegou a-dreuz ar moriou. Ma seblant o istor dond da veza laouen eun tamm bennag a-wechou, gwall vuan e vo gwelet a-dreñv ar mousc’hoarz an dour o tond en daoulagad. N’eus ket en o istor an ankounac’h souezuz-se euz stad mab-den hag euz he flanedennou, a vez greet laouenidigez anezañ. Echui a ra kanou ar Vretoned gand klemmanganou ; n’eus netra par da dristidigez dudiuz o zoniou broadel ; lavaret e ve diveraduriou o tond euz an uhel hag o koueza berad-ha-berad war an ene : e dreuzi a reont, evel eñvoriou euz eur bed all ”. Bez’ ez eo ar Breizad gwirion leal d’e yez, d’e c’hiziou, d’e voaziou a-goz ; leal eo da spered e ouenn.

Dre ma tosteez ouz ar mor, ez a ar boblañs war stankaad, tra ma z’eo rouez e diabarz al ledenez. En Arvor ema ar binvidigez, e “ bro ar bara gwenn ”, evel ma vez greet euz al lodenn-ze euz Breiz e lavar ar vro, evid menegi he frouezusted. E kichenn tier-feurm en o-unan war ar mêz, e kaver maneriou an

tion ; chez elle, libre et épanouie ; à l’extérieur, gauche et embarrassée. Elle se défie de l’étranger, parce qu’elle y voit un être plus raffiné qu’elle, et qui abuse-rait de sa simplicité. Indifférente à l’admiration d’autrui, elle ne demande qu’une chose, qu’on la laisse chez elle. C’est par excellence une race domestique, formée pour la famille et les joies du foyer. Chez aucune race, le lien du sang n’a été plus fort, n’a créé plus de devoirs, n’a rattaché l’homme à son semblable avec autant d’étendue et de profondeur. Toute l’institution sociale des peuples celtiques n’était à l’origine qu’une extension de la famille. Une expression populaire atteste encore aujourd’hui que nulle part la trace de cette grande organisation de la parenté ne s’est mieux conservée qu’en Bretagne. C’est, en effet, une opinion répandue en ce pays que le sang parle, et que deux parents inconnus l’un à l’autre, se rencontrant sur quelque point du monde que ce soit, se reconnaissent à la secrète et mystérieuse émotion qu’ils éprouvent l’un devant l’autre... La vie apparaît au Breton comme une condition fixe qu’il n’est pas au pouvoir de l’homme de changer... De là vient sa tristesse. Prenez les chants de ses bardes du 6ème siècle ; ils pleurent plus de défaites qu’ils ne chantent de victoires. Son histoire n’est elle-même qu’une longue complainte, elle se rappelle encore ses exils, ses fuites à travers les mers. Si parfois elle semble s’égayer, une larme ne tarde pas à briller derrière son sourire ; elle ne connaît pas ce singulier oubli de la condition humaine et de ses destinées qu’on appelle la gaieté. Ses chants de joie finissent en élégies ; rien n’égale la délicieuse tristesse de ses mélodies nationales ; on dirait des émanations d’en haut, qui tombant goutte à goutte sur l’âme, la traversent comme des souvenirs d’un autre monde ”(14). Le Breton est fidèle à sa langue, à ses coutumes, à ses traditions, il est fidèle à son esprit.

Plus on s’approche de la mer, plus la population devient dense, tandis qu’à l’intérieur de la péninsule, les habitations sont clairsemées. La richesse est en Armor ; “ le pays du pain blanc ”, comme on appelle cette partie de la Bretagne dans la langue populaire, est fertile. A côté des fermes isolées, on trouve les manoirs féodaux, cachés derrière des haies hautes et larges. L’arc bombé du portail laisse deviner un domaine de nobles et un passé ancien. De hauts tas de paille montrent que quantité de grain a été engrangé. Le gracieux pigeonnier et les murs solides et massifs évoquent les jours où un comte et seigneur percevait là de substantiels revenus. Tout près, il y a des vergers de pommiers. Le soir, lentement et posément, les vaches reviennent de la prairie, en passant sur le sable mou, et se dirigent vers les étables, après avoir bu une fois encore à petits coups l’eau douce du ruisseau qui va à la mer. Au printemps et

Dalc'h, kuzet a-dreñv girzi uhel ha ledan. Pa vez eun nor-borz gand eur volz war hantergelc'h, ez eo eur maner perhennet gand noblañsou, diazezet a-goz. Pa vez berniou plouz uhel, e ouezer ez eus bet kaset forzig ed d'ar zolier. Chom a ra ar c'houldri koant hag ar mogeriou teo ha fetis evel testou euz an amzer goz ma oa eno eun aotrou, doare eur c'hont warnañ, o yalha leveou founnuz. Tre kichenn ez eus gwerjezou gand gwez-avalou. Pa vez deuet an abardaez, e teu d'ar gêr ar zaout bet o peuri, goustad ha war o fouezig ; tremen a reont dre an trêz blod hag ez eont warzu o c'hreier, goude beza evet eur wech c'hoaz, gand forzig bourbouill, dour dous ar wazig a ya d'ar mor. D'an nevez- ha d'ar c'hozamzer, e sav euz an aod, stank, mogedennou gwenn : bez' ez eus aze merhed, aketuz, hag a zo o tevi bezin kraz ha felu-mor garo. Bernia a reont gand ferhier hir ar gwalaz-se a liou rouzdu. En em leda a ra ar mogedennou gwenn en eur ober evel eur gouel a-uz d'ar mêziou. Er zerr-noz, ne vez ket gwelet an disterra flañjenn, med bez' ema, a-istribill en êr, ar zeizennou gwenn-ze a zo evel danvez êzenneg. Goude-ze e vez gwerzet al ludu d'ar beizanted, a ra ganto evid temza douar o frajeier hag o farkeier, peotramant e vezont kaset d'an uzin d'ober soud hag iod. Bez' e oa kent, e mirdi al Luksambourg e Pariz, eun daolenn e liou gand Andreo Dauchez : diskouez a ree hemañ war e lien, en eun doare dispar, an deverien bezin-ze euz aodou Breiz. E-barz aberigou kuz a zo, ema ar bigi pesketêrien o winta-diwinta dibaouez, hag o c'hortoz ma teuo unan euz " kenta pesketêrien ar bed " da zevel an eor, evid mond da denna euz dour-mor peskeduz an arvor eun nebeud loened krouet da fistoulad hag a yelo d'ober pred-kreisteiz pe goan. Diwar ar gwel euz ar bigi bian-ze, red kaoud labour ha nerz evid ober ganto, e weler dispaket ene an dud-se a zeblant dond euz eun amzer tremenet pell-zo, tud dianavezet ganto an amzer-vremañ, troet ma'z int groñs war-zu eun dazond a gas da bell, war-zu an ollbad.

en automne, d'épais tapis de nuages de fumée blanche s'élèvent de la plage : des femmes très actives brûlent le varech et les algues rêches. Elles entassent avec de grandes fourches cette mauvaise herbe marine de couleur sombre. La fumée s'étire en longues traînées blanches, comme un voile au-dessus du paysage. Dans le crépuscule du soir, on ne voit aucune flamme vaciller, mais des étendards blancs, suspendus en l'air comme des tissus fragiles. La cendre est ensuite vendue aux paysans qui s'en servent pour leurs prés et leurs champs ou bien elle part dans les usines pour la fabrication de l'iode et de la soude. Jadis, au musée du Luxembourg, à Paris, un tableau d'André Dauchez (15) représentait magistralement en couleur ces feux de varech de la côte bretonne. Dans les petites criques cachées, les barques des pêcheurs tanguent sans relâche et attendent qu'un des " premiers pêcheurs du monde " lève l'ancre et retire, pour le repas de midi ou du soir, quelques créatures frétilantes de l'eau poissonneuse des côtes. Alors l'âme de ce peuple se dévoile. Face aux petites barques, on imagine le travail et l'énergie de ces hommes qui semblent venir d'un lointain passé et veulent oublier le présent pour se tourner vers un avenir toujours plus éloigné, vers l'infini.

II

An aod e-kreiz c'hoari ar gwagennou hag an aveliou

An hini e-neus tasteet ouz ar Vretoned a oar petra 'dalvez beza o chom e-kichen diweza mên-bonn ar bed koz ; gouzoud a ra n'eo ar " Finister " (Finis Terrae, Penn ar Bed) nemed eur paouez berr. Eun tu bennag er pellder ema an avel yen ha karget a c'hlaou o sevel hag oc'h en em stlepel war an douarou, en eur ziskarga he zamm a-daol trumm war or c'hein-ni. Pebez tristidigez ! Pebez melkoni ! Pebez goullo ! Plega a ra kerniou kevnieg ha kraboseg ar gwez dindan an avel lemm ; stoui a ra ar brousgwez spernet o begou gweet war-zu ar foziou hag ar morgleuziou a-boan uhelig. Lusket eo an ene eñ ive war-zu soñjezonou all.

Amañ ne vez ket gwelet an heol o sevel ruz-tan, evel ma ra war uhelderiou an Alpou ; amañ ne vez ket gwelet er reter, en dremmwel pell, an heol o sevel goustad e morenn ar mintin, ha goude-ze, o staga gand e bignadenn zonn. Nann ! Amañ ez eo troet pep tra war-zu an diskar. D'eun eur ma vez boulhet mad ar mintinvez dija, a-greiz-oll e teu an heol war wel a-dreuz ar c'houmoul. Gwelet e vez amañ o lavared kenavo, o vond don e-barz ar mor divent evid, eur wech c'hoaz, ficha gand eur bempillenn moralaouret boughennou ar reier pell ha kribennou ronteet al leinou. Gwelet e vez ar mor, hag a zo tostoc'h, o kemer, e-harz on treid, eul liou griz ha teñval o vaga ar velkoni. Neuze, evid ar wech diweza, en em led bannou dister an heol o vond da guz war ar mor eet skuiz ha damgousket, an donnou anezañ o lugerni en eun doare iskiz.

Trawalc'h eo teurel eur zell war eur gartenn evid kompren ervad petra eo al lodenn-ze euz Bro-C'hall hag a ya ar muia en a-raog evel ur fri-lestr : diouz tri du ez eo gronnet gand ar mor ar " zellerez-se ouz ar mor ". A-hend-all, p'en



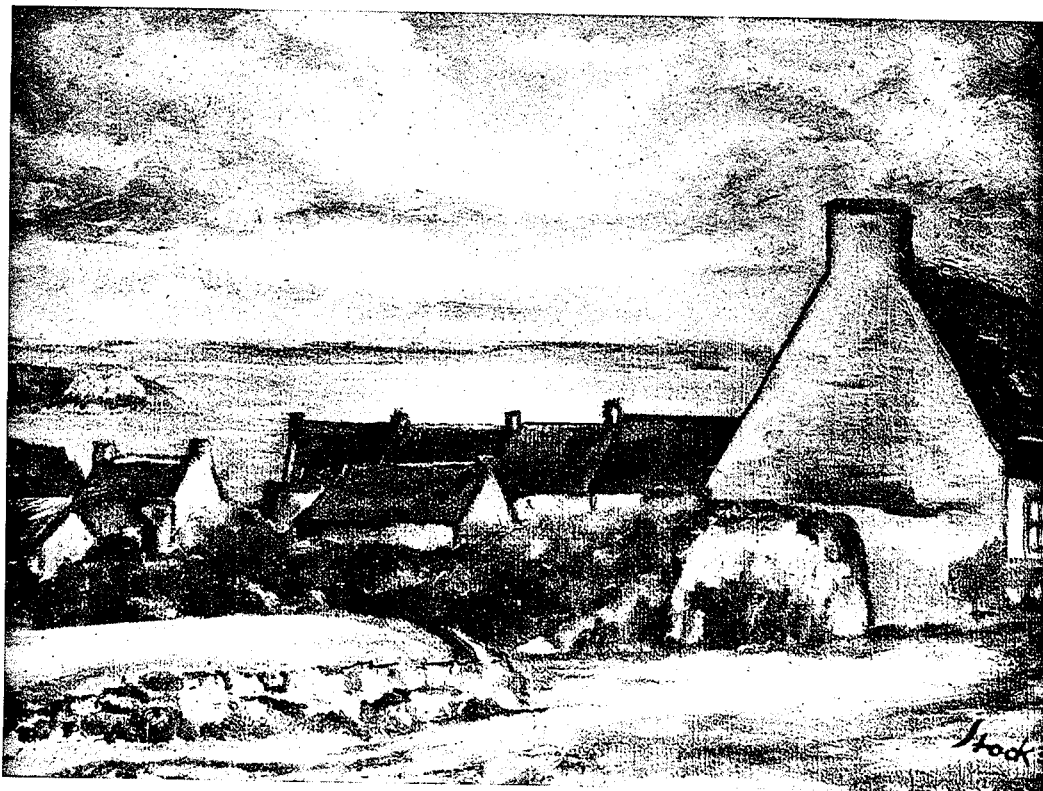
II

La côte, dans le jeu des vagues et des vents

Quand on connaît les Bretons, on sait ce que cela veut dire d'habiter aux bornes extrêmes du vieux monde ; le Finistère (Finis Terrae) n'est en fait qu'une halte. Le vent froid, gorgé d'eau, se lève quelque part dans le lointain et arrive sur la terre avec tout son fardeau, qu'il décharge brusquement sur notre dos. Quelle tristesse ! Quelle mélancolie ! Quel vide ! Les couronnes des arbres, rabougries et moussues, se courbent sous le vent battant ; les arbustes tout broussailleux, penchent leurs cimes tordues sur les fossés et les murets de clôture peu élevés. L'âme elle-même se trouve entraînée vers d'autres pensées.

Ici on n'assiste pas à l'embrasement d'un lever de soleil, comme sur les sommets des Alpes ; ici on ne voit pas, à l'est, dans le lointain horizon, par une brume matinale, le soleil monter lentement puis entreprendre sa raide ascension. Non ! Tout ici est tourné vers le couchant. A une heure très avancée de la matinée, on aperçoit tout à coup le soleil à travers les nuages. Ici, on le voit prendre congé, s'enfoncer dans le vaste océan, puis une fois encore entourer d'une frange mordorée les arêtes lointaines des rochers et les crêtes douces des

devez bet santet eun den, gand pebez nerz kenta-oll e tispenn ar mor tevennou Kerne, beg ar Raz pe beg ar C'haor, hennez, an den-ze, a oar ez eo ar vro-ze, en he c'haerder hag en he garventez, eur brovadenn digand galloud ramzel ar mor : e-pad kantvejou e-neus hemañ taget anezi hag he c'hizellet evel eun oberenn arzel. Aze e-neus klasket ar mor brevi ar gloued c'hreunvên ; keviet e-neus ar reier, gwech peuz-du, ha ruz-roz adarre ; berniet e-neus an eil re war c'horre ar re all melladou blokadou mên dezo eur zeblant traou marvailluz ; dre vertuz eur faltazi dezi meur a gant tu, e-neus savet eun daolenn n'heller ket mond skuiz ganti morse. Bez' ez eo mor Breiz, evel ma reas ar Breizad Renan anezañ, “ eur c'helc'h a hirvoudou peurbaduz ”. Med ar pezh e-neus greet ar mor c'hoaz, en e fulor a loen gouez, eo sevel kaerra perzier a zo war an aod atlantel, en eur zidroha ar gurunenn-ze e meur a dakad. Evel-se eo e teuas war wel ar C'hap Frehel, ar Bern Piz, gand ar “ zal c'hlaz ”, pell, en traoñ tre... Beg ar Raz en e oll gaerder gouez, hag a zo anezañ, en eur mod, santual ar bed kelt, hag ive



Paysage maritime dans le soleil couchant (Camaret)

sommets, et l'on voit la mer prendre à nos pieds une teinte mélancolique. Puis, pour la dernière fois, les pâles rayons de l'astre déclinant, se posent sur les flots étrangement resplendissants de l'océan fatigué et endormi.

Il suffit de jeter un regard sur la carte pour constater que cette partie de la France, la plus avancée à l'ouest, cette “ observatrice de l'océan ” (16), est baignée sur trois côtés par l'océan, et quand en outre on a éprouvé la force prodigieuse des flots du bord des côtes de Cornouaille, de la pointe du Raz ou du cap de la Chèvre, on réalise que ce pays, dans sa beauté et sa rudesse, est un cadeau de la puissance gigantesque de la mer, qui pendant des années l'a assailli et façonné comme une œuvre d'art. Là, la mer a voulu fracasser la barrière de granit, elle s'est infiltrée dans les rochers tantôt noirâtres, tantôt rouge clair, elle a entassé les uns sur les autres ces énormes masses de pierre qui apparaissent comme des êtres fabuleux. Elle a créé un spectacle aux mille visages qui ne cesse de fasciner, comme “ un cercle d'éternels gémissements ” (17), pour reprendre l'expression de Renan désignant la mer bretonne. Mais la mer a aussi, dans une rage sauvage, découpé cette guirlande à maints endroits pour créer les plus beaux ports de la côte océanique. C'est ainsi que sont nés le cap Fréhel, les Tas de Pois avec, tout en bas, leur “ salle verte ”, la pointe du Raz si sauvage et si belle, en un sens le sanctuaire du monde celtique, le refuge des mouettes et des corneilles, les murs cyclopéens de Trégastel et le chaos de rocs de Ploumanac'h, les grottes aux chatolements multiples de Morgat, les fjords paisibles de l'Armor qui pénètrent loin à l'intérieur du pays. Dans ces ravins et ces grottes sauvages logent depuis des temps immémoriaux les êtres fantastiques de la légende et de la fable ; c'est là qu'habitent les âmes délaissées des damnés. Au large de cette côte déchiquetée se trouvent de petites îles et des blocs de rochers que les vagues, à marée haute, recouvrent complètement, mais qui réapparaissent ensuite, mouillés et lustrés, dans toute leur beauté.

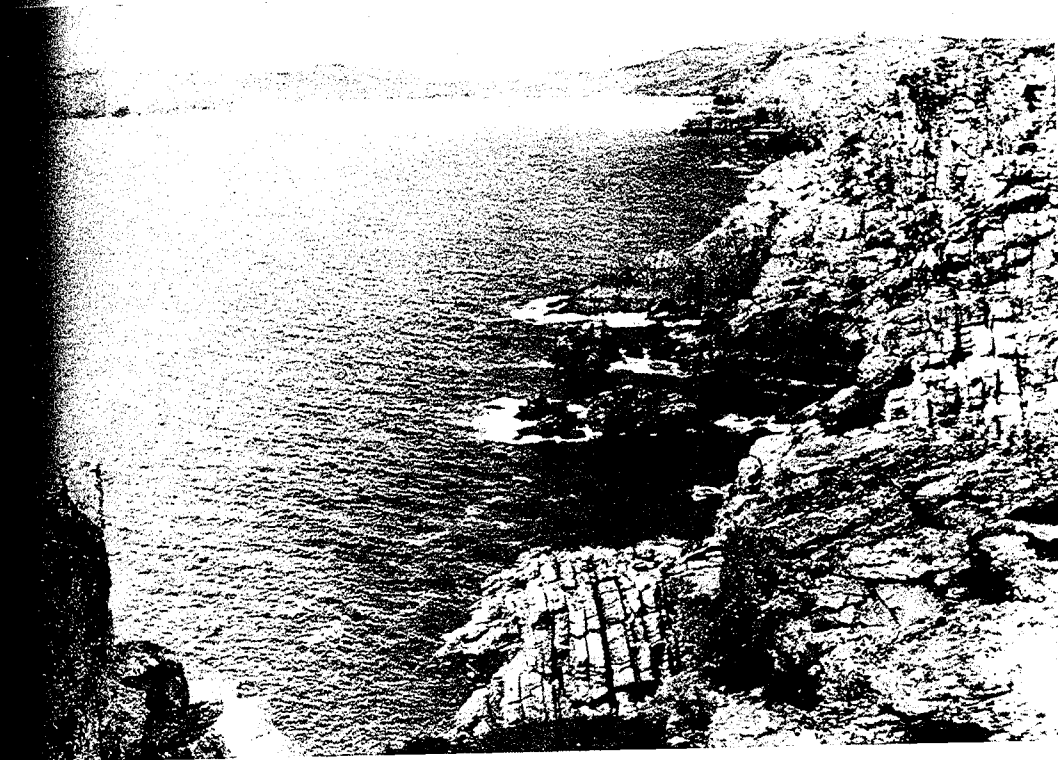
Devant la “ baie des Trépassés ” se trouve l'île de Sein, pauvre et sauvage, sans arbre et sans abri, dont les habitants connaissent bien la perfidie et l'avidité de la mer, et ils partent souvent pour sauver les pêcheurs et les matelots naufragés. A l'époque celtique, cette île a dû être la patrie des vierges consacrées (18), qui prédisaient aux habitants le bon voyage, ou la mort et une perte funeste. Par crainte, tout le monde évitait cette île de malheur. Ces créatures extraordinaires ont-elles réellement existé ? Personne ne le sait, car il n'y a aucune trace. Peut-être que jadis cette île avait été plus grande, et l'océan, constamment en train de ronger la côte, en avait-il englouti une partie, avec les

goudor ar gouelaniged hag ar c'havaned..., mogerioù siklopean Tregastell ha rouestladeg reier Ploumanac'h..., greier Morgad o liez askedou, hag aberioù sioul an Arvor o vond don en douarou. E-barz ar stankennoù hag ar c'havarnioù gouez-se emañ o chom a-oll-viskoaz boudou estlammuz ar marvailloù hag ar mojennou ; eno emañ oc'h ober o demeurañs Anaon gêz an daonidi. A-dal d'an aod dispennet-se emañ an enezennouigoù hag ar blokadou bian a reier a vez goloet a-grenn gand an tonnoù pa grog ober lano, hag e teuont war wel en-dro goude-ze, en o oll gaerder, lufret gand ar mor.

Dirag “ Bê an Anaon ” emañ Enez-Sun, paour ha gouez, heb eur wezenn, heb goudor, ma oar mad an dud o chom enni pegen yud ha pegen c'hoanteg ez eo ar mor : a-liez e lakeont da ouel evid mond da zikour ar besketêrien hag ar vartoloded peñseet. War a lavarere, e oa an enezenn-ze, da vare ar Gelted koz, mammvro ar gwerhezeg sakr hag a ziougane d'an enezidi eur veaj vad, pe ar maro hag eur c'holl diremed. Gand an aon e chome an oll heb tostaad ouz an enezenn villiget-se. Ha bez' ez eus bet e gwirionez euz ar maouezed dreistordinal-ze ? Den ne oar, rag n'eus roud ebet anezo. A c'hellfe beza e vefe bet kalz brasoc'h an enezenn-ze kent, hag e vefe bet ar mor o tisfonta diehan an aod anezi, beteg konfonti lod euz he douarou, e-lec'h ma oa santualioù koz ar gwerhezeg diouganerezed. Klevet e vez c'hoaz, frêz, e sioulder an abardaez, dirag ar bê digor-frank, skrijadeg kreñv ha lemm ar morvrini, brini ar mor. Amañ ez eo kriz ar mor, ha skrijuz, hag ez eo mare an abardaez end-eeün trist da vervel. Pep tra amañ, ar reier, ar mor, trêz dizliou ar bê, kement zo e teu d'e heul eur spont euzuz, ar spont da jom heb gelloud beva. N'eus nemed an oabl, ma lugern ennañ ar stered kenta, hag a zeu diwarnañ eun douter plijuz a-uz d'or penn. War an tu kleiz, bê Gwaien, gand e droiennoù dizudi : kas a ra beteg reier dedennuz Penmarc'h. War an tu dehou, ez a an aod beteg Douarnenez, dezañ bevennoù evel draillet, gand, pelloc'h, tour-tan Kap ar C'haor, o kas da bell e sklêrijenn. Amañ emañ rouantelezh ar maro : eet ez eus dija meur ha meur a hini gand ar mor. Amañ ne vez ket pell ar mor o kas d'ar strad ar bigi bian en eur poull-tro herruz : o stlepel a ra a daol trumm war o fenn d'an traoñ er c'hil-redennoù, en eur lakaad dindan galloud dall an natur ar besketêrien eet ar spont enno, hag en eur stlepel anezo goude-ze war ar reier. Ober a ra pesketêrien Vreiz ar bedenn-mañ pa vezont o korntroia ar beg-douar-ze ken euzuz :

“ Aotrou Doue, roit sikour din ! Ken bian eo ma bag, hag ar mor ken braz ! ”

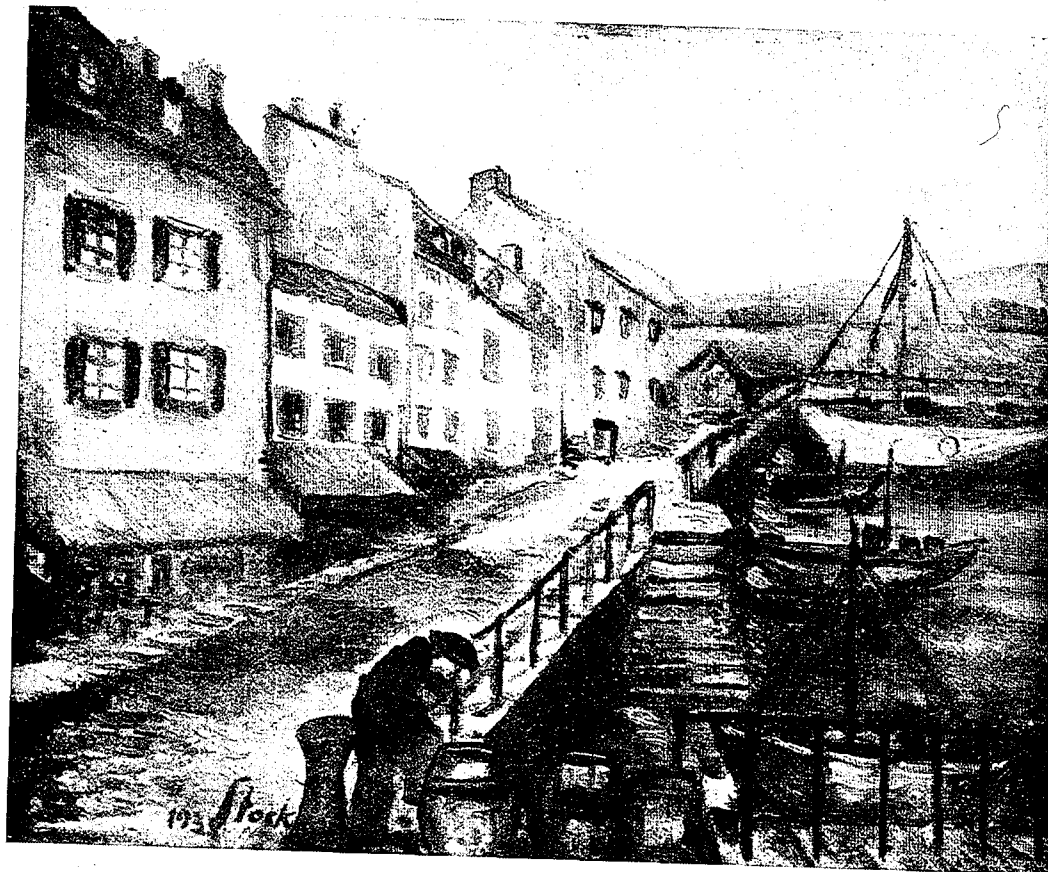
Ouspenn tevennoù e-neus savet ar mor. Red e vefe ober al listenn euz oll droioù-lavar douaroniezh ar mor, evel trêzenn, enezenn, gourenez, pleg-mor,



Côte bretonne escarpée

anciens sanctuaires des vierges prophétesses. Devant la baie béante, dans le silence du soir, on entend encore distinctement le cri aigu et strident des cormorans, ces corbeaux de la mer. A cet endroit, la mer est féroce et redoutable, et les soirées en particulier sont d'une tristesse mortelle. Les rochers, la mer, le sable terne de la baie, tout inspire ici un sentiment d'épouvante, celui de ne plus pouvoir vivre. Toutefois, au-dessus de nos têtes, il est doux et agréable de regarder le ciel où luisent les premières étoiles. A gauche, la baie d'Audierne, avec ses contours inquiétants, se prolonge jusqu'aux séduisants rochers de Penmarc'h. A droite, la côte bien effrangée continue jusqu'à Douarnenez, avec au fond le signal lumineux du cap de la Chèvre. C'est ici le royaume de la mort : plus d'un a été englouti ! Dans un violent tourbillon, l'océan entraîne les petites barques vers le fond, puis brusquement dans les contre courants, livrant aux éléments les bateliers apeurés et les projetant ensuite contre les rochers. Les pêcheurs bretons qui contournent ce coin de la mort, disent cette prière :

bê, striz-douar, kap, palud : diskouez a reont al liez-doareou a zo etre ar Morbihan, Penn-ar-Bed hag Aodou-an-Hanternoz. Pleg-mor ar Mor-bihan ez eus anezañ eur mor-diabarz peuzkloz, hag a zo strewet ennañ enezennouigou e-leiz : beuzet eo ar re-mañ en eur sklêrijenn damvelen pe glaz-wenn, ha d'eur zioulded peurbaduz en em roont. *Mare conclusum* (mor kloz) eo an ano a oe roet dezañ gand Sezar ; hervez lavar ar bobl, ez eus er pleg-mor-ze kement a enezennou ha ma'z eus a zeiziou en eur bloavez bizeost. N'eus ket eun ano evid kement hini anezo, med an deiz hirio c'hoaz, e viront en o c'hreiz o zantualiou, o bolziou-kañv, hag a zo aspadennou euz eun amzer dremenet divrud. En on amzer, ar besketêrien a vez o bigi bian, liviou teñval dezo, o kamm-droenna etre an enezennouigou o bevennou evel draillet, war c'hortoz e peb amzer eun danjer bennag. An hini doujet ar muia eo Enez-Arh. Hentet eo gand tasmantou, di ez a Anaon gollet ar merhed o-deus kavet pried pell diouz ar



Le port de Douarnenez

“ Seigneur prête-moi assistance ! Mon bateau est si petit, et la mer si vaste ! ” (19)

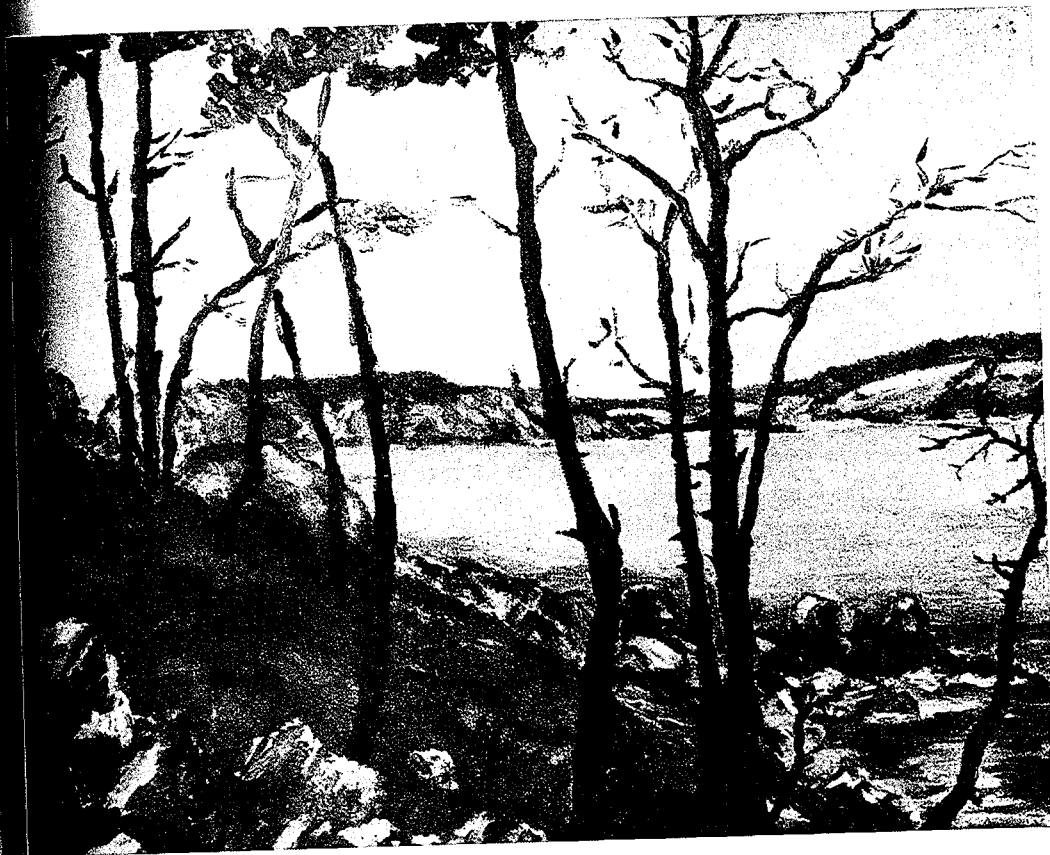
La mer n'a pas seulement créé les falaises ; elle est à l'origine de toutes les expressions de la géographie maritime, comme banc de sable, île, presque-île, golfe, baie, isthme, cap, marécage, qui décrivent tous les aspects de la côte, du Morbihan aux Côtes-du-Nord en passant par le Finistère. Le golfe du Morbihan (petite (*bihan*) mer (*mor*)) forme une mer intérieure, presque fermée, dans laquelle d'innombrables petites îles sont disséminées qui baignent dans une lumière du jour jaune paille ou gris souris et semblent vouées à une sérénité éternelle. Dans ce golfe que César appelait *mare conclusum* (20), et d'après les dires populaires, il y aurait autant d'îles que de jours dans une année bissextile. Elles ne portent pas toutes un nom, mais de nos jours encore, elles conservent leurs sanctuaires, leurs monuments funéraires, les vestiges d'une période obscure. Les petites barques des pêcheurs, aux couleurs foncées, serpentent aujourd'hui le long des îlots bordés de crevasses, et s'attendent à tout instant à un danger. L'île d'Arz est particulièrement redoutée. Des fantômes la hantent, ainsi que les âmes égarées des femmes qui ont convolé loin de leur pays et qui, maintenant, en larmes, sont tenues de venir saluer leur terre natale. Telle une dent creuse suspendue au menton de Plouharnel, la presque-île de Quiberon ressemble à un pique-feu morcelé, constamment en agitation. La mer s'acharne ici, dans un combat démesuré contre la “ Côte sauvage ”. A marée haute, l'eau écumante et grondante vient frapper la paroi escarpée et déchiquetée. Un fin ruban de dentelle s'étire de Lorient, Pont-Aven, Concarneau, Fouesnant jusqu'au phare d'Eckmühl, en passant par Pont-l'Abbé, qui se continue ensuite par la vaste plage de la baie d'Audierne et ses espaces sahariens. La pointe du Raz s'enfonce loin dans la mer. C'est là que s'achève avec témérité mais tristesse ce bout du continent, cette formidable colonne vertébrale, qui soudain se retourne dans les flots tumultueux et émerge une fois encore en formant l'île de Sein. Sur cette petite terre plate et déserte, les pauvres gens luttent avec opiniâtreté pour la vie.

La baie de Douarnenez, avec la ville du même nom, port de pêche très animé, est fermée par le Cap de la Chèvre. On se croirait au bord de la Méditerranée, dans un cadre immense et féérique, avec de grandes plages blanches, entourées de rochers abrupts que surmonte, par derrière, un plateau. La mer prend très loin son élan pour venir se briser en douceur contre les dunes et étaler sa fatigue sur le sable, après avoir frappé de son écume une avancée

gêr, hag a rank bremañ, en eur ouela doureg, dond da zaludi bro o c'havell. Par d'eun dant kleuz a-istribill ouz chink Plouharnel, ez eo heñvel ledenez Kiberen ouz eur berchenn-forn dispennet, dalhmad lusk-dilusk ; ramzel eo an emgann penneg renet eno gand ar mor ouz an " Aod gouez " ; pa vez lano, e tiroll ar mor oc'h eonenni hag o yudal ouz an tevennou serz ha daskrignet. Adaleg An Oriant betek tour-tan Eckmühl, en eur dremen dre Bondaen, Konk-Kerne, Fouenant, ha Pont-'n-Abad ez eo an aod evel eur zeizenn dantelez, stag outi goude-ze trêzenn bê Gwaien hir ha divent evel ar Sahara. Mond ra beg ar Raz, e-barz ar mor, asamblez gand diweza mein-bonn an douar-braz, en eun doare her ha tristig war eun dro, par d'eul livenn-gein ramzel o spluja a-daol trumm e-barz an tonnou oc'h eonenni, hag o tond war wel en-dro gand Enez-Sun. War an tamm douar-ze, plên ha rust, ez eus tud paour, o stourm penneg evid ar vuez.

Kemeret e-neus bê Douarnenez e ano digand ar gêr a zo war ar ribl anezañ ; bez' ez eo kêr eur porz-pesketez beo-tre : klozet eo ar bê-ze gand Kap ar C'haor ; emae amañ en eur c'hornad dudiuz ha frank, evel war vord ar mor Kreiz-an-douarou, gand trêzennou hir bevennet gand reier zerz, hag ez eus, a-dreñv, uhelennou a-uz dezo. Evitañ da gemer e lañs eus pell, e teu ar mor da darza, hirig ha goude-ze flourig, war an tuchennou-trêz, goude beza krozet gand fulor ouz ar gourlaouennou ; goude-ze, evel pa vefe skuiz-marzo, en em led war an trêz. Digor-frank eo an dremwel war spasou meurdezuz : war an oabl digoumoul en em zistag trolinennou eun nebeud gwez-pin war-strew, hag er pellder emae ar Menez-Hom evel o saludi ahanom euz lein e volz-to toroset. Bez' ez eo ledenez Kraozon an hini zudiusa bet gwelet ganin biskoaz : lakaad a ra da zoñjal, gand e linennadur, e strinkadennoù plom tomm skuillet war an douar hag o klask a bep seurt furmou. Gwir eo emae an oll draou amañ kichenn-ha-kichenn : plasennou sioul ar bourhadennou, aberigou dezo temz-amzer ar c'hreisteiz ha ma teu enno, brao, ar gwez-palmez, ar glaz m'eo ar mor ma c'heller heulia e-barz hemañ, euz lein ar wenojenn-aod tost da Vorgad, mond-ha-dond ar pesked, ar c'hranked, ar morgaoul hag ar bezin. Kameled, eur porz-pesketez bian ha koant, anezañ kavell ar varzed, Kastell Dinan, krommenn divent ar Gorriganed, beg Penhir, ha kement zo... betek diardro pempillet lennvor Vrest. Tost d'an Elorn, war eur gribenn goloet gand ilio, emae dismantrou-an-Dalc'h kastell Ar Roc'h-Morvan, perhennet wardro ar bloaz 800 gand ar roue meur Morvan ; kosoc'h eo, ma n'eo ket ken hirisuz da weled, kastell-kreñv Ar Gward-Laouen, e Forest-Landerne : bet eo bet Lancelot du Lac hag Izold an hini goant o chom e-barz. Eno e oa e lez gand

rocheuse. L'horizon attire par sa grandeur majestueuse ; des silhouettes isolées de pins se détachent sur le ciel clair et, au loin, du haut de sa coupole, le Menez-Hom nous envoie un salut. La presque île de Crozon, la plus charmante que je connaisse, fait penser à du plomb liquide se déversant sur le sol et cherchant différents moulages. On y trouve de tout : de paisibles places de bourgs, des criques au climat méridional où poussent des palmiers, une mer bleue dans laquelle, sur le sentier côtier en haut du rocher, près de Morgat, on peut suivre les allées et venues des poissons, des crabes, des méduses et des algues. Camaret, le riant port de pêche, berceau des poètes, le château de Dinan, la gigantesque arche des Korrigans, la pointe de Pen-Hir... jusqu'à la rade effrangée de Brest. Sur une colline recouverte de lierre, au bord de l'Elorn, se trouvent les ruines féodales du château de La Roche-Maurice qui, autour de l'an 800, appartenait au grand roi Morvan. Moins sombre, mais plus ancien, le châ-



Vue sur la baie de Morgat

roue ar varzed hag ar ganerien, ar roue Arzur, ha di ez eê barzed Kerne ha re Leon evid c'hoari ar gwella donezonet.

Bez' e-neus aod an hanternoz e gened ive, gand aberiou an Aber-Benniget hag an Aber-Ac'h, hag an takad e-lec'h ma oa gwechall goz kêr binvidig Tolant. A-raog 875 e oa ar gêr-ze unan euz ar re vrasa war aodou Breiz. Dilestra a reas an Normanted eno, diskar ar gêr ken kaer-ze, o lezel war o lerc'h netra nemed dismantrou ; warlerc'h e teuas ar mor, hag e oe goloet gand an trêz hag ar gwa-gennou an tremened gloriuz-se. Dond a ra da heul goude-ze, ruz-roz, reier ha tol-zennou siklopean Rosko ha Ploumanac'h, Tregastell, inizi Eusa, Baz, Briad, bet roet brud dezo war al lien gand Seevagen ha Matisse. Pelloc'h, e taolom eur zell war ar C'hap-Frehel meurdezuz, ha war ar Stêr-Rañs ha bê Kankaven. Sant-Malo, kêr mogeriet ha gallouduz, m'eo bet miret en o fez ar ramparziou harzuz ha ledan anezi : warno, deuet an abardaez, e c'heller ober eur bourmenadenn, ha kas e zellou da bell, en tu all da vez Chateaubriand, beteg penn diweza an drem-wel ; skrivet ez eus bet gand paotred euz ar gêr-mañ meur a bajennad a istor glo-riuz, pa oant o tiskouez o nerz-kalon e-doug ar brezelioù a zo bet etre Bro-C'hall ha Bro-Zaoz. E Sant-Malo e teuas war an douar ar re vrasa e-touez ar vartoloded hag an dud a vor ; bez' ez eo mammvro Jakez Cartier, ma ra Chateaubriand ane-zañ, en e *Eñvorennou euz an tud all d'ar bez*, “ Kristof Kolomb Bro-C'hall ”, hag a zizoloas ar C'hanada. Bez' ez eo kavell Duguay-Trouin, haroz ar moriou, dis-pont ha kaloneg. Eno eo e tremenas Chateaubriand ha Lamennais o yaouankiz.

Ped kornig sioul, dudïuz ha divrud a jom kuzet c'hoaz, a-dreñv eur ouel misterïuz, a-hed aodou Breiz ? Ha bez' ez eus eur vro gwelloc'h lehiet evid kared ar mor, hag e lakaad da veza karet, en e natur a orin, p'en em gaver e-kreiz an tonnou dirollet, peotramant pa vezer sioul er gêr, ar spered o vond da heul eun hunvre bennag ? Amañ ez eus euz ar mor e kement stad ma c'hell en em gavoud enno, euz eur zioulder karget a veurdez, en eur vond beteg e daerra reveulziou hag e herrusa fuloriou.

Kaset war-bouez e zorn gantañ, heuliom Cyriel Verschaeve, barz flamank “ Sinfoniennou ar mor ”, ha selaouom e gomzou kaer-dispar :

“ War-zu an nec'h en eur c'hweza, war-zu an traoñ en eur c'hlizenna,
Kerkent ha ganet, ha dija tonket da vervel ;
Evel eun huñvre yaouankiz, en hent war-zu ar peurbad,
Da c'houde netra mui, netra nemed eon ;
War-zu an nec'h el levenez, war-zu an traoñ er mouzerez ;

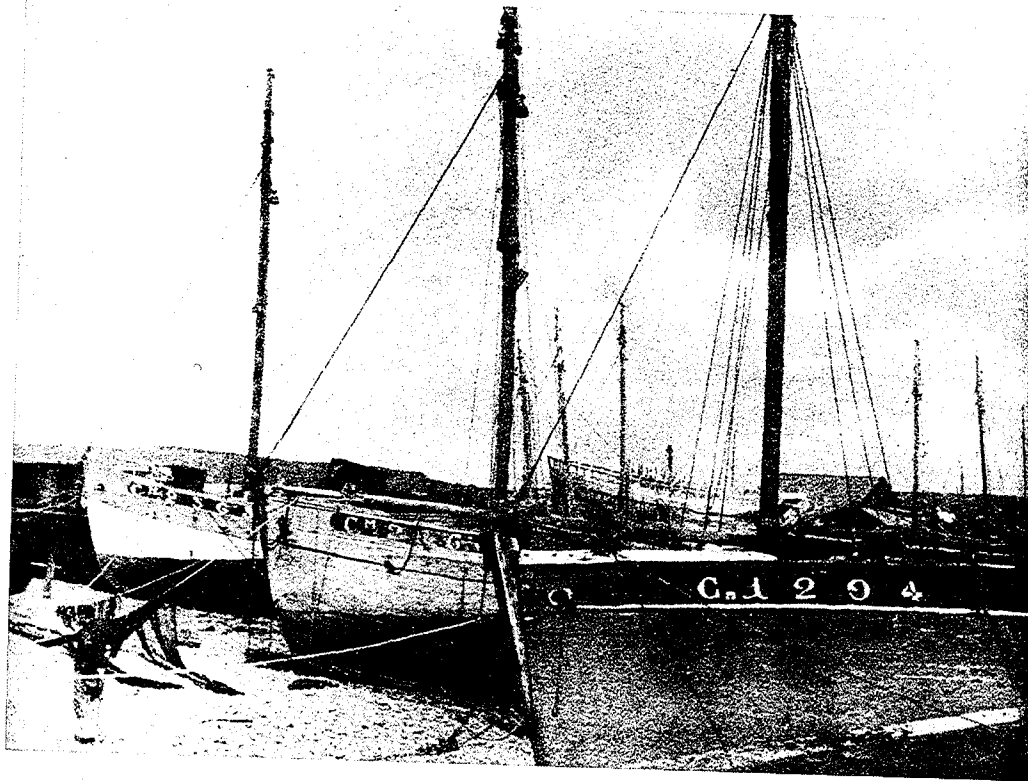
teau de La Joyeuse Garde à La Forest-Landerneau (21) ; là habitaient Lancelot du Lac et la belle Iseult. Le roi des poètes et des chanteurs, le roi Arthur, y tenait sa cour, et les bardes de Cornouaille et du pays de Léon y venaient pour les tournois.

La côte nord a aussi ses beautés avec les fjords de l'Aber-Benoît et l'Aber-Wrac'h, avec le site où se trouvait un jour la ville riche de Tolente (22). Avant 875, cette ville était une des plus importantes de la côte bretonne. Les Normands vinrent dans ce pays, détruisirent cette ville magnifique et laissèrent des ruines, puis la mer recouvrit de sable et de vagues ce passé glorieux. Il y a ensuite les rochers roses et les murs cyclopéens de Roscoff et de Ploumanac'h, Trégastel, les îles d'Ouessant, de Batz et de Bréhat, que les peintures de Seevagen (23) et de Matisse immortalisèrent. Plus loin, notre regard effleure le grandiose cap Fréhel et plonge sur la Rance et la baie de Cancale. La forteresse imposante de Saint-Malo, du haut de ses larges remparts bien conservés, invite le soir à des promenades et par-delà le tombeau de Chateaubriand, laisse errer les regards jusqu'au fond de l'horizon : cette ville a souvent été le sujet de pages héroïques, relatant des actes glorieux dans l'histoire des guerres entre la France et l'Angleterre. Saint-Malo a fourni les meilleurs navigateurs et marins ; c'est la patrie de Jacques Cartier que Chateaubriand baptise le “ Christophe Colomb de la France ” dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, et qui découvrit le Canada. C'est le berceau d'un Duguay-Trouin, ce héros des mers, brave et intrépide. Et c'est là que Chateaubriand et Lamennais passèrent leur jeunesse.

Combien, le long de la côte bretonne, y-a-t-il encore de coins inconnus, paisibles, pleins de charme et de mystère ? Existe-t-il un pays mieux situé pour faire goûter, aimer la mer dans son élément initial, au milieu des flots déchaînés ou dans le calme d'un rêve qui passe ? On peut découvrir ici la mer dans tous ses états, du silence plein de majesté aux convulsions les plus fortes et aux colères les plus sauvages.

Laissons-nous guider par Cyriel Verschaeve (24), le poète flamand des “ Symphonies de la mer ” et écoutons ses paroles magnifiques :

“ Vers la haut en se gonflant, vers le bas en se pulvérisant,
Déjà à la naissance, condamné à mourir ;
Comme un rêve de jeunesse, en marche vers l'éternité,
Puis plus rien du tout, rien que de l'écume ;
Vers le haut en jubilant, vers le bas en boudant,



Navires en révision

Sevel en eur sked alaouret, diruilla livet fall ;
 Gwagenna a ra ar mor evel-se du-hont , e lusk o heulia evel-se
 Mentadur ar garantez hag ar vuez.
 Gwagennou zo o houlenni war-zu an nec'h, war-zu an traoñ,
 En eur grena eun disterra, pe en eur groza ;
 Hag ar pezh a venn sevel en eur wagenni,
 An donn c'hallouduz en doug, pe fero pe zioul,
 Chal ha dichal, lusk dilusk peurbaduz,
 Euz an nec'h d'an traoñ, euz an traoñ d'an nec'h,
 Gorread an tonnou dezo eur galloud divuzul :
 Peurheñvel eo outañ istor ar bed ”.

Eur wech all, e vez klevet “ Kan an abardaez, kanet gand ar mor d'ar
 sklêrijenn ”.

Dans un éclat doré, dans une houle livide ;
 Ainsi ondoie la mer, ainsi son mouvement,
 Au rythme de la vie et de l'amour.
 Les vagues ondulent en bas, en haut,
 Dans un moutonnement ou un cours tempétueux ;
 Une force bouillonnante
 Soulève une pesanteur immobile ou farouche,
 Mer haute, mer basse, dans un mouvement éternel,
 De haut en bas, de bas en haut,
 Au milieu des flots puissants et démesurés,
 Tout comme l'histoire du monde ”
 Une autre fois, on entend le “ Chant du soir, que la mer adresse à la
 lumière ” :

“ Quel trouble dans ce gémissement de la mer !
 Il est profond et immense ; comme le désespoir.
 Ce n'est pas le brame de la vie éternelle,
 Mais celui d'une mort qui n'en finit pas !
 C'est un horrible cri de “ douleur ”, pareil à un cri de mort !
 Dans les lointains, on entend ce sifflement sauvage,
 Les nuages le perçoivent à travers leur enchevêtrement,
 Et demandent, en tournoyant au-dessus de la mer grise :
 “ N'est ce pas le râle de la mort ? ”
 Les vents désorientés arrivent avec un bruit d'enfer ;
 Face à leur colère, le cœur de la mer bat à en perdre haleine.
 Les vents soufflent du cor avec puissance,
 Et fougueusement à travers la nuit la tempête se fraie un chemin ”.

Au printemps et à l'arrière-saison, les rafales de noroît et de suroît font
 sentir aux Bretons toute la force des éléments dont il faut qu'ils protègent leurs
 avoirs et leurs biens et qui obligent ensuite toute la famille à se blottir auprès du
 feu de l'âtre, dans la grande pièce où il fait bon, tandis que le vent d'ouest
 souffle au-dessus des ardoises d'un toit bas et lourd. Alors c'est le moment de
 raconter les vieilles légendes. L'aïeul ou le grand-oncle évoque les souvenirs du
 passé quand, tous les ans ils partaient pour de lointains voyages. Le vent siffle à
 la croisée des fenêtres et secoue fortement les arbres de la côte, dont les
 branches en se penchant, couvrent de leurs feuillages, jardins, maisons et
 étables.

“ ... Pebez gwallenkreiz er mousklenn-ze euz ar mor !
 Braz-divent eo, ha don evel an dizesper.
 N’eo ket ar vuez peurbaduz a zo amañ o leñva !
 Nann, bez’ ez eo, a-viskoaz, an tonkad a varo a bado da viken !
 Leñva a ra ar “ glahar ” kriz-ze evel yudadennou a varo !
 Ar re a zo pell diouz ar mor a glev ar bouderez goloet,
 Hag a-greiz rouestlad ar c’houmoul o troiata
 A-uz d’ar meurvor glaz-wenn, e sav eur goulenn
 “ Ha n’eo ket kement-se ar maro ? ” - Gand pebez diroll
 E tosta an avelioui en eur yudal evel bleizi ;
 Dirag o fulor e tarlamm ar mor en e greiz
 Korna greduz a ra an avelioui bremañ,
 Ha, taer, e ra an taol-amzer e hent da greiz an noz ”.

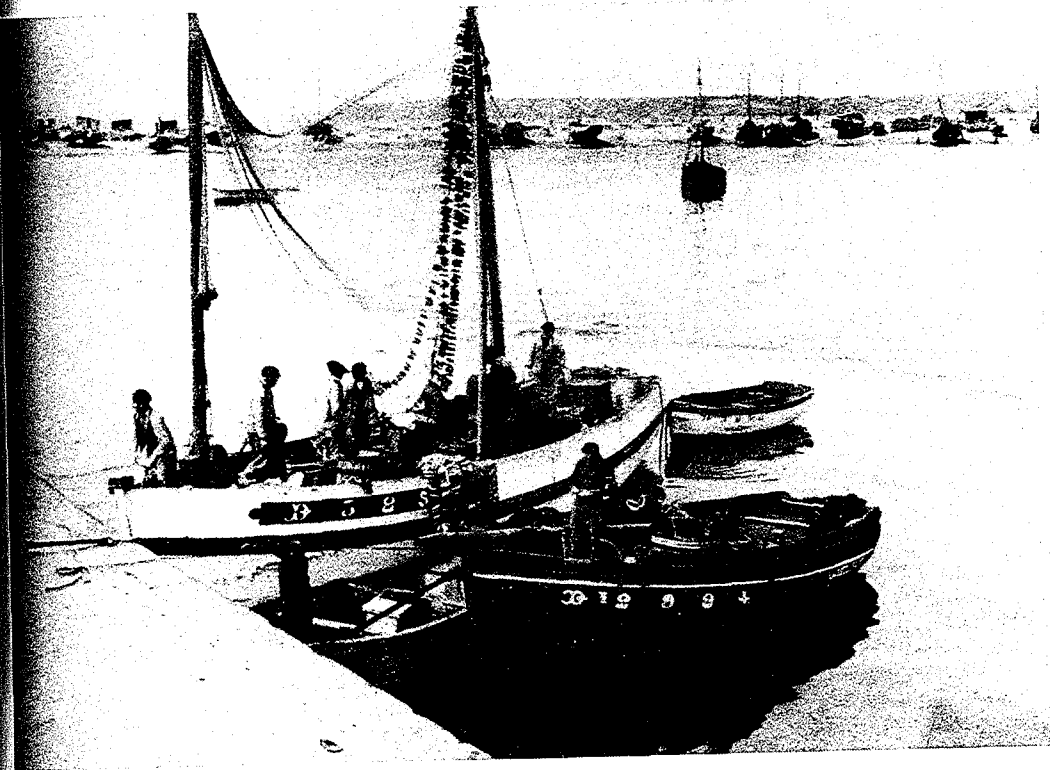
D’an nevez-amzer ha d’an dilost-hañv e sav euz ar mor hirvoudou ave-
 lioui gwalarn ha kornôg izel, a ro da c’houzoud d’ar Vretoned petra eo oll nerz
 dall an natur dirollet, a rankont diwall dioutañ o madou hag o zud : chom a ra ar
 famill en he feiz an eil re tost ouz ar re all, en-dro da dan an oaled, e diabarz
 frank an ti ma vezer brao ennañ, tra ma c’hwez an avel-walarn war vein-glaz
 pounner an doenn izel. Deuet eo ar mare neuze da gonta ar marvailloù koz.
 Digas a ra an tad-koz pe an eontr-koz ar gaoz war an troiou o-deus greet en o
 amzer genta, pa’z eent kuit beb bloaz da bell vro. Heja a ra an avel ar prenes-
 trou, ha tost d’an aod, foeta ar gwez ha troi ar brankou anezo war-zu an argoad :
 goloet eo al liorz, an ti hag ar c’hraou gand deliou ha barraduriou ar gwez.

Deuet an hañv, e ra vad tommder an amzer ; bleunia a ra ar gwez-horten-
 sia e bouchadou bodenneg dirag an tier, kromm kein o zoenn. Braveet eo al
 liorzou gand ar gwez-magnolia ha fuchsia. Kuzet eo gand an tuchennou-trêz an
 tier izel. Bevennet eo an dremmwel gand enezennou en o-unan, pe gand eneze-
 gou en o feiz, skubet gand barradou-amzer fall. Diouz tu an hanternoz ez eus en-
 dro dezo koz mogerioù-tro savet a-eneb ar Zaozon, a veze dalhmad o klask
 preizata. E kement-se e vezom o soñjal p’en em gavom war ramparziou Sant-
 Malo, eur gêr ma veze lakeet ar zeziz warni dibaouez gwechall, ha pa daolom
 or zellou war ar mor, ha war enezenn ar Bez-Braz, ma c’hoanteas
 Chateaubriand kaoud warni e ziweza diskuiz.

Lakom eun den hag e-neus kredet, pa’z eo eet er-mêz euz porz dudiu
 Morgad, dezañ tres eur porz euz ar c’hreisteiz war-bouez nebeud, mond tre, en

Mais en été, on jouit d’une bonne chaleur qui réconforte. Les magno-
 lias et les fuchsias embellissent les jardins. Les maisons, tapies derrière de
 luxuriants buissons d’hortensias, sont cachées par les dunes. Des îles éparses ou
 en groupes bordent l’horizon. Au nord, elles sont entourées de vieux murs de
 fortification qui les protégeaient des Anglais avides de butin et qui si souvent
 menacèrent le pays. Voilà l’impression que nous avons, quand nous sommes sur
 les remparts de la ville de Saint-Malo, jadis continuellement attaquée, et que
 nous portons nos regards vers la mer et cette île du Grand-Bé, dont
 Chateaubriand rêvait pour sa dernière demeure (25).

Quand on a osé faire un jour une traversée périlleuse en vedette légère,
 de Morgat, ravissant port presque méridional dans la baie de Douarnenez, à l’île
 de Sein, isolée et sauvage, mais qui finalement, bien que retirée et déserte, a
 enfanté un type d’homme très particulier, on se rend vraiment compte de la
 force de la mer. Ou bien, quand avec un véritable pêcheur breton et au péril de



Sardiniers s'apprêtant à prendre la mer

eun dreizadenn arvaruz, war eul lestrig skañv, beteg Enez-Sun, an enezenn-ze gouez ha krinet, eun enezenn hag a zo en distro ha dilezet a-grenn, hag ez eus ganet warni eur rumm tud en o fart o-unan ; hennez, an den-ze, a oar eun tamm bennag petra eo galloudegez ar mor. Lakom c'hoaz eun den all hag e-neus greet, asamblez gand eur gwir besketêr euz Breiz, ar veaj euz Brest da Enez-Eusa, war var e vuez, en eur vond e-biou eur japeledad enezeier, hennez e-neus komprenet, muioc'h eged eun disterra, eun dra bennag euz louarnegez hag euz hardisegez ar baotred-se. War ar marhad, ma'z eo ar c'habiten eur paotr dezañ linennou-dremm askorneg hag eun diouiskoaz ledan, ma vez e golier gloan laket uhel gantañ dindan e jink, hag e voned ledan war e skouarn, o tiskouez war e zremm merkou frêz e veajou hir a-dreuz ar moriou-braz, neuze e ra an estren, etre Konk-Leon hag Eusa, an aprou euz oll hardisegez eur Breizad koz.



Retour au port des pêcheurs de Douarnenez

sa vie, on va de Brest à l'île d'Ouessant, en passant devant un embrouillamini d'îlots, on saisit alors mieux que quiconque la malice et la témérité de ces hommes. Et si, de surcroît, le capitaine a des traits anguleux et de larges épaules, s'il est un de ceux qui porte le cache-col roulé très haut au-dessous du menton et laisse tomber son large béret sur l'oreille, si son visage porte les marques éclatantes de longs voyages à travers les océans et les mers, on réalise alors, entre Le Conquet et Ouessant, ce qu'est l'audace folle d'un vieux Breton.

La mer est entrée loin dans les terres et nous a laissé une côte ourlée, pareille à une magnifique dentelle. Les petites rivières ont creusé des vallées charmantes qui descendent jusqu'au bord de la mer : Dinan sur la Rance, Quimper sur l'Odette, nous ont offert des moments inoubliables quand nous avons remonté la rivière en bateau. Ces vallées portent jusqu'en bordure de mer un fragment d'arrière-pays et, à l'abri de la côte, respandit toute une végétation d'herbes et de fleurs. Mais là où le suroît fait rage, on ne voit que de maigres arbrisseaux et des épines tenaces. Quand le vent tombe, il apporte de la fraîcheur en été et répand, en hiver, un souffle chaud sur tout le pays. Quand il épouse les rayons brûlants d'un soleil lumineux et que la mer a retrouvé son calme, la côte, avec son vaste rivage, nous invite à partager la joie du paradis.

Mais dans la même journée, ce vent du sud-ouest peut aussi engendrer la peur, comme s'il ne supportait ni le calme, ni la paix ; il sonne du cor avec puissance et file au-dessus du plateau littoral, en faisant tourbillonner le sable qui va se poser ailleurs en vagues régulières. Il gronde dans les ravins, arrache les arbres et les branches par endroits desséchées ; il soulève la mer. C'est à celui, océan ou vent, qui mugira et tempêtera le plus. Jusqu'aux abords de Quimper, on entend certains jours le souffle de l'ouragan déchaîné, suivi de son cortège tumultueux. Dans une mer agitée, surexcitée, les montagnes d'écume peuvent grimper jusqu'à trente mètres de hauteur. " Le suroît, ce vent le plus doux, devient le vent le plus violent quand il est en colère ", dit-on. Vent, pluie et froid mordant, au printemps et à la fin de l'automne. Chacun se tait et se blottit chez soi. Seul le vent hurle et renverse tout sur son passage. Les oiseaux qui s'aventuraient dehors, sont poussés dans tous les sens, comme de fragiles brins de paille. Ceux qui restent cachés se renferment dans leur silence, les chants s'éteignent, les fleurs se déchirent comme de vieilles loques, tout est empreint de tristesse, la nature vivante semble morte ou bien être à l'agonie. Malheur à celui qui est dehors : il est emporté par le vent ! J.J. Lemordant a représenté dans deux tableaux le déchaînement de cette tempête, la façon dont,

Antreet eo don ar mor e-barz an douarou, oc'h ober euz an aod eun heuliad dispar a zanteladuriou euz ar re gaerra. Toullet o-deus ar stêriou bian traoniennou dudiuz hag a ziskenn beteg bord ar mor : Dinam war ar Stêr-Rañs, Kemper war an Oded on-eus bet ouz o gweled, pa oam war eur c'hanod o vond a-benn d'an dour, barradou-levenez n'hellom ket ankouaad. Kas a ra an traoniennou koadeg-se eun tamm euz an argoad tre beteg an arvor ; bleuniou, bleuniouigou, ha yeotennou a weler oc'h ober berz, goudoret ma'z int gand ar riblou o sevel uhel. Med e-lec'h ma c'hell an avel-gornôg ober he reuz, ne ziwan nemed strouezaj sec'h ha tammou-drein paduz. Pa dorr an avel, e teu freskadurez ganti diouz an hañv, ha diouz ar goañv e skign he c'hwez klouar war ar vro. Pa gej gand skinou gwrezuz eun heol lugernuz, ha ma'z eo sioulleet ar mor eun tamm, neuze en eun ziskouez an aod dindan stumm eun drêzenn dedennuz, o kinnig d'an dud joaïou ar baradoz.

Er memez devez avad, e c'hell an avel-gornôg-se gouesaad, evel pa ne vefe ket gouest da c'houzañv chom peoc'h ha sioul ; kornal a ra gand nerz ha mond a diz a-uz da uhelenn an aod ; lakaad a ra sav dindan an trêz, hag ez a hemañ d'em leda lec'h-all e bandennou ingal. Krozal a ra er stankennou ha kas gantañ ar pezh a zo dizehet er gwez hag er barraduriou. Lakaad a ra ar mor da zevel d'he heul ; trouzal ha mordrouzal a reont o daou, avel ha mor, ha krozal a-heligenta. Beteg tostig-tost da Gemper e vez santet o termal ar gorven-tenn dirollet, hag he ambrougadeg trouzuz o vond d'he heul. Pa vez ar mor e kounnar ha fulor, e sav ar berniou eon d'an uhel beteg tregont metr.

“ Avel gornôg-izel, an habaska ; pa fulor, an taerra ! ”, a vez lavaret euz an avel-ze. Avel, glao ha yenijenn sklâs en nevez-amzer pe en dilost-hañv. An oll a jom peoc'h hag a glask bod en eul lec'h sioul. N'eus ken 'med an avel hag a yud en eur bilad kement a ra harz outi. Al laboused hag o-deus avantu-ret mond er-mêz a vez kaset-digaset du-mañ du-hont evel pell skañv. Chom a ra mud ar re a zo skoachet en eur gwasked bennag ; n'eus mui kan ebed ; en em zispenn a ra ar bleuniou e tammou, evel koz pillou ; karget eo pep tra a distridigez ; seblantoud a ra liou ar maro beza war gement a zo beo, an natur oc'h ober he zalarou. Gwaz-a-ze d'an hini a zo er-mêz ; gwasket e vefe gand an avel ! Skeudennet e-neus J.J. Lemordant war diou daolenn an taol amzer-fall-ze pa vez fuloret an avel : war vord eun tevenn plên a-walc'h, e tigouez, trumm, war an dud a zo war hent an overenn, o tispenn o dillad dezo hag o vired outo da vond war-raog. Bez' ema an diou daolenn vraz-se war ziskouez e otel ar C'hleze e Kemper. Hed-ha-hed aod Breiz, e-pad miziou ar goañv, e

sur une côte plate, elle surprend les fidèles qui se rendent à la messe, déchire leurs vêtements et les empêche d'avancer. Les deux grandes toiles sont exposées à Quimper, à l'hôtel de l'Epée (26). Tout le long de la côte bretonne, pendant les mois d'hiver, une lutte sans merci s'engage entre l'homme et ce vent si destructeur, qui met tout en lambeaux : il faut amarrer plus fortement les petites barques de pêche, couvrir avec de grosses pierres le toit bas de sa maison qui abrite le maigre patrimoine. Le vent file au galop comme un voleur ; il vous embrasse, puis vous repousse, gémit et chante, se lamente et hurle. Il est cruel, impitoyable, jusqu'à ce que, pris au piège, il laisse tomber sur la terre quelques gouttes de pluie qui apaisent ses soupirs. Sa voix est douloureuse, profonde comme un abîme, sifflante et persifleuse, et l'homme est secoué jusqu'à la moelle de ses os. C'est le vent qui fait l'homme ! Les nuages défilent comme des corps d'armée ; soudain les phalanges galopantes se détachent les unes des autres et, par une fente qui s'élargit de plus en plus, le soleil perce dans un ciel d'azur bleu clair. Le paysage se transforme aussitôt. Les hommes, les maisons, les cimes des arbres, baignent dans la lumière et la bonne humeur.

krog eur stourm didrugar etre an den hag an avel-ze a zigas d'he heul kement a freuz hag a reuz ; eren a ra startoc'h ar besketêrien o bigi bian, lakaad a reont mein pounner war doenn izel o zamm tiig. Mond a-diz a ra an avel evel eul laer feulz ; briata a ra ha kas kuit, klemmichal ha kana, hirvoudi ha yudal. Kriz eo, ha dizamant, beteg ar mare ma'z eo paket en he las he-unan, ha ma lak da goueza war an douar eun nebeud beradou glao a ra dezi sioullaad. Glaharuz eo he mouez, ha don evel eun islonk, c'hwitelluz ha yud ; trubuilla a ra mab-den beteg mel e eskern. An avel eo a ra an den ! Dibuna a ra ar c'houmoul war renkou stank ; a-greiz-oll en em strew bagadou an armead-koumoul war red, hag euz lein an oabl glaz, a-dreuz ar sklêreenn a ya war ledannaad, e tifluk an heol : kerkent eo treuzfurmet an daolenn ; gronnet eo a zederded hag a sklêrijenn en he c'helhiou gwenn, an dud, an tier ha begou ar gwez.

III

An Argoad, kornad-bro kuz

Ar marvaillou hag an teuzed

Pellaom diouz an aod, hag a ra ar Breizad an Arvor anezañ, evid skoi warzu kreiz an douarou, al lodenn-ze euz ar vro ma kaver enni, stank, koajou, parkeier gand bleuniou ha prajeier glaz, med ive, gwintet warzu an neñv, leinou kogneg ha rust ar meneziou, e lehiou dizarempred, mantruz ha gouez. Ne 'z a ket tre beteg eno savar ar bed na tourni an heñchou braz. Euz ar zav-heol d'ar c'huz-heol en em astenn, par d'eul livenn-gein, Kein Breiz, fraost ha noaz. E-kichen Pestivien, e tiforc'h ar grouzell-meneziou-ze e diou jadennad : Menez Are, hag ar Menez Du o tiskenn beteg bevenn bê Douarnenez. Keñver-ha-keñ-



III

L'Argoat, contrée intime des légendes et des fantômes

Tournons maintenant le dos à la côte et allons vers l'intérieur, passons, comme dit le Breton, de l'Armor (27) à l'Argoat, cette partie du pays qui, recouverte de forêts, de champs florissants et de prairies vertes, dresse aussi vers le ciel, dans une solitude désolante et sauvage, ses arêtes montagneuses, dures et anguleuses. La rumeur du monde, le bruit des grandes routes ne pénètrent pas là-bas. Le Kein Breiz (le dos de la Bretagne) s'étire d'est en ouest, comme une crête sèche et sans parure. Près de Pestivien, il se divise en deux bras : les Monts d'Arrée, et les Montagnes Noires qui descendent jusqu'en bordure de la baie de Douarnenez. Presque parallèlement à la côte, sur vingt kilomètres de profondeur, s'étend une région fertile. C'est la "ceinture d'or" de la Bretagne, avec des arbres fruitiers au milieu des blés onduleux, des champs blottis les uns contre les autres, que sépare simplement de vertes haies gonflées de sève et, un peu plus bas des prairies d'un vert émeraude qui nourrissent les vaches grasses, au poil lustré. En plein été, il règne dans ce paysage florissant une gaieté en or. Ici, les maisons n'ont plus une allure triste et massive, les façades brillent avec éclat et, dans une lumière tout aussi éclatante, se détache le toit avec ses deux pans d'ardoises lisses et d'un noir étincelant. Les fermes

ver gand an aod war-bouez nebeud, war eun ugent kilometrad bennag a ledander, en em astenn eur c'hornad strujuz. " Gouriz Aour " Breiz eo, ma c'heller gweled eno gwez-frouez o tond e-kreiz an eost gwagennuz : bez' ema ar parkeier stok-ha-stok an eil re ouz ar re all, n'eus nemed kleuziou gand gwez bian glaz-kaled oc'h ober an disparti etrezo ; izelloc'h e kaver prajeier glaz-emrodez, ma'z eus enno saout lard o bleo lufr o peuri. E-kreiz an hañv, ez eus o ren, e-touez ar glazvez-se e bleuñv, eul levenez-aour. An tier n'eus mui warno amañ eun doare teñval ; skedi a ra laouen an tu araog anezo, hag e-barz eur sklêrijenn ken skeduz all en em zistag livenn an doenn diouz ar vein-do arzu o lugerni war daou ziskenn an doenn. Stankoc'h eo an tiegeziou dre amañ, tostoc'h ema an dud o chom an eil re ouz ar re all, n'eo ket ken plên gwiskamant paotred ha merhed ar c'hornad. Trowardroiou Kemperle a vez greet anezo " Arkadia Breiz " ; gand he frouez ez eo Bro-Fouenant, evel Plougastell gant he sivi, eun douar pinvidig o rei d'ar re e labour eur c'hounidigez n'eo ket dister, ma c'hellont beva diwarni war eun troad propig a-walc'h. Ouspenn kement-se, mond a ra an aberiou war ledannaad, e doare ma c'hell ar bigi, pa darz al lano, mond beteg war hed ugent kilometr tre e-diabarz an douarou, hag e teuont war o c'hiz karget gand e-leiz a varhadourez. Tenna forzig gounidou euz kement-se he deus greet ar vro evid he c'hultur. Pebez dudi, pa darz an deiz, mond war ziskenn gand red an dour, war vourz eur vag vian, pa'z eo teo a-uz d'an dour ar brumennou e-skourr etre diou ribl ar stêr ! Moredi a reom en-dro. Hag ema ar c'hoajou tost oc'h ober an dro deom ; evel eur pallenn rikamanet kaer ema ar c'hoajou tost : dantelez ha frond war eun dro. Klevet e vez gand al laboused hiboud ha richanadeg ar mintin : emaint o tihuni, c'hoant o-deus da gana abred ; klevet e vez brankou krin ar gwez-dero ha fao o strakal plên, begou ar gwez lusket flour gand an avel o voustrouzal dalhmad ; santet e vez a-uz d'or penn soulder distanuz ar gwez bian, ha riskladur ingal ar vag war an dour plên.

War ar Stêr-Laita ema Kemperle, ha war an Aven, Pondaen, hag a zo " Barbizon " Breiz. Amañ eo, er gêr vian-ze, tost da aod kreisteiz ar vro, ema orin al lusk arzel-ze a vez greet " Skol Bont-Aven " anezañ, pe " ar Zintetisted ", hag e-neus greet kement a verz. Med da-belec'h eo eet 'ta al livourien-hont, ma oa o anoiou Gauguin, Sérusier, Renoir ha Verkade, diskibien an Nabied ? Ar strollad-se a arzourien hag a ziazezas ar symbolism, hag a doullas an hent e Bro-C'hall evid al livouriez vodern ? Lod anezo a veze o hañvi eno.

Bez' ema Landerne war an Elorn, hag en em daol e lenn-vor Vrest dre eun aber digor-frank, war an Dosenn ema Montroulez, war al Leger Lannuon,



Paysage de Bretagne

sont ici plus nombreuses, les gens vivent plus les uns à côté des autres, les costumes sont plus gais. " L'Arcadie bretonne " autour de Quimperlé, le pays des fruits près de Fouesnant et les fraises de Plougastel permettent aux habitants d'avoir un large revenu et un niveau de vie assuré. En plus, les cours d'eau s'élargissent de telle façon que les bateaux, à marée haute, peuvent entrer jusqu'à vingt kilomètres à l'intérieur des terres et repartir avec un bon chargement. Ceci a produit tout son effet sur la vie de la région. Quelle joie au point du jour de descendre silencieusement la rivière dans une petite barque, à travers un épais nuage de brouillard accroché aux deux rives ! On glisse de nouveau dans un demi-sommeil ; le riche tapis brodé des forêts avoisinantes nous enve-

war ar Goued Sant-Brieg, hag ema Dinam war ar Stêr-Rañs. Pa lak al lano dour ar stêriou da zevel, neuze e teu ar vuez en-dro : kammdroiennad a ra ar bigi bian hag ar c'hobiri en eur zevel gand ar stêr ; pa vez tre avad, e red an dour lezireg etre an trêzennou fank hag ar bili flour, hag e vez ar bigi o kostigella en dour izel ha lehiduz, lod war o c'hostez dehou, lod all war o c'hostez kleiz, en eur ziskouez o c'hovou masterennet ma sked an heol warno. Bez' ez eus pesketêrien oc'h higenna, prest da dapoud dluzed dour-dous ; bez' ema ar c'hannerez o prada o c'houez hag o kanna nerzuz o dillad lien gand ar c'holvaz koad ; c'hweza a ra er memez amzer diouz an daou du o broz du frank, ha war o fenn e vrall ar c'hoef dantelezet gwenn-kann. Diouz ar mintin ha diouz an abardaez e teu ar bandennadou saout beteg ar stêr evid beza douret.

Gand an diou chadennad, Menez Are hag ar Menez Du, he-deus ar vroze eun engwask heb e bar. En em astenn a ra e-kreiz ar vro eur c'hoad euz an amzer genta ; kavoud a reer ive er vro-ze toullennou ha kaniennou ned a den ebed beteg enno koulz lavared ; eur c'hornad-bro gouez, peadra ennañ da voemi an dud, eun eston. Amañ e c'hoari amzeriou ar bloaz war eur skeuliad dezi notennou liesseurt meurbed. Melezouri a ra en dour glazvez tro-dro dezañ, ar gwez-fao ha kistin en o ficherez glan a nevez-amzer ; e-kreiz an hañv e vezont nerzuz ha leun a zeo, liezliou, ha brevet pa vez deuet an diskar-amzer, noaz ha riellet diouz ar goañv. A beb eil e vez deizioù teñval ha reou laouen, a-drugarez da sklêrijenn an heol, a zo anezi sked ha buez, hag a veuz en dour askeudenn ar gwez-pin braz. Meurdezuz eo an daolenn kinniget deom gand ar Menez Du, gand e heñchou-don hag e doullennou rohelleg livuz, e wez skoulmeg ha kamm, e vodennou stank, ma chom ganeom an eñvor fromuz ha peurbad euz o sked-disket e sklêrijenn an diskar-amzer. Amañ eo e redas diouz noz ar chaseour diyeo a-dreuz ar c'hoad en eur gemenn eur gwallleur braz ouz son spontuz ha skiltruz ar c'horn-boud. Ha n'eo ket kement-mañ eur marzoñj euz marvaill jermaneg Odin ? Treuzi a ree hemañ an oabl war varc'h, e penn e vrezelerien hag e Valkirienned ! Ha pa oe tavet ar c'hornboudou hag ar chilpade-gou, ha sonet an diweza hallali, e teuas ar c'hoad da veza sioul ha didud en-dro. Hag e krogas " sarac'h kenta " koajou Karnoed, ar C'hragou, Konveo ha Sant-Wazeg d'en em ziskouez er marvailhou hag e kanou ar varzed. Nag eun distro sioul ! Ema an avel o sevel goustadig er c'huz-heol, hag, evel en eur c'hoari, e tiskar war an douar gleb an deliou maro marigellet : kelhiet eo ar gwez-dero sonn ha dibleg gand bannou an heol ; c'hweza a ra er strouezaj bodou ar gwez-mouar, dezo eul liou teñval ha damruz, hag ar raden kemend-all, evel pa vefent eur pallenn-leur pounner ha blod. En em gavet e-unan penn, hag eñ an hini

loppe de son doux parfum et de son murmure matinal : un gloussement, le cri des oiseaux qui s'éveillent, le léger craquement des branches mortes de chêne et de hêtre, le balancement sans fin des cimes des arbres agitées par le vent, le silence limpide des arbustes au-dessus de nos têtes et le glissement régulier de la barque sur l'eau calme.

Quimperlé est situé sur la Laïta, Pont-Aven, le " Barbizon " de Bretagne, sur l'Aven. C'est dans cette bourgade, près de la côte sud, qu'est né le mouvement pictural d'esthétique synthétiste, appelé " Ecole de Pont-Aven " qui a attiré de larges foules. Mais où sont passés les peintres, tels que Gauguin, Sérusier, Renoir et Verkade, les disciples des Nabis (28)? Ce groupe d'artistes, qui au tournant du siècle, a été à l'origine du symbolisme et posa les jalons de la peinture moderne en France ? Certains d'entre eux ont établi là-bas leurs résidences d'été.

Landerneau est situé sur l'Elorn qui se jette dans la rade de Brest par un vaste estuaire, Morlaix est sur le Dossen, Lannion sur le Léguer, Saint-Brieuc sur le Gouet, Dinan sur la Rance. Quand la marée haute fait monter l'eau des rivières, la vie renaît : de petits bateaux et des gabarres recommencent à naviguer vers l'amont. En revanche, à marée basse, l'eau ruisselle paresseusement entre le sable boueux et les cailloux glissants, les bateaux reposent dans l'eau basse et vaseuse, les uns sur le flanc gauche, les autres sur le flanc droit, en montrant leurs coques sales et ventruées qui brillent au soleil. Des pêcheurs à la ligne sont là, prêts à attraper les truites d'eau douce, des blanchisseuses étendent leur lessive et d'autres frappent vigoureusement les toiles de lin mouillées, à l'aide du vieux battoir en bois ; la large jupe noire se gonfle alors de chaque côté et sur le haut de la tête, la coiffe en dentelle d'un blanc éclatant, vacille. A midi et le soir, les troupeaux de vaches passent pour aller se désaltérer.

Les deux crêtes des Monts d'Arrée et des Montagnes Noires donnent au paysage un aspect étrange de forêt primitive, avec des ravins et des vallées, où presque personne ne pénètre et qui s'élargissent à l'intérieur du pays, véritable contrée sauvage sous sa forme la plus fascinante. Ici, les saisons offrent un spectacle aux multiples variations. Dans leur parure virginale de printemps, les châtaigniers et les chênes se mirent dans une eau entourée de verdure ; en plein été, ils sont drus et gonflés de sève, en automne très colorés mais fatigués et en hiver, dépouillés et couverts de givre. Jours gris et jours mélancoliques alternent avec la lumière du soleil, signe de vie et de splendeur, qui fait disparaître

diweza marteze, ez eus eur bohig-ruz o kana e enkreiz gand e vouez voan : mond a ra da zoucha en toull-kuz a gav e-barz ar bodou ledan hag izel. Dond a ra bremañ beteg an dioukouarn trouz an taoliou roet ingal gand ar goadourien ; lakeet eo diêz end-eeun ramz torr-penn ar c'hoad gand ar gwez o koueza war an douar en eur ober eur strap tregernuz beteg ar penn pella. Dihuni a ra neuze gand forzig trouz an " hunvreer kivnieg " m'eo ar c'hoad, med koueza a ra endro kerkent en e hunad sioul, beteg ma teu heol an abardaez, didrouz, da baka ar c'hoad ; hag ez a da guzad en tu all da gurunennou ar gwez, en eur mousc'hoarz laouen o vond war zisterraad tamm-ha-tamm, beteg ar mare ma sav eur vrumenn glaz-wenn ! Eur wech ouspenn ez eo hejet ar volz-to freuzet, treuzet eo neviou ar c'hoad gand eur mouch-avel yen-skorn o tond euz ar mor. Meurdezuz eo liou an oabl ; euz uhelderiou An Uhelgoad e wel on daoulagad eun arvest biskoaz kaerroc'h ; berniet ez eus an eil re war ar re all blokadou reier kompez ha noaz, en eur rouestlad kemmesket ; redeg a ra al Laita, hunvreerez, dre greiz koad Karnoed : euz an daou du e sav eur splannder euz an diskar-amzer.

N'eo ket dre zigouez eo e vez greet " Fontainebleau Breiz " euz An Uhelgoad. Trêz munud, gwenn pe damvelen, ez eo karget gantañ an toullou pe a-strew e-mesk an dizahadur mein war ar gwenojennou striz ha kamm-digamm, hag e-neus ar brug kavet e blas, dilorc'h, er c'hreiz. Bez' ez eo ar pin-kroaz, ar gwez-fao-pud, ar bezo hag ar pin, en o ficherez diskar-amzer, ken liez a zivina-dellou evid al livour, hag en-devez hemañ mil boan o tenna euz e bladennig, renket brao al liviou warni, eun daolenn o tere ouz ar splannder pasamantet a bar dirag e zaoulagad. Ar Vretoned a oa o bed strobinnelluz e korniou kuz ar c'hoajou, dreist-oll er " Vrekilien dasmantet-se ", eur c'hoad braz hag ez eo e ano, hirio an deiz, koad Pempont, e-lec'h ma lakeas barzed an " Daol Grenn " demeurañ Marzin ar Strobinneller hag ar gornandonez Viviana. M'on-nefe c'hoant da zanevelli amañ an oll marvailloù hag abadennoù miret c'hoaz gand Breiziz an amzer goz, pe skrivet war goz pajennoù melenet, ez agent d'ober meur ha meur a leor. Piou zo gouest d'ober ano euz an oll binvidigeziou a gaver e stummou ar vro ? Ar c'hroaziou hag ar chapelioù, an dismantrou, oll dudennoù ar marvailloù hag ar c'hontadennoù. Piou a c'hell komz euz ar c'hornandonezed o tiwall o zantual en eur jom en o zav war dreuzou o zi dindan-douar, euz ar vugelienn-noz-se hag a lak an douar da zevel d'an nec'h, euz ar polpeganed, an dud vian-ze, du, ha dañserien anezo, euz kement a eñvoriou hag a hunvreadelloù ? Piou er vruged ma c'hwez warni avel an abardaez, a glev, en deiz 'hirio c'hoaz, c'hoarzedegou tregernuz an teuzed ? Piou a glev an hiruoudou

les grands pins dans le reflet de l'eau. Les Montagnes Noires s'offrent à nous, grandioses, avec leurs chemins pittoresques et leurs ravins rocheux, leurs arbres nouveaux et tordus, leurs buissons épais, qui nous laissent un souvenir inoubliable de leur chatolement dans la lumière de l'automne. C'est ici que le chasseur sauvage traversa la forêt, la nuit, au milieu des sons stridents des cors et des hurlements affreux des chiens, pour annoncer un grand malheur. N'est-ce pas comme la chevauchée d'Odin, dans la légende allemande, qui conduisait avec grand fracas, à travers les airs, ses guerriers et ses Walkyries ? (29) Et quand les cors et les jappements se furent tus et que le dernier hallali fut sonné, la forêt retrouva sa solitude. Les légendes et les chants des vieux bardes commencèrent à évoquer le " bruissement originel " des forêts de Carnoët et du Cragou, de Conveau et de Saint-Goazec (30). Silence et solitude ! Le vent se lève légèrement à l'ouest, et comme dans un jeu, fait tourbillonner sur le sol humide les feuilles mortes aux couleurs bariolées. Le soleil entoure les chênes rigides et puissants d'un halo de lumière. Dans le sous-bois, le tapis sombre et rougeâtre des fougères et des buissons de mûres se gonfle comme un doux coussinet. Un rouge-gorge solitaire, peut-être le dernier, pépie, apeuré, et va se réfugier au milieu des broussailles épaisses. A notre oreille parvient maintenant le coup régulier des bûcherons qui harcèlent le géant importun de la forêt (31), en faisant tomber les arbres au sol dans un fracas qui retentit très loin à la ronde. Alors la forêt, cette " songeuse moussue ", sort de son rêve et résonne, mais elle retombe aussitôt dans une léthargie silencieuse, jusqu'à ce que le soleil du soir, sans bruit, l'enveloppe et avec un sourire de plus en plus pâle, se couche derrière les couronnes des arbres, et jusqu'à ce qu'un brouillard blafard se lève ! Une fois de plus, la cathédrale en ruine se secoue, et un souffle glacé venant de la mer pénètre dans les nefs de la forêt. La couleur du ciel est intense ; un spectacle fabuleux s'étale devant nous, depuis les hauteurs de Huelgoat ; des blocs de pierre lisses et dénudés sont juchés là, dans tous les sens, les uns sur les autres, tandis que la Laita coule, rêveuse, au milieu de la forêt de Carnoët, dans une magnificence automnale.

Ce n'est pas par hasard que Huelgoat s'appelle le " Fontainebleau de la Bretagne ". Du sable fin, tantôt blanc, tantôt d'un jaune blafard, comble les trous ou se répand sur les sentiers étroits et tortueux, à côté de l'éboulis de pierres où la bruyère, modestement, apparaît par endroits. Les sapins, les charmes, les bouleaux et les pins, dans leur parure multicolore d'automne, sont autant d'énigmes pour le peintre, qui, à partir de sa palette riche en couleurs, doit créer, non sans mal, une composition digne de la splendeur qui s'offre à

klemmuz e-barz ar c'hoad ? Piou a wel o tremen an Anaon daonet, hag a zo o kantreal da viken en o bag toullet ? Piou a oar diouz ar c'hanou, ar zent, ar gwerhez, ar varhegourien, an intronezed a renk uhel, al loened hag o-deus aotre, da noz ar Pellgent, da gonta ar gaoz asamblez, an divizou hir o-devez an Anaon dihunet, er vered, diouz skleur dister al loar ? E-barz ar c'hoajou hag er stankennou don ha didreuzuz, evel ma'z eus anezo en Uhelgoad, eo e oa o chom, hervez kredennou ar re goz, ar c'hrouaduriou marzuz, hag eno, war an uhelennou noaz pe en eur frankizenn e-kreiz kosa hag uhella gwez ar c'hoad, e kempenne an drouized lec'h o zakrifisou.

En em denna a reas ar zent er c'hoajou, hag eur roll dezo o-unan o-deus bet ar c'hoajou e-doug istor Breiz : diwallet o-deus ar vro, e-pad kantvejou, diouz aloubadegou an enebourien o tond euz ar zav-heol, med serret o-deus ive kloc'h warno o-unan broidi al ledenez-se ; hag a-dal d'ar bed all, int bet klouejou ne dremenas biskoaz ar Breizad dreisto. Mond a reas neuze spered frankiz ar meuriad kelt koz-se war greskaad ha war greñvaad, hag e berziou dibar dond da veza muioc'h-mui anad ; hag e chomas Argoadiz, kalz muioc'h eged Arvoriz, dispartiet diouz ar bed diavêz. Bez' ez eo micher ar baotred-se beza dreist-oll koadourien, glaouerien ha boutaouerien. Kavet e vez eur seurt natur chomet gouez, hag ar romantelez a ya da heul, e kornad-bro Ploermel (Plou-Armel, parrez Armel). Ar roue merowingad Chilperig eo, eñ hag a oa e relegou da veza sebeliet e iliz-abati enoruz Sant-Jermen ar Prajou, an hini a roas an douar krinet-se da Armel. Amañ eo e c'hoarvezas Emgann an Tregont, bet kanet hed-ha-hed ar Grennamzer. Amañ en em astenn ar mêziou beteg diwar wel ; red eo mond da lec'h all evid kaoud eostou founnuz ; bez' e kaver amañ avad giziou koz, boaziu koz, tier mod koz. Ar mor eo a zigor an daoulagad war an didermen, ar pellder ; stummet eo bet avad karakter ar Vretoned-se gand ar c'hoajou a oa stank ha didreuzuz, ha gand an douar dister, yeunieg a-liez. Melkoniz ha skrijuz eo danvez o c'hontadennoù hag o marvailloù ; tavedeg ha garo e-keñver an estren ez eo ar Breizad. Bet eo bet ar rouantelez spesou-ze kavell ar gevrenez hag ar marvailloù ; amañ e savas o feulvanou tud dianavez an amzeriou kent, ha diwezatac'h e roas an drouized o c'henteliou sakr e-kichen mein ar zakrifisou. Dond a reas goude-ze tro soudard al Lejion roman hag ar zoudard-gopret da glevet ar mouezioù misterius ha profedel o tond euz ar stankennou hag ar menezioù sakr. Euz ar 6^{ved} d'an 12^{ved} kantved e tosteas ar Franked, an Normanted, da c'houde ar Zaozon, o lemel digand ar vro bepred muioc'h euz he c'harakter gouez a orin.

lui. La Bretagne féerique avait son fief dans les coins cachés des forêts, notamment dans cette forêt hantée de Brocéliande, très vaste, qui, aujourd'hui, s'appelle forêt de Paimpont, là où les poètes de la " Table Ronde " établirent la demeure de Merlin l'Enchanteur et de la fée Viviane. Si nous voulions raconter toutes les histoires et les aventures transmises par les anciennes générations de Bretons ou recueillies sur des vieilles pages jaunies, il nous faudrait plusieurs volumes. Qui est capable d'énumérer toutes les richesses des paysages, les croix, les chapelles, les ruines, tous les personnages des contes et légendes ? Qui peut parler de ces fées, debout sur le seuil de leur demeure souterraine pour protéger leur sanctuaire, de ces esprits qui soulèvent les flots, de ces petits êtres noirs, les farfadets, qui dansent ? Qui sait évoquer toutes les rêveries et tous les souvenirs ? Quelqu'un perçoit-il encore aujourd'hui le rire sonore des fantômes dans la bruyère, sur laquelle souffle le vent du soir ou bien les gémissements plaintifs dans la forêt ? Peut-on distinguer, dans leur barque faisant eau, les âmes damnées qui errent pour toujours ? Connaît-on les chants, les saints, les vierges, les chevaliers, les nobles dames, les animaux qui la nuit de Noël ont le droit de converser ensemble ? Et quand les morts se réveillent dans les cimetières, sait-on redire les longs discours qu'ils tiennent à la lueur blafarde de la lune ? D'après la croyance des anciens, les êtres fabuleux vivaient dans les forêts profondes, impénétrables et dans les gorges, comme à Huelgoat, et là-bas, sur les crêtes dénudées des collines ou dans les clairières, au milieu des géants séculaires de la forêt, les druides préparaient la table des sacrifices.

Les saints se retirèrent dans la forêt ; celle-ci a joué un rôle particulier dans l'histoire de la Bretagne. Non seulement, pendant des siècles, elle a préservé le pays des invasions ennemies venant de l'est, mais elle a aussi attiré à elle les habitants de cette presque île et, face à l'autre monde, elle a érigé des barrières que le Breton n'a jamais franchies. Le sentiment d'indépendance de cette vieille souche celtique grandit alors en force et en puissance, les particularités s'affirmèrent de plus en plus. Les habitants de l'Argoat, bien plus que ceux de l'Armor, restèrent coupés du monde extérieur. Ces hommes exerçaient principalement les métiers de bûcherons, de charbonniers et de sabotiers. Tout l'aspect sauvage et romantique de la région s'offre encore à nous du côté de Ploërmel (Plou-Armel, la paroisse d'Armel) (32). C'est le roi mérovingien Chilpéric, dont la dépouille mortelle reposait, à ce qu'on dit, dans la vénérable église abbatiale de Saint-Germain-des-Prés, qui donna ce désert à Armel. Ici eut lieu le Combat des Trente (33), chanté durant tout le Moyen Âge. Le désert à perte de vue : il faut chercher ailleurs les récoltes abondantes. En revanche, on

Kontet eo bet en danevellou koz ar pennadou-buez a zo bet tremenet er c'hornad-se ken tost da harzou diweza ar bed. Dond a reas koajou Breiz da veza toull-repu krouaduriou-ar-Vojenn hag hini spesou a bep seurt. Klevet e veze duhont, e sioulder an noz, klemmou a garantez eur plac'h yaouank dilezet, duhont e veze o kantreal a-dreuz ar c'hoad, heb paouez na diskuiz, Anaon gêz ar re zaonet. Ma'z eo ar Yeun, e-harz Menez-Mikêl, unan euz ar paourra kornio-bro, ez eo ive an hini meurdezusa hag ar muia en distro. War an tu-adreñv da leinou noaz ar Menez-Hom ha da goajou ar C'hranou hag an Uhelgoad, ema rouantelez al lann dister ; fraost ha digened eo an douar paour a welom dirazom : n'eus alar ebed, n'eus treñch ebed o turia anezañ. War ar gwiskad-douar tano leun a wrizio, e teu e-mêz an douar begou ar vein griz strewet mesk-ha-mesk amañ hag ahont, an eil re e-kichenn ar re all. Balan, brug, ha tin-lann a gaver a beb eil gand bodou maour liou mergl, ha gand gwez-pin o unanig. En nevez-amzer, ez eo al lann e bleuñv evel eur wagenn alaouret ; diouz an hañv, gand ar bleuñv o tarza, ez eo eur frond c'hweg, hag e vez klevet o fraoñval heson ar zardon, hag ar gwenan o labourad dibaouez. E peb lec'h, an digenvez-se, o c'hoari a-eneb ar mor ken tost, ar zioulder-ze, ar varzoniez ken melkoniuz-se, nag eun eston gand ar puill hag al laouen ma'z int ! Breiz paour, ha ken pinvidig koulskoude ! Diouz an hañv, e skuill an heol beo e wrez tomm-griziaz war an douar paludeg-se, ha, diouz ma vez goulou an deiz, e kemer ar c'hornad-douar-ze, an hini ar muia en distro, dazliviou o vond euz ar glaz breizeg sked-disket d'ar mouk ha d'ar melen. Deuet ar goañv, ez eo heñvel ar c'hornad-se ouz eul leur-drêz m'en em strink an aveliou enni evid eur c'hoariadeg, ha m'en em lakont da yudal evel loened du gand an naon hag an dizesper. N'eus o chomer c'horn-bro-ze nemed peder pe bemp famill ; abaoe kantvejou n'eus bet den ebed o vond d'ober e zemeurañs eno, hag e vevont asamblez en disparti evel estrenien, evel pa vefe eur bed en e bez o lakaad harz outo.

Koz eo ar vro-ze, Bro-Vreiz, evel m'eo koz mellad tolzenn ar Menez-Hom gand e vlokadou greunvên glazet gand an heol, hag e zrailladuriou mein war al lein. Eun amzer zo bet ma save ar menez beteg eun uhelder mezevennuz, tra ma oa al lodenn vrasa euz on hanterzouar o vorgousket c'hoaz dindan gwa-gennou ar mor silurian, eun amzer ma oa ar Menez-Hom, ha meneziou-greunvên Breiz, e post-araog an douar braz da zond, o sellad ouz ar Pirineou hag an Alpoù o sevel, hag ouz ar stêriou Sên ha Liger o kleuzia o zraoniennou.

Pa vezer eno, war an uhel, azezet war unan euz ar berniou mein-ze bet ganet gand strikadennou menez-tan, ha pa reer gand ar spered eul lamm war-

trouve ici de vieux usages, d'anciennes coutumes, et les chaumières bretonnes. Avec la mer, les yeux s'ouvrent sur l'infini, sur le lointain ; mais les forêts, qui étaient denses et impénétrables, la mauvaise terre, souvent marécageuse, modelèrent le caractère de ces Bretons. Le fond des récits et légendes de Bretagne allie la mélancolie au tragique ; le Breton est un être fermé et dur à l'égard de l'étranger. Une certaine mystique prit naissance dans ce royaume des ombres. Les inconnus de la plus haute antiquité édifièrent ici des menhirs, et plus tard les druides donnèrent auprès des pierres sacrificielles leurs leçons sacrées. Par la suite, le légionnaire et mercenaire romain entendit à son tour les voix mystérieuses et prophétiques venant des gorges et des montagnes sacrées. Du 6ème au 12ème siècle arrivèrent les Francs, les Normands, puis les Anglais, qui enlevèrent au pays à chaque fois un peu plus de son caractère sauvage et originel.

De vieux récits retracent les aventures vécues dans ce coin sauvage du bout de monde. La vaste forêt bretonne devint un refuge d'êtres fabuleux les plus divers, et de fantômes. C'est ici qu'on entendait, dans le silence de la nuit, la plainte amoureuse d'une fille abandonnée, c'est là que les pauvres âmes des damnés erraient sans repos à travers la forêt. Le Yeun, l'une des régions les plus pauvres au pied du Menez-Mikêl (le Mont Saint-Michel de Brasparts), est toutefois la plus grandiose et la plus solitaire. Derrière les collines dénudées du Menez-Hom et les forêts du Cranou et de Huelgoat, s'étend la lande aux maigres ressources. Devant nous le sol pauvre et inculte prête à la mélancolie : aucune charrue, aucune pioche ne s'y plante. Sur la mince couche de terre pleine de racines, apparaissent ici et là, pêle-mêle, les pierres grises les unes à côté des autres. Des genêts, de la bruyère et du thym alternent avec des buissons de mûres à l'aspect de rouille et des pins isolés. Au printemps, les ajoncs dorés ondulent sur toute la lande ; en été, les fleurs qui s'ouvrent répandent un doux parfum et on entend le ronronnement mélodieux des bourdons et des abeilles affairées. Cette solitude, qui rivalise avec la mer toute proche, ce silence et cette poésie mélancolique, surprennent par leur abondante diversité. Bretagne si pauvre et cependant si riche ! En été, le soleil brûlant envahit de sa chaleur ardente cette terre marécageuse si retirée qui, selon les caprices de la lumière, dans un vert breton chatoyant, prend des reflets violets, puis blonds. En hiver, elle ressemble à une arène dans laquelle les vents s'engouffrent pour le tournoi et commencent à hurler comme des lions affamés et désespérés. Personne n'est venu s'installer dans cette région depuis des siècles. Seules, quatre ou cinq familles y demeurent ensemble comme des étrangers, refermées sur elles-mêmes, comme si tout un monde entier leur faisait obstacle.

dreñv euz meur ha meur a vloavez, en eur lezel ar faltazi da ziheñcha kement ha ma kar, da heul ar pezig a zo bet desket diwar-benn an amzeriou-ze hag a zo en tu all da vemor mab-den, neuze e santer eun dra bennag euz galloudegez hag euz braster ar bed. Bez' ez eo bremañ tolzenn uhel ar Menez-Hom evel eun Titan trehet, na zeufe mui war e spered adsevel e benn beteg ar c'houmoul, dichek ha dispart ; n'eus mui en e greiz eur forn tomm-gor ha na strew mui ludu loskuz. Sioul ha pleget e gein gantañ, e-neus kempennet eur gadorig ma c'hell ar beajour azezet warni estlammi dirag bêou Brest ha Douarnenez, kannellet meurbed an aodou anezo.

Koz eo ive monumañchou ar vro-mañ hag a guz kement a zekrejou, ha ne vez diskuliet ar re-mañ d'ar goulennet kuriuz nemed gand mil boan. Ar mein-hir, ar peulvanou, an taoliou-mên hag ar c'hrommlehiou, evel ma vez greet anezo e yez koz ar bobl geltieg-se a-ziwar ar mêz, e c'hoarvez ganeom gweled anezo e-kerz or baleadennou a-dreuz ar parkeier : bez' ez int testou euz eur bed a sperejou, euz eur gredenn, euz eur fealded hag a zeblant souezuz evidom, med, dre ma'z int diwallerien sekrejou euz ar c'hultur-ze a nevez-oadvez ar mên, o-deus meur a dra da lavared deom. Savet eo bet ar zinou-ze euz marevez ar vein-veur, ar vein uhel-ze hag ar c'hrugellou savet tri pe bevar c'hantved a-raog H.Z. : bez' emaint evel-se renket en eur steudadur hir, pe unan-hag-unan strewet war ar mêz tro-dro ; evel war an dachenn vraz tost da Garnag ma weler en o zav, an eil re e-kichenn ar re all, war-dro tri mil mên en o fart o-unan, evel-se euz an Erdeven beteg Lokmariaker, evel-se e Sant-Pêr Kiberen.

E skeud ar vein beuzet en o hunvreou sakr, o terc'hel da veza luziadellou heb diskoulm evid an estrenien, ema ar merhed koz, azezet, aketuz oc'h ober stamm. Bez' ez eo ar vein-ze ereet krenn ouz buez ar Vretoned, hag ez a ar re-mañ beteg rei buez d'ar blokadoù mein-ze dilusk ha maro, evel, da skwer, d' " ar Gwaz ha d'ar Vaouez ", an daou beulvan-ze en o zav e toull koad Duod, e-kichenn Kerbernes, ma vez kontet diwar o fenn ez int en em gavet eno evid komz kenetrezo e kuz, pe c'hoaz d' " an Daou Gonter " euz Enez-Sun, n'eus fin ebed d'an nevezentiou o-deus da guzulikad an eil e pleg skouarn egile.

Rust eo ar yez eun tamm, ha garo : digas a ra da zoñj beb an amzer euz galloudegez kenta-oll ar mor ; digor ha ront eo an diouvogalennou. Ouspenn c'hwezeg kant vloaz zo he-deus al lodenn vrasa euz Bro-C'hall paouezet d'ober gand ar yez keltieg, med amañ, en diweza kornig-mañ, he-deus ar yez koz miret he bouedenn, eur yez ma'z eus c'hoaz en deiz a hirio tost da zaou vilion a dud

Ce pays, Breiz (la Bretagne), est ancien, comme l'est le puissant massif du Menez-Hom, avec ses blocs de granit blanchis par le soleil et les débris de pierres sur son plus haut sommet. Il fut un temps où ce mont se dressait à une hauteur vertigineuse, tandis que la plus grande partie de notre hémisphère somnolait encore sous les vagues de la mer silurienne, un temps où le Menez-Hom, tout le massif armoricain, à l'avant-poste du futur continent, regardaient les Pyrénées et les Alpes s'élever, et la Seine et la Loire creuser leurs vallées.

Quand, assis là-haut sur l'un de ces amas de vieilles pierres créées par l'éruption volcanique, nous revenons en pensée plusieurs années en arrière, nous remontons, avec notre imagination et nos maigres connaissances à des temps immémoriaux, quelque chose de la puissance et de la grandeur du monde s'offre à nous. La haute montagne du Menez-Hom est désormais un Titan vaincu, qui n'a plus l'idée de lever insolamment le front jusqu'aux nuages, n'enferme plus de brasier ardent et ne répand plus de cendres roussies. Il courbe tranquillement l'échine, invitant le promeneur à s'asseoir un instant sur son flanc pour admirer les côtes très découpées des baies de Brest et Douarnenez.

Les monuments de ce pays sont eux aussi anciens. Pays qui recèle tant de mystères et ne les livre que difficilement à la curiosité du passant. Les menhirs, les peulvans, les dolmens et les cromlechs, comme on les désigne dans la vieille langue de ce peuple celte et rural, que nous rencontrons lors de nos marches à travers champs, sont les témoins d'un monde d'esprits, d'une foi, d'une fidélité pouvant sembler étranges, mais qui, en tant que gardiens des secrets de cette culture de l'âge de pierre, veulent nous dire beaucoup de choses. Ces symboles mégalithiques, ces hautes pierres et ces tumulus, érigés trois mille ou quatre mille ans avant J-C, sont éparpillés dans tout le pays, alignés ou isolés ; ainsi, près de Carnac où trois mille pierres environ sont disposées sur un vaste champ, ainsi d'Erdeven jusqu'à Locmariaquer, ainsi à Saint-Pierre Quiberon (note de l'auteur : cf Werner Hülle, *Die Steine von Carnac*, Leipzig, 1942).

A l'ombre des pierres qui rêvent leurs rêves religieux et demeurent de véritables énigmes pour les étrangers, les vieilles femmes, assises, brodent, pleines d'ardeur. Pour les Bretons, ces silhouettes mortes sont inséparables de leur existence, elles ont retrouvé une vie, comme " l'Homme et la Femme ", les deux menhirs à l'entrée de la forêt de Duault près de Kerbernès (34), qui, d'après les récits, se sont rencontrés ici pour tenir une conversation secrète, ou

oc'h ober ganti evid pedi, kana, ha disklêria o joaiou hag o foaniou, evel da vare kenta-oll ar Gelted koz.



les “ Deux Conteurs ” de l’île de Sein qui n’en finissent pas de se chuchoter à l’oreille les nouvelles les plus fraîches.

La langue, un peu dure et gutturale, évoque parfois la force primitive de la mer, les diphtongues sont ouvertes et sonores. Il y a plus de mille six cents ans que la plus grande partie de la France a cessé de pratiquer ce dialecte celtique, mais ici, dans ce dernier recoin, la vieille langue a conservé son essence, cette langue dans laquelle aujourd’hui encore, près de deux millions de personnes (35) prient, chantent et parlent, expriment leur joie et leur tristesse, comme dans les temps les plus reculés de la civilisation celtique.

IV

Ar bed koz hag ar bed nevez, kichenn-ha-kichenn

Distro diouz an heñchou braz modern hag a gas euz Roazon da Vrest, Kemper ha Naoned, ha pell braz diouz kement ti-gar euz al linenn vraz hent-houarn hag a zigas ar Barizianed beteg Breiz, ema ar c'hêriadennou pesketêrien-ze, hag an tier-feurm-ze, bugulgan ha breizeg. Du-hont eo ive ec'h en em gaver gand ar Breizad gwirion, an hini a zo chomet feal d'e natur ha d'e voaziou a-goz, an hini hag a vir, entanet ha gand lorc'h, heritaj e dadou-koz en eur ziwall anezañ diouz giziou kêr, an hini na bil ket mogerious koz e di, ha na bleg ket da ginnigou ar zaver-tier modern euz kêr. War liou bep tra amañ ez eus c'hoaz eul legad koz, hag a rank beza miret, a rumm da rumm, evel traou santel. Kanet e vez dija diwar o fenn d'ar babigou en o c'havell. N'int ket stank ar poblou a vir o heritaj en eun doare ken splann. Chom a ra ar Breizad stag ouz e di, kared a ra e gêrnebeudig, petra bennag ma c'hellfe houmañ seblantoud digonfort ha mod-koz d'an estrenien : eno, e damhoulou e damm ti striz, ema en e vleud pa vez echu e labour gantañ. Troka a ra laouen ar mor braz gand an dañjeriou diniver a zo ouz e c'hortoz, evid derhel d'e di sioul ha tomm, e wreg hag e vugale tost dezañ ; bag ar pesketêr o winta-diwinta, evid mired e blas e korn an oaled, sioul, evid kavoud en-dro e gador vraz ma'z azezo enni, evel m'e-neus greet, e-pad meur a rummad-tud, an ozac'h o tond en-dro d'ar gêr e-touez e dud, deuet an abardaez. Echu gantañ e labour er park, e kav ar peizant en e di peoc'h, sederded hag eürusted sioul ar familh. Meur a wech em eus bet digarez da weladenni seurt tier-feurm ha tier pesketêrien, bian hag en distro, ha da veza pedet enno.

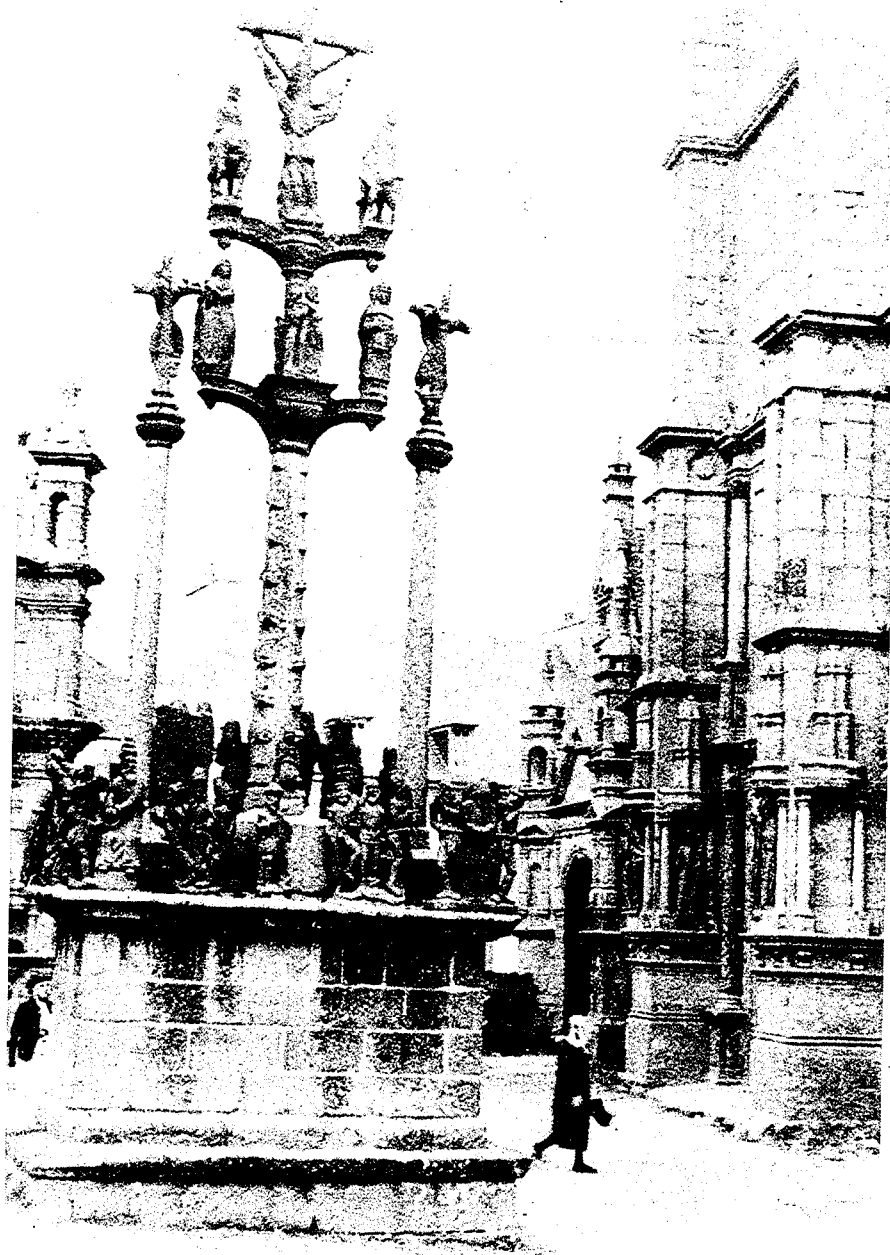
Plijadur am-bez o soñjal en-dro en eurveziou-konta kaoz am-eus tremenet gand eur gwir beizant breizad a ouenn vad : pedet e oan bet gantañ da anaoud mister kuz eur seurt demeurañs en distro euz ar bed. Perhenn e oa d'an



IV

L'ancien et le moderne, côte à côte

A l'écart des grandes routes modernes reliant Rennes, Brest, Quimper, et Nantes et bien loin de toute gare de la ligne principale de chemin de fer qui amène les Parisiens en Bretagne, se trouvent ces villages idylliques de pêcheurs bretons et ces fermes isolées. C'est là aussi qu'on rencontre le véritable Breton, resté fidèle à la nature et la tradition familiale, qui avec fierté et passion, préserve l'héritage de ses ancêtres et le protège de toute urbanisation, qui n'abat pas les vieux murs de sa maison et ne capitule pas devant les sollicitations d'un architecte moderne de la ville. Tout ici respire encore l'odeur d'une culture de terroir, d'objets transmis de vieille date, qui doivent être préservés de génération en génération, comme des objets sacrés. Déjà dans leurs berceaux, les bébés entendent ce chant. Rarement, sans doute, un peuple a respecté un legs d'une manière aussi significative. Le Breton tient à sa maison, aime son chez soi, même si celui-ci peut paraître aux étrangers inconfortable ou arriéré. Là après son travail, dans le demi-jour de sa petite pièce, il se sent bien. Il échange volontiers la vaste mer et les multiples dangers qui l'épient contre la quiétude et la chaleur de son foyer, entouré par sa femme et ses enfants ; la barque de pêche



Calvaire de Saint-Thégonnec



Scène du calvaire de Saint-Thégonnec

tiegez bian sko ouz chapel goz Sant-Kom, ken darempredet gwechall, e-
kichenn bourhadenn Sant-Vig-Pentrez ; e oan just a-walc'h o liva an iliz vian-
ze war ma lien, ma vefe miret an eñvor anezi, pa zeuas ar peizant d'am
c'havoud, hag e voulhas ar gaoz. Nerzuz, gwirion ha didro e oa an den-ze, hag
e-nefe gelllet beza eur patrom evid Van Gogh, ken heñvel ma oa ouz unan euz
patromou livet gand hemañ, paotr e dok ledan plouz melen hag e saro glaz.
Tomm-ruz e oa an heol, ha prestig e kinnigas din ar peizant digemeruz mond
beteg e di da eva eur werennad chistr e diabarz frank an ti. Kemer a rejom plas
tost d'an oaled : tomm e oa c'hoaz ar pilligou houarn hag e taolent c'hwez al
lard, hag hini ar c'hrampouez nevez aozet. E-pad an endervez-se, nebeud tre a
zeiziu a-raog ma tarzas ar brezel, e komprenis, gwelloc'h eged er bloaveziou
kent, kement-mañ : du-hont, en tier-ze en distro euz pep tra, e vired eur vroade-
lez warni eur ziell en e-unan. Kompren a ris ive penaoz e oa chomet ar beizan-
ted hag ar besketerien feal d'o c'harakter keltieg a-goz, hag e oa ar re a oa enno
ar c'harakter kenta-oll-ze, tud didro hag eeun : kement a yae d'ober o buez, o
doare da zevel ti, o gwiskamanchou giz ar vro, o boaziou, kement-se oll a oa
gwrizennet don en eun tremened koz. Bez' e oa ar pezh-se, braz, koz ha duet
gand ar moged, heñvel c'hoaz e pep keñver ouz skeudennou Emil Perrin, bet
savet gantañ, war-dro ar bloaz 1800 eur rummad skeudennou a dalvoudegez
vraz, ennañ boaziou ha kustumou ar Vretoned.

Med abaoe eun nebeud degvloaziadou ez eo cheñchet an daolenn, zoken
en takadou ar muia en distro euz aodou Breiz. War vord an trêzennou, pe war
an uhel, ez eus bet savet kenkizou modern m'eo an doare-sevel-ti, al liou hag al
lorc'h pompaduz anezo, disheñvel krenn ha splann diouz an tammou tier koz
dister. Otelou zo ez eus outo skritellou lugernuz o kas o sklêrijenn da bell en
dro tro-dro : sachet e vez ganto tud ar c'hêriou braz, tud euz an troc'h kenta,
hag e teuont amañ da ebatall evel ma karont, e-ser digas ganto eun tamm bennag
euz o c'hultur-kêr estren d'ar vro-mañ. Bez' ez eo stumm kêr d'ober bruderez
eur pouez kreñv war al liviou a-ziwar ar mêz ; dispennet e vez gantañ talbennou
griz ha livuz tier koz Breiz, ha lakeet en o flas liviou divergont ha trelluz ; meul-
let e vez gantañ n'oun dare peseurt produ iskiz, gand lizerennou braz meurbed.
An heñchou ledan, an hent-houarn, ar modou nevez da veaji e vez kaset da
netra ganto dudi ar vuez en distro. Diouz an hañv, e teu eur rumm tud all, iskiz,
d'en em veska gand re ar vro, ha n'om ket bet gouest da gas kuit diwar or spe-
red penaoz ez eo an ostizidi-ze eur walenn evid ar Vretoned. Cheñchet eo ive,
da weled, kêriou braz ha koz ar rannvro-mañ, evel Sant-Brieg, Roazon,
Kemper, Montroulez, ha kement zo. Er porziou koz evel Naoned, An Oriant,

qui tangué, contre sa place tranquille au coin du feu, dans la large chaise à
accoudoirs qui l'attend et qui, depuis des générations déjà, le soir venu, a
accueilli le maître de maison parmi les siens. C'est là aussi que le paysan, en
revenant des champs, trouve le calme, la sérénité et le bonheur familial. J'ai
souvent eu l'occasion de visiter ces petites fermes et maisons de pêcheurs, à
l'écart de tout, et de m'y faire inviter.

Je me souviens avec plaisir des heures de conversation avec un véri-
table paysan, de robuste nature, qui m'avait invité chez lui et qui me fit décou-
vrir le mystère d'une telle demeure située à l'écart du monde. Il était le proprié-
taire de la petite ferme blottie contre la vieille chapelle Saint-Côme, tant
fréquentée autrefois, près de la localité de Pentrez-Saint-Nic (36). J'étais juste-
ment en train de peindre cette petite église sur ma toile, pour la garder en
mémoire, lorsque le paysan me rejoignit et commença une conversation. Ce
brave homme, solide et vigoureux, aurait très bien pu être le modèle de Van
Gogh, tellement il ressemblait à l'homme au large chapeau de paille jaune et à
la blouse bleue. Le soleil était brûlant ; le paysan accueillant m'offrit d'entrer
dans la grande pièce pour boire un verre de cidre. Nous prîmes place près de la
cheminée ; les grandes poêles en fer, encore chaudes, exhalaient la senteur gras-
se des crêpes fraîchement préparées. Cet après-midi-là, quelques jours avant
que la guerre n'éclate, je compris, mieux que les années précédentes, qu'ici,
dans ces maisons retirées, se préservait une nationalité, qui porte une empreinte
originale. Je compris aussi que les paysans et les pêcheurs étaient restés fidèles
à leur particularisme celtique primitif, et que cet ancien état de choses est tout
simple et sans détours. Tout dans leur vie, leur manière de construire, leurs cos-
tumes, leurs mœurs, plonge profondément ses racines dans le passé. La vieille
pièce confortable et noircie par la fumée ressemblait en tous points aux illustra-
tions d'Emile Perrin (37) qui, dans un ouvrage célèbre, a immortalisé les habi-
tudes et les coutumes des Bretons autour de 1800.

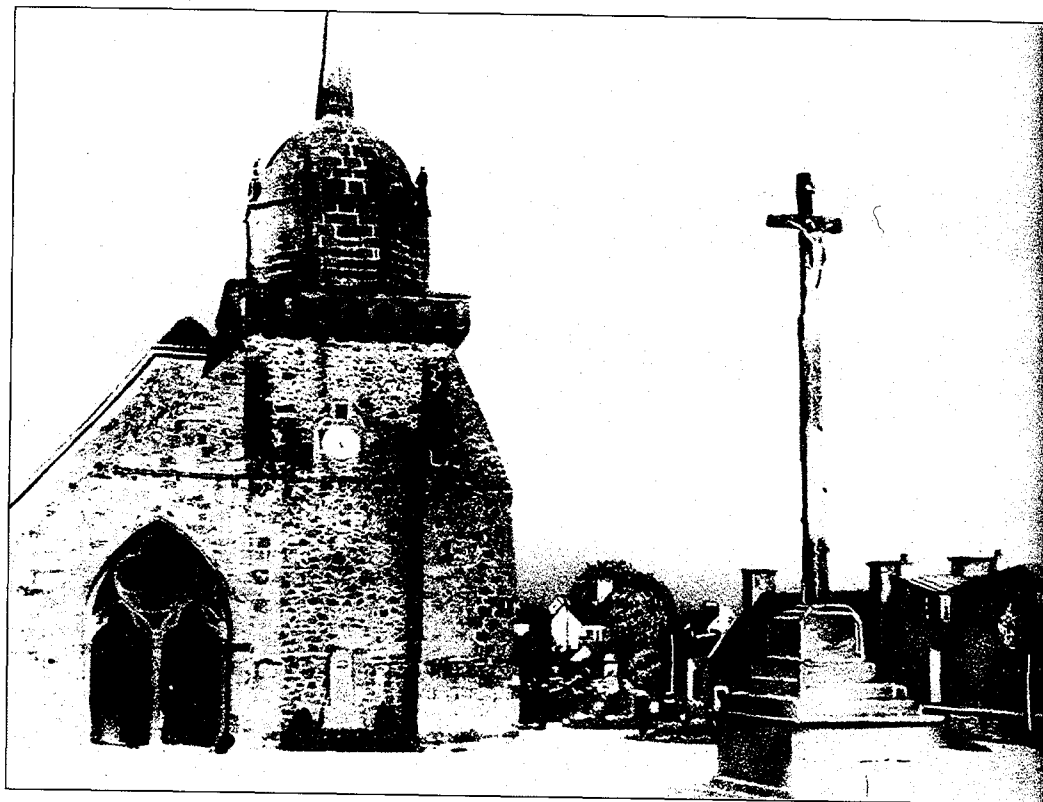
Mais depuis quelques décennies, le panorama a changé, même dans les
coins les plus secrets de la côte bretonne. Tout près des plages ou sur les pentes,
se trouvent des villas modernes qui, par leur architecture, leur couleur, leur luxe,
contrastent d'une façon criante avec les vieilles maisons toutes simples. Des
hôtels aux enseignes aveuglantes attirent un certain beau monde de la ville, qui
se détend ici à sa façon et introduit en même temps, dans ce pays, des éléments
de culture urbaine étrangère. Des réclames tapageuses donnent un aspect curieux
aux teintes de la campagne, abîment par des couleurs criardes et arrogantes les

Gwened ha Brest, n'eus bet miret, ha n'eus deuet beteg ennom nemed eur roud bennag euz eun tremened hag a zo bet en e vleuñv. Med ar roudou-ze hag a zigas deom da zoñj euz ober dreist an Hanseated alamant, n'eus anezo mui nemed relegou renket e diellou an tier-kêr, petra bennag ma 'z int eun darn euz istor braz an Alamagn. Diorren a reas Naoned da skwer, er 15ed kantved, evid dond da veza eul lec'h-trafik a bouez evid an Hansa alamant, kement ha ken bian ma oe kavet mad gand an Alamanted sevel eno ostaliriou hag otelou evito o-unan. Pa zoñjer e c'hellas eur c'hêriad euz Naoned ober ano, e Dantzig, e 1462, euz an darempredou-koñverz stank a oa etre Dantzigiz hag e genvroiz euz Naoned ! Aotren a reas roue Bro-C'hall Loeiz XI d'an Hanseated ar frankiz leun d'ober kenwerz en e vro : kement-mañ dre al lizer sinet war baper gwenn e 1474, ha dre eun ordrenañ euz ar 15 a viz eost er memez bloavezh. Dija e-nevoa disklêriet an duk Yann V en eul lizer ispisial : “ Yann..., c'hoant ganeom brouda an oll varhadourien onest, ha dreist ar re all re kêriou ha broiou an Hansa alamant, ha gwelet ganeom pegen braz gounidou a c'hellom tenna, ni ha mad an oll en or bro, euz an darempred gand an heveleb Alamanted, room hag aotreom dre al lizer-mañ amañ gwarez d'an oll ”. Bez' ema ar bajennad-se, hag a zo dreistordinal e istor an darempredou etre an Alamagn ha Breiz, da veza miret, ma vo greet eur studiaden en he fart diwar he fenn diwezatoc'h ; karget om koulskoude a lorc'h hag a esperañs, gand ar zoñj e c'hello ar darempredou-ze beza skoulmet en-dro dizale.

Chom a ra c'hoaz, a-dra-zur, er c'hêriou meneget uhelloc'h, kornioùigoz koz kaer-dreist, ma c'hellom damweled diwarno pehini e oa doare al lehiou-ze eun nebeud kantvejou zo ; e Kemper, tier koz hag a zo a-uz da naoz striseet ar Steir a c'holoont en o hed penn-da-benn, gand o zoennou mein-glaz kammjuntret, o fenestrou bian fentuz, gand ar pontennou evid mond euz eun ti d'an hini paraviz ; pe c'hoaz, ar ru Kereon, stank an tier-koñvers enni, a vez gwelet er penn all anezi iliz-veur Sant-Kaourantin, hag enni, stok-ha-stok, tier uhelidi, meur a estaj dezo. E Kemperle ez eus bet savet tier koant, livuz : ema ar mogeriou diavêz anezo o vond e poultr ; bez' ez eus outo eur winienn dister. E ru an Neud, e Pondi, e vez gwelet eun ti bian iskiz a-walc'h, hag a dalv da stal d'eun trokatêr evid e gozkaillez : ne jomo ket pell en e zav ken ar c'hoz ti krignet-se o kostezi, ma'z eus bet ledet dirazañ koufrou koz, gweleou-kloz, listri stên ha kouevr. Dond a ra ar pavez skoselleg, ar wazig-dour hag al leterniou e korn ar ruiou, da lakaad war wel an dud iuz m'eo an daolenn. E Gwened, ar c'hanndiou eo om bet sachet ganto a-raog pep tra. Er bourhadennou ive e teu da veza diouz ar c'hiz tamm-ha-tamm eun doare nevez da gempenn an ti ; diskaret e vez an

pittoresques façades grises des maisons, vantent tel produit bizarre avec des lettres géantes. A cause des grandes routes, du chemin de fer, des nouveaux moyens de transport, l'isolement et le charme sont rompus. A la population d'ici, s'en mêle une autre, en été, plutôt étrange, et on a vraiment l'impression que les Bretons considèrent cela comme une calamité. Les grandes villes anciennes de cette province, telles que Saint-Brieuc, Rennes, Quimper ou Morlaix, prennent aussi une allure différente. Seuls quelques vestiges d'un passé florissant, conservé dans les vieux ports, comme Nantes, Lorient, Vannes et Brest, sont parvenus jusqu'à nous. Mais ces vestiges, qui nous rappellent l'œuvre éminente des Hanséates allemands, ne sont plus aujourd'hui que des reliques désormais enfouies dans les archives municipales : elles représentent pourtant un épisode de la grande histoire de l'Allemagne. Au 15ème siècle, par exemple, Nantes se développa, pour devenir une base commerciale importante de la Ligue hanséatique, à tel point que les Allemands jugèrent utile d'y bâtir leurs propres auberges et hôtels. C'est ainsi qu'un citoyen de Nantes put, en 1464 à Dantzig, se réclamer des relations étroites existant alors entre les habitants de Dantzig et ceux de sa ville d'origine. Quant au roi de France, Louis XI, il accorda aux Hanséates, par lettres de franchise du duc de Bretagne, de l'an 1474 et par une ordonnance du 15 août de la même année, une liberté totale de commerce dans son pays. Le duc Jean V avait déjà déclaré dans une lettre d'envoi datant du 8 janvier 1433 : “ Jehan désiranz attraire touz bons marchands à venir fréquenter marchandement en nos pays spécialement ceux des villes et pays de la Hanse d'Allemagne... consideranz les grands proufitez que nous et tout le bien public de nostre pays pouvons avoir par le frequentement des ditz Allemands....donnons et octroyons par ces présentes sauvegardes à tous...”(38) Cet aspect particulier des relations de l'Allemagne avec la Bretagne, qui mériterait une étude ultérieure plus approfondie, nous remplit de fierté et nous donne l'espoir que bientôt cela renaîtra.

Dans les villes citées plus haut, il existe encore de vieux recoins superbes qui nous laissent deviner l'aspect de ces endroits il y a plusieurs siècles ; comme les maisons anciennes de Quimper qui surplombent le lit très rétréci du Stéir, avec leurs toits d'ardoises mal ajustés, leurs jolies petites fenêtres et les passerelles qui les relient aux maisons d'en face ; ou bien la rue Kéréon, large rue commerçante, avec la vue sur la cathédrale Saint-Corentin, et dans laquelle les maisons patriciennes de plusieurs étages s'alignent les unes à côté des autres. A Quimperlé, il y a des maisons coquettes, pittoresques : une vigne chétive grimpe sur leurs murs friables. Rue du Fil, à Pontivy, se trouve une petite maison



Eglise de Perros-Guirec

heñchou don ; digoret e vez heñchou a-dreuz ar parkeier, en eun doare divergont ha diseblant. Prenet o-deus kêriz zo, a briz dister, eur pezh-douar da zevel ti, ha dizale setu savet warnañ eun ti bian, ma vo roet dezañ, lorhuz, eun ano barzoniuz bennag, pe unan diouz giz Breiz o krog gand Kêr : bez' ez eo kement-se avad an draig nemetañ a zigas soñj euz Breiz ! Med, eet an hañv beteg e dermen, neuze e vez serret ar stalafiou glaz pe wer, ha ne grog ar vuez en-dro nemed pa zeu heol an hañv da bara e vannou a-uz d'ar Stêr-Sên, ha po-do ar skolidi hag ar merhed bian skoachet o leoriou, en eur c'hortoz, dibasiant, ar vakañsou war wel, prest ma'z int da vond en hent, eur wech c'hoaz war-zu Breiz.

E korn-bro Ar Faou avad, pe e hini Lokorn hag e korniou all, ez eus c'hoaz tier ha bourhiou breizeg gwirion n'int ket digousket c'hoaz euz o

très étrange, qui sert de boutique à un brocanteur pour tout son bric-à-brac. Le bâtiment gangrené et qui penche, devant lequel se trouvent de vieux coffres, des lits clos, des ustensiles en étain et en cuivre voit désormais ses jours comptés. Le pavé cahoteux, la rigole et les lanternes aux angles des rues soulignent le charme du tableau. A Vannes, ce sont surtout les vieux lavoirs qui nous attirent. Dans les bourgs aussi, une façon nouvelle de vivre se répand lentement, les anciens chemins creux disparaissent, des routes partagent les champs, sans aucune sensibilité ni aucun goût. Pour une somme modique, des gens de la ville ont acquis un terrain. Bientôt une petite maison est construite, qui porte fièrement un nom poétique, ou bien préfère un nom à la bretonne, avec Kêr : seul détail pouvant rappeler la Bretagne ! Quand l'été est terminé, les volets bleus ou verts se referment et la vie ne reprend que lorsque le soleil de l'été darde ses rayons au-dessus de la Seine, quand les écoliers et les écolières, après avoir caché leurs livres, attendent avec impatience les prochaines vacances et se préparent pour un nouveau départ vers la Bretagne.

Mais, dans la région du Faou, de Locronan, ou ailleurs, il existe encore de véritables maisons et villages bretons, qui ne sont pas encore sortis de leur rêve. La ferme, maison isolée, basse et sans prétention, solidement plantée dans la terre, se blottit derrière une dune ou un rocher. Elle est protégée du vent et de la pluie. Un chaume épais et moussu, ou bien des ardoises noires et salies, couvrent la petite demeure comme une coiffe protectrice. Sur l'arête du toit, entre les deux cheminées de coin dotées de buses en terre cuite rouge clair, court une bande blanche. Bien sûr, il y a des différences dans le détail entre la maison bretonne du Morbihan, celle du Finistère et celle de la région de Saint-Pol-de-Léon : les peintures sont ici claires, là ternes et grises. Les petites habitations de pêcheurs dans les îles sont pauvres et tristes. Sur la côte, les maisons sont construites de façon telle, qu'en hiver, la tempête glaciale ne puisse atteindre la façade principale. Voilà pourquoi cette façade est toujours orientée vers le sud, et, en général, il n'y a ni porte ni fenêtre du côté ouest et du côté nord. Les murs sont dans la pierre du pays, ce granit lourd et dur, comportant toutes les nuances, qui vont du gris foncé, du bleu, jusqu'au jaune clair et même jusqu'au rose. Les angles sont toujours formés par des blocs de pierre taillés. Les dimensions des pierres sont irrégulières. La plupart du temps, il y a sur la façade principale et au niveau du sol, une porte basse entourée de pierres massives, et à côté, l'unique fenêtre. A l'intérieur du pays, les maisons sont généralement situées au fond d'une vallée, le long d'un petit ruisseau ou à côté d'un vieux puits, entourées de grands arbres épais, comme nous le montre de manière saisissante le tableau de

hunvre. Bez' ez eus euz an ti-feurm eun ti en e-unan, sanket sonn en douar ; izel ha dilorc'h, ez eo souchet a-dreñv an tevennou, pe a-dreñv eur roc'h. Gwarezet eo diouz an avel ha diouz ar glao ; toennet eo war an daou du gand soul kivniet, pe gand mein-glaz-du mastarennet, a ya d'ober evel eur c'hoef o kemer an ti bian dindan e askell. War lein an doenn, etre daou jiminal an daou benn warno korzennou pri poaz ruz, ez eus hed-ha-hed eur vandenn wenn. Anad eo ez eus traouigou disheñvel etre tier Breiz ar Morbihan, re Penn-ar-Bed, ha re Kastell-Paol : amañ ez int braveet gand liviou sklêr, ahont, morlivet ha griz. War an inizi ez eo paour ha trist tier bian ar besketêrien. War an aod ez eo renket an tier e doare ma ne c'hell ket an avel-yen-skorn, diouz ar goañv, skoï ganto war o zalbenn. Setu perag e vez hemañ trôet dalhmad war-zu ar c'hreisteiz, ha peurvuia ne vez na dor na prenestr ebed euz tu ar c'huz-heol nag euz tu an hanternoz. Savet e vez ar mogeriou gand mein ar vro, ar greunvên kaled ha pounner, a vez kavet meur a liou anezañ, euz ar griz teñval hag ar glaz d'ar melen gwenn, ha zoken d'ar ruz-roz. Er c'horniou e vez ingal blokadou mên-benerez. Dizingal avad mentchou ar vein. Peurlies a vez, a-rez gand an douar, ouz ar penntal-benn, eun nor izel sterniet gand melladou mein, hag en he c'hichenn, ar prenestr nemetañ. E kreiz ar vro e vez an tier, an alies a, e don eun draonienn, war vord eur wazig-dour pe e-tal eur puñs koz, gwasket gand gwez uhel bodenneg, evel m'henn diskouez Gauguin deom en eun doare souezuz gand e daolenn " Ar Vesêrez moc'h ". Dirag an ti, berniou uhel ar c'heuneud hag ar c'hoad, a yelo d'ober tan en oaled ; en eur c'horn, ar garrigell goz, eet skuiz ; moc'h bian ront o tond er-mêz euz ar poull-fank en eur zorohal hag en eur vreskenn dindan an heol diwar o frankiz. Pa vez sellet ouz tier-feurm Breiz, e vez gwelet diwarno an doare ma oar ar peizant en em warezi diouz ar zeiz amzer. Bevennet eo an ti en e bez gand ar mogeriou dibrenestr ; gand muriou uhel eo juntret ar batisou distro ; anezañ eur c'hloz heñvel ouz eur plas-kreñv, ema an domani e-kreiz ar parkeier, ar prajeier hag ar girzier.

N'eo ket eur ral tamm ebed gweled dirag an tammou tier paour-ze eul liorz dudiuz gand bleuniou, pe, a-istribill ouz ar prenestrig, eun nebeud bleuniou o sklêrijenna an daolenn-ze, griz eun tamm, hag o roi dezi eun notenn impresionist. Evel m'eo êz soñjal, eur seurt ti eo disterig e ziarbarz. Dre an nor izel, ez eer tre e-barz ar peiz nemetañ ; a-uz da dreustou koad pounner, a-boan divrazet ha lakeet a-hed hag a-dreuz, ema ar zolier. Dispartiet eo peiz an traoñ diouz ar c'halatrez gand pleñch ledan, enno faoutou ha toullou skodou, ma c'heller drezo, beb an amzer, gweled beteg dindan an doenn. An oaled ledan, mogedet, eo an takad-kreiz, hag al lec'h emvod ; war an tu araog anezi, darou

Gauguin : " La gardeuse de cochons ". Devant la maison, les gros tas de fagots et de troncs d'arbres pour la cheminée ; dans le coin la vieille brouette sale et fatiguée ; des petits cochons bien ronds sortent de la mare en grognant et viennent s'ébattre au soleil. Les fermes bretonnes montrent comment le paysan sait se protéger des intempéries. Les murs sans fenêtres délimitent l'ensemble ; de hautes murailles relient les bâtiments isolés ; le domaine se trouve enfermé comme dans une forteresse, au milieu des champs, des prairies et des haies.

Il arrive souvent que devant ces pauvres petites chaumières se trouve un joli jardin de fleurs ou que, de la petite fenêtre, pendent quelques fleurs qui éclairent ce tableau un peu gris et lui donnent une note impressionniste. Comme on l'imagine facilement, l'intérieur de ces maisons est très modeste. Il faut se pencher pour pénétrer sous la porte basse dans l'unique pièce d'habitation ; de grosses poutres, mal travaillées, sont fixées en long et en travers sous le plafond.



Maison de pêcheur en Finistère

mên, braz, hag en oaled, an tan a vez c'hwezet da vare ar prejou, ha moarvad ive, a-hed an deiz diouz an goañv. War an dummenn e kaver pe ar podou spis hag ar gregou, pe traouigou-eñvor ar famill, fotoïou ar baotred en o gwiskamant soudard, eur skeudenn devod, pe c'hoaz eun dra tiegez a-goz. E korn an oaled, ar bank-torchenn evid an eontr, an tad-koz pe ar vamm-goz. A-uz d'an oaled eo bet istribillet al listri kouevr pe stên puret a-zoare, hag al loaïou, bian ha braz, skultet er c'hoad. Ouz ar mogerïou, hed-ha-hed, ar bankou-tosel, ledan, gand o doserou skultet, hag ar gweleou-kloz, fichet-kaer ar frizennou anezo. Etre an daou rummad-se, horolaj an ti, ma luskell, muzuliet mad ha sirïuz, ar momeder anezañ en e gaoued koad. Steredenni a ra dister disk braz ront laton ar momeder da beb donemonea. E-kichen emma an daol stard, m'eo bet lakeet warni ar picher pri hag ar bolennou heb skouarnou. Piou bennag en-devez an droed, d'ar zul pe diouz an abardaez, da azeza outi, zo lodenn euz ar famill. Ral a wech e vez eur plañchod war al leur-zi, ha liez gwech c'hoaz e vez gwelet eur babig o vond hag o tond en eur streboti war al leur-zi pri. E diabarz an ti, al liou n'eus tamm ezomm ebed anezañ, hag e Breiz ne vez ket livet ar c'hoad skultet, ar c'hinkladur ez eus trawalc'h gantañ. N'eus nemed an asiedou, ar podou hag ar picherou marellet a gement a zigas eun tamm liou bennag e diabarz teñval an ti. War an armelou, ar c'houfrou hag ar gweleou kloz e vez kavet tresadennoù relijiel intret ; a-liez e vez gwelet ar gerïou Jezuz ha Mari, pe arouezïou ha berraduriou euz ar gristeniez kenta-oll ; n'eus ket diouer kennebeud euz ar *Memento mori* (Dalc'h soñj e varvi). Diskouez a ra ar c'haeraduriou boaz pegenn douget eo ar Vretoned d'an tresou-jeometri ha d'ar re ragistorel ; kavet e vez evel-se a-liez, e-kichen frizennou engravet, kinkladuriou gand kelhiou ha troellennou. Savet eo bet ar garidellou hag ar rodennou gand bizier bian stumm gwerzidi dezo. Mond a ra ar skultaduriou da c'holoi ar pannellou hag ar bardellou en o fez. Evid lod euz ar meurbl, e seblant an tresaduriou a weler warno beza bet digaset gand ar besketerien deuet d'ar gêr euz broïou pell. Bez 'ez eo arz an ti e Breiz eun arz difouge, dizano ha distag. Zoken en disterra ti-soul e vez dizoloet eun adsked euz an arz-se, feal d'e voaz a-goz ha poblel, war eur c'houfr, war dalbenn rikamanet piz eur gwele-kloz, hag ive, heb klask gwall bell, war eul loa goad skultet.

An neb a ya da weladenni Breiz-Izel, lodenn ar c'huz-heol euz ar vro, a vez skoet gand al liesseurt m'eo ar gwiskamanchou eno, ken re ar baotred, ken re ar merhed, petra bennag ma n'eo ket re ar baotred, na tost, ken liesseurt, na ken puill o c'hinkladuriou ha re ar maouezed hag ar merhed yaouank. Pep parrez he-deus he gwiskamant-boaz dezi hec'h-unan, ha ned a maouez ebed d'ar

De larges planches, avec des fentes et des trous de noeuds, à travers lesquels on peut apercevoir le toit, séparent la pièce du bas du grenier. Cœur de cette pièce et lieu de rassemblement, la grande cheminée enfumée, avec, devant, des dalles en pierre, et dans l'âtre, le feu qu'on attise aux heures des repas et à longueur de journée aussi sans doute l'hiver. Sur le dessus de la cheminée, il y a des pots d'épices, des cafetières, ou bien des souvenirs de famille, les photos des fils en uniforme de soldat, une image sainte ou encore un vieil objet de famille. Au coin de la cheminée se trouve le siège à accoudoirs pour l'oncle, le grand-père ou la grand-mère. Au-dessus, sont suspendus des ustensiles en cuivre et en étain, bien astiqués, et des cuillers en bois sculpté, petites et grandes. Contre les murs, il y a les larges bancs avec leurs dossiers sculptés et les lits clos, dont les motifs sont richement décorés. Et au milieu de tout cela retentit le battement lourd et grave de l'horloge dans sa haute gaine en bois. Le gros disque en cuivre jaune du balancier scintille sans beaucoup d'éclat, à chaque va-et-vient. Sur le côté se trouve la lourde table, avec la cruche en terre et les bols dépourvus d'anses. Celui qui est invité à venir s'asseoir ici le dimanche ou le soir, fait partie de la famille. Le sol est rarement recouvert d'un plancher, ce qui permet au petit enfant de trébucher avec plaisir sur la terre battue. En Bretagne, on ne peint pas les sculptures, et la couleur ne joue aucun rôle à l'intérieur de la maison. Un ornement n'a de valeur que s'il est authentique. Seules, les assiettes, les ver-seuses et les cruches de couleur font des taches claires dans cet environnement sombre. Sur les côtés des armoires, des coffres et des lits clos, on trouve des motifs religieux incrustés, les mots Jésus et Marie, ou bien des symboles du christianisme primitif. Des abréviations reviennent parfois et le *Memento mori* (souviens-toi que tu mourras) n'a pas été oublié. Les ornements habituels trahissent l'amour des Bretons pour les dessins géométriques et préhistoriques. Ainsi, des figures en spirale et en cercle côtoient le motif familial de sculpture. Les galeries et les rosettes sont assemblées avec des bâtonnets en forme de fuseaux. Les panneaux et les rebords sont complètement couverts de sculptures. Certains motifs sur les meubles semblent avoir été introduits par les pêcheurs au retour de leurs voyages dans des pays lointains. L'art domestique breton est modeste, anonyme, indépendant. Mais dans la plus petite chaumière, on découvre un art fidèle à la tradition populaire, que ce soit dans un buffet bas, sur la façade minutieusement ornée d'un lit clos, ou tout simplement dans une cuiller en bois sculpté.

Toute personne qui visite la partie occidentale de la Bretagne est frappée par la diversité des costumes, aussi bien des hommes que des femmes, même si les costumes des hommes sont loin d'être aussi riches et variés que ceux des

marhad, pe d'eul lec'h all bennag digoef. Gand ar c'hoefou bian dilikat, ampezet, gwenn-kann, hag en em zistag diouz ar gwiskamanchou du, e kemer ar vourhadenn eun dalc'h liduz, eun êr kempenn. Dond a ra ar c'hoefou a-wel evel pikou gwenn, hag e teu da veza spisoc'h ive linennou dremm ken merket, ken don ar Bretonized koz, evel war daolennou ar vistri-liverien goz, dindan o c'hoef gwenn, e zeizennou fin ha flour a-ispill euz an daou du. Bez' ez eus war dremm ar Bretonized-se personelez, nerz-kalon ha doujañs-Doue war eun dro. Gwiskamanchou ar baotred avad, n'eus tu mui d'o gweled nemed d'ar zul war hent an iliz, pe pa vez eur gouel bennag ; du dalhmad, plên ha diglink ez int. An tok, dezañ erien ledan, gand ar voulouzenn lugernuz o c'holoi ar c'hilpenn en e bez hag o koueza beteg war ar c'hein, eo peurwaskedet gantañ dremm an den. Pasamantet eo ar jupenn gand voulouz, kaerrete gand boutonou arhantet pe gand bouklou. Pesketêrien perzier Douarnenez ha Kameled a vez ganto war ar pemdez o vareuzennou hag o brageier ruz-sklêr pe c'hlaz : peñseliet meur a wech, ez eus warno liviou a bep seurt ; bez' e vez ganto en o zreid boteier koad, ha war o fenn beb a voned du.

Kerkent ha devez hec'h eured, e vez gand ar vaouez dilhajou du ; ha n'eus nemed ar plac'h yaouank, gwerhez, a gement a c'hell dougen tavañjeriou liou ha dilhajou sklêr. En doare m'o-deus ar Bretonized d'en em wiska, ez eus eun tamm strizentez bennag. Piou bennag a zo eet war benn e zaoulin e-touez ar merhed o pedi e ilizig eur vourhadenn, piou bennag en-devez sellet outo e-kerz prosesion zioul eur pardon, e Santez-Anna-Wened, pe e Santez-Anna-ar-Palud, e Kastell-Paol, e Intron-Varia-ar-Sklêrder, pe c'hoaz en eur vered, hennez a oar ervad ez eo ar gwiskamant-se diouz karakter an dud ha diouz liou ar vro : estlammi a ra ouz an emgleo kuñv a ren etre korv hag ene an dud-se. Seul dostoc'h ouz an aod ema an dud o chom, ouz eur c'horn-bro ma renont ennañ eur vuez kaled hag en distro, seul vuioc'h a emzalc'h en-devez ar Vretonnez, he c'hoef oc'h ober he brageriz nemetañ. A-wechou n'eo mui ar c'hoef-ze nemed eun tamm piramidenn tri zu, dalhet war ar bleo lintret gand daou ruban striz e lin brodet, hag o lakaad ouspenn daou rubanig all ampezet da goueza war ar c'hein. War Enez-Sun, e Beg ar Raz, ar Bretonized a vez ganto, e doare leanezed war-bouez nebeud, koefou danvez a zo dindanno eur c'holierig striz, gwenn-kann. Pa vezont war hent an iliz, e souchont o fenn e-barz ar c'hoef evid en em waskedi diouz ar glao ha diouz an avel : ne vez gwelet neuze nemed o dremm rouz-takenn ha rouvennet e-barz ar stern du. Er c'horniou-bro ma teu muioc'h an heol war wel, ha ma n'eo ket ar vuez eno ken enkrezet ha ken truibillet, ez eo disheñvel ar gwiskamant ive, skañvoc'h, frankoc'h. Tro-dro da

femmes ou des jeunes filles. Chaque paroisse a son propre costume traditionnel, et aucune femme ne va au marché ou ailleurs sans sa coiffe. Les gracieuses petites coiffes amidonnées, d'un blanc très clair, alliées à un vêtement sombre, donnent au bourg une allure soignée et un air de fête. Avec leurs fins rubans lisses tombant de chaque côté, ces coiffes soulignent, par leur blancheur, les traits burinés des visages des vieilles Bretonnes, qui semblent sortir d'un tableau de vieux maîtres. Sur les visages de ces Bretonnes, il y a à la fois de la personnalité, de la détermination et de la dévotion. Les costumes des hommes, qu'on ne peut voir désormais que le dimanche, sur le chemin de l'église ou lors de quelque fête, sont toujours noirs, simples et sobres. Le chapeau à larges bords, avec son ruban de velours resplendissant qui part de la nuque et descend jusque dans le dos, ombrage tout le visage. La veste est chamarrée de velours, agrémentée de boutons argentés ou de boucles. Les jours ouvrables, les pêcheurs de Douarnenez ou de Camaret portent, outre leurs gros sabots et leurs bérêts noirs, des vareuses et des pantalons rouge clair ou bleus, qui à cause de nombreux rapiécages, ont un aspect très coloré. La femme porte, à partir du jour de son mariage, une tenue sombre, et seule la jeune fille vierge a le droit de porter des tabliers colorés et des vêtements clairs. Il y a une certaine austérité dans la manière dont s'habillent les Bretonnes. Quand un jour on s'est agenouillé dans une petite église de village au milieu des femmes en prière, ou quand on les a observées dans une procession silencieuse, lors d'un pardon à Sainte-Anne-d'Auray, à Sainte-Anne-la-Palud, à Saint-Pol-de-Léon, à Notre-Dame-de-la-Clarté ou dans un cimetière, on sait que ce costume est bien adapté au caractère des gens et au paysage, et l'on s'émerveille de la douce harmonie qui règne entre l'homme et son environnement. Plus les gens vivent près de la côte ou dans une région peu clémente et retirée, plus la Bretonne est réservée et n'a pour tout appareil que sa coiffe, composée parfois seulement d'une petite pyramide triangulaire, retenue sur le haut de la chevelure lisse par deux rubans étroits en lin brodé et qui laisse tomber vers l'arrière encore deux autres petits rubans amidonnés. Sur l'île de Sein, à la pointe du Raz, les Bretonnes portent, avec une austérité presque monacale, des coiffes en tissu sous lesquelles la petite collerette blanche brille d'un vif éclat. Quand elles sont sur le chemin de l'église sous la pluie et le vent, elles s'enfoncent dans leurs coiffes, si bien qu'on ne voit plus que leur visage desséché et ridé, parmi le noir de leur costume. Dans les régions où le soleil se montre plus souvent et où la vie ne cause pas autant de tourments et de chagrins, le costume est différent, plus léger, plus aéré. Aux alentours de Fouesnant, la coiffe de dentelle est élégante, avec entre-lacs et de larges rubans qui tombent ; la collerette est relevée. A Pont-Aven, les



Dimanche matin à Saint-Nic

Fouenant e c'heller gweled ar c'hoef-se mistr dantelezet, gand gweadegou ha seizennou ledan a-ispill, hag ar c'holierig-se o c'holoi an diouskoaz ma sav ar begou anezo ; e Pondaen, ez eo ar memez koef-se, puill ennañ ar gweadegou gand tresou bleuniet, hag ez eo diouaskell ar c'holierig par da re eur valafenn. E Konk-Kerne, e vez ouspenn gand ar merhed eur mell pezh kolier gwenn hag a ya war ledannad ; e Kemper, e vez gwelet ar c'hoef bigoudenn heñvel ouz eun tour. D'an deiziou gouel er barrez, pe fest er famill, e lak maouez Breiz war he fenn kaerra koef a zo en he c'herz, unan gwenn-kann, greet ganti heh-unan, hag ampezet. Mond a ra neuze diwar wel e-pad eun nebeud eurvezioù neuz dihoarz he dremm. A-drugarez da laouenidigez an devez m'en em gav en-dro asamblez tud ar famill, e tizoñj eur wech c'hoaz bec'h pounner he buez da bemdez.

Bez' ez eo gwiskamant Breiz liduz dalhmad, hag e ranker ober aketuz war e dro, dezañ da jom kempenn. Pe e vefe hini Penn-ar-Bed, plên ha difouge,



A la croisée des chemins

pe hini merhed Pondaen, An Alre, pe Plougastell, o tereoud outo, eun drugar, atao ez eus warnañ eur stumm rik ha kempenn. Euz ar Grennamzer c'hall pe euz an Azginivelez e teu al lodenn vrasa euz patromou ar gwiskamañchou. Beteg ar 15ved hag ar 16ved kantved e kaver roud euz ar gerentiez etre furmou ar c'hoefou. Bez' e c'heller, hirio c'hoaz, diferi teir renkad koefou : re an Hanternoz, re vêziou Kerne ha re korn-bro Gwened. Mond a ra d'an traoñ tamm-ha-tamm re an Hanternoz, hag a-hend-all biskoaz n'int bet dispar ; re an eil renkad avad eo hirio c'hoaz ar re gaerra, hag ez eus meur a stumm anezo hervez ar c'hornadig-bro : Kemper, Kemperle, Plougastell. Koulskoude eno ive ez a da goll an dillajou gweet gand neudennou alaouret. N'eus nemed an tavañjeriou pasamantet a gement a jom enno ar stumm-ze, flamm e liviou. E kornad Plougastell, on-eus bet tro c'hoaz da weled peziou danvez liou mouk, glaz ha gwer, mouchouerou-gouzoug ha kabelligou lien marellet, ha bonedou koant gand liviou beo ar merhed bian.

coiffes sont richement brodées de motifs de fleurs et les collerettes ressemblent à des ailes de papillon. A Concarneau, les femmes portent, en plus, un col géant blanc et très évasé ; à Quimper, la coiffe bigouden, en forme de tour (39). Lors des cérémonies paroissiales ou familiales, la femme bretonne arbore la plus belle de ses coiffes, d'un blanc éblouissant, qu'elle a confectionnée elle-même, puis empesée. La sévérité des traits de son visage s'estompe alors pendant quelques heures. L'événement heureux, les retrouvailles, la famille, lui font une fois encore oublier le lourd fardeau de tous les jours.

Le costume breton est toujours somptueux et exige du soin et de l'entretien ; il reflète gravité et dignité, qu'il s'agisse du costume sévère et discret du Finistère, ou de celui des jeunes filles de Pont-Aven, d'Auray ou de Plougastel, plus coquet et ravissant. La plupart des costumes ont emprunté leurs modèles au Moyen Age français ou à la Renaissance. La parenté qui existe entre les formes de coiffes remonte au 15ème et au 16ème siècles. On peut ainsi, aujourd'hui encore, faire un classement en trois groupes : les coiffes du Nord, celles de la région de Cornouaille, et celles des alentours de Vannes. Les coiffes du Nord disparaissent peu à peu et n'ont d'ailleurs jamais été très remarquables ; les secondes, en revanche sont aujourd'hui encore les plus belles et présentent une grande diversité selon les lieux : Quimper, Quimperlé, Plougastel-Daoulas. Cependant, les costumes brochés de fils d'or ont tendance, là-bas aussi, à disparaître. Seuls les tabliers offrent une profusion de couleurs. Dans la région de Plougastel-Daoulas, on rencontre encore des étoffes violettes, bleues, ainsi que des écharpes et foulards chamarrés et les bonnets délicats aux couleurs gaies des petites filles.

*Quelques pages jaunies de l'histoire
de Bretagne*

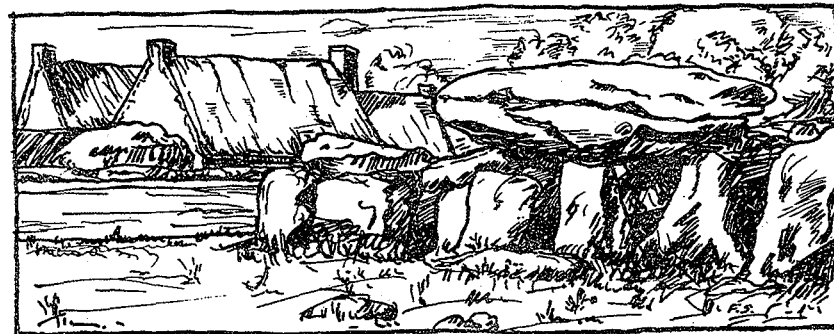
*Eun nebeud pajennadou melenet
euz istor Breiz*

I

Ar Gelted o tivrhoa e-pad ar ragistor : eur marevez teñval

Breiz ne vez ket kavet hepken ar perziou dibar anezi e mêziou ar vro, dudiu ha gouez ar re-mañ, hag euz o fart o-unan, eur vro sujet d'ar vein ha d'an douar ; ne vez ket kavet hepken en he yez rust ha skeudennuz, nag en he boaziou, he richennou hag he mojennou. Skedi a ra Breiz dre hec'h istor, ennañ berz ha diverz, ma kas war-zu ennom, tra dibaot en eur rannvro all euz Bro-C'hall, ar skeudennou cheñch-dijeñch anezañ. Bez' ez eo istor an Arvorig ive, dre ma 'z eo harozel ha teñval meurbed, eun eston, unan euz ar re ziêsa hag euz ar re estlammusa a zo. Beuzet eo an orin anezañ e noz du-dall an amzeriou kenta ; sevel a ra an harozed gand gloar a-eneb ar gwasker, en o stourm evid ar frankiz hag an dishualded. Beuzet en e huñvreou, mud hag o plega d'ar blane-denn, ema ar barz koz, toniet gantañ e delenn, o kana amzeriou skeduz e vammvro, gand eur vouez gwech melkonüuz, gwech skiltruz.

Ar gouel koz, morennet, ha glebiet gand ar mor, hag a zo o c'holoi sekrejou bro an drouized, n'eus nemed eur c'hornig anezañ hag a zo bet lamet kuit, petra bennag ma chom gwir komzou Le Brigant : *Celtica negata, negatur orbis* (ma vez nahet Keltia, e vez nahet ar bed a-bez). Seul vui ma 'z eer war-zu ar c'huz-heol, seul vui ma pelleer diouz istor broadel Bro-C'hall, seul nebeutoc'h-a-ze e kaver roudou euz istor ar vro-mañ bevennet gand ar mor. Mouget e vez trouz or c'hammedou etre ar c'hoajou teñval divent hag ar reier kannet gand an tonnou o krignad an aod. Mond a ra or zoñjezonou d'en em goll en amzeriou kenta-oll, pa vezer o tremen e-kichenn ar peulvanou hag an taoliou-mên griseet, e-kichenn ar c'hreñvlehiou hag ar zantualiou roman ; dalea a vez greet eur pen-nadig dirag peniti en distro eur manac'h kelt bennag, ma tesker digantañ en eun doare ken fromuz buez an harozed hag ar zent. Gand doujañs, gand souez ive, e chomer da zelled ouz ar c'halvariou, anezo santualiou heb o far euz ene Breiz, hag e estlammer c'hoaz dirag dismantrou kantvejou mare an Dalc'h. E-kichenn



I

L'immigration des Celtes durant la Préhistoire :

Une période obscure

La particularité de la Bretagne ne réside pas seulement dans le charme sauvage et la rareté de ses paysages où la roche est partout très présente, ni dans la rudesse d'une langue expressive, ou bien encore dans ses coutumes, ses légendes et ses fables. Cette particularité se présente à nous dans son histoire mouvante aux multiples facettes, comme cela est rarement le cas dans une autre région de France. L'histoire de l'Armorique est de par son caractère obscur et héroïque l'une des plus difficiles et des plus étranges qui soit. Ses origines plongent dans la nuit des temps, ses héros étincelants se lèvent pour défendre leur liberté et leur indépendance. Plongé dans ses rêveries et sagement résigné, le vieux barde accorde sa harpe et chante d'une voix tantôt mélancolique, tantôt perçante les heures glorieuses de son pays.

Seul un petit coin du voile humide et vaporeux se lève sur cette terre des druides, et les mots de Le Brigant (40) n'ont rien perdu de leur véracité : “ *Celtica negata, negatur orbis* ” (nier la Celtie, c'est nier le monde entier).



Alignements de Kermario en Carnac

ar c'hoajou divent, an douarou druz, lec'h m'eo stank ar brug hag ar froudou trouzuz, e vez klevet ar mor o kroزال, kanou ar varzed hag huñvreou ar filozofed, ar brederourien-ze euz ar feiz hag euz an arvar, ma teuio ar zoñjezon sklêrijennet anezo da gavoud bod e ti La Mennais, o heritour war-eeun. Euz kement-se oll e karfem kaoud an alhwez. Kared a rafem gouzoud petra o-deus da lavared deom ar renkennadou didermen-ze a vein-veur, ar vein-tan piket, hag ar c'haoiou-bez-ze. Ne vez kavet war an douar koz-se neb keo, neb restad euz eur mamout pe euz eur c'haro-erc'h ; roud ebed euz den ar chellean, ar moustierian, ar solutrean pe ar magdalenian. Marteze e oa c'hoaz ar skornegi o c'hronna aodou didud ar vro-mañ, pa oa ar re genta euz tud ar Pireneou spagnol ha Kein-ar-Frañs oc'h aoza o zresadennoù kenta war vogerioù ar c'heoioù-raz.

N'eus roud ebed euz bezañs an dud e ledenez Vreiz a-raog nevez-oadvez ar mên. El lodenn ar muia er c'hreisteiz euz bê Gwaien eo e ranker klask roud euz ar re genta hag ar re gosa euz tud al ledenez-mañ, e pleg-mor Beg an

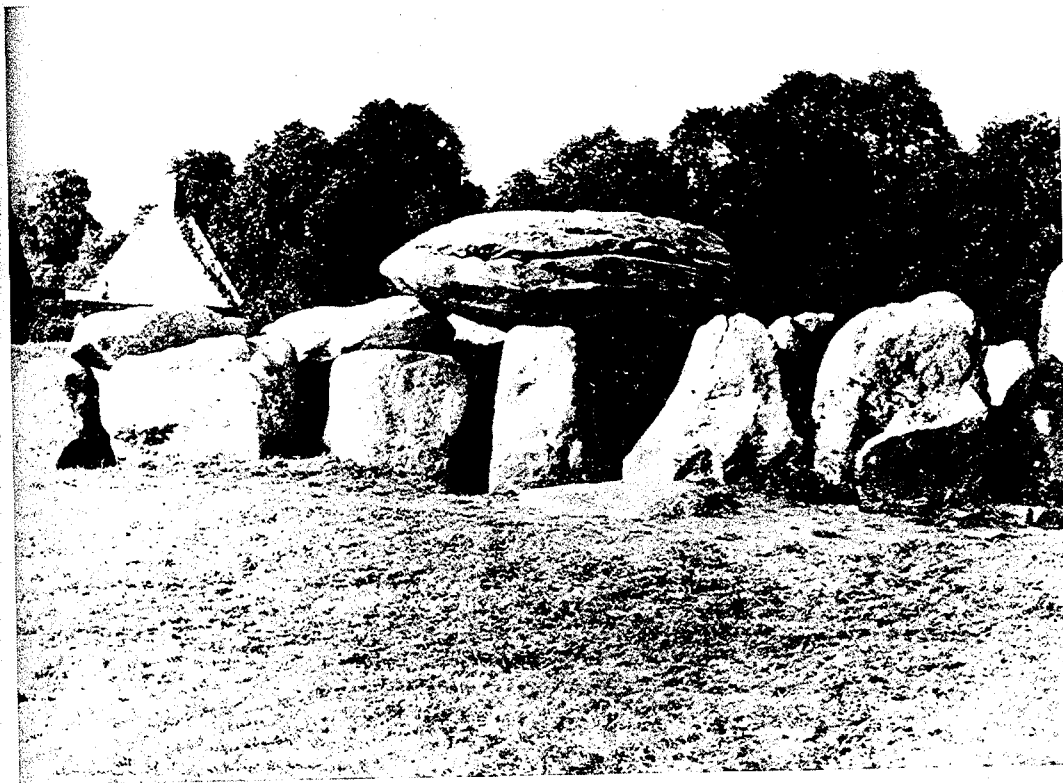
Plus on pénètre vers l'ouest, plus on s'éloigne de la grande histoire de France, et plus ses vestiges en bordure maritime se raréfient. Le bruit de nos pas se perd entre les vastes forêts sombres et les rochers sans cesse battus par les flots qui rongent la côte. Nos pensées plongent dans la nuit des temps et vagabondent auprès des menhirs et des dolmens que l'âge a rendu gris, auprès des forts et des sanctuaires romains ; elles s'attardent un instant auprès de la cellule solitaire d'un moine celtique qui nous parle de façon si saisissante de ses saints et ses héros. Avec un respect mêlé d'étonnement, nous regardons les calvaires, ces sanctuaires uniques de l'âme bretonne, nous admirons les ruines de la grande époque féodale. Près des forêts immenses, des contrées fertiles, des paysages de lande et des torrents tumultueux, l'on entend monter le mugissement de l'océan, le chant des bardes et les songes des philosophes, ces penseurs illuminés annonçant la foi et le doute qui feront halte chez Lamennais (41), leur héritier en droite ligne. De tout cela nous aimerions percer le mystère. Nous souhaiterions savoir ce que les rangées infinies de mégalithes et de silex taillés, ces caveaux funéraires ont à nous dire. Point de grottes, point de restes de mammoth ou de renne, point de traces de l'homme du chelléen, du moustérien, du solutréen ni de celui du magdalénien sur cette vieille terre. Peut-être les glaces baignaient-elles ces côtes solitaires et inhabitées lorsque les premiers habitants des Pyrénées espagnoles et du Massif Central réalisèrent leurs premières peintures dans les grottes calcaires.

On peut affirmer avec certitude que toute trace de peuplement humain dans la péninsule armoricaine ne remonte pas au-delà du néolithique. C'est à l'extrême sud de la baie d'Audierne, dans l'anse de la Torche, zone protégée de Penmarc'h, que l'on trouvera trace des premiers habitants de la péninsule, dans ces paysages de vastes étendues marines où des îlots avancés rendirent plus difficiles les premières et timides tentatives de sorties en mer, et où terre et mer sont les témoins muets du combat de titan qu'elles se sont livré. Le berceau de la civilisation armoricaine se trouve ici, bien à l'abri dans les rias de Penmarc'h, à proximité immédiate de la côte déchiquetée où les flots viennent se briser, sur la pointe de la Torche baignée par les légendes et les récits de personnages rejetés à la côte et d'âmes errantes. On comprendra ainsi aisément pourquoi c'est toujours justement à cet endroit que l'on a tenté de mettre en évidence les traces d'une civilisation des origines. Le produit des fouilles confirme que le plus ancien lieu d'habitation d'Armorique se trouve bien ici. On y trouve des outils datant de la fin de l'âge de pierre, des vestiges d'habitations, des foyers, de petites pierres en silex, des extrémités d'os ainsi que des

Dorchenn, e korniou gwaskedet Penmarc'h, el lec'h-se m'en em led ar mor hirra ma weler, el lec'h-se ma'z eus inizegi bian hag a reas diêz d'ar re genta a c'hoanteas, gand evez braz, mond er-mêz, el lec'h-se m'ema an douar hag ar mor o roi eun testeni mud euz ar stourm a Ditan a renjont eno. Amañ eo ema kavell kultur Breiz, e aberiou gwaskedet Penmarc'h, tre kichenn an aod ma 'z a en e arbenn an tonnou o tarzañ outañ, war al lec'h-se, Beg an Dorchenn, ma konter eno kement, er marvailhou hag en danevellou, diwar-benn peñseidi taolet d'an aod, ha diwar-benn an Anaon o kantren. Êz eo kompren perag ez eo amañ, dres, en takad-mañ euz Breiz, eo ez eus bet klasket lakaad war wel roudou splann eur c'hultur euz an oadveziou kenta. Dond a ra dizoc'h ar furchadennou da roi da wir ez eo amañ e oa kosa lec'h en Arvorig tud o chom ennañ. Kavet ez eus bet gand arkeologourien entanet binviou euz fin oadvez ar mên, aspadennou chomajou tud, oaledou, mein-tan bian piket, begou eskern, podou pri brizpoazet, ha kement zo. Diwar ar c'havadennou greet e oe disklêriet frêz e oa amañ o chom er penn-kenta, eur poblad kantroerien hag a yee ganto da zebri, evid ar mare, ar pezh a besketent hag a jaseent. Eno ive eo bet kavet kosa skeledenn eun den euz Penn-ar-Bed. E meur a lec'h euz al ledenez, evel e Plogo, war Enez-Sun, e Kermorvan, e Plougastell, ez eus bet kavet aspadennou euz staliou-labour ma veze piket enno mein-tan gwechall. E Penmarc'h, Porz Karn ha Porz Tibor ez eus bet kavet zoken aspadennou euz mogeriou-divenn, ha roudou euz bodou tud savet e oadvez ar mên. El lodenn-ze euz Breiz, da vare nevez-oadvez ar mên e oa rouez tre an dud, dreist-oll a-raog prantad ar meurvein. O chom e oant war vord ar mor hag ar stêriou, hag e kavent da zebri forz pegement diwar o fesketadennou ; heñvel e oa o doare-beva ouz hini ar poblou pastored. N'eo nemed diwezad-tre e krogas an dud-se da zevel mogeriou-divenn e bord ar mor, n'eo ket evid en em warezi diouz ar meuriadou tost, med kentoc'h diouz enebourien o klask dont e-barz ar vro dre ar mor, paotred kaloneg Iberia, tud o chom a-goz e diazou Kreiz-an-Douarou, morêrien euz Utik, ar gêr afrikan-ze hag a zo e pleg-mor Kartaj, hag ar re o tond euz Gadez (Kadiz), ar gêr spagnol.

Tamm-ha-tamm Arvorigiz int-i ive e oe kaset war-araog ganto arz ar brezel hag ar c'hoñvers. En eur ober anaoudegez gand an alouberien estren, en eur gemer o doareou-labourad, e oe atizet enno ive an doug da vond er-mêz, ha dizale e oent par da baotred Kadiz, da re ar porziou braz a gaver trodro d'ar Striz-Mor, da re Enez-Kret, ha da re an douarou o vond tre beteg harzou ar mor Kreiz-an-Douarou. Digoret e oe neuze darempredou-koñvers stank ha dizehan, bigi o vond hag o tond, o sevel an eor e Minos pe e Kadiz evid skoi war-zu bêou sioul ha peskeduz ar Mor-bihan. En em gavoud a ree

pots en argile mal cuite. Tout cela permit à des archéologues zélés de constater que c'est d'abord un peuple nomade qui a séjourné en ce lieu, vivant provisoirement de la pêche et de la chasse. On y a également trouvé le plus vieux squelette du Finistère. Dans plusieurs endroits de la péninsule on a découvert des restes d'ateliers où fut un jour poli le silex, comme par exemple à Plogoff, sur l'île de Sein, à Kermorvan et à Plougastel. A Penmarc'h, Porz Carn et Porz Tibor, on a même trouvé les vestiges de murs de fortifications et les traces d'habitations datant de l'âge de pierre. Dans cette partie de la Bretagne les populations du néolithique étaient très clairsemées, tout particulièrement avant la grande période de cette ère. Elles vivaient de la pêche pratiquée dans les eaux poissonneuses de l'océan et des rivières, et leur mode de vie ressemblait à celui des peuples de bergers. Ce n'est que tardivement que ces hommes érigèrent des fortifications en bord de mer, non point pour se protéger des tribus voisines, mais davantage d'intrus hostiles venant de la mer, comme les courageux navi-



Dolmen près de Kermario

ar bigi herr dre roeñvou o tond euz ar mor Eje gand listri an Arvorigiz, dre lien, pounner, e koad dero, ma veze lakeet e-pign ouz ar gwerniou anezo krehen teñval loened gouez. Roi a reas ar Mor-bihan d'ar vorêrien ha d'ar goñversanted dor zigor d'o mengleuziou kouevr ha stên, ar re nemeto ma oe ten-net gounid anezo gand Kreizdouariz. Bleunia dreist a reas dre amañ kultur oadvez an arem. O stal ganto tostig-tost d'an aod, ar c'hoved a veze oberiet ganto nebeutoc'h a armou braz, evel goafou ha klezeier, eged a c'houstillou hag a voughili. Oadvez an houarn avad ne vleunias ket kement ; chom a ra e-dilerc'h ar rann-amzer-ze roud euz eun nebeud goveliow, eun nebeud medallennou, magajennou ha listri pri kinklet kaer. Kreski a reas muioc'h-mui pinvidigez ar vro, ha muioc'h-mui ive ar c'hoant da vrasaad ha da veza gallouduz ; krouet e oe eun unvaniez-brezel ha politikel, hag e teuas " poli-serien ar mor-ze " da veza mestr, n'eo ket hepken war ar mor tost dezo, med ive war rannvroioù o vond tre beteg ar Ster-Sên. E-pad oadvez an arem, e kreskas a-galz ar pinvidigezioù. Gand ar Veneti (Gwenediz), eur bobl lorhuz anavezet gand ar C'hresianed, a roas dezo an ano-ze dre ma oant o chom er Mor-bihan, e oe savet eur c'hultur uhel. Etre 700 ha 500 a-raog H.Z., e antreas ar Gelted evid ar wech kenta e nort Galia, en ur zerc'hel war ar memez tro rannvroioù-aod ar c'huz-heol. Bez' e oa dija euz rouantelez ar mor dindan galloud ar Mor-Bihan e amzer Aleksandr, hag o vleunia : harpet e oe Pytheas gand ar rouantelez-se, ha sikouret Marseilliz ganti da zizoloi Inizi Breiz-Veur ha broioù an Hanternoz. Ar mare-ze a oa ive hini Himilkon a Gartaj, ha marteze ez eo tud ar Vreiz koz eo ar re a viras ouz ar Buniked da vond tre beteg morioù an hanternoz.

Med a-benn dizoloi kavell ar re genta-oll a boblas Breiz, e vefe red mond a-benn d'an amzer dremenet, war-bouez eun 3 000 bloaz bennag, beteg ar mareoù koz-douar-ze, ma komz deom an dud-hont dre ar vein hag ar zinou. Bez' e oa ar re bet trehet gand Sezar heriturien lorhuz mistri ar vroze, ar re hag a lakas en o zav ar peulvanou hag an taolioù-mên. War-dro ar bloaz 500 a-raog H.Z. e teuas ar Gelted da aloubi a-vil-vern kuz-heol Galia, hag e krogas al lodenn-ze d'ober berz en-dro. Ar Gelted e oa anezo eur boblad brezelerien indo-european : n'int ket deuet a-benn da jom mestr e-pad eur pennad mad a amzer nemed e Breiz, e Bro-Gembre, e Bro-Skos, hag ar pella ma chomjont, en Iwerzon. E lec'h-all e oent peurzistrujet gand ar Gartajiniz, ar Jermaned, hag ar Romaned. E Breiz e kavas ar Gelted repu evid meur a gantved. Gand o yez, ar zantimant don o-doa da veza ereet stard

gateurs ibériques, ces anciens habitants du bassin méditerranéen, ou encore pour se protéger des marins d'Utique, ville d'Afrique située dans le golfe de Carthage, et de ceux de la cité espagnole de Gadès (Cadix).

Les Armoricains ont développé progressivement la science de la guerre et du commerce. En liant connaissance avec ces intrus étrangers, en se familiarisant avec leurs méthodes, ils furent, eux aussi, sensibles à l'appel du large, et bientôt ils rivalisèrent à leur tour avec Cadix, les grands ports du Détroit, de la Crète aux confins de la Méditerranée. Une chaîne ininterrompue de relations commerciales se mit en place. Partant de Minos (42) ou de Cadix, les navires faisaient voile vers les eaux paisibles et poissonneuses du Morbihan. Les rapides vaisseaux à rames venant de la mer Egée donnaient rendez-vous aux lourds voiliers en chêne d'Armorique dans lesquels on suspendait les sombres fourrures de gibier. Le Morbihan ouvrit aux navigateurs-marchands ses mines de cuivre et d'étain, les seules à avoir été exploitées par des Méditerranéens. La civilisation du bronze connut ici une période faste. Les forgerons installés à proximité immédiate des côtes, fabriquaient moins des lances et des épées que des poignards et des haches. L'âge du fer fut par contre moins florissant ; quelques vestiges de forges, des médailles, des magasins et des récipients en argile joliment décorés, voilà ce qui reste de cette époque. Les richesses du pays augmentèrent, la soif de développement et de puissance se fit plus forte, une union politique et militaire se mit en place, et les " policiers de cette mer " se rendirent maîtres non seulement des eaux voisines, mais également des territoires allant jusqu'à la Seine. A l'âge du bronze, les richesses augmentèrent considérablement. Les Vénètes, peuple fier connu des Grecs que ces derniers appelèrent ainsi car ils habitaient le Morbihan, développèrent une haute culture. Les Celtes arrivèrent pour la première fois dans le nord de la Gaule entre 700 et 500 avant Jésus-Christ et ils en occupèrent les côtes occidentales. A l'époque d'Alexandre déjà, un royaume maritime prospérait dans le Morbihan, portant assistance à Pythéas, aidant les Marseillais à découvrir les îles britanniques et les pays nordiques. Cette époque était également celle de Himilkon le Carthaginois et peut-être les habitants de la vieille Bretagne furent-ils ceux qui empêchèrent les Puniques d'atteindre les mers du Septentrion.

Mais, pour découvrir le berceau des populations de Bretagne, il nous faudrait remonter encore plus loin, nous plonger trois mille ans plus avant

ouz eur meuriad, ar c'hoant o douge war-zu ar relijion hag ar mojennerez, o-deus greet euz ar vro-ze ar pezh ez eo ; hag ez eo eet ken don ar perziou-ze e buez ar Vretoned ma vez santet, hirio an deiz c'hoaz, er Vreiz gwir ha gwirion, an ene kelt o virvi. Oc'h ober hent war-zu an hanternoz, e teuas ar Gelted d'en em unani gand pobladoù an Arvorig ganet er vro ; hag amañ eo, e harzou ar bed, e kavjont ar zederded hag e reas berz o fobl. Rannet e oa er vro oc'h em leda en hanternoz euz ar Stêr-Liger e pemp rannvro braz a-walc'h ; en o fenn e oa pe rouaned pe gonted ; e amzer Sezar ar poblou e oa o anioù ar re-mañ :

ar *Redones*, tro-dro da Roazon, ma oa e ano kent Condevincum.

ar *g-Curiolites*, tro-dro da g-Corseul, Sant-Brieg (Aodou-an-Hanternoz) ;

an *Osismi*, kêrbenn Vorgium, ma ra ano anezi ar C'hartañjinad Himilkon, ha ne 'z eo ket keltieg an etimologiez anezi ; bremañ Karaez (Penn-ar-Bed).

ar *Veneti*, tro-dro da z-Darioritum, en deiz hirio Gwened pe Lokmariaker

an *Namnetes*, war riblou al Liger izella, tro-dro da g-Condate, bremañ Naoned.

Ar pemp Stad-se, gand eun nebeud stagadennoù en Normandi hag er Maine, e oa anezo rouantelezh an Arvorigiz, an dud o vev war vord ar mor. Condevincum ha Portus Namnetum, Darioritum, Vorganicum, Fanum Martis, Condate (Naoned, Gwened, Karaez, Corseul ha Roazon) a oa ar plasoù brasa hag ar brudeta kêrioù, evel “ civitates ” galian ha roman euz ledenez an Arvorig. O kas euz eur gêr d'unan all, heñchou ledan, tresennet eeün rik, o heulia an arvorig, o pignad war an uhelderioù, o treuzi ar c'hoajou stank, hag o lakad da veza anavezet e peb lec'h kultur ar Romaned. Kavoud a ree ar meuriadoù en distro o harzou hag o gwarez e-barz ar c'hoajou braz ; evid lakad tud ha chatal e-mêz a zañjer, e veze savet kreñvlehoù bian war lein ar menezioù hag an torgennoù. Kavet ez eus bet tost d'An Uhelgoad eur c'hamp a seurt-se, difreuz, gand e zaou glozadur mogeriet. E-touez ar pemp meuriad a zo bet greet meneg anezo, ar Veneted eo e oa an hini kreñva hag an hini brudeta, ablamour d'an aocherezh ha d'ar c'hoñvers gand marhadourien Bro-C'hres hag an Afrik.

En em ziskouez a ra ar ger “ kelt ” evid ar wech kenta en eul leorig-studi war an douaroniezh dre vraz savet gand an istorour gresian Hekateos a

dans la nuit des temps et écouter ce que pierres et signes nous racontent. Ces hommes vaincus par César sont les fiers héritiers des maîtres de ce pays, ils y ont dressé dolmens et menhirs. L'arrivée massive des Celtes vers 500 avant Jésus-Christ permit à la partie occidentale de la Gaule de retrouver le chemin de la prospérité. Mais ce peuple de guerriers indo-européens ne put assurer sa suprématie un certain temps qu'en Bretagne, au Pays de Galles, en Ecosse et en Irlande, pays où ils restèrent le plus longtemps. Ailleurs ils furent totalement anéantis par les Carthaginois, les Germains et les Romains. Les Celtes trouvèrent en Bretagne un refuge pour plusieurs siècles. Leur langue, leur sentiment aigu d'appartenance au clan, leur passion pour la religion et la mythologie, ont donné à ce pays un visage dont les traits étaient à ce point marquants qu'aujourd'hui encore on sent vibrer l'âme celte dans cette Bretagne authentique. Les Celtes se pressant vers le nord vinrent se mélanger aux populations primitives et c'est, ici au bout du monde, qu'ils trouvèrent repos et prospérité. Le territoire situé au nord de la Loire fut divisé en cinq zones assez grandes, administrées par des rois, ou par des comtes et qui du temps de César s'appelaient ainsi :

les *Redones*, autour de Rennes portant l'appellation plus ancienne de Condevincum (43).

les *Coriosolites*, autour de Corseul et Saint-Brieuc.

les *Osismes* dont la capitale Vorgium, l'actuel Carhaix, qui n'est pas d'origine celtique, est mentionnée par Hamilkon le Carthaginois (44).

les *Vénètes*, autour de Dariorit, l'actuelle Vannes, ou Locmariaquer,

les *Namnètes*, sur les bords de la basse Loire autour de Condate, l'actuelle Nantes (45).

Ces cinq entités ainsi que quelques colonies situées en Normandie ou dans le Maine, constituèrent le fief des Armoricaïns, ces hommes de la mer. Condevincum et Portus Namnetum, Darioritum, Vorganicum, Fanum Martis, Condate (46) (Nantes, Vannes, Carhaix, Corseul et Rennes), constituèrent les centres gallo-romains les plus importants des “ civitates ” (cités) de la péninsule armoricaine. Reliant les villes, de larges voies rectilignes longeaient la côte, gravissaient les hauteurs, transperçaient les forêts épaisses, favorisant la pénétration de la culture romaine. De vastes forêts servaient aux tribus isolées de frontière protectrice, de petits refuges situés sur les monts et les collines abritaient hommes et bétail. On a retrouvé à proximité de Huelgoat un tel camp entièrement conservé avec son double mur de fortifications. Des cinq tribus précitées, les Vénètes constituaient la plus impor-

v-Milet, e fin ar 6ed kantved a-raog H.Z. Skriva a ra Herodot emma ar Gelted tost da arvor ar Meurvor e 445 ha 443 a-raog H.Z. “ Greet eo diazez persone-lez an ene kelt gand grevusted ha miridigez. Douget d’ar relijion, ez eo an dud-se êz roi o gwalc’h dezo ; evezieg, kontant gand nebeud, n’int ket sod gand an araokaad. Mond a ra da heul kement-se eun tamm buanegez bennag a-ziwar-c’horre, eun hernez hag a c’hell mond beteg ar rustoni, gand eur beoder hag eul lusk-dilusk souezuz : an diweza perziou-mañ, en desped d’ar c’haled a c’hell beza ar pezh a c’hoarvez ganto, n’eus ket trawalc’h anezo aliez evid strafuilla don donna o ene. Da lakaad ouspenn c’hoaz, o-deus ar Gelted eun doug a-berz natur d’ar velkoni, d’en em veuzi en o hunvreou, da gamma ar wirionez ha da vond en tu all dezi. Tuet evel-se e don o spered, o-deus savet kanou-pobl melkoniz, hesoniz e-leiz, gand diskanou fin ebed dezo ; savet o-deus kontadennou faltaziz, enno bandennadou kornandonezed ha korriganed, pennadou diwar-benn ar baradoz o tond da veza lu, lod all gaouiad, ha kement zo ” (Herder). Ken sakr ha ken misteriz e oa ar feiz evid ar Gelted ma ne gredas den ober gand ar skritur pe eur zin all bennag, a-benn merka gwirionez pe ouiziegez o relijion. Setu perag e vank deom an testenioù hag an diellou o tond diwar o dorn-int, traou a gen braz talvoudegez evid istor o relijion. A-drugarez da skridou Sezar, ez eus deuet beteg ennom munudou talvouduz diwar-benn Kelted Galia ; bez’ e c’hell al lenne-rien evel-se kaoud eur skeudenn objektivel, evid eun darn d’an nebeuta, euz ar vuez en Arvorig en amzer-ze. Roi a reas Sezar anioù roman d’an doueed kelt, hag o renka diouz e zantimant dezañ e-unan. Merher a lakeas da veza par da d-Teutates hag a ziwall e heñchou, ar varhadourien hag o c’hoñvers. Apollon, an doue gwarezuz, a oa e bar Belenos, ma veze lavaret diwar e benn e oa eur skeudenn euz nerz gwrezuz ha madoberuz an heol ; anezañ doue ar gened hag an hesoniz ollvedel, eñ eo e oa dihunter ar vuez, o tigas ar pare gantañ. Meur a oa e bar Esus, doue ar brezel o ren a-uz d’ar vrezelerien gelt, o vond d’o heul d’an emgann hag o vrouda anezo da veza harozed taer. Taranis eo ar Yaou galian, mestr an nerziou kenta-oll, mestr ar gurun (an taran) dreist-oll, alese e ano, “ taran ” a zifizi “ kurun ” e brezoneg. En em ziskouez a ra e c’halloud spouronuz pa ziroll an arne, ha p’en em zastum a-vil-vern ar c’houmoul griz-teñval. Ne ouier ket ano an doueez er panteon galian a oa he far Minerv. Marteze e oa Allisama, pe Sulis, pe unan all bennag.

An drouized e oa anezo war eun dro beleien, barnerien ha divinourien ; eur plas uhel e oa o hini e buez ar Gelted. Jubenned an doueed e oant ; uhel e

tante et la plus connue grâce au cabotage, et aux relations commerciales que cette tribu entretenait avec les marchands de Grèce et d’Afrique.

Le mot “ celte ” apparaît pour la première fois dans un traité de géographie générale rédigé par l’historien grec Hécateé de Milet à la fin du 6ème siècle avant Jésus-Christ. En 445 et 443 avant Jésus-Christ, Hérodote mentionne la présence des Celtes sur les rives de l’Océan. “ Le fond de la personnalité celte est fait de gravité et de conservatisme. Tournés vers la religion, ces hommes prudents et faciles à satisfaire ne sont pas obsédés par le progrès. Cela va de pair avec une légère irritabilité, une impétuosité pouvant même aller jusqu’à la rudesse, avec une vivacité et une mobilité surprenantes, qui souvent en dépit de l’intensité de ce qu’ils vivent ne suffisent pas pour les ébranler jusqu’au tréfonds de leur âme. A cela s’ajoutent chez les Celtes une propension naturelle à la mélancolie et à la rêverie et une tendance à altérer et transcender la réalité. De telles dispositions ont favorisé l’apparition de chants populaires mélancoliques et sonores, qui affectionnent les longs refrains, elles ont suscité des récits imaginaires peuplés de fées et de korrigans, des récits paradisiaques au point de devenir grotesques ainsi que des contes mensongers, etc... ” (Herder) (47). La croyance avait pour les Celtes un caractère à ce point sacré et mystérieux que personne n’osa utiliser l’écriture ou quelque autre signe pour exprimer les vérités religieuses. C’est la raison pour laquelle nous sommes dépourvus de témoignages et documents venant d’eux et si importants pour l’histoire de leur religion. César a noté de précieux détails concernant les Celtes en Gaule qui permettent à son lecteur de se faire une image, en partie objective, de la vie dans l’Armorique de cette époque. Il adjoignit des noms romains aux divinités celtiques et établit une classification toute personnelle. A Mercure, il fit correspondre Toutatis qui protégeait les routes, les marchands et le commerce. Apollon avait pour pendant Bélénos, qui devait représenter la chaleur et l’énergie bienfaisante du soleil : divinité du beau et de l’harmonie, il vous éveillait à la vie et apportait la guérison. A Mars correspondait Esus, dieu de la guerre, qui accompagnait les guerriers celtes au combat et les poussait à un héroïsme ardent. Jupiter équivalait chez les Gaulois à Taranis, le maître des forces primitives et tout particulièrement du tonnerre, d’où son nom, “ taran ”, qui signifie tonnerre en breton (48). Les nuages gris sombres qui s’amoncellent et l’orage qui éclate révèlent sa force terrible. On ignore le nom de la déesse qui dans le panthéon gaulois correspondait à Minerve. Peut-être s’agissait-il d’Allisama, de Sulis ou d’une autre.

oa o istim e-touez an dud, ha braz-meurbed o galloud. Sezar eo an hini kenta oc'h ober meneg euz an drouized, pa skriv al linennou-mañ : “ An hini genta euz an diou renkad penna eo hini an drouized, hini ar varheien o tond war-lerc'h. Ober a ra ar re genta war-dro traou an doueed ; e penn ar zakrifisou publik ha prevez emaint ; displega a reont misteriou ar relijion. Dond a ra yaouankizou e-leiz da veza kelennet ganto, hag e tiskouezont en o c'heñver ar vrasa doujañs. An “ dud dero ”-ze (*deru* keltieg : dero), an “ degemmene-rien-ze euz Doue ” (*derouyde* : *de*, doue, ha *rhoud* : o komz), e oa anezo tud fur ar bobl, mistri al lezenn, eul lezenn nann-skrivet med beo tre. Piou ben-nag a dorre anezi ne c'helle ket chom mui e-barz ar gumuniez, hag a veze forbannet da viken. Bez' e oant ar re a gomze gand Doue, ha kannaded e volentez ; beva 'reent e kumuniez, diouz doare ar Bitagorisianed. Bez' e oa c'hoaz, ouspenn an drouized, barzed ; ganto eo bet merket en o imnou hag o c'hanou kement taol kaer bet greet er vro gand an harozed ; meuli a reent ar re-mañ en eul lid war gan, eilet gand o lirenn a veze greet “ crotta ” anezi. E gaou eo e reas ar Romaned belegezed euz an drouizezed. Bez' e oant merhed karget a furnez, enno galloudou-hud, gouest da veza mammennou a daoliou skrijuz hag a reuz braz. Pignet e vezent war reier, o-unan-penn, en o zav war vord ar mor dirollet, pe e skeud ar gwez-dero uhel meurbed. Senti a ree ar mor hag an avel outo. En e leor “ Ar Verzerien ”, e ra Chateaubriand ano euz ar velegez Velleda. Ar Gelted n'o-doa templ ebéd : o nevedou a oa e-kreiz ar c'hoajou, war an uhelderiou, pe tostig-tost d'an aochou.

Ar drouized e oa ar gredenn en eun ene divarvel unan euz diazevou o c'helennadurez, ar pezh a lakeas ar Romaned souezet, ha Sezar n'eo ket bet an hini diweza o souezi gand kement-se p'e-neus skrivet : “ Ar poent penna en o c'helennadurez eo n'a ket an eneou da get, med, war-lerc'h ar maro, e tremenont euz eur c'horv d'unan all ”. N'eus nemed ar c'horv hag a varv. A-uz d'ar bed-mañ ez eus eur bed all, ma 'z eo gortozet an ene ennañ. Eur bobl relijiel e oa pobl ar Gelted. Hervezo, ez eus tri gelc'h euz ar beza : hini an doueelezh e-unan ; an hini a zo poblet gand an dud ha leun ganto, hag a dalvez stourm ha trubuilhou an aprou ; hag, evid echui, an trede, hini an eürus-ted, pa vez kaset da benn an aprou.

Dister meurbed eo ar zinou hag an aroueziou, ha ral a wech e vez greet ganto. Ar Gelted e oa ar marc'h evito eun doare totem, eun aneval mistik, a rentent dezañ enoriou dreist. En tu all d'an doueed a renk uhel, e oa c'hoaz forzig doueed all, lehel, a izelloc'h reñk, sperejou an douriou, ar c'hoajou ha

Les druides qui étaient tout à la fois prêtres, juges et devins, occupaient une place importante dans la vie des Celtes. Interprètes des dieux, ils étaient tenus en haute estime et leur pouvoir était considérable. César mentionne pour la première fois les druides quand il écrit : “ Les classes dirigeantes sont constituées en tout premier lieu des druides, viennent ensuite les chevaliers. Les premiers s'occupent des choses divines, conduisent les sacrifices publics et privés, expliquent les mystères de la religion. Les jeunes gens accourent en grand nombre pour suivre leur enseignement et ils éprouvent à leur égard le plus profond respect ” (49). Ces “ hommes des chênes ” (*deru* signifie chêne en celtique), ou bien ces “ porte-parole de la divinité ” (*derouyden*: *de* de dieu, et *rhoud* qui parle) (50), constituaient les sages, les maîtres de la loi, loi non-écrite mais bien vivante. Quiconque les violait n'était plus digne de faire partie du groupe, et il en était banni à tout jamais. Ils étaient les interlocuteurs de Dieu, se faisaient les interprètes de sa volonté et vivaient en communauté, à la façon des Pythagoriciens. On trouvait également les bardes, qui ont fixé dans leurs hymnes et leurs chants les exploits accomplis par les héros, et qu'ils célébraient en s'accompagnant de leur lyre que l'on appelle “ crotta ”. Les druidesses ont été à tort qualifiées par les Romains de prêtresses. Il s'agissait de femmes pleines de sagesse, dotées de pouvoirs surnaturels, provoquant terreur et malédiction. On les rencontrait juchées sur des rochers solitaires, près des flots tumultueux, ou à l'ombre de chênes immenses. La mer et le vent leur obéissaient (51). Dans son œuvre “ Les Martyrs ”, Chateaubriand nous parle de la prêtresse Velleda. Chez les Celtes, point de temple : leurs sanctuaires étaient situés au cœur de forêts profondes, sur des hauteurs, ou à proximité des côtes.

La croyance en l'immortalité de l'âme, pilier de l'enseignement dispensé par les druides, surprit les Romains et César lui-même ne fut pas le dernier à s'en étonner quand il écrit : “ L'idée majeure de leur doctrine est que l'âme, loin d'être anéantie après la mort, passe dans un autre corps ” (52). Seul notre corps meurt. Au-dessus de ce monde, il en est un autre dans lequel l'âme est attendue. Les Celtes étaient attachés à la religion. Selon eux, l'existant se compose de trois cercles : celui de la divinité, un second totalement occupé par les hommes et qui signifie le combat, la mise à l'épreuve, et finalement un troisième, celui du bonheur, l'épreuve étant achevée. Les signes et les symboles sont d'une grande pauvreté et rarement utilisés. Le cheval constituait pour les Celtes une sorte de totem, un être mystique qui faisait l'objet d'une vénération particulière. Les dieux importants côtoyaient

kement zo... Ar Gelted e oa sakr evito eun nebeud plant, evel ar varlen, an ilio, ha dreist-oll an uhelvarr : eur reñk anezañ e-unan e-noa hemañ. Kuntuillet e veze gand an drouized da eizved deiz al loar, da geñver eul lid meur. Trohet e veze gand eur falz aour. Taolennet eo bet al lidou gand Plin ar C'hosa ; merka a ra piz an doujañs dreist o-doa ar Gelted ouz an uhelvarr, ma veze lakeet war e gont nerziou-parea ; hag e skriv kement-mañ : “ War o meno d'an drouized, n'eus netra santelloc'h eged an uhelvarr, hag e ranker lakaad da wezenn sakr an dannenn ma kresk warni ”. E lehiou 'zo euz Breiz, en deiz a hirio, e vez greet an troha braz euz uhelvarr ar bloaz nevez, hag e teu ar vugale da glask o derou-mad en eur grial : “ Eginane ! ”. Enori a ree ar Gelted an heol e sin ar svastika, er rod-heol, a vez kavet war hini pe hini euz ar vein vraz. A-raog ma teuas ar Vretoned, e oa bet fin dija d'an drouized en Arvorig.

une multitude de divinités locales, d'ondines et de sylvains, etc.... Les Celtes considéraient comme sacrées quelques plantes comme la verveine, le lierre, et le gui qui occupait une place à part. La cueillette du gui effectuée par les druides au sixième jour de la lune était une cérémonie solennelle. Ils se servaient d'une faucille en or. Plin l'ancien a décrit ce rite et il souligne cette vénération particulière du gui auquel on attribue des vertus curatives : “ Aux yeux des druides, il n'est rien de plus sacré que le gui ; le chêne rouvre sur lequel il pousse est un arbre sacré ”. En certains endroits de Bretagne, on pratique aujourd'hui la cueillette du gui à l'occasion du nouvel an, et à cette occasion les enfants viennent chercher leurs étrennes en lançant des “ a guilaneuf ”. Les Celtes vénéraient le soleil par la svastika et par la roue solaire (53), motif qui se répète sur quelques mégalithes. Les derniers druides semblent avoir disparu d'Armorique avant l'arrivée des Bretons.

II

Ar Romaned en Arvorig

Aloubet ganto dija eul lodenn vraz euz kuz-heol ar C'hornôg, e tapas ive ar Romaned krog e douar an Arvorig e-kreiz ar c'hantved kenta a-raog H.Z. Er bloaz 57 eo e oe lakeet ar meuriadou da blega, gand Publius Crassus oc'h ober en ano Sezar. Da geñver eur c'hrogad taer, e oe trehet al lorhusa hag ar galloudusa euz ar meuriadou-ze, hini ar Veneted ; plega a rejont dirag taktik-brezel ar Romaned hag ar brasa-niver anezo. Ar vorêrien-hont, hag a fizie kement en o listri pompaduz, en anaoudegez o-doa euz o bro hag euz an aod, ne c'helljont ket, stank o bigi dre lien koulskoude, herzel ouz ar galeou roman. Ouspenn-ze, fallaad a reas an traou abalamour da liou an amzer hag a jeñchas. Bez' e oa daou-c'hant ugent lestr venet o c'hortoz e pleg-mor ar Mor-Bihan, prest d'an emgann a-eneb ar flodad listri nevez-armet, e-noa Sezar lakeet da zond euz an Itali. Evid " kenta rouaned ar moriou ", e oa o brasa emgann war vor da veza ar c'henta hag an diweza. Al listri koad dero, plên o strad, rouz-du teñval korv ar vag, ha dezo pennou-araog uhel, a oa war evez er poullou, o c'hortoz ar mare ma teuje eun avel a-du da c'hweza o goueliou krohen pounner, ha d'o luska. Seblantoud a ree an trec'h beza lod paotred ar Mor-Bihan ; med koueza 'reas an avel, chom a reas al listri difiñv, hag en desped d'an urziou huchet ha d'ar goueliou riset, ne fichent ket eun disterra ; eur zin e oe kement-se evid listri Sezar : kemeret o lañs ganto ha war-bouez o roeñvou, e saillas ar re-mañ war al listri venet hag a oa strewet. E penn ar flodad roman, ennañ paotred akuit, e oa Decimus Brutus a renas an emgann a-eneb listri skañv ar Veneted, na oant ket barreg diouz seurt krogad, eet ma oant er-mêz ouspenn heb kas o roeñvou ganto. Dirag an aod ma oa en e zav warnañ, e selle Jul Sezar ouz an emgann, dezañ ar mor e-giz leurrenn, hag e wele al listri o vond d'ar strad an eil warlerc'h egile, ar goueliou



II

Les Romains en Armorique

Les Romains, déjà maîtres d'une grande partie de l'ouest de l'Occident, s'emparèrent aussi de l'Armorique au milieu du premier siècle avant Jésus-Christ. C'est en 57 avant Jésus-Christ que Publius Crassus, sur ordre de César, soumet les tribus armoricaines. Après une lutte acharnée, celle des Vénètes, la plus fière et la plus forte d'entre elles s'incline devant le nombre des Romains et la supériorité de leurs stratèges. Ces navigateurs habiles si sûrs de leurs fiers voiliers, de leur connaissance du pays et des côtes ne purent résister aux galères de Rome. Des conditions météorologiques défavorables vinrent aggraver la situation. Deux cent vingt navires vénètes avaient pris position dans le golfe du Morbihan, prêts à en découdre contre une flotte nouvellement équipée que César avait dépêchée d'Italie. Pour les " premiers rois des mers " la plus grande bataille navale de leur histoire devait être la première, mais aussi la dernière. Avec leur proue élevée, les coques plates de chêne brun sombre guettaient dans les criques l'instant où une brise favorable gonflerait les lourdes voiles en peau. La victoire sem-

venet o kemer liou an heol o vond da guz. Pa oe klozet an abardaez a-grenn (padet e-noa ar c'hrogad etre ar pederved eur (10 eur) beteg serr-noz), ne oa hini ebed ken euz listri pompaduz ar Gelted e stad da veza moret. Ober a ra Sezar meneg euz daou-c'hant ugent a listri enebour. Ne oe ket stank ar vorêrien a achapas diouz ar maro pe diouz ar sklavelez. En e " Eñvorennoù o tenna da vrezel Galia ", e-neus skrivet Sezar ar gaerra pajennadoù diwar-benn an emgann-ze a harozed a renas kenta broiz Breiz ; merka 'reas dre skrid o gizioù, hag e taolennas ar vro-ze evel nikun en e raog. Echu e oa gand ar vestroni venet, hag e krogas war he lerc'h hini ar Romaned, oc'h en em astenn war veur a gantved.

Dond a reas Naoned ha Roazon da veza kerbennou euz proviñsoù roman ; savet e oe enno kenkizou ha kibellidhoù, diwar ar skwer anavezet. Ruiou ledan a gase euz eul lec'h darempredet d'unan all. Med war ar mêz, e kreiz ar vro, biskoaz n'o-deus bet pleget an dud d'ar vistri nevez. En em denna a rejont en distro, e-barz koajou stank ha didreuzuz, sperejou ha tas-mantou oc'h ober o demeurañs enno, hag eno e renjont eur vuez disterig en o zier-soul euz an amzer goz. Klask a reas ar Romaned skoi spered tud ar vro en eur ober ruiou, poñchou, dourboñchou, en eur zevel plasou-kreñv ha tier pompaduz hed-ha-hed an heñchou ledan ; klask a rejont o redia da vond d'o zantualioù dezo, da zigemer o doueed, o gizioù, o yez, med en aner. Ober a ra ar skridou koz roman meneg euz daou hent darempredet gand an armeoù. Dond a rae an hini kenta euz Tours, o tremen dre Naoned, Rieux (ar Stêr-Wilen) ha Gwened, o skoi neuze war-zu ar gwalarn hag oc'h echui e Brest. E-kichen Rieux, e kaver roudoù hag a zo anad euz an amzer-ze. A-uz d'ar c'hreñvlec'h koz-se ez eus eun tamm melkoni bennag o plava ; bez' emañ ar c'hreñvlec'h war an uhel, tost d'ar Stêr-Wilen herruz hag eonuz, a ree Herius anezi an douaroniourien goz, moarvad : aspadennou euz Romaned, armou ganto, o vont da vrezeli a-eneb ar Veneted. Eus ar Stêr-Liger e teue ive an eil hent, o tremen dre Roazon (Condate : ar Gêr Ruz) hag o tizoud aod an hanternoz diwallet diouz argadennoù ar Zaozon gand mogerioù, evel ma weler e Cesson hag e Pordig.

N'eus ket bet eun disterra monumant savet gand an drouized pe gand ar re deuet war o lerc'h en enor d'an doueed roman. Kavet e vez eur roud bennag koulskoude, med dibaot tre, euz ar pevar-c'hant vloaz m'eo bet ar Romaned ar vistri e Galia hag e Breiz. E lehiou zo, o-deus ar furchadennoù digaset war wel restadoù euz mogerioù roman, dismantrou euz kenkizou hag

blait sourire aux Morbihannais, mais le vent tomba, les vaisseaux s'immobilisèrent et malgré l'ordre de hisser toute la voilure, ils ne bougèrent pas d'un pouce, un signe pour les navires de César qui, à force de rames, foncèrent sur la flotte vénète dispersée. Decimus Brutus commandait des Romains aguerris contre les vaisseaux légers (54) de Vénètes qui n'étaient pas de taille à rivaliser, et qui de surcroît étaient sortis sans rames. Les uns après les autres, les bâtiments sombrèrent sous les yeux de Jules César qui, depuis la rive, assistait au spectacle des voiles vénètes flambant dans le soleil couchant. Quand le jour fut totalement tombé, (la bataille dura de la quatrième heure (10 heures) jusqu'au soir), plus un seul des fiers vaisseaux celtes n'était en état de naviguer. César avance le nombre de deux cent vingt vaisseaux ennemis. Rares furent les Vénètes qui échappèrent à la mort ou à l'esclavage. Dans ses " Commentaires sur la guerre des Gaules ", César consacre ses plus belles pages au combat héroïque livré par les premiers habitants de la Bretagne, il prit note de leurs coutumes et décrit ce pays comme nul autre avant lui. C'en fut fait de la domination vénète à laquelle succéda une domination romaine qui s'étala sur plusieurs siècles.

Les villes de Nantes et Rennes se retrouvèrent dans des provinces romaines, et on y disposa villas et thermes, selon des plans bien connus. De larges rues reliaient les places les plus importantes. Pourtant dans l'intérieur des terres, jamais ce peuple ne s'est soumis au nouvel occupant. Retirée dans d'épaisses forêts impénétrables peuplées d'esprits et de fantômes, la population vivait modestement dans des huttes primitives. Les Romains tentèrent de l'impressionner grâce aux routes, aux ponts et aqueducs, grâce à des forteresses et à des bâtiments somptueux situés au bord de larges routes ; ils cherchèrent à leur imposer leurs propres sanctuaires, leurs dieux et coutumes, leur langue, mais en vain. Les anciens textes romains mentionnent deux routes empruntées par les armées. La première venant de Tours, passant par Nantes, Rieux (la Vilaine) et Vannes, remontant vers le nord-ouest, s'achevait à Brest. Des traces datant de cette époque existent près de Rieux. Une certaine mélancolie plane sur ce vieux fort qui domine les flots tumultueux de la Vilaine, que les anciens géographes appelaient vraisemblablement Hérius : souvenirs de soldats romains en cuirasse combattant les Vénètes. La seconde route qui venait également de la Loire passait par Rennes (Condate : ville rouge) (55) et rejoignait la côte nord protégée des incursions saxonnes comme c'est le cas à Cesson et à Pordic.

euz staladuriou-arme, mein-bez, santualiou ha statuennou euz Gwener, ha kement zo ; puill meurbed eo bet an dizoloadennou greet e Kerskao. Euz naoz ar Stêr-Wilen ez eus bet tennet eun teñzor a dregont mil a beziou-moneiz. E-kichen Brest ez eus bet kavet, warno skeudenn Aleksandr Sever, eur yalc'had dinerou o sevel da gemend-all. Bez' ez eo ar c'hop-sakrifisou aour, hag eñ brudet, kavet e Roazon d'ar 26 a viz meurzh 1774, eun dizoloa-denn euz ar re bresiusa . Evid doare, kavet he-deus amañ relijion ar Romaned eun tamm diazez bennag a-du ganti, mesket he gouenn gand ar gredenn-liezdoue deuet euz bro al Ligured, ha chomet heb beza dinahet gand an drouized. Kement-se a ziskouez peulvan Kernuz dediet da Veurz ha da Verher m'ema o skeudennou warnañ, templ Bakus e Roazon, hag eun templ heñvel gouestlet da Veurz hag a zo, eñ, e Corseul, ha c'hoaz ar freskenn dezi da ano " Trionf Gwener ", a vez gwelet e templ koz Langon-war-Wilen. Diskouez a ra al livadur-ze, hag a zo eun oberenn heb he far, Gwener o tond er-mêz euz an dour. Gand ar furchadennou ez eus bet lakeet e goulou statuennouigou Gwener e-leiz, trawalc'h evid lakaad anad e oa enoret dreist an doueez-se dre amañ, ma'z eus ouspenn ar skeudenn anezi evel doueez ar frouezusted hag ar bugalead. Peurvuia e touge an trevadennou roman, hag e oa stank ar re-mañ el lodenn romanekeet, anoiou o mistri. Bleunia a reas ar c'hultur roman e-doug an tri gantved kenta.

Ren a ree ar Romaned an Arvorig adaleg Lyon. E meur a ano-lec'h e vez kavet hirio c'hoaz ar wrizienn latin. Kemeret e vez evel-se an ano a Sezar gand ar brezoneg dindan meur a stumm, evel Kaër, Haër, Car, Kar, Ker, Her, Aër, Er, h.k.z.. Dond a reas Kariorigum, kêrbenn ar Veneted, da veza Kaëriorec pe Kariorec, ar pezh a zinifi : kreñvlec'h Sezar, kêr roman gal-louduz. Ober a ree ar Veneted euz o bro Bro-Waroc, Bro-Gwaroc, Bro-Gwerc-Broërec, bro Kaër, bro Sezar, bro roman. War-bouez nebeud, ez eo an anoiou-lec'h oc'h echui e -ë, -ac, pe -iac anoiou roman a orin. Diwezatoc'h, ha kement-mañ dreist-oll goude ma enbroas ar Vretoned ha ma teuas ar gristiniez war wel er broiou-ze, e cheñchas an anoiou latin. Diwar testennou latin troet e brezoneg, hag ar re-mañ adtroet diwezatoc'h e latin an Iliz, e teuas a-benn ar fin anoiou ma 'z eo diêz gweled ez int latin a orin. N'eus nemed ar vein goz hag an diellou koz a gement a zigas soñj euz tremen ar Romaned, petra bennag ma 'z eus bet pilet meur a hini euz o zavaduriou gand Kloter, roue ar Franked, en e stourm a-eneb Chramn a oa en em zavet, hag eet da guzad e ti kont Gwened. Nebeud amzer goude ma 'z eas ar Romaned kuit, e oe fin d'o zrevadennou.

Pas un seul monument ne fut érigé par les druides ou leurs successeurs en l'honneur des dieux romains. On rencontre pourtant des traces, rares il est vrai, des 400 ans de domination romaine en Gaule et en Bretagne. Par endroits, les fouilles ont mis en évidence des restes de murs romains, des ruines de villas et d'installations militaires, des sépultures, des sanctuaires et des statues de Vénus, etc. Les fouilles réalisées à Kerscao furent très fructueuses (56). Un trésor de 30 000 pièces de monnaie a été trouvé dans la Vilaine. Près de Brest, on a également découvert une somme tout aussi importante en deniers frappés à l'effigie d'Alexandre Sévère. La célèbre coupe sacrificatoire trouvée à Rennes le 26 mars 1774 est l'un des objets les plus précieux (57). La religion romaine semble avoir ici rencontré un terrain favorable et s'être mêlée de polythéisme d'origine ligure que les druides ne renièrent pas. C'est ce que montrent le menhir de Kernuz (58) dédié à Mars et à Mercure et orné de leurs représentations, le temple de Bacchus situé à Rennes, un temple similaire voué à Mars et situé, lui, à Corseul, ainsi que la fresque intitulée " Triomphe de Vénus " qu'abrite le temple antique de Langon-sur-Vilaine. Cette œuvre unique montre Vénus sortant des flots. Les fouilles ont mis à jour toute une foule de statuettes à l'effigie de Vénus, ce qui prouve que le culte célébré en son honneur était ici fort répandu. S'y ajoute la représentation de la déesse de la fécondité et de la maternité. Les colonies romaines, fréquentes dans la partie romanisée, portaient généralement le nom de leurs maîtres. La culture romaine trouva son plein épanouissement durant les trois premiers siècles.

C'est à partir de Lyon que les Romains gouvernaient l'Armorique. Plusieurs toponymes font aujourd'hui encore apparaître des traces latines. Ainsi le nom de César a été en breton emprunté sous différentes formes, comme Kaër, Haër, Car, Kar, Gar, Ker, Her, Aër, Er, etc....(59). Kariorigum, nom de la capitale vénète, donna Kaëriorec ou Kariorec, ce qui signifie fort de César, ville romaine fortifiée (60). Les populations habitant cette terre vénète la baptisèrent Bro-Waroc, Bro-Gwaroc, Bro-Gwerc-Broërec, pays de Kaër, pays de César, pays romain. Presque toutes les localités dont le nom se termine par ë, ac, ou iac sont d'origine romaine. Plus tard, particulièrement après l'immigration bretonne et l'arrivée du christianisme, les noms latins furent transformés. La traduction du latin en breton, et plus tard, à nouveau en latin d'Eglise, donna finalement des noms dont l'origine romaine était difficilement décelable. Il n'y a que de vieilles pierres et des documents anciens à rappeler encore un peu la présence des Romains, même si plusieurs

Dupouy en e “ Istor Breiz ”, pa gomz euz ar goustad m’eo eet war-raog ar feiz kristen er vro-mañ, a wel aze ar zin penaoz ne oa ket romanekeet an Arvorig a-grenn. Ar zin kenta, anad, o tiskouez e oa deuet ar feiz nevez war wel, a oe, e miz mê 288, merzerinti “ bugale Naoned ”, ar breudeur Donasian ha Rogasian, war urz Maksimian Herkul, keneil da z-Dioklesian. A c’hellfe beza e vefe eet sant Varzin, eskob Tours euz 370 da 397, da visio-ni beteg Naoned ha Roazon, hag e Gwened eo, e penn kenta ar 5ed kantved, e kaver ar c’henta eskob, Padern e ano. En 3de kantved, e krog tud an Arvorig da gavoud pounner yeo ar Romaned war o choug. Bez’ e oa ar zantimant broadel ha lorc’h an dishualded o tihuni, d’ar mare ma oa ar Zaozon, lakeet o c’hrabanou ganto war zaouarou ar Stêr-Elb, ar Stêr-Rhin, hag inisi mor an Hanternoz, o vond war-raog, war vourz o bigi, beteg aochou Breiz, hag oc’h anneza en eun nebeud porziou. Tarza a reas an emzao a-eneb ar Romaned, hag e 409 en em vodas ar meuriadou evid divenn an Arvorig.

de leurs édifices furent détruits par Clotaire, le roi des Francs, dans sa lutte contre Chramn le rebelle (61) réfugié auprès du comte de Vannes. Les colonies des Romains disparurent, peu après leur départ.

Quand il évoque dans son “ Histoire de Bretagne ” la lente pénétration du christianisme en Armorique, Dupouy considère la romanisation incomplète de l’Armorique comme un signe (62). Les premières manifestations tangibles de la foi nouvelle apparaissent lorsqu’en mai 288 Maximien Hercule, un collègue (63) de Dioclétien, fait des “ enfants nantais ”, les frères Donatien et Rogatien, des martyrs. Il semble que Martin, évêque de Tours de 370 à 397, soit venu effectuer ses missions jusqu’à Nantes et Rennes, et c’est à Vannes que l’on trouvera au début du 5ème siècle le premier évêque dénommé Paternus. Au troisième siècle, l’occupation commence à peser aux habitants de l’Armorique. Sentiment national et fierté de l’indépendance apparaissent à une époque où les vaisseaux saxons, après avoir occupé l’Elbe, le Rhin et les îles de la Mer du Nord, atteignent les côtes bretonnes et s’installent dans quelques ports. Les foyers de résistance contre les Romains se multiplient, et les tribus se rassemblent en 409 pour défendre l’Armorique.

III

Ar Vretoned oc'h enbrôa

O stourm evid an dishualded

War enez Breiz-Veur, e talc'h an Angled-Saozon, deuet euz ar sao-heol, da astenn muioc'h mui dalhmad kelc'h o galloudegez, en eur vounta war-dreñv poblou ar c'huz-heol. E-doug lodenn genta ar 6ed kantved eo, a-dra-zur, an hini a zo bet ar muia a strafuill ennañ, dre ma oa ar Romani o plega d'ar poblou jer-man hag o lakaad Stadou nevez da veza ; neuze eo e krogas ar Vretoned, rediet hag en desped dezo, da zivroa en tu all d'ar mor-braz, e gwalarn Galia. C'hoant hag en desped dezo, da zivroa en tu all d'ar mor-braz, e gwalarn Galia. C'hoant ganto da vired o feiz hag o dishualded, ne oa evito nemed eun diskoulm : en em denna e-barz uhelderiou Kerne-Veur, pe neuze klask eun douar nevez en distro diouz an Angled-Saozon, ma c'helljent ennañ mired o relijion hag o c'hustumou. Evel-se eo e teujont en Arvorig pe, spisoc'h, el lodenn-ze euz Galia ma veze greet anezi " Tractus Armoricanus et Nervicanus ", hag e rojont d'an douar-ze an ano a v- " Vreiz vian ". N'ouzom koulz lavared netra diwar-benn divroidigez ar Vretoned, na diwar-benn o darempredou kenta gand an Arvorigiz. Petra e-neus o foulzet da glask tachennou nevez ha brasoc'h ? Re vian e oa o bro c'hinidig ? Mouez ar gwad o galve war-zu tud kar ? Pe ar c'hoant da foeta bro, pe c'hoaz galv ar broiou pell ? Pe marteze ema ar wirionez gand Prokop a Sezare, pa verk en e leor " Brezel ar Goted ", skrivet gantañ e gresianeg war hanter ar 6ed kantved, " e lezas ar rouaned frank gand ar Vretoned, dezo d'he lakaad e gounidigez, al lodenn zisterra euz o rouantelez " ?

Ar mammennou-skrid nemeto oc'h ober ano euz enbrôa ar Vretoned eo ar buheziou sent : kroget ez eus bet d'o skriva adaleg an 9ed kantved hepken. Pehini eo lod ar vojenn ? Hag e pelec'h kavoud amañ ar wirionez istorel ? Gand



III

Immigration bretonne

Lutte pour l'indépendance

La puissance anglo-saxonne s'installe de plus en plus sur la Bretagne insulaire et venant de l'est, elle refoule les habitants de l'ouest. C'est dans la première moitié de ce cinquième siècle, sans doute le plus mouvementé de leur histoire, car l'Empire romain cède le pas aux Germains, que les Bretons contraints et forcés émigrent au-delà des mers dans le nord-ouest de la Gaule. Désireux de conserver leur foi et leur indépendance, ils durent se résoudre à cette alternative : le retrait dans les monts de Cornouailles ou bien la quête d'un nouveau territoire à l'abri des Anglo-Saxons, où ils pourraient conserver leur religion et leurs traditions. C'est ainsi qu'ils arrivèrent en Armorique ou plus exactement dans cette partie de la Gaule que l'on appelait " Tractus Armoricanus et Nervicanus " (64) et qu'ils baptisèrent " petite Bretagne ". Nous ignorons presque tout sur la migration elle-même et sur les premiers contacts avec les Armoricains. Est-ce l'exiguïté de leur patrie qui les a poussés à rechercher de grands espaces, le goût de l'aventure, l'appel du large, ou bien

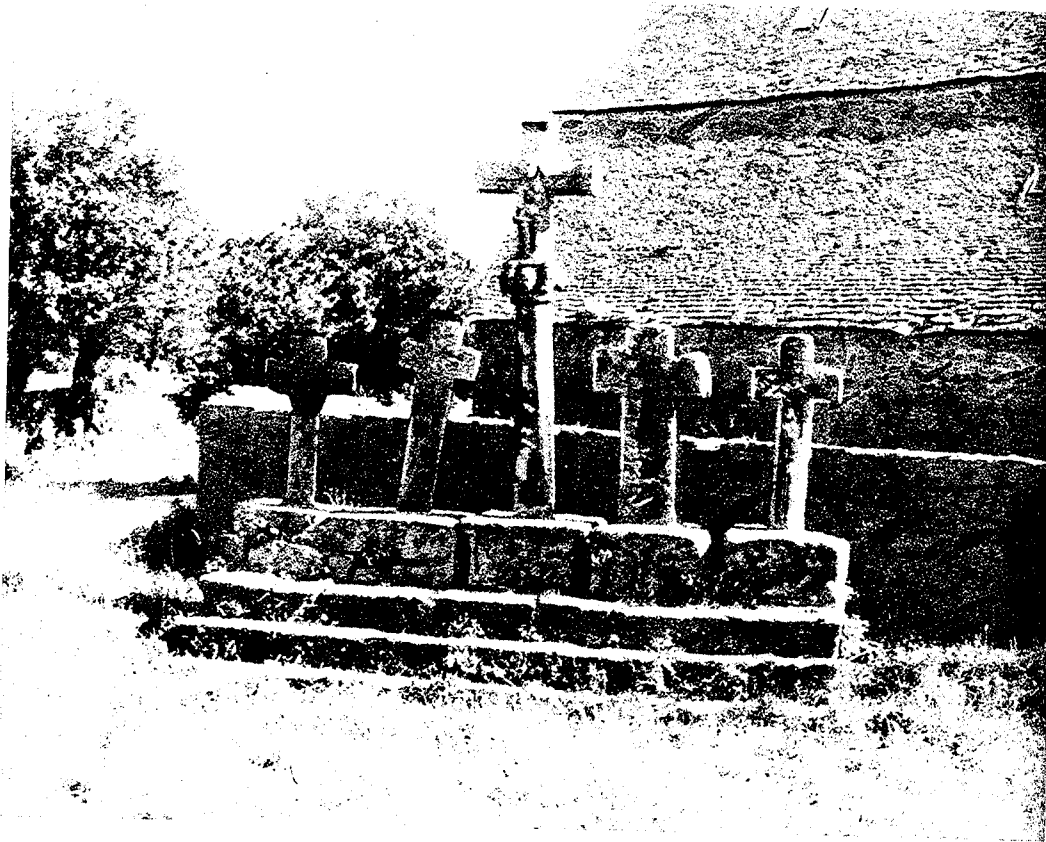
Gweltaz, an istorour nemetañ euz an amzer-ze oc'h ober meneg euz an enbroidi, on-eus eun nebeud munudou diwar-benn an doare m'o deus kemeret o flas war arvor ha diabarz ar vro : “ Ar paour-kêz Bretoned bet espernet gand ar gwalleur-ze, e tapas krog an Angled-Saozon war lod anezo er menezioù ; lod all, rangalonet, a guiteas o bro hag a skoas war o bigi etrezeg eur vro all ; dindan o gouelioù c'hwezet gand an avel, e kanent, n'eo ket kanou paotred ar stur, med ar salm : “ Aotrou Doue, on dilivret e-neus o torn, evel dañvadezed promet d'ar maro, hag e-neus or strewet e-touez ar poblou ”. N'ouzom ket zoken hag-eñ eo bet an enbrôa-ze unan habask, pe e rankas ar Vretoned aloubi o bro nevez dre an armou. An hini kenta o taolenni ar vro-ze eo bet Ermold an Du (Ermoldus Nigellus) : kemer a reas perz, e 818, e krogad Loeiz an den-Doue e Breiz ; en eur vond krenn a-walc'h a-du gand ar Franked, e tastumas roudou an istor nevez c'hoarvezet, hag e kanas meuleudi tro-vrezel ar Franked en eun epopeenn vraz : “ Carmen de rebus gestis Ludovici Pii ” (barzoneg diwar-benn kement e-neus greet Loeiz an den-Doue). Ar gwerzennou amañ da heul a lenner diwar-benn donedigez ar Vretoned : “ Ar bobl-ze (ar Vretoned), o tond eus harzou ar bed war o bigi dister, enebour d'ar Franked trec'h, a glaskas repu e bro ar C'halianed. Paour hag ezommeg evel ma oant, e oent broustet gand ar gwaennou beteg an aod galian. Pa oent bet badezet, e voe roet dezo douarou da veza o bro, ha da veza kresket. Med a-boan kavet ar zioulder ganto, e krokjont da glask afer ouz o ostizidi, d'ober brezel dezo : ar gwad a lakjont da redege a oe ar priz euz o anaoudegez-vad. Tapet e oa ar Franked e lec'h all e-barz brezelioù a vrasoc'h pouez, setu perag e oe daleet e-pad meur a vloavez da suja ar vro-ze. E-keid-se, pell diouz kaoud o gwalc'h gand an douarou o-doa bet, e talhe ar Vretoned da frankaad o domani ”.

Gand ar “ zent-se ”, tud estren, eo bet diazezet ar c'henta trevadennou frammet. Ar ragger *tre*, a gaver hirio c'hoaz e meur a ano lec'h e Breiz, a dalvez kement ha kêriadenn. *Lann* ha *loc* (*locus*) a verk ar penitiou bian, ma 'z eo bet savet en-dro dezo poblad ar bourhadennou kenta. *Plou* (*plebem*) a dalv parrez... Rouaned ha priñsed kenta Breiz evel Alwandus, Rivod, Konomor, Maelok, Withur, Judual, h.k.z... ma vez adkavet o anioù ken aliez e “ buhezioù ar zent ”, ema o flas muioc'h er vojenn eged n'ema en istor. Bez' e oa koulskoude, e 461 dija, eun “ eskob ar Vretoned ”, hag a gemeras perz e senediliz Tours. E 470, er Berry, ez eo trehet gand ar Wisigoted an 12 000 a Vretoned a oa Riotim en o fenn. E-penn kenta ar 6ed kantved, e rankas ar Vretoned plega d'ar Franked ; e-pad pell avad e harzas outo re ar c'hreisteiz. Warok, hag a oa bet trec'h e meur a emgann, o-doe bec'h gantañ armeadoù Chilperik ha

les liens du sang ont-ils parlé? Au milieu du 6ème siècle, Procope de Césarée écrit dans sa “ Guerre des Goths ”, rédigée en grec, que les rois francs laissèrent aux Bretons le soin de coloniser les contrées les plus désolées de leur royaume. A-t-il raison ?

Les seules sources que nous possédons sur l'immigration bretonne sont les vies de saints consignées à partir du 9ème siècle seulement. Quelle est la part de légende ? Quelle est la part de vérité historique ? Gildas (65), le seul historien de l'époque à faire mention de la chose, nous a laissé quelques détails sur leur installation en zone côtière et à l'intérieur du pays : “ ... Les pauvres Bretons qui furent épargnés par cette catastrophe furent en partie capturés par les Anglo-Saxons en zone montagneuse... d'autres durent quitter leur pays à bord de leurs navires cinglant à travers les mers, entonnant non pas les chants des hommes de barre, mais le psaume : “ Seigneur, ta main nous a délivrés, tels des moutons voués à la mort, elle nous a dispersés dans le monde ” (66). Nous ne savons même pas si cette immigration s'est déroulée de manière toute pacifique, ou bien si les Bretons se rendirent maîtres par les armes de leur nouvelle patrie. Participant en 818 à la campagne de Louis le Pieux en Bretagne, Ermold le Noir (Ermoldus Nigellus) fut le premier à décrire ce pays, non sans prendre le parti des Francs, et à recueillir des impressions toutes fraîches. Il glorifia ces derniers dans une grande épopée “ Carmen de rebus gestis Ludovicii Pii ” (Poèmes sur les faits et gestes de Louis le Pieux) (67). Il y évoque les Bretons en ces termes : “ Ce peuple victorieux, arrivant du bout du monde à bord de ses frères vaisseaux, vint chercher asile auprès des Gaulois. Nécessiteux comme ils l'étaient, ils furent jetés par les flots sur des rivages gaulois. Une fois baptisés, ils reçurent des terres sur lesquelles ils purent s'installer à leur aise. Mais, à peine établis, ils se mirent à guerroyer, à se quereller avec leurs hôtes, que pour toute gratitude, ils affrontèrent dans des combats sanglants. Les Francs étaient impliqués ailleurs dans des conflits plus importants, et pour cette raison la soumission du pays fut différée pendant plusieurs années. Pendant ce temps les Bretons ne se contentant point des territoires qui leur avaient été attribués poursuivirent leur conquête ”.

Ces “ saints ”, des étrangers, ont créé les premières colonies structurées. Le préfixe *tre*, présent encore aujourd'hui dans de nombreux noms de lieux en Bretagne, désigne un hameau (68). *Lan* et *loc* (*locus*) désignent de petits ermitages autour desquels se sont constituées les premières communautés villageoises. *Plou* (*plebem*) signifie paroisse. Les premiers rois et princes bretons



Les cinq croix granitiques de Ploubezre

Gontran. E 578, e tapas krog e kêr Wened hag ez eas tre beteg genou ar Stêr-Liger. Rannet e oe ar vro e *plou*-iou hag e *lann*-ou : evel-se eo e oe euz Plougastell, Lambaol, h.k.z. Dond a reas *tref* da veza eul lodenn euz ar *plou*-. Ne vez ket kavet ar rannadurioù kelt-se e kornioù-bro Roazon ha Naoned, aloubet eun nebeud kantvejou war-lerc'h. Dre eno n'eus ano kêr ebed na parrez ebed o krog gand *Plou*- pe *Lann*-. Noblañs Vreiz eo, hag hi diwezad, a roas he c'harakter d'al lodenn-ze euz Breiz. Rannet e voe Breiz e teir lodenn frank a-walc'h : Domnonea, aochou an hanternoz ; Kerne, ar c'hornad-bro tro-dro da Gemper ; Bro-Ereg, ar rannvro etre Gwened ha Naoned.

Bez' e oe mare ar Verovinjianed unan arvaruz hag unan a emzavadegou, ha ma 'z eo gwir n'o-deus ket ar poblou eüruz a istor, neuze e rank beza gwir

comme Alvandus, Rivod, Conomor, Haelok, Withur, Judual etc..., dont les noms reviennent dans les " Vies de saints ", appartiennent davantage à la légende qu'à l'histoire. En 461, un " évêque des Bretons " participe à un concile à Tours. En 470 les Wisigoths battent dans le Berry 12 000 Bretons conduits par Riothime. Les Bretons durent donc se soumettre aux Francs au début du sixième siècle, ceux du sud par contre résistèrent longtemps. Warok qui était sorti vainqueur de maints combats, donna beaucoup de fil à retordre aux armées de Chilpéric et de Gontran. Il s'empara en 578 de Vannes et s'avança jusqu'à l'embouchure de la Loire. On divisa le territoire en *plou* et en *lan* : ainsi naquirent Plougastel, Lampaul etc.... *Tref* désigne une partie du *plou*. Ces subdivisions des Celtes ne se rencontrent pas dans les régions de Rennes et Nantes, conquises quelques siècles plus tard. L'on n'y rencontre aucun nom de ville ou de commune commençant par *Plou* ou *Lan*. La Bretagne se divisa en trois régions principales, à savoir la Domnonée, c'est à dire la côte nord, la Cornouaille autour de Quimper, et le Broerec entre Vannes et Nantes (69).

L'époque des Mérovingiens fut pour la Bretagne celle des incertitudes, des soulèvements, et s'il est vrai que les peuples heureux n'ont pas d'histoire, les Bretons ont, durant cette période agitée, posé les fondements de leur avenir. L'année 632 voit la Bretagne s'installer dans l'indépendance, mais pourtant trois villes, Rennes, Nantes et Vannes demeurent aux mains des Francs. Celles-ci se soulèvent contre leur adversaire Pépin le Bref qui les asservit après avoir fait marcher contre elles une grande armée. Le résultat n'est pourtant pas satisfaisant. La seconde moitié du 8ème siècle demeure une période obscure. Charlemagne qui monte sur le trône ne se contente pas de soumettre les Vénètes comme l'avaient fait les généraux de Pépin. En 786, il ordonna à son sénéchal Audulf d'occuper la Bretagne, il poursuivit les Bretons jusque dans les régions les plus retirées, fit raser des forteresses, incendia les forêts, et prit plusieurs princes en otages pour les faire comparaître devant la diète de Worms. La paix fut obtenue à ce prix. En 779 (70), la Bretagne connut une nouvelle campagne conduite par le comte Wido. A Charlemagne qui venait de guerroyer contre les Saxons, il remit les armes des princes bretons soumis, armes portant le nom de leurs propriétaires. Mais le calme fut de courte durée, et en 809 la haine donna lieu à une nouvelle révolte. Perdant patience, Charlemagne donna l'ordre d'anéantir tout ce qui lui faisait obstacle. C'est seulement à ce prix qu'il fit des Bretons les instruments dociles de sa politique. Des guerriers bretons combattirent sous les ordres des comtes francs de Vannes et de Nantes. On voit apparaître les noms de Milon, Ogier, Roland (71), célèbres chevaliers toujours

he-deus pobl ar Vretoned, e-pad an amzeriou trubuillet-se, diazezet he amzer da-zond. Er bloaz 632 he-doa Breiz perhennet he dishualded, teir gêr koulskoude, Roazon, Naoned ha Gwened o chom e dalc'h ar Franked. En em zevel a ra ar c'hêriou-ze, nebeud amzer goude, a-eneb Pepin ar Berr, o enebour ; dond a ra hemañ e penn eun arme vraz, d'o zuja. Med n'eus ket tu da veza laouen gand an diskoulm. Eur mare teñval meurbed ez eo eil lodenn an 8ed kantved. Pignad a ra Charlez-Veur war an tron ; n'eo ket trawalc'h dezañ lakaad ar Veneted da blega, evel m'o-doa greet jeneraled Pepin. E 786, e roas urz d'e zenechal Aodulf da ahubi Breiz ; redeg a reas war-lerc'h ar Vretoned beteg ar c'hornadoudouar ar muia en distro ; lakaad a reas divogeria ar c'hreñvlehiou, tana ar c'hoajou, tapoud krog en eun nebeud priñsed evel ostajou hag o c'has dirag barnerien dieta Worms. Diwar-goust kement-se, dre heg, e oe tizet ar peoc'h. E 799, ema ar c'hont Gwion e penn eun arme evid mond da aloubi ar vro endro. Gouest e oe da lakaad ouz treid Charlez-Veur, hag e oa o tond euz eun drovrezel er Saks, armou ar briñsed vreton bet bazyeoet, armou ma oa skrivet warno anioiu ar vrezelerien o-doa douget anezo. Ne badas ket gwall bell an diskrog-se, hag e 809, e tirollas ar gasoni en eun emzavadeg all. Koll a reas Charlez-Veur pasianted, hag e roas urz da waska kement a oa war e hent. Evel-se hepken eo e teuas a-benn d'ober euz ar Vretoned sujidi reiz ouz e bolitikerez. Soudarded euz Breiz a reas ar brezel e-barz arme konted frank Gwened ha Naoned. Bez' ema o tond war wel anioiu Milon, Ogier, Roland, ar varheien vrudet-se, hag a zo beo dalhmad er marvailhou hag en epopeennou kanet gand ar varzed : eur reñk uhel o-deus er gwerziou-meur. Med dalhmad hag heb ehan o-deus klasket ar Vretoned adkavoud frankiz ha dishualded, hag ez eo chomet kement-se eur merk paduz euz o gouenn. Istor Breiz ez eus anezañ eun heuliad a emzavadegou, bian ha braz, re ar bloaveziou 786, 799 ha 811, hag hini Morvan en 818, hini Gwiomar e 825. Klask a reas mort Loeiz an den-Doue eun diskoulm a beoc'h d'ar bec'h savet etre ar Vretoned hag eñ. E 819, e oe anvet Nominoe kont Gwened gand ar roue Loeiz ; e 826 e teuas zoken da veza, war e c'houlenn, duk Breiz. Reiz, ha didrouz, e plegas da urziou ar Franked ; anezañ e-unan e vougas en e vro tan an emzavadegou bian o c'hweza en-dro dalhmad. Mervel a reas Loeiz e 840 : soñjal a reas Nevenoe e oa deuet an eur a oa eñ o c'hortoz e don e galon, sioul, ha keid-all a oa ! Kemer a reas ar armou, hag e 845 e oe trec'h, en eun doare dreist, war Charlez ar Moal en emgann a enebas an diou arme, e-tal manati Ballon, war vord ar Stêr-Wilen. Dond a reas Gwened, kêrbenn Nevenoe, da veza breizeg, hag e plas ar pevar eskob frank, e lakeas eskibien euz Breiz. Diwar an trec'h-se e teuas Breiz da veza eur vro dishual. Da Nevenoe eo ez eur dleour ma 'z eus bet eus eur Stad vreton ; eñ eo a

vivants dans les légendes et les épopées et occupant une place importante dans les chansons de geste. Encore et toujours, les Bretons ont cherché à retrouver liberté et indépendance et cela demeure un trait permanent chez eux. L'histoire bretonne fait état d'insurrections plus ou moins importantes, conduites par Morvan (72) en 786, 799, 811, 818, par Guiomar en 825. Louis le Pieux chercha à tout prix à se montrer pacifique envers les Bretons. En 819 il nomma Nominoë comte de Vannes, et même duc de Bretagne en 826. Docile aux injonctions des Francs, celui-ci réprima en personne les petits foyers d'insurrection jamais éteints dans le pays. A la mort de Louis en 840, Nominoë pensa que l'heure qu'il attendait en secret et en silence avec tant d'impatience était venue. Il prit les armes et remporta en 845 une victoire éclatante sur Charles le Chauve, près du monastère du Ballon, sur les bords de la Vilaine. Vannes, la ville de Nominoë, devint bretonne, et il remplaça quatre évêques francs par des évêques bretons. Cette victoire valut à la Bretagne son indépendance. C'est Nominoë qui fonda l'Etat breton, qui lui conféra son caractère national et consolida son indépendance, qui mit tout en œuvre pour assurer son avenir à l'intérieur comme à l'extérieur. Sans lui, la Bretagne aurait cédé sous les coups de boutoir des Normands ou des autres rivaux. Sans lui, la Bretagne, les Bretons et leur langue auraient disparu, sans lui la Bretagne n'aurait plus eu de vie propre. Il a assis les fondements du royaume, son épée en a tracé et consolidé les frontières. Il a, le premier, régné sur l'ensemble des Bretons. Profitant en 849 de l'absence de Charles le Chauve qui séjournait en Aquitaine, il engagea à nouveau les hostilités en 850 et s'empara de Nantes, Rennes et Retz (73). Il mourut soudainement au faîte de sa gloire.

En 851, son fils Erispoë battit Charles le Chauve et l'obligea à lui laisser les territoires conquis par son père. Coutances et Avranches vinrent s'y ajouter sous le règne de son successeur. Sans son œuvre de consolidation, le pays n'aurait pas pu, lors des siècles qui suivirent, exercer de résistance aussi forte ; et plus tard les dissensions entre princes bretons, tout particulièrement entre ceux de Rennes et Vannes, ne l'affaiblirent pas. On s'achemina même vers un partage du royaume de Bretagne entre Pascuiten, le comte de Vannes et Gurvand le comte de Rennes. Pourtant Alain, le successeur de Pascuiten, réussit non seulement à anéantir les Normands en 890 près de Questembert, mais encore à préserver, presque vingt années durant, le pays de nouvelles incursions. Cela lui valut à juste titre le surnom de " père de la patrie " et c'est seulement en 907 que les Normands tentèrent de reprendre pied à l'embouchure de la Seine, d'où, en 909, ils lancèrent leurs incursions vers la Bretagne. Arrivant

roas dezi he c'harakter broadel, a startaas he dishualded, a reas kement a oa red evid ma vefe anezi en amzer da-zond, ken en diabarz, ken en diavêz. Panevetañ, he-defe roet penn dindan freilladou ar Normanted ha kevezerien all, eet e vefe da get. Panevetañ, ne vefe mui euz Breiz nag euz Breiziz, nag euz ar brezoneg, nag euz eur vuez en he fart he-unan evid Breiz. Diazezet e-neus rouantelez Vreiz ; gand e gleze e-neus treset ha starteet he harzou, hag a zo c'hoaz he re en deiz a hirio. Nevenoe eo ar c'henta priñs hag a zo bet evid ren war ar Vretoned, oll gwitibunan. E 849, oc'h ober e vad euz eur veaj he-doa kaset Charlez ar Moal beteg Bro Akitên, e lakeas an dorn war Roazon, Naoned ha Bro-Rêz. Mervel a reas a-daol-trumm e barr e c'hloar.

E 851, e oe fêzet Charlez ar Moal gand Erispoe, mab Nevenoe, ha rediet da lezel gantañ an douarou e-noa gounezet e dad. Staga a reas c'hoaz e vab-bian Coutances hag Avranches ouz ar re-mañ. Paneved labour-startaad Nevenoe, n'he-defe ket gellet ar vro en he fez, e-doug ar c'hantvejou war-lerc'h, diskouez ken kreñv harzerez ; ha diwezatoc'h, en desped da briñsed Vreiz o tala an eil re ouz ar re all, dreist-oll re Roazon ha re Wened, ne oe ket gwanneet ar vro. Dond a rejod zoken hag e oe rannet rouantelez Vreiz etre Paskweten, kont Gwened, ha Gervant, kont Roazon. Koulskoude, Alan, deuet war-lerc'h Paskweten, a zeuas a-benn, n'eo ket hebken da beurzistruja an Normanted e-kichen Kistreberh, med ouspenn, da ziwall ar vro diouz argadennoù all e-pad tost da ugent vloaz. Gand gwir abeg eo e oe roet dezañ an titr a d-" tad ar vro ". N'eo nemed goude e varo, e 907, eo e klaskas an Normanted adkemer troad e genou ar Stêr-Sên, hag ahano, e 919, distaga o argadennoù war-zu Breiz. Dond a rejont ha klask aloubi ar vro en eur zond enni dre ar mor ha dre an Normandi. Seblantoud a ree d'ar Vretoned e welent bloaweziou teñval ar 5ed kantved o tond en-dro, hag e kredent e vefe red dezo kuitaad o mammvro evid beza diwallet diouz bagadou an Normanted. Stank e oe re an noblañsou a yeas da glask repu e Bro-Zaoz ; kement-se a reas ive Matuedoe, mab-kaer d'ar roue Alan. E-keit-se, e-barz ar vro, ez eus bet klasket meur a wech tala ouz an Normanted. En aner e oe. Beteg ma teuas en-dro euz Bro-Zaoz Alan Baro-Kamm, mab da Vatuedoe, hag a vodas an oll Vretoned a jome c'hoaz, e-sell da gempenn eur brezel braz a zieubidigez. E 939 e krogas hemañ, hag e echuas daou pe dri bloaz diwezatoc'h, goude ma oe kemeret kêr Naoned. Bountet e voe evel-se an Normanted e-mêz euz Breiz. Ne oe unanet ar vro avad nemed kant vloaz war-lerc'h, dre ma oa, etre arhvistri Roazon ha Gwened, tabutou diwar-benn gwir ar reñk-kenta, hag e troe ar re-mañ da fall, beteg kaouadou taer a warizi. Neuze e teuas mare an Dalc'h, ha gantañ e oe troet eur bajenn all euz istor Breiz.

par la mer, et de Normandie par la terre, ils cherchèrent à conquérir le pays. Pour les Bretons, les sombres années du cinquième siècle semblaient revenues ; il leur faudrait, pensaient-ils, quitter leur patrie pour se mettre à l'abri des hordes normandes. Nombreux furent dans l'aristocratie ceux qui prirent la fuite à destination de l'Angleterre, comme Matuedoë, gendre du roi Alain. Pendant ce temps, l'on tenta vainement à diverses reprises de contrer les Normands, jusqu'à ce que, de retour d'Angleterre, Alain Barbetorte, fils de Matuedoë, ne réunisse tous les Bretons restants afin de préparer une grande guerre de libération. Celle-ci débuta en 939, pour s'achever deux ou trois ans plus tard par la prise de Nantes. Il chassa ainsi définitivement les Normands de Bretagne. L'unification s'acheva seulement cent ans plus tard, à cause de querelles de préséance opposant les maîtres de Rennes et de Nantes et qui tournèrent en méchantes jalousies. Le début de l'époque féodale marqua une nouvelle page de l'histoire bretonne.

IV

Mare an Dalc'h

Diemgleo etre tiegeziou Bleiz ha Montfort

Ar pezh a verk ar mare-mañ dreist-oll eo politikerezh an dimeziou ha tabutoù ar susit. Priñsed a reñk izel med gallouduz a oa e penn eur re bennag a gêriou en distro hag a greñvlehiou. Krignet e oa an oll gand ar warizi hag ar c'hoant kreski o galloud. Evel-se e oa kont gand Maen e Foujerez, gand Riwallon e Kombour ha Vitre, gand Harskouët e Bro-Rêz ; heñvel e Sant-Brieg gand Herve ha Katwallon. A-hed an 11ed ha 12ed kantved e weler o vleunia buan e Breiz ar spered hag ar gizioù marhegour. Sevel kastelloù-meur ha tourioù uhel a veze greet, ma vez gwelet en deiz a hirio c'hoaz dismantrou anezo e Foujerez, Kombour, Brest, Kastell-Briant, Josilin ha damdost da Zinam.

An teir gontelezh a Roazon, Kemper ha Naoned e oa heligenta etrezo evid ober pompadoù, hag ar re-mañ a veze dispaket frank. Stok ouz Breiz e oa diou Stad gallouduz, an Normandi hag an Añjou ; eun afer a skiant vad e oa klask beva e peoc'h ganto. Eul lod kaer a Vretoned a gaver o kemer perzh e kement a embregas an Normanted a-fed brezel ; stourm a rejont en o c'hichenn pa voe kemeret Naplez ; bez' e oa anezo beteg an drederenn zoken euz an arme kaset gand Gwillerm an Alouber beteg Bro-Zaoz. Brezeli a reas, a-eneb ar Zaozon skoaz-ouzh-skoaz, Bretoned, Normanted, Gallaoued hag Alamanted.

Kreski a reas dalhmad galloud ha levezon tiegezh Añjou. Eun heritaj kaer e-noa bet Herri Plantagenêt a-berz e vamm ; dimezi a reas ouspenn gand pennherezh Poitou ha Gaskogn. Gronnet e oa Breiz a bep tu, pe dost, gand douarou ar priñs-se, c'hoant gantañ kreski e c'halloud : red e oa dezi soñjal e peb mare he-defe da c'houzañv argadennoù hennez, hag a dapas krog war Naoned ive ; red e oe dezañ asanti c'hoaz ma timezfe e vab Jafrez gand Konstañs, merc'h d'an duk Konan IV, ha pennherezh Breiz. Diwar an dimezi-ze e teuas war an douar



IV

L'époque féodale

La querelle des Blois et des Montfort

Cette époque se caractérise avant tout par les mariages et les guerres de succession. Des princes petits mais puissants étaient installés dans les villes et places fortifiées. Jalousies et appétits de puissance étaient omniprésents. Tel était le cas pour Maen à Fougères, Riwallon à Combourg et Vitré, pour Harscouët à Retz, pour Hervé et Catwallon à Saint-Brieuc. La chevalerie connaît aux 11^{ème} et 12^{ème} siècles un essor rapide en Bretagne. On construit des châteaux forts et des tours élevées, dont on trouve encore aujourd'hui des vestiges à Fougères, Combourg, Brest, Chateaubriand, Josselin et à proximité de Dinan. Les trois comtés de Rennes, Quimper et Nantes, étalant tout leur faste, rivalisaient de magnificence. La Normandie et l'Anjou s'étendaient jusqu'aux portes de la Bretagne, et la sagesse commandait de vivre en bons termes avec ces puissants voisins. Des Bretons participèrent à toutes les grandes entreprises conduites par les Normands, ils se battirent à leurs côtés

eur mab, ma oe roet dezañ da ano n'eo ket Herri evel ma c'hoantee e dad-koz, med eun ano karget a bromesaou, Arzur. Diwan braz a lakeas ar Vretoned ennañ. Evel haroz broadel, e-noa da gemer eur wech c'hoaz eur reñk uhel e istor o bro. Poueza a reas Herri II evid ma vefe roet d'ar bugel an ano a Herri ; Breiz avad, en eur joaz Arzur, ne blegas ket, beo enni c'hoaz ar memor euz ar roue Arzur, diazezeur an Daol Grenn, karet gant ar bobl, pennharoz ar mojen-nou broadel. War o meno, e oa an Arzur yaouank-se da veza, er stourm a-eneb ar Zaozon hag a-eneb o c'hoant kreski o galloud, skeudenn an harozed vreton oc'h en em zevel hag o trehi ; lakeet e oa dezañ, evel Arzur er 6ed kantved, dond a-benn euz an enebourien zaoz. Abaoe ma oa bet trec'h en e stourm a-eneb argadennoù an Angled-Saozon, e oa deuet ar roue Arzur da veza eun haroz broadel, hag o-doa ar Vretoned savet en-dro d'e ano e-leiz a vojennou hag a varvaillou. Pa erruas ar Vretoned e Bro-Zaoz, en 10ed kantved gand Alan Baro-Kamm, pe en 11ed kantved gand Gwillerm an Alouber, e kavjont eno ar c'hanou koz harozel-ze, o-doa evito diwar neuze eun dalvoudegez euz ar re vrasa. Kemeret o-doa evel tud euz o famill Arzur, Gauvain, Tristan, Yvain, ha marhegourien all an Daol Grenn, ar gomandonez Morgan hag ar barz Marzin ; an taoliou kaer o-doa greet a oe lakeet ganto evel c'hoarvezet en o bro, e Penmarc'h, pe e koad braz kenta-oll Brekilien, e-kichen Pempont (Il-ha-Gwilen). Nebeud amzer goude ma oent embannet war-dro 1225, romantou an Daol Grenn e oe buan sellet outo, a-drugarez da Lancelot du Lac, evel eur melezour euz ar bed kourtez, euz an doareou-beva kourtez, hag eur skwer evid epopeennoù all.

Eun eil Arzur e oa an Arzur yaouank da veza. Pa varvas e eontr Richard Kalon Leon, e klaskas pignad war dron Bro-Zaoz. Mond a reas da vrezeli a-eneb Yann Dizouar, hag e tapas krog e kastell Mirebeau, er Poitou. War-lerc'h eun taol yud divalo, e oe roet d'e enebour, toullbahet e Falaise, ha goude-ze e Rouan. Klask a reas Yann Dizouar, dre veur a zoare, lakaad Arzur d'ober dilez euz e wiriou ; en aner e oe. Eun nebeud miziou war-lerc'h, e roas ar roue an urz d'e zrouglaza. Hervez danevellou-pobl a zo, e-nefe lazet anezañ gand e zaouarn-efñ. Dre eun nozvez a viz eost, e oa o vageal gantañ war ar Stêr-Sên, pa lazas anezañ a daoliou kleze, hag e stlapas e gorf en dour. Sonet e oa glaz esperañsou braz ar Vretoned. Brasaad a reas, war-lerc'h maro Arzur, plijusted Breiz e kalon ar C'hallaoued. Glaharet e oe ar Vretoned gand ar c'helou euz maro o haroz. Gouelet e oe Arzur gand an oll re o-doa fiziet amzer da-zond o bro e-barz trehiou ha buez ar brezelour yaouank : hemañ, trehet, e oa e gorf eun tu bennag e strad ar Stêr-Sên. Gand eun dra hepken e oa gwallzammet kalon an

lors de la conquête de Naples, allant jusqu'à constituer un tiers des troupes que Guillaume le Conquérant conduisit vers l'Angleterre. Bretons, Normands, Français et Allemands combattirent l'Anglais côte à côte (74).

La maison d'Anjou gagna en puissance et en influence. Ayant hérité de sa mère, Henri Plantagenêt (75) épousa de surcroît l'héritière du Poitou et de la Gascogne. La Bretagne, qui était presque totalement entourée par les possessions d'un souverain avide de puissance, était à la merci de ce prince qui s'empara également de Nantes et obtint que Constance, fille de Conan IV de Bretagne et héritière de ce dernier, épousât son fils Geoffroi. De cette union naquit un fils qui, contrairement à la volonté de son grand-père, ne reçut pas le prénom d'Henri, mais celui, prometteur, d'Arthur. Les Bretons fondèrent en lui de grands espoirs. Héros de la nation, il devait entrer dignement dans l'histoire. Henri II insista pour qu'on le prénomme Henri, mais les Bretons choisirent Arthur, en hommage à Artus (76), populaire héros légendaire à l'origine de la Table Ronde. A leurs yeux, dans le combat contre les appétits de puissance anglais, le jeune Arthur devait incarner la lutte héroïque et la victoire ; il devait, à l'instar d'Artus au 6ème siècle, venir à bout des incursions anglaises. Les succès du roi Artus remportés contre l'envahisseur anglo-saxon avaient fait de lui un héros national, et les Bretons avaient tissé une multitude de légendes autour de sa personne. Lorsque les Bretons, conduits au 10ème siècle par Alain Barbetorte ou au 11ème par Guillaume le Conquérant, se rendirent en Angleterre, ils trouvèrent ces vieux chants héroïques qui avaient maintenant pour eux une valeur toute particulière. Ils s'étaient approprié Artus, Gauvain, Tristan, Ivain et les autres chevaliers de la Table Ronde, ainsi que la fée Morgane et Merlin le barde ; ils situèrent leurs exploits chez eux à Penmarc'h, ou dans la grande forêt de Brocéliande près de Paimpont (Ille-et-Vilaine). Après leur parution vers 1225, les romans de la Table Ronde furent rapidement considérés, par l'entremise de Lancelot du Lac, comme le reflet de l'univers courtois et comme des modèles pour d'autres épopées.

Le jeune Arthur devait devenir un second Artus. A la mort de son oncle Richard Cœur de Lion, il chercha à monter sur le trône d'Angleterre. En guerre contre Jean sans Terre, il s'empara du château de Mirebeau dans le Poitou. Victime d'une lâche trahison, il fut livré à son adversaire, emprisonné à Falaise, puis à Rouen. Jean sans Terre chercha vainement par tous les moyens à obtenir d'Arthur qu'il renonce à ses droits. Quelques mois plus tard, le roi donna ordre de l'assassiner. Selon certaines sources populaires il l'aurait tué de sa propre

oll Vretoned : penaoz harz muntrez o haroz da lakaad e grabanou war ar vro ? Alese eo e krogjont da dostaad ouz Bro-C'hall.

Sevel a reas Breiz en he fez a-eneb ar Zaozon ; ha dre ma oa Eleonor, c'hoar Arzur, dalhet prizoniadez gand he eontr Yann a Vro-Zaoz, e tivizas priñsed Vreiz tala a-grenn ouz ar roue-ze ; dismantra a reas hemañ Foujerez, ha lakaad an tan e iliz-veur Dol. Mond a reas ar Vretoned beteg an Normandi, hag heb dalea gwall bell dirag kastell-meur Menez-Mikêl-an-Normandi n'halled ket kemer, ez ejont dezañ dre lakaad an tan ennañ, ma ne jomas anezañ nemed eur bern ludu. Trec'h e oant, diwar-goust eun emgann kriz ha didruez. A-unan gand arme Filip Aogust, e kemerjont Avranches, ha goude-ze Rouan, ar gêr-mañ o veza bet e-pad pell kêrbenn ar briñsed normant, enebourien touet ar Vretoned. Gwelet a-walc'h a ree roue Bro-C'hall galloud Breiz o kreski, hag e klaskas, war-bouez lubanerez a bep seurt, tomma outañ ar vrezelerien dispart-se, hag o lakaad da zond a-du gantañ. Dimezi a reas evel-se Alis, eun hanter-c'hoar da Arzur, gand eur paotr kar dezañ, Pêr a z-Dreux, lesanvet Falskloareg (1213-1237), euz famill Loeiz an Teo. Petra bennag ma oa yaouank - c'hwec'h vloaz warnugent -, e oa anezañ eur priñs donezonet-kaer, douget d'ar varzoniez ; greet e-noa e studi e Skol-Veur Bariz. C'hoant gantañ da greski e c'halloud ha da uhellaad, ez eas euz tu ar Zaozon evid stourm a-eneb an eskibien, an abaded hag an aotrounez ; dre ze end-eeun avad, en em gavas o stourm ive a-eneb ar roue hag e vamm, Gwenn a Gastilla, hag a reas o zeiz gwella evid dond a-benn anezañ. Ar pezh a c'hoarvezas eo e oe kresket galloud priñsed Vreiz, med red e oe dezo anzav aotrounñez roue Bro-C'hall.

Sioul hag eüruz e oe evid Breiz ar c'hantved a zeuas war-lerc'h. Feal d'he emgleo gand Bro-C'hall, e lakeas e dorn ar roue he gwella brezelerien, he gwella harozed evid tala ouz ar Zaozon hag ar Flamanked. E meur a geñver, e reas vad d'ar vro ar politikerezh-se. E 1309, en em vodas evid ar wech kenta, e Ploërmel, ar briñsed, an eskibien, an abaded ha kannaded ar c'hêriou, evid kenta diazevou eur Vreiz kengevredet. Dindan ren an duk Yann III, e vleunias Breiz eun tamm bennag. Ar c'hêriou, dreist-oll ar porziou, hag ar zeziou-eskop-ti, e kreskas o galloud hag an tu plijuz anezo. Savet e oe manatiou, penitiou hag abatiou, e-leiz. Bez' ez eo evel-se iliz Intron-Varia Bear savet gand ar sistersianned, an hini genta e Breiz e stil goteg. Da venegi c'hoaz Karnoed, tost da Gemperle, Bodgwenn, e eskopti Sant-Brieg, ha meur a hini all.

Mibien o tond euz famillou nobl, ha meur a hini, speredeg, o tond euz famillou peizanted, resevet ganto o c'henta kenteliou latin en eur skol-abati, a

main. Les deux hommes naviguaient en bateau sur la Seine par une nuit d'août (77), et le roi, après l'avoir abattu d'un coup d'épée, jeta son cadavre dans le fleuve. Les grandes espérances fondées par les Bretons s'étaient envolées. L'intérêt français pour la Bretagne grandit après la mort d'Arthur. Les Bretons furent bouleversés par la mort de leur héros. Arthur fut pleuré par tous ceux qui avaient associé les victoires et la vie du jeune guerrier à l'avenir de leur pays ; son corps gisait désormais quelque part au fond de la Seine. Comment échapper à l'assassin de leur héros ? Cette question, qui hantait les Bretons, explique leur rapprochement avec la France.

La Bretagne tout entière se dressa contre l'Anglais, et comme Eléonore, la sœur d'Arthur, était retenue prisonnière par son oncle Jean d'Angleterre (78), les princes bretons décidèrent l'affrontement ouvert contre ce roi qui dévasta Fougères et incendia la cathédrale de Dol. Ils attaquèrent la Normandie, sans guère s'attarder à la citadelle imprenable du Mont-Saint-Michel : leurs assauts réduisirent tout en cendres (79). La victoire était là, acquise au prix d'un combat cruel et sans merci. Alliés aux armées de Philippe Auguste, ils conquièrent Avranches, puis Rouen, qui avait été longtemps la capitale des princes normands, ennemis acharnés de la Bretagne. Le roi de France, sentant la puissance grandissante de la Bretagne, chercha au prix de diverses flatteries à susciter l'enthousiasme de ces valeureux guerriers et à les rallier à sa cause. Il maria ainsi Alix, demi-sœur d'Arthur et héritière de Bretagne, à l'un de ses parents, Pierre de Dreux, appelé Mauclerc (1213-1237) (80), issu de Louis le Gros. Ce jeune prince, très doué en dépit de son jeune âge (26 ans) et qui manifestait des dispositions pour la poésie, avait étudié à l'université de Paris. Poussé par l'ambition et l'appétit de puissance, il épousa la cause anglaise contre les évêques, les abbés et les seigneurs, entrant par là même en conflit avec le roi et sa mère la reine Blanche de Castille, qui mirent tout en œuvre pour venir à bout de lui. Le pouvoir des princes bretons en fut renforcé, mais ils durent reconnaître la suzeraineté du roi de France.

Le siècle qui suivit fut pour la Bretagne paisible et heureux. Fidèle à son alliance avec la France, elle prêta à son souverain ses guerriers et ses héros les plus valeureux pour affronter Anglais et Flamands. A de multiples égards, ce positionnement politique profita au pays. Les princes, les évêques, les abbés, ainsi que les représentants des villes, se réunirent pour la première fois à Ploërmel en 1309 pour jeter les bases d'une confédération bretonne (81). Le pays connu sous Jean III une certaine prospérité. Les villes, tout particulière-

gemere goude-ze hent kêriou an deskadurez, evel Pariz pe Orleans ; en em gavoud a reent gand kelennerien vrudet ginidig evelto euz Breiz, a zelaouent aketuz. Sur eo ne oa ket dister niver ar skolidi hag ar studierien e Pariz, pa ouezer pegen stank e oa eno an tier hag ar zaliou-studi miret evid ar Vretoned hepken. Bez' e oa du-hont tri skolaj, hini Treger, hini Kerne hag hini ar Genkiz. Bez' e oa ruiou dezo anoiou breizeg, ma oa o chom enno deskerien ha kelennerien o tond euz Breiz : da venegi evel-se ar " rue de la Bretonnerie ", e karter abati Sant-Benead, tost d'ar Sorbonne, ar " rue de la Bretagne ", e karter ar Templ, h.k.z. Nebeud amzer goude, ma oe lakeet sant Erwan Helori war roll ar zent (19 a viz mae 1347), e lakeas ar studierien vreton sevel, diwar o c'houst int-i, e Pariz, e ru Sant-Jakez, eun iliz (1348) en enor d'o zant broadel, hag e teuas sant Erwan da veza, n'eo ket hepken patron Breiz, med ive hini an dud a zeskadurez, hag ispisial hini Skol-Veur ar Gwir, ha diwaller ar yaouankizou war ar studi. Bez' e oa skolaj Kerne e ru ar Plastr, eur ru-gostez da ru Sant-Jakez : savet e oa bet hervez eun testamant euz ar bloaz 1317, hini Nikolaz Galeran, anvet La Grève, eur c'hloareg euz Breiz, e-noa c'hoant ez afe eul lodenn euz e vadou d'ar Vretoned paour o studia e Pariz. Gand-se, e oe lakeet roi pemp yalhad d'ar Vretoned a vefe o leve izelloc'h eged ugent lur, moneiz Pariz. O loja e oant en eun ti a oa bet renevezet evito gand Jafrez ar Genkiz, noter a-berz ar pab. Gand Yann a Wiskri, euz ar memez eskopti, doktor war ar medisinez, chaloni euz Pariz, Naoned ha Kemper, e oe roet peder yalc'had ouspenn : eñ ive a lakeas kempenn, evid ar studierien o tond euz e gorn-bro ginidig, eun ti a oa war e ano dezañ. Evid pezh a zell skolaj Treger, e oe, eñ, diazezet e 1325 gand Gwillerm a Goedmohan, doktor-rejant euz Skol-Veur ar Gwir e Pariz, ha gini-dig euz Sant-Jili-Pañvrid, e eskopti Landreger.

A drugarez d'ar briñsed, e vleunias dispar an arzou e Breiz. Komañset e oe sevel ilizou-meur Dol, Sant-Malo, Landreger, Kastell-Paol ha Kemper. Savet e oe, o vond brao gand an ilizou goteg braz, kastellou kreñv hag abatiou euz amzer an Dalc'h. Bez' ez eo Foujerez unan euz ar gwella skweriou evid diskouez penaoz ez eo eet war-raog ar zevel-divennou-brezel, etre an 12ed hag an 15ed kantved. Uhel a dri metrad ha tregont, e-neus tour-meur Melusine mogeriou dezo tri metrad a dreuz ; savet eo bet en 13ed kantved hag ez eus anezañ, marteze, ar c'haerra savadur a vrezel euz an amzer-ze, hag en e zav c'hoaz.

Nebeud amzer goude maro Yann III ar Mad (1341), n'e-noa bugel ebed dezañ o chom war e lerc'h, med eun nizez hepken, Janed a Benteür he ano, e krogas eur gwall dabut a susit, a oa da badoud eur c'hard kantved, oc'h enebi

ment les ports et les sièges épiscopaux, gagnèrent en puissance et en attrait. Monastères, ermitages et abbayes se multiplièrent. C'est le cas de Notre-Dame-de-Bégard où les cisterciens bâtirent la première église de style gothique. C'est également le cas à Carnoët près de Quimperlé, et à Boquen dans le diocèse de Saint-Brieuc, et bien d'autres encore.

Les fils de familles nobles et de nombreux fils doués de paysans qui avaient reçu leurs premières leçons de latin à l'école conventuelle, prirent le chemin des villes savantes, comme Paris et Orléans, où ils suivirent les cours d'éminents professeurs originaires comme eux de Bretagne. Le nombre d'élèves et d'étudiants bretons à Paris était loin d'être négligeable, comme le montrent les maisons et les établissements d'enseignement destinés aux seuls Bretons. On y trouvait trois collèges, celui de Tréguier, celui de Cornouaille et celui du Plessis. On y rencontrait des rues aux noms bretons, essentiellement habitées par des élèves et des maîtres venant de Bretagne : c'est le cas de la rue de la Bretonnerie, dans le quartier de l'abbaye Saint-Benoît, près de la Sorbonne. Il existait une rue de Bretagne, dans le quartier du Temple etc.... Peu de temps après la canonisation de saint Yves Hélori (19 mai 1347), les étudiants bretons firent bâtir à leurs frais une église en l'honneur de leur saint national, dans la rue Saint-Jacques à Paris (1348), et saint Yves ne devint pas seulement le saint patron de la Bretagne, mais aussi celui de tous les savants, en particulier de la faculté de droit et celui de la jeunesse étudiante. Le collège était sis rue du Plâtre, près de la rue Saint-Jacques et on l'avait construit conformément au vœu que Nicolas Galeran, dit la Grève, avait émis dans son testament de 1317, afin que les Bretons peu fortunés qui étudiaient à Paris pussent profiter d'une partie de ses biens. Ainsi, en 1321, cinq bourses furent allouées à des Bretons dont les revenus étaient inférieurs à vingt livres parisis. Ils logeaient dans les maisons que Geoffroy du Plessis, notaire apostolique, arrangea pour eux. Jean de Guistry (82), originaire du même diocèse, docteur en médecine, chanoine de Paris, Nantes et Quimper ajouta quatre bourses supplémentaires et fit aménager une maison pour les étudiants originaires de son pays natal. Le collège de Tréguier fut, quant à lui, fondé en 1325 par Guillaume de Coëtmohan, docteur-régent à la faculté de droit de Paris et natif de Saint-Gilles-de-Pommerit (83), dans le diocèse de Tréguier.

Grâce aux princes, les arts connurent aussi un bel essor. Les cathédrales de Dol, Saint-Malo, Tréguier, Saint-Pol-de-Léon et Quimper furent mises en chantier. Les châteaux forts et les monastères féodaux vinrent dignement

tiegez Montfort, skoazellet gand Bro-Zaoz, ouz Charlez Bleiz, niz d'ar roue Filip VI. E-pad ar stourm-ze, e reas berz a-grenn perziou brezeler ar Vretoned ; nerz-kalon, dalhusted, pennegez, rustoni. Daou dalbenn a oe ; Breiziz “ kelt ” en-dro da Yann a Vonfort, ha Breiziz “ gall ” oc'h harpa Charlez Bleiz. Er stourm-ze e oe trehet Yann a Vonfort : koll a reas Naoned, hag eñ e-unan a oe prizoniet. E bried avad, Janed a Flandrez, ne zilezas ket an emgann. Bez' e oa enni eun nerz-kalon da vrezeli. Kemer a reas plas he fried eet pell diouti ; dis-pont evel eur marheger gwirion, ganti en he c'hreiz “ eur galon leonez ”, e kasas ar stourm en-dro asamblez gand he c'hevredad Edouard III. Entana a ree he zud en eur ziskouez diwar nerz he diouvrec'h he mab yaouank, hag a zouge ano e dad, hag en eur zevel anezañ uhel, e-ser lavared dezo : “ Aotrounez a ouenn uhel, arabad deoc'h koll kalon na koll fiziañs, war zigarez eo eet diganeom on aotrou hag or mestr. Gwelit ma mab ! Mar plij gand Doue, e kemero plas e dad hag e veñjo anezañ ”.

Ober a reas efed ar jestr-ze a-berz eur vamm. Ar stourm e oe anezañ eur mond-ha-dond ; a-dra-zur e voe kemeret Roazon ha Breiz ar zao-heol en he fez gand arme ar C'hallaoued, med c'hwita a reas dirag Henbont, rag eno e oa Janed a Flandrez o tivenn kêr, kadarn : tremen a ree dre ar ruiou war varc'h, oc'h aspedi paotred ha merhed da zivenn o c'hêr, kousto pe gousto. En aner e oe avad ! Ne jomas ganti nemed eun dra d'ober : kemer an tec'h war-zu Bro-Zaoz ; du-hont, e kouezas er follentez hag e varvas en eur c'hastell euz Bro-Zaoz an hanternoz. Nervennoù ar vaouez-se n'o-doa ket gouzañvet ar rust ma oa an emgannou, hag ar pezh a oa rustoc'h c'hoaz, ar vuez pemdezieg en arme, m'he-doa bet meur a dañva treñk anezi. Pa varvas he gwaz e 1345 (dibizionet e oa bet a-raog), e kemeras ar Zaozon interestou re ar Montfort etre o daouarn. E-kerz eun argadenn wadeg e kamp Charlez Bleiz, e teuas a-benn Dagworth da dapoud krog ennañ ha da beurzistruja e arme. Oll ar pezh a reas hepken an daou zanvez duk, a oe roi Breiz d'ar Zaozon : unan anezo a varvas, egile a oa o tize-ria en ereou. Ha bez' e oa c'hoaz euz eur Vreiz er bloavez-se 1348 ? Dukelez Vreiz ne oa duk ebed en he fenn, ha war ar marhad, e oa deuet da veza koulz lavaret eun drevadenn euz Bro-Zaoz. Deuet da veza mistri ar vro, ne veze ganto nemed skrap, tangwall ha kement droug a zo.

D'ar 26 a viz meurzh 1351, e oe dalhet hanter-hent etre Josilin ha Ploermel, Emgann an Tregont, an emgann brudet-se etre tregont haroz hag a oa bet dibabet etre tud an daou gamp, evid krenna diwar-benn an trec'h hag ar c'holl. Seblantoud a reas marhegerien Vreiz beza koll, unan anezo o veza bet

prendre leur place à côté des grandes églises gothiques. Fougères est l'un des meilleurs exemples illustrant l'évolution de l'architecture militaire entre le 12ème et le 15ème siècle. Haute de 33 mètres, la tour Mélusine dont les murs font plus de trois mètres d'épaisseur, a été érigée au 13ème siècle et constitue, peut-être, le plus bel exemple d'édifice militaire que nous ayons conservé de cette époque.

Dès le décès de Jean III le Bon (1341) qui ne laissait derrière lui aucun enfant, mais seulement une nièce, Jeanne de Penthièvre, débuta cette funeste guerre de Succession qui devait durer 25 ans, opposant la maison de Montfort, alliée des Anglais, à Charles de Blois, neveu du roi Philippe VI.. Courage, opiniâtreté, ténacité, rudesse, telles sont les vertus guerrières bretonnes qui s'exprimèrent pleinement dans cette lutte. Deux camps se formèrent : les Bretons “ celtes ” autour de Jean de Montfort, et les Bretons “ français ” (84) derrière Charles de Blois. Jean de Montfort dut s'avouer vaincu et fut fait prisonnier, après avoir perdu Nantes, mais son épouse Jeanne de Flandre n'abandonna pas la lutte. En l'absence de son époux, elle reprit le flambeau avec enthousiasme. Courageuse comme un vrai chevalier, énergique comme une lionne, elle mena le combat avec Edouard III son allié. Montrant à bout de bras son jeune fils qui portait le nom de son père, elle galvanisait ses troupes en leur tenant ces propos : “ Nobles seigneurs, ne perdez ni confiance ni courage sous prétexte que nous avons perdu notre seigneur et maître. Voyez mon enfant : si Dieu le veut, il remplacera et vengera son père ”.

Ce geste ne manqua pas de produire l'effet escompté. Le combat fut un va-et-vient ; l'armée française s'empara certes de Rennes et de toute la Bretagne orientale, mais elle échoua devant Hennebont héroïquement défendue par Jeanne de Flandre, qui parcourant les rues de la ville, juchée sur son cheval, invitait hommes et femmes à défendre la cité par tous les moyens. Mais en vain ! La seule issue s'offrant à elle fut la fuite vers l'Angleterre où, après avoir sombré dans la folie, elle mourut dans un château situé dans le nord du pays (85). Les nerfs de cette femme n'avaient pas supporté la rudesse des combats ni celle encore plus grande du métier des armes dont elle avait été si souvent le témoin. Lorsque son mari mourut en 1345 à son retour de captivité, les Anglais défendirent les intérêts des Montfort. Dagworth parvint, lors d'une incursion sanglante dans le camp de Charles de Blois, à capturer ce dernier et à anéantir son armée. Les deux prétendants au trône n'avaient finalement réussi qu'à livrer la Bretagne aux Anglais. Le premier d'entre eux périt, le second se lan-



Le Combat des Trente

lazet, ha tri prizoniet. Stardet striz an eil re e-kichen ar re all, e ree ar Zaozon gand o c'hovu eun talbenn stank, o kas o goafiou war an araog evid en em zivenn, kement ha ken bian ma ne c'hellas ket ar Vretoned ober eun toull. Gwall-c'hloazet, e oa Yann a v-Beaumanoir, penn-braz ar Vretoned, astennet war an douar ; c'hoantaad a reas kaoud eun dra bennag da eva : “ Ev da wad, Beaumanoir, hag e vo torret da zehed dit ! ”, a huchas unan euz e genvrezele-rien. Roi a reas Montauban an urz d'ober an toull, ha dizale e oa daouzeg Saoz war an douar, kollet o buez ganto. E-touez ar Vretoned, tri hepken a gouezas war an dachenn-emgann. Sin an trec'h e oa kement-se. E-pad pell ez eus bet sellet ouz an tregont brezeler-ze evel harozed, hag e meur a gan e oe meulet o nerz-kalon. Gand an istorour Froissart en e “ Gronikenn ” eo bet kaset brud an emgann-ze beteg an dud deuet war e lerc'h ; padal, goude meur ha meur a vloave-vez en em gavas-eñ ouz taol roue Bro-C'hall, asamblez gand unan euz an harozed brudet-se : Even Cheruel e oa ; reseo a reas hemañ, a-raog an oll re all, ar brasa enoriou. War fas ar marhegour kaloneg-se e veze gwelet atao kleizennou don, ar merkou euz an emgann didruez-se. Den ebed ne oa gantañ en e zoñj didrugaresoc'h krogad.

guissait en captivité. La Bretagne existait-elle encore en 1348 ? Le duché de Bretagne sans son duc était devenu une colonie anglaise. Maîtres du pays, les Anglais se livrèrent à un pillage et un rançonnement en règle.

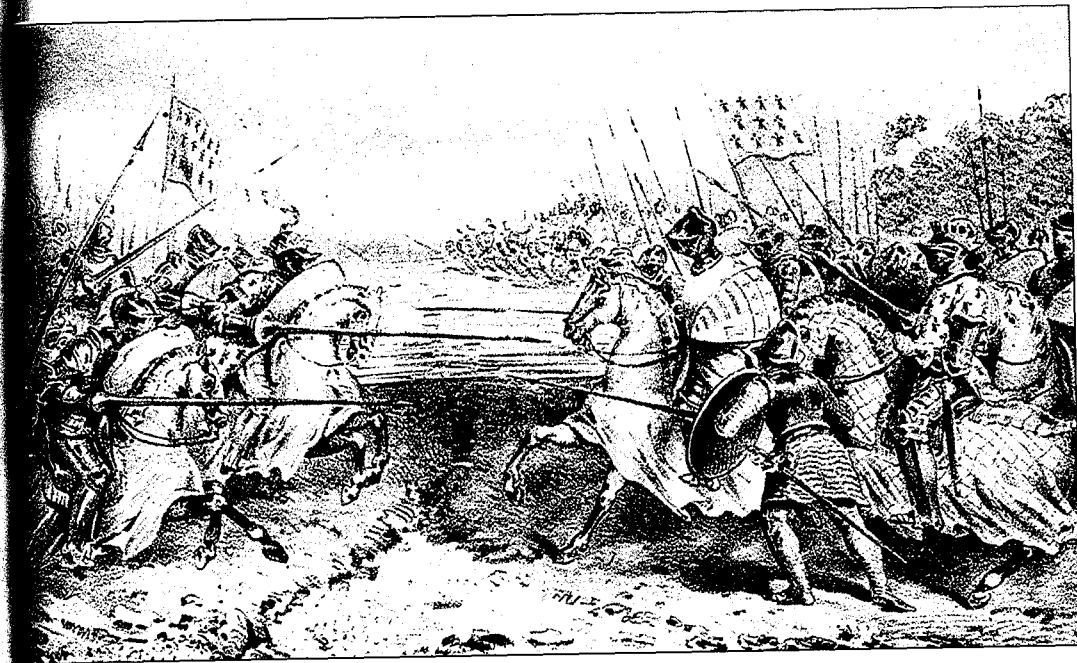
Le 26 mars 1351, dans la plaine située entre Josselin et Ploërmel, eut lieu le Combat des Trente, trente héros choisis par chacun des deux camps pour trancher de la victoire et de la défaite. Les chevaliers bretons semblèrent d'abord avoir le dessus, l'un d'entre eux fut tué, et trois autres faits prisonniers. Serrés les uns contre les autres, les Anglais, qui, pour se défendre, pointaient leurs lances, présentant un front que les Bretons ne purent transpercer. Grièvement blessé, leur chef Jean de Beaumanoir gisait sur le sol, affaibli et réclamant un breuvage désaltérant : “ Bois ton sang, Beaumanoir, et ta soif sera étanchée ”, lui lança l'un de ses compagnons d'armes (86). Montauban sonna la charge et bientôt, douze des Anglais furent tués. Dans le camp breton, seuls trois hommes restèrent sur le champ de bataille. Ce fut le signal de la victoire. Longtemps les Trente furent regardés en héros, et de nombreux chants célébrèrent leur bravoure. Lorsque, dans sa “ Chronique ” qui fit passer ce combat à la postérité, l'historien Froissart rencontra, des années plus tard, à la table du roi de France l'un de ces célèbres héros, c'était Even Chérueil, celui-ci se vit décerner les honneurs suprêmes. Le visage de ce vaillant guerrier était toujours marqué par de profondes cicatrices, traces de ce combat inexorable. Personne n'avait en mémoire de lutte plus acharnée.

Dans cette guerre menée contre des Anglais avides de puissance et leurs vassaux, on voit émerger un Breton aussi fidèle que vaillant qui a servi trois rois de France lors de la guerre de succession de Bretagne : il s'agit de Bertrand du Guesclin, né vers 1320 au château de la Motte-Broons près de Dinan. “ Le 14ème siècle riche en personnages et en rebondissements, verra, en cette terre de France irriguée par le sang et la sueur, un fils de paysan devenir un héros quasi légendaire. C'est le début d'un combat acharné que mène l'Angleterre qui cherche à s'assurer le contrôle de la France. Cette guerre, qui dura cent ans, eût provoqué la défaite du camp français sans Bertrand du Guesclin, ce héros intrépide, et sans Jeanne d'Arc, la pucelle en armure brandissant une épée ” (87). Bertrand se rangea du côté de Charles de Blois, et aidé d'une poignée de soudards téméraires, qui ne craignant ni la mort ni le diable avaient la bagarre dans le sang, il sortait de sa cachette pour tendre des embuscades. Venant de l'impénétrable forêt de Brocéliande, ce chef de brigands rusé, commandant des hommes audacieux et courageux, se présenta à point nommé pour Charles de

E-doug ar brezel-ze a-eneb ar Zaozon c'hoant ganto kreski o galloud, hag a-eneb o wizien, e teu war wel eur Breizad ken leal ma 'z eo kaloneg, hag e-neus servijet tri euz rouaned Bro-C'hall en o stourm liezdoare a-eneb Bro-Saoz : Beltram Gwesklen an hini eo, ganet war-dro 1320 e kastell de La Motte-Broons, tost da Zinam. “ Er 14ed kantved, ma 'z eus bet ennañ tud ha planeden-nou ken liesseurt war zouar Bro-C'hall speriet gand gwad ha gand c'hwez, e sav uhel ar mab-ze d'eur peizant, beteg tizoud eur vent koulz lavared mojennel. E Bro-C'hall e krog eun emgann didrugar a-berz Bro-Zaoz evid tapoud krog er galloud, eur brezel hag a badas kant vloaz hag e vefe deuet d'e heul fêzidigez Bro-C'hall a-grenn, paneved da Veltram Gwesklen, ar brezeler dispont-se, ha paneved da Janed Ark, ar werhez houarnwisket, kleze ganti en he dorn ”. Kemer a reas Beltram e blas e-kichenenn Charlez Bleiz, hag e tarzas ar brezel diwar daoliou dre guz ha taoliou stign, gand skoazell eun dornad gwall zoudarded euz ar re hardisa n'o-doa aon na rag Doue na rag diaoul, hag e oa en o gwad ha kanna ha fusta. Kuiteet gantañ koad kenta-oll Brekilien, eur c'hoad didreuzuz, ouz e heul paotred dispont ha kaloneg, e oa ar pennbrezeler-mañ eul louarn a zen a-hend-all, eun drugar evid Charlez Bleiz gweled anezañ o tond davetañ. “ A-hed ar pemzeg bloavez euz eur vuez leun a drubuillou hag a ziuouero, o veva e-touez eur bagad lankoned hardiz hag e oa anezo, evel m'e-neus kontet eñ e-unan diwezatoc'h, eur c'hard soudarded, med evid an tri c'hard all, briganted sovaj, laeron hardizegez enno forz pegement, ha forbanned diskrupul a-grenn ; e-keid-se eta, e teuas e gorr da galetaad beteg kaoud eun nerz hag eur c'haleter souezuz meurbed ; kreski a ra e ampartiz a louarn koz a zo ennañ a-ouenn ; dond a ra e spered lemm d'ober barnadennoù reiz diwar-benn tud ha traou, heb mankoud gwech ebed : diwar gement-se oll, e c'hellas diwezatoc'h, war eur skeul vraz, ober war-dro brezelioù hag armeoù, en eur gas pep tra da bennvad, gloriuz ” (W. Chompton). Paret e oa daoulagad an oll war v-Beltram, ouz e c'hortoz. Dalhmad oc'h adkrogi gand e strivou, heb paouez nag ehan, o vond gand nerz-kalon ha dalhusted da gemer ar c'hreñvlehiou hag a boulouardou saoz, e reas ar “ c'hwiltouz disneuz-se ” e hent, eñ hag a oa bet dilezet gand e vamm abalamour d'an divalo ma oa, beteg an deiz-se a zo da zerhel memor anezañ, an 29 a viz Gwengolo 1364, emgann An Alre, a dalvezas e varo da Charlez Bleiz, ha dezañ e frankiz.

E-barz “ Kronikou Meur Breiz ”, al leor istor gand skeudennou kaer leun ar bajennad, embannet gand Alan Bouchart e 1514, ez eo bet merket en eun doare sebezuz ar mare euz an emgann m'eo eet an diou arme ar muia war-raog e reñkadou stank, beteg beza o-diou tal-ouz-tal, ar mare m'ema ar c'hlezeier

Blois. “ Durant ces quinze ans sans répit, où il endura force privations, il vécut au milieu d'une horde de gaillards téméraires qui, comme il le rapporta lui-même plus tard, se composait pour un quart de soldats, mais pour trois quarts de brigands sauvages, de voleurs audacieux et d'aventuriers sans scrupules : durant ces quinze ans, tous les muscles de son corps devinrent durs comme de l'acier : sa matoiserie paysanne innée lui apporta sûreté et lucidité dans le regard qu'il portait sur les hommes et les choses, sans jamais se méprendre. Cela lui valut plus tard de conduire des troupes avec panache et de remporter des succès militaires éclatants ”. (W. Chompton) (88). On attendait tout de Bertrand. Revenant sans cesse à la charge, courageux et opiniâtre lors des assauts lancés contre les places fortes anglaises, cet “ avorton monstrueux ”, que sa mère avait abandonné à cause de sa laideur, fit son chemin jusqu'à ce mémorable 29 septembre de l'an 1364, jour où se déroula la bataille d'Auray qui coûta la vie à Charles de Blois, et à lui la liberté.



Bataille d'Auray : Jean de Bretagne, comte de Montfort, triomphe de Charles de Blois

ledan oc'h en em groazia. Ema Charlez Bleiz en e c'hourvez war an douar, divuez ; hag ema Montfort, sellou e dokarn diskennet c'hoaz, o sevel er vann, lorc'h ennañ, e gleze an trec'h. Deuet eo Montfort da veza duk Breiz, hag a-benn ar fin, war-lerc'h an oll emgannou kriz-se, ez eo roet d'ar vro ar peoc'h hir gortozet, petra bennag ma ne bado ket pell. Ezomm e-noa ar roue Charlez V euz Beltram Gwesklen, rag e zoñj a oa aozza emgannou all : setu perag e tasprenas e frankiz, war-bouez arhant braz. Eur wech ouspenn, ema Beltram e penn eun arme ; houmañ ez eus enni paotred a bep seurt orin ; kaset int gantañ beteg Bro-Spagn, evid skoazella don Herri a Aragon oc'h enebi ouz e gevezer don Pêr a Gastilla. Evid an eil gwech e kouez Gwesklen etre daouarn ar Zaozon. Kestall a oe greet e Bro-C'hall a-bez evid e zaspren eur wech c'hoaz : dastumet e oe kant mil florin-aour. Bremañ e-noa Charlez V ezomm anezañ ar buanna ar gwella ; rag, deuet en-dro e-barz ar vro, e oa ar Zaozon o kas da benn lazadegoù ha gwasterez. Tostaad a reont ouz doriou Pariz. Ema an oll o c'hortoz Beltram Gwesklen, an hini bet trec'h e meur ha meur a emgann, an den a ra fê ouz ar maro, hag ez eo divrall e fealded. Setu-eñ aze, a-benn ar fin ! Karget eo a enoriou gand Charlez V, anvet eo gantañ konetabl Bro-C'hall, da lavared eo e teu da veza pennrener an oll armeou, kenderv d'ar roue. Da geñver eul lid war an ton braz, e roer dezañ, evel sin euz e garg nevez, ar c'hleze ledan gand e bommell aour, a vo bantet gantañ hiviziken e-pad bloavezioù ouz enebourien Bro-C'hall hag ouz re e vammvro, e Vreiz karet. Rankoud a reas an diweza Saozon kuitaad Breiz. Kemer a reas Yann IV a Vontfort an tec'h, ha mond d'o heul da Vro-Zaoz.

D'an 18 a viz kerzu 1378, ec'h embann ar roue ez eo Breiz eur broviñs euz Bro-C'hall, gand ar zoñj da lakad fin evel-se da c'halloud disranner priñsed Vreiz. Eur mennoz koz d'ar roue e oa kement-se : diazeza eur rouantelez unanet, ma vefe enni ar broviñs c'hallouduz a Vreiz war ar memez troad hag ar proviñsou all, ha par dezo. “ Neuze e savas e Breiz a-bez eur garm, unan hepen, a vuaneged ruz. Petra ! Rouantelez koz Konan Meriadeg, kosoc'h eged hini Kloviz, deuet da vezañ dukelez Vreiz, ne vefe mui eur vro dishual ! En em sevel a reont oll gwitibunan, baroned hag aotrounez, peizanted ha pesketêrien, euz Naoned da Gemper, euz Roazon da Vontroulez, evid divenn frankiz o mammvro. Digaset eo d'ar gêr, gand trionf, an duk hag a oa diagent eun treitour en harlu (1379). Echu eo gand tabutou ar c'hlanioù, gand an dizemglevioù-famill ; savet eo an oll Vretoned evel eur vur zonn hag uhel dirag roue Bro-C'hall, hag a zo mantret net gand an afer. En e nehamant, e c'houlenn sikour Gwesklen, hag a zo d'an ampoent o kas kuit ar Zaozon euz Bro-Akiten ”

“ Les Grandes Chroniques de Bretagne ”, histoire de Bretagne rédigée par Alain Bouchart en 1514 et richement ornée d'illustrations pleine page, fixent de façon saisissante ce moment du combat où les deux armées croisant le fer s'affrontent en rangs serrés. Charles de Blois gît à terre, sans vie, et Montfort vainqueur brandit fièrement son épée, la visière encore baissée. Montfort devient duc de Bretagne, et après tous ces durs combats, le pays connaît enfin, pour une courte durée il est vrai, cette paix à laquelle il aspirait depuis longtemps. Le roi Charles V a besoin de Bertrand du Guesclin pour préparer de nouvelles batailles : aussi acheta-t-il sa libération au prix fort. Une fois de plus, Bertrand se retrouve à la tête d'une armée recomposée d'éléments disparates (89), et il part pour l'Espagne afin de venir en aide à don Henri d'Aragon (90) dans la lutte qui l'oppose à son rival don Pierre de Castille (91). Du Guesclin tombe une seconde fois aux mains des Anglais. Cent mille florins-or venant de toute la France sont récoltés pour obtenir une nouvelle fois sa libération. Charles V a besoin de lui de toute urgence, car les Anglais, qui mettent le pays à feu et à sang, étaient aux portes de la capitale. Tout le monde attend du Guesclin, cet homme à la fidélité sans faille qui, au mépris de la mort, a remporté tant de batailles. Il est là ! Enfin ! Charles V le couvre d'honneurs, le nomme connétable de France, c'est-à-dire commandant suprême des armées, il devient ainsi cousin du roi. Lors d'une cérémonie solennelle, il se voit remettre, signe de sa nouvelle dignité, la large épée au pommeau d'or qu'il brandira pendant des années contre les ennemis de la France et de la Bretagne, sa chère patrie. Les derniers Anglais furent obligés de quitter la Bretagne. Jean IV de Montfort, dans sa fuite, les accompagne en Angleterre.

Le 18 décembre 1378, le roi proclame la Bretagne province française. Le pouvoir exercé par les princes bretons devait ainsi prendre fin. Un vieux projet du roi de France se réalisait ; à savoir la création d'un royaume uni, dans lequel la puissante Bretagne figurait à égalité de droit auprès des autres provinces. “ Toute la Bretagne n'est qu'un cri de révolte : Comment ? Le vieux royaume de Conan Mériadec (92), plus ancien que celui de Clovis et maintenant devenu duché de Bretagne, perdrait son indépendance ! De Nantes à Quimper, de Rennes à Morlaix, comme un seul homme ils se dressent, sires et barons, paysans et marins-pêcheurs pour défendre la liberté de leur patrie. Leur duc, naguère traître fuyant son pays, fait un retour triomphal (1379). On enterre les querelles de clans et les brouilles familiales, les Bretons font bloc et se dressent contre un roi de France très affecté par la chose. Désarmé, il appelle du Guesclin en train, pour l'heure, de bouter l'Anglais hors d'Aquitaine ”.



Bertrand du Guesclin

(Chompton). Les Bretons font preuve d'un bel enthousiasme, et le cliquetis des armes résonne partout. Jamais depuis l'heureux événement de la naissance d'Arthur un tel enthousiasme ne s'était emparé des Bretons. " Que va faire le connétable ? Va-t-il déposer honneurs et dignités, ainsi que son épée ornée des lys royaux, aux pieds de Charles, souverain prétentieux et entêté ? Fera-t-il ce que lui dicte son sang, ou bien devenu infidèle, marchera-t-il contre son pays, ses habitants et les chevaliers de Brocéliande qui, un jour, l'ont porté en triomphe sur leurs boucliers et qui furent ses compagnons d'armes, au mépris des aléas de la bataille ? Continuera-t-il à suivre le roi qui souhaiterait anéantir les forces vives du pays, ne songeant qu'à son pouvoir et son prestige ? " Voilà les questions que les Bretons, en ces jours de décembre de l'an 1378, se posaient dans les conseils, sur les marchés, dans les ateliers, ou près de l'âtre lors des froides soirées d'hiver.

" C'est alors que survient un événement tout à fait terrible. Charles V contraint son connétable à jurer sur l'évangile qu'il lui remettra les châteaux forts et les places fortes de Bretagne, c'est-à-dire qu'il les prendra par les armes. Du Guesclin, dont le cœur saigne, prête serment. Dans cet affrontement entre la fidélité envers le roi et l'amour pour la patrie, c'est le connétable qui l'emporte sur le Breton ". (Chompton) Cette heure, la plus pénible de son existence, porte en elle le germe de sa propre perte. Il mourut peu après, âgé de 62 ans. Il repose dans la basilique royale de Saint-Denis, près de son roi qui lui brisa le cœur, mais auquel il resta dévoué jusqu'à son dernier souffle. On peut y lire : " Ci-gît Messire Bertrand du Guesclin, comte de Longueville et connétable de France, décédé le 13 juillet 1380 au château de Randon en Gévaudan, en la sénéchaussée de Beaucaire ". La noblesse de France au grand complet assista aux obsèques solennelles. Ces deux hommes que la mort a réunis ont permis au sentiment national en France de prendre forme. Par la suite, pour sauver le royaume de Charles VII contre le vieil ennemi, l'épée du connétable du Guesclin ne s'est plus avérée utile, le bâton de Jeanne la bergère a été suffisant. Dans une épopée qui ne compte pas moins de trente mille vers, le poète picard Cuvelier relate la " Chronique " de Bertrand du Guesclin et chante la libération de la France du joug des Anglais, grâce au glaive d'un des plus grands connétables.

Les historiens savent nous livrer des pages intéressantes et riches d'enseignements sur les débuts de la dynastie des Montfort. La lutte pour l'indépendance et la liberté fut mouvementée. Jean IV (1365-1399), qui épousa

(Chompton). Ar Vretoned ez a enno beteg o c'hreiz eur birvill digemmesk-kaer, hag e peb lec'h e klever stirlink an armou oc'h en em stoka. Ar Vretoned ne oa ket bet enno eur birvill ken braz, abaoe an deiz laouen ma teuas Arzur bian war an douar. “ Petra 'raio ar c'honetabl ? Ha lakad a raio d'an douar enoriou ha diniteou, stlepel e gleze fichet gand flourdiliz-roue ouz treid Charlez, anezañ eur paotr rog hag aheurtet ? Ha senti a raio ouz mouez e wad, pe dond da veza displeal a-walc'h beteg kerzed a-eneb e vro, peizanted e vro, e varhegerien Brekilien o-doa gwintet anezañ gwechall war ar skoed a enor, hag a zo bet e genvrezelerien, en desped da vad-divad ar brezel ? Ha derhel a raio da vond da heul ar roue hag a garfe kement kas da netra nerziou-buez eur vro, pa n'e-neus eñ nemed eur zoñj : e c'halloud hag e c'hloar ? ”. Setu aze, en deizioù a viz kerzu 1378, ar goulennou a ree ar Vretoned er c'huzulioù, war ar plasennou-marhad, er staliou-labour, pe e korn an oaled e-pad nozveziou yen ar goañv.

“ Neuze eo e c'hoarvez ar skrijusa. Redia a ra Charlez V e gonetabl da doui war an aviel e lakaio e roue da berhenna kastellou kreñv ha plasou-kreñv Breiz, da lavared eo e tapo krog enno dre an armou, eñ Gwesklen. Toui a ra, en desped d'e galon o wada. En tala-diabarz-se etre e lealded e-keñver ar roue hag e garantez evid e vammvro, eo bet trec'h ar c'honetabl, ha trehet ar Breizad ”. (Chompton). E-barz ar mareou-ze eo, ar re galeta euz e vuez, ez eo kuzet ive broud e ziskar-eñ. Mervel a reas nebeud amzer goude, d'an oad a zaou vloaz ha tri-ugent. O repozi ema Beltram Gwesklen e iliz-rouanez Sant-Denez, e-kichen e roue, hag a rannas dezañ e galon, hag e chomas eñ leal dezañ beteg e huanad diweza. Bez' e c'heller eno lenn kement-mañ : “ Amañ e repoz an aotrou nobl Beltram Gwesklen, kont a Longueville ha konetabl ar Vro-C'hall, a dremenas d'an 13 a viz gouere 1380, e kastell Randon er Jevodan, e senesaliez Beaucaire ”. Dond a reas noblañsou Bro-C'hall a-bez d'ar zebeliadur greet gand lid braz. A-drugarez d'an daou zen-ze, lakeet gand o flanedenn da repozi an eil e-kichen egile, e krogas emskiant vroadel Bro-C'hall d'en em stumma. Ha diwezatac'h, evid diwall rouantelezh Charlez VII diouz an enebour koz, n'eus ket bet ezomm mui eus “ kleze ledan ar c'honetabl Gwesklen, trawalc'h zo bet gand baz ar vesêrez Janed ”. Eun epopeenn ma' z eus enni beteg 30 000 gwerzenn, e-neus ar barz Cuvelier, eur Pikard, danevellet “ Kronikenn ” Beltram Gwesklen ha kanet dieubidigez Bro-C'hall diouz ar yeo saoz, a-drugarez da gleze unan euz ar brasa konetabled.

Gouzoud a ra an istorourien roi deom da lenn pajennadoù plijuz ha kenteliuz diwar-benn amzerioù kenta tiegez re ar Montfort. Berz-diverz e-neus



Jean, Seigneur de Rieux, maréchal de France +1417



Arthur III, duc de Bretagne, comte de Richemont



Olivier de Clisson, connétable de France

greet ar stourm evid ar frankiz hag an dishualded. Dimezet e oa Yann IV (1365-1399) gand eur Zaozez, ha Saozon a oa en-dro dezañ : tala a reas rust ouz Charles V, hag ez eas zoken beteg en em gevredi gand Edouard III a Vro-Zaoz, e 1372. En em zevel a reas an oll Vretoned, war-bouez nebeud, a-eneb eur seurt ober e-mêz a lezenn, hag e rankas Yann IV kemer an tec'h. Goude-ze, pa anzas roue Bro-C'hall dishualded Breiz, e oe galvet o duk en-dro gand ar Vretoned, e 1379, hag evid an eil gwech e voe anzavet gand ar roue evel duk Breiz. Gand kalz a skiant-vad eo e tigoras e vab Yann V (1399-1442) e ren. Bez' e oa anezañ eur gwir Vreizad dreist pep tra. E-keñver Bro-C'hall, gand furnez, e chomas neptu a-grenn, o viroud evel-se ouz e vro da zond da veza en-dro eun dachenn gwad an emgannou o redek enni. P'en em zavas mibien-vian Charlez Bleiz, ha pa oe lamet ganto dre laer Yann V evid ober eur prizoniad, e savas adarre en o zav an oll Vreiziz war eun dro ; dieubi a rejont an duk ha lakad lemel o douarou digand an emzavidi. Skedusoc'h-a-ze e teuas da veza skeudenn an duk. E vreur, Arzur a Richemont, e-noa bet dija, d'an oad a zaou vloaz ha tregont, ar c'hleze a gonetabl a Vro-C'hall euz dorn Charlez VII, hag ema e ano gand daou all e triad ar gonetabled, e-kichen Gweskle ha Klison : o zri, dre o harozegez, o nerz-kalon, o gred evid interestou ar vammvro, o-deus roet lufr d'ar mare-ze euz an istor. Pa oe dieubet Orléans er bloaz 1430, ec'h en em gavas gand arme Janed Ark war vord ar Stêr-Liger. Pa antreas e Pariz, e oa en e gichen nao marheger euz Breiz o-doa stourmet gantañ. Adaozet e oe arme Bro-C'hall, trehet ar Saozon e Formigny ha bountet er-mêz euz an Normandi. Braz e oa al laouenedigez pa oa Arzur a Richemont, ambrouget gand ar Barizianed, birvill enno e-leiz, o kerzed warzu an iliz-veur, eñ hag e-noa diwallet kêr diouz an dismantr. Bez' ema e relegou dindan mên-bez kaer Frañsez II e iliz-veur Naoned. Warlerc'h Yann V e renas diouz tro e zaou vab Frañsez I^a (1442-1450) ha Pêr II (1450-1457), gand ar memez spered hag o zad. E-keid-ha ma oa Bro-C'hall ha Bro-Zaoz o tala dalhmad an eil ouz eben, e tenne Breiz he mad euz al lañs roet dezi gand he dishualded, hag e oe roet dezi eul lusk nevez war dachenn an ekonomiezh hag hini ar c'hultur. Bleunia a reas ar c'hoñvers e Montroulez, Naoned ha Sant-Malo ; cheñch a reas stumm ar c'hêriou-ze, pa eorias o listri-marhad e porziou Bro-Spagn ha Bro-Flandrez. E 1460 e oe diazezet eur skol-veur e Naoned hag e c'hellas ar studierien vreton, c'hoant ganto deski, beza kenteliet en o bro, int-i hag a veze red dezo kent en em starda tro-dro da gadoriou-keleñn Pariz.

Frañsez II (1458-1488) a vankas dezañ beza spiswel. Peder gwech e tisklêrias ar brezel da Loeiz XI, hag e stagas da vond e-barz avanturiou diskiant a

une Anglaise et s'entoura d'Anglais, s'opposa vivement à Charles V et alla même jusqu'à conclure une alliance avec Edouard III d'Angleterre en 1372. Presque tous les Bretons se soulevèrent contre cet acte arbitraire et mirent Jean IV en fuite. Mais, lorsque par la suite le roi de France reconnut néanmoins l'indépendance de la Bretagne, les Bretons rappelèrent leur duc en 1379, et pour la seconde fois, le roi le reconnut comme duc de Bretagne. Son fils Jean V (1399-1442) fit preuve de beaucoup d'intelligence au début de son règne. Se comportant en Breton véritable, il adopta envers la France une politique sage de neutralité, empêchant par là-même que son pays ne redevienne le théâtre de combats sanglants. Lorsque les petits-fils de Charles de Blois se révoltèrent et capturèrent Jean V en secret, la Bretagne se leva en bloc, obtint sa libération, dépossédant les rebelles de leurs biens. Le duc gagna en prestige. Son frère Arthur de Richemont qui, à 32 ans, avait déjà reçu l'épée de connétable des mains de Charles VII, brilla auprès de du Guesclin et de Clisson au firmament des connétales qui par leur courage, leur héroïsme, leur dévouement à la cause de leur patrie illuminent cette époque. Après la libération d'Orléans en 1430 (93), ses troupes rejoignirent celles de Jeanne d'Arc. Neuf chevaliers bretons qui avaient combattu à ses côtés firent en sa compagnie leur entrée à Paris (94). L'armée française fut recomposée, et les Anglais, battus à Formigny, furent chassés de Normandie. La foule était en liesse lorsque Arthur de Richemont, qui avait sauvé la ville de la destruction, marcha jusqu'à la cathédrale, accompagné des Parisiens enthousiastes (95). Ses restes reposent en la cathédrale de Nantes, sous le beau tombeau de François II. Les deux fils de Jean V, François I^{er} (1442-1450), puis Pierre II (1450-1457) régnèrent l'un après l'autre, en continuant la politique de leur père (96). Tandis que les querelles se poursuivaient entre la France et l'Angleterre, la Bretagne profita de tous les avantages de l'indépendance et connut un nouvel essor économique et culturel. Le commerce prospéra à Morlaix, Nantes et Saint-Malo ; ces villes changèrent de visage quand leurs navires marchands fréquentèrent l'Espagne et les Flandres. 1460 vit la fondation à Nantes d'une université : les étudiants bretons avides de savoir, qui jusqu'alors devaient se presser autour des chaires parisiennes, eurent maintenant la possibilité de se former en Bretagne.

François II (1458-1488) manqua de clairvoyance. A quatre reprises, il déclara la guerre à Louis XI et se lança dans des entreprises aussi insensées qu'aventureuses qui divisèrent à nouveau le pays. En 1488, l'armée bretonne fut anéantie lors de la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, et François II en mourut de chagrin. Sous le règne de ce duc, le peuple tout entier s'était une

zigasas adarre dizunvaniez er vro. E 1488, e oe dispennet arme Vreiz a-grenn e-kerz emgann Sant-Albin-an-Hiliberenn, ha diwar-ze e varvas Frañsez II gand ar boan-spered. Dindan ren an duk-se, e oa en em zavet eur wech c'hoaz pobl Vreiz en he fez, peizanted ha peskêterien a-unan gand ar skoederien hag an aotrounez, evid divenn Naoned, kêr lez an duk, a-eneb arsaill arme ar C'hallaoued o tostaad, ar re-mañ o veza en em glevet gand ar baroned treitour. Ar arme-ze, pobleg ha breton, e oa enni 80 000 a baotred, hag e tregernas an hu koz a vrezel " Torr hé pen ", " lazit anezo " a-dreuz ar bourhiou, an tôleadou ha beteg pennou pella an aod. En em zewel a reas an oll. Dond a ra beteg genou ar Stêr-Liger eul lestr armet, ennañ peskêterien en o fenn Mikêl Marion, hag ez a gand e vag beteg harzou Naoned. Dalhet ma oa e kêr gand e verhig unneg vloaz, ez eo dieubet an duk goude tri devez stourm rust ha kaled.

Didruez e teu bremañ an emgann da veza ; e-unan-penn ema ar roue yaouank Charlez VIII o ren ar brezel. Skrapad a ra ar C'hallaoued Kastell-Briant, ha dioustu war-lerc'h, kreñvlec'h Foujerez, a veze lavaret ne c'helle ket beza kemeret. Brallet eo taered ar Vretoned ha fiziañs an duk, beteg ma oe roet taol ar maro, evid echui, da arme ar Vretoned. E Naoned, ema ar plac'h yaouank Anna o vaga en he c'halon mez he bro en he stad skrijuz. Mervel a ra he zad d'an 9 a viz gwengolo 1488 ; setu hi dukez, a-boan deuet d'he daouzeg vloaz. Aoza itrikou ha troiou-kamm a vez greet forzig, evid doare, en-dro d'an dukez vian ; kared a rafe ar vrogarourien he dimezi gand eur paotr yaouank nobl, breizad pe c'hall, a vefe neuze en e garg kemer penn an dinastiez nevez ; ar gostezenn a-eneb gall a alie Anna da zimezi gand an impalêr alamant Maksimilian (1490) : ar zin eo, sin eur barrad all a wallamzer ; eur wech c'hoaz, bagadou a zoudarded c'hall o tilammad : derhel a reont ar vro en he fez, nemed Roazon, e-lec'h m'he-doa an dukez kavet bod. Nac'h a ra da genta an oll c'houlennou-dimezi ; ober a ra diouz beza kurunennet e Roazon e miz c'hwevrer 1487 ; ren a ra evel eur rouanez, ha mera he bro evel eur pennrener Stad karget a skiant-prenet, en eur ziwall diouz ar baroned kavailluz, ha diouz ar rouaned diharz o galloud. Dond a ra ar c'helou euz he mestroniez beteg lez Maksimilian : redia a ra hemañ ar C'hallaoued, dre skrid-emgleo Frankfort, da gwitaad Breiz. Ar garantez a vage ouz ar zovenerez yaouank eo a zo pennkaoz euz kement-se oll.

Ar C'hallaoued koulskoude ne reont stad ebed euz an emgleo-ze. Eur wech c'hoaz e tflak war ar vro gwallleurioù, trubuillou hag enkreiz. Bez' ez eus bremañ o chom e bro he c'havell, m'he-deus roet dezi he oll garantez,

nouvelle fois soulevé, paysans et marins-pêcheurs aux côtés des nobles et domestiques pour défendre Nantes, la ville ducale, contre les assauts des troupes françaises alliées aux traîtres barons. L'armée bretonne était forte de 80 000 hommes, et son vieux cri de guerre " Torr hé penn " (tuez-les) (97) retentit dans les villages jusqu'aux côtes les plus reculées. Le pays tout entier se leva. Michel Marion, à la tête des marins-pêcheurs remonta l'estuaire de la Loire jusqu'aux portes de Nantes à bord de son navire armé. Le duc, retenu prisonnier dans la ville en compagnie de sa fille de onze ans, est libéré après trois jours de lutte acharnée. (98)

Le combat devient inexorable, le jeune roi Charles VIII dirige lui-même les opérations. Les Français s'emparent tour à tour de Chateaubriant et du bastion réputé imprenable de Fougères. L'ardeur des Bretons au combat et la confiance du duc vacillent, et finalement les Bretons reçoivent le coup de grâce. La jeune Anne vit à Nantes le destin tragique de son pays. A la mort de son père, le 9 septembre 1488, elle devient duchesse, alors qu'elle n'a qu'une douzaine d'années. De plus en plus, les intrigues semblent se tramer autour de la petite duchesse ; les patriotes aimeraient la marier à un noble breton ou français, qui reprendrait ensuite la tête de la nouvelle dynastie. Le clan anti-français arrange des fiançailles avec l'empereur allemand Maximilien (1490). C'est le signal d'une nouvelle tempête, les troupes françaises reviennent, occupent tout le pays, sauf Rennes, ville où la duchesse s'est retirée. Elle commence par repousser toutes les demandes en mariage, se fait couronner à Rennes en février 1487 (99bis), règne comme un roi, administre son pays tel un homme d'Etat plein d'expérience contre les barons séditieux et les rois avides de pouvoir. Sa réputation parvient jusqu'à la cour de l'empereur Maximilien, qui par le traité de Francfort contraint les Français à évacuer la Bretagne (99). A l'origine de tout cela son amour pour la jeune souveraine.

Les Français pourtant ne respectent pas cet accord. La misère et les troubles réapparaissent. Anglais, Espagnols et Allemands sont sur le sol de sa patrie si chère à son cœur. Anne descend alors parmi son peuple affamé et qui souffre, se sépare de tous ses bijoux et de ses souvenirs les plus précieux. On la voit alors dans Rennes, mise simplement, chaussée de larges sabots dont le claquement résonne dans les ruelles désolées de Rennes, consolant, aidant, compatissant aux souffrances du peuple. " Duchesse en sabots " : tel est devenu son titre d'honneur. Contrainte et forcée, elle se tourne vers Maximilien le puissant empereur, auquel elle offre sa main. Le 15 novembre 1491, Charles VIII signe devant Rennes un armistice dont le texte est conservé aux archives municipales de

Gallaoued, Saozon, Spagnoled hag Alamanted. Diskenn a ra neuze Anna e-touez he fobl hag a zo o c'houzañv hag o kaoud naon ; gwerza a ra he oll brage-risou, he prisiusa nevezioù. Gwelet e vez neuze e ruiou Roazon, gwisket eeunte, ganti en he zreid eur re botou koad braz, a vez klevet o stlakal e koz ruiou Roazon : frealzi a ra, sikour, truezi ouz he fobl er boan. “ An dukez he botou koad ”, setu aze he lesano a enor. Dre red ha dre heg, e tro he fenn war-zu Maksimilian an impalêr gallouduz, o kinnig dezañ he dorn evid an dimezi. D'ar 15 a viz du 1494, ez eus sinet eun arzao-brezel gand Charlez VIII dirag doriou kêr Roazon (miret eo ar skrid-orin e diellou ti-kêr Naoned). Bez' e vo douar kêr Roazon unan neptu ; red e vo d'ar zoudarded gall hag alamant mond kuit dindan deg devez.

Kas a ra Charlez hag Anna o gwirioù da veza studiet gand uhella lez-varn Vreiz, hag a oa a-hend-all dindan gwarez hag evezierz-dreist roue Bro-C'hall. Evid ma c'hellou Anna kuitaad he bro ha mond da gaoud he fried Maksimilian, e pê ar roue eul leve a 120 000 a luriou, hag e ro kemend-all evid ar veaj. Anad e oa beteg re an itrikou-ze a-berz eur roue evel Charlez VIII, na wele en e benn nemed e vad dezañ e-unan ; esperoud a ree ouspenn, e-keid ha ma oa Maksimilian o vrezeli e Bro-Flandrez hag e Bro-Hongri, e rentfe al lez-varn, hag a oa a-hend-all dindan gazel-gê gantañ, eur zetañs o vond a-du gand e c'hoant. Petra a c'hell beza bet en he fenn gand an dukez yaouank Anna ? N'he-doa ket c'hoaz trawalc'h a skiant-prenet evid kompren beteg pelec'h ez ee an emgleo-ze. Pa gomprenas e vefe red dezi kuitaad he mammvro, neuze e savas en he c'hreiz eun nahadenn a-grenn : ne c'helle ket ober he zoñj mond gand he fried. Heulia a ree Charlez VIII gand evez braz ar bec'h a oa war ar vaouez yaouank, hag he zrubuillou, o terhel warni muioc'h mui dalhmad, evid ma torfe ar jadenn a oa ouz he liamma gand Maksimilian ; siellet dre brokul, e oa gwirion an dimezi : e-kerz al lid greet e Roazon war an ton braz, e oa eur c'hannad euz al lez oc'h ober evid an impalêr. Koulskoude, skoulmet e oa bet al liamm-ze heb asant Charlez VIII, ar pezh a lakeas hemañ da veza gwall c'hwero, ha da zisklêria, heb klask pelloc'h, e oa nul ha didalvoud a-grenn an dimezi. Enebi a reas Anna ouz Charlez VIII na baouez ket d' ober azgoulennou : “ Dao eo din beza gwalleüruz, pa'z on rediet da skoulma dimezi gand eun den hag e-neus greet ken divalo din ! ”, a c'harmas-hi, tra ma oa roue Bro-C'hall o tond d'he c'havoud. Sammet gand an dle ma oa, dibourvez abalamour d'ar brezel-ze, e lavar “ ya ” da ginnig ar roue, o weled e peseurt stad truezuz ema he bro. Heb koll amzer, e ra Charlez VIII e vad euz ar pleg-se, gand ar mennad stard, ne vern petra a c'hoarvezo, da glask kousto pe gousto staga ouz e rouantelez an

Nantes. La ville devient territoire neutre, les troupes françaises et allemandes doivent se retirer sous dix jours.

Charles VIII et Anne font examiner leurs droits par la juridiction suprême de Bretagne, d'ailleurs placée sous la protection et la surveillance du roi de France. Afin qu'Anne quitte son pays et puisse rejoindre son époux Maximilien, le souverain verse une rente de 120 000 livres et en engage autant pour le voyage (100). La raison des agissements d'un roi comme Charles VIII n'était que trop évidente : totalement préoccupé par ses intérêts, il espérait un arbitrage en sa faveur de la part du tribunal tout entier acquis à sa cause, pendant que Maximilien guerroyait en Hongrie et en Flandre. Qu'a-t-il bien pu se passer dans l'esprit de la jeune duchesse Anne ? Elle manquait par trop d'expérience pour saisir la portée de cet arrangement (101). Quand elle réalisa qu'il lui faut quitter sa patrie, tout son être s'y refusa, et elle ne put se résoudre à rejoindre son époux. Charles VIII suit attentivement la situation et le désarroi de la jeune femme, la pressant toujours davantage de rompre le lien qui la lie à Maximilien. Le monarque était très aigri par ce “ mariage par procuration ” (un émissaire impérial représentait Maximilien lors de la cérémonie solennelle (102) célébrée à Rennes). Cette union, pour valide qu'elle fût, avait été conclue sans l'assentiment de Charles VIII qui, sans autre forme de procès, la déclara nulle et non avenue. Anne résista aux demandes en mariage de Charles VIII. “ Faut-il que je sois malheureuse pour qu'un homme qui m'a à ce point maltraitée m'épouse ! ”, s'exclame-t-elle à l'approche du roi de France. Lourdement endettée et sans ressources suite à cette guerre, elle accepte l'offre du monarque, eu égard à la ruine de son pays. Charles VIII en profite pour contre-attaquer, il veut en tous les cas tout tenter pour annexer ce dernier Etat souverain. Le jeune roi, âgé de 21 ans, est à ce point fasciné par cette duchesse qui n'a que 15 ans, qu'il prend rapidement la décision de l'approcher.

Un jour, le gardien du “ camp de campagne ” annonce le roi de France, et avant que les dispositions nécessaires n'aient été prises, Charles VIII, l'adversaire d'hier, se tient souriant devant la jeune duchesse bretonne. Oubliées les guerres et les querelles ! Deux jeunes gens sont en présence l'un de l'autre, ils se comprennent, ils s'aiment et le 16 décembre 1491 (103), Anne, duchesse de Bretagne, épouse Charles VIII, roi de France. La cérémonie solennelle a lieu au château de Langeais. Louis d'Amboise, évêque d'Albi, bénit leur union ; Jean de Rely, évêque d'Angers et confesseur de Charles VIII, célébra la messe. La Bretagne et tout particulièrement Rennes, “ la ville de la duchesse ”, accueillent ce mariage

diweza Stad soveren-ze. Hag ez eo ar roue yaouank-se, dezañ bloaz warnugent, ken dallet gand an dukez-se n'eo nemed pemzeg, ma ra e zoñj a-greiz-oll tostaad outi.

Eun devez, e teu porzier ar “ c'hamp ” da gemenn ema roue Bro-C'hall war an treuzou, hag a-raog ma oe gellet kempenn tra pe dra evid an digemer, e oa Charlez VIII, an enebour yaouank a-ziagent, en e zav dirag dukez yaouank Breiz, hag o vouzhoarzin dezi. Dizoñjet ar brezelioù hag an tabutoù ! Setu daou zen yaouank an eil dirag egile : en em gompren a reont, en em gared a reont. D'ar 16 a viz kerzu 1491, e timez Anna dukez Vreiz gand Charlez VIII, roue Bro-C'hall. Dalhet e oe al lid-eured war an ton braz, e kastell Langeais ; gand Loeiz a Ambroaz, eskob Albi, e oe roet dezo ar bennigadenn-eured ; Yann a Relly, eskob Angers ha kovezour Charlez VIII, eo a overennas. Laouen e resevas Breiz, hag ispisial Roazon, “ kêr an dukez ”, ar c'helou euz an dimezi-ze. Redeg a reas ar gwin a varrikennadoù, hag e oe enaouet tantadoù er c'hroaz-heñchou ha war lein an tuchennou ; ambrougadegoù a voe greet ; dañsal a reas “ an dudjentil, kêriz hag ar peurrest euz ar bobl ” beteg goulou-deiz, diouz skleur 40 flammerenn, hag ouz son an taboulin, ar rebedoù hag ar fleütou. An dispign greet gand kêr ne oe ket nebeutoc'h eged 197 a luriou, evid ma vefe greet eur gouel a-zoare da geñver eured ar roue hag ar rouanez. Evel-se e oa deuet a-benn eun devez-eured da opten ar pezh n'o-doa ket gellet opten kement a zivizou, kement a skridoù-emgleo hag a vrezelioù. “ En em roi a ree Breiz da Vro-C'hall e person eur briñsez grasiuz he bizaj, kaloneg hec'h ene, personeladur peurvad euz ar ouenn ” (A. de La Borderie). E miz c'hwevrer 1492 ez eo digemeret gand Bro-C'hall, birvill enni, e Sant-Denez, e-lec'h ma oe kurunen-net. Chom a ra an oll estlammet dirag he c'haerder hag he flênded a vugel. Koueza a ra he bleo war he diouiskoaz e plezennou ledan ; kaereet e oa bet he dudi a grennblac'h gand eur zê seiz gwenn. Bet eo bet rouanez e-pad seiz vloaz, hag e chomas leal d'he bro, d'he c'hustumou breizeg, tostig-tost d'he c'hen-vroiz.

Ne oa ket a-du gand politikerezh he fried. Karget eo bet ar bloaveziou-ze a gañv hag a dristidigez : koll a reas pevar bugel dezi en o oad tenerra ; mervel a reas an hini kenta, Charlez-Orland d'ar 6 a viz kerzu 1495, Charlez d'an 3 a viz here 1496, Frañsez e 1497, hag evid echui, Anna e 1498. Lavaret e veze e Bro-Alamagn e oa kement-se eur c'hastiz a-berz an Aotrou Doue, o veza ma oa bet Anna, hag hi dimezet dija gand Maksimilian, rediet da vond da bried gand Charlez VIII netra nemed dre c'haou ha dre skrap.

dans la joie. Le vin coule à flots et l'on allume des feux de joie aux carrefours et sur les collines, des cortèges se mirent en route, “ les nobles, bourgeois et le reste du peuple ” (104) dansent jusqu'au petit matin au son du tambourin, des rebecs et des flûtes à la lueur de 40 torches. La ville ne dépensa pas moins de 197 livres afin de célébrer dignement l'union du roi et de la reine. Un mariage avait ainsi rendu possible, ce que tant de négociations, de traités et de guerres n'avaient permis d'atteindre (105). “ La Bretagne se donnait à la France en la personne d'une princesse au gracieux visage, à l'âme forte, idéale personnification de la race ”. (A. de la Borderie) (106). En février 1492, la France enthousiaste l'accueille à Saint-Denis où elle se fait couronner. Chacun admire sa beauté et sa simplicité enfantine. De larges nattes lui tombaient sur les épaules et une longue robe de soie blanche rehaussait son charme adolescent. En restant fidèle à son pays et à ses coutumes bretonnes, elle régna sept ans, et fut proche de ses compatriotes.

Elle désapprouvait la politique de son époux et ce furent des années de deuil et de tristesse. Elle perdit quatre enfants en bas âge : le premier d'entre eux Charles d'Orléans décéda à Amboise le 6 décembre 1495, Charles le 3 octobre 1496, François en 1497, et enfin Anne en 1498 (107). Il se disait en Allemagne que Dieu avait infligé ce châtimement, car Anne qui était déjà mariée à Maximilien, n'avait été acculée à contracter son union avec Charles VIII que par suite d'une fourberie et d'un enlèvement (108).

Le 8 avril de la même année, la perte de son époux vint s'ajouter à celle de sa fille. Sa douleur fut incommensurable. Redevenue simple duchesse, elle était très proche de ses sujets. Cette princesse de vingt-deux ans que tous les événements de ces dernières années avaient mûrie précocement, se mit alors à gouverner, venant s'établir au château de Nantes comme si elle n'avait jamais été reine de France. Elle épousa par la suite le successeur de Charles VIII, le duc Louis d'Orléans (109). Devenue pour la seconde fois reine de France, elle demeura malgré tout la “ bonne duchesse ” de Bretagne. Agée de trente-huit ans (110), elle s'endormit de son dernier sommeil au château de Blois. Conformément à ses volontés, son cœur repose à Nantes dans le tombeau de son père, au milieu de son peuple, auprès de ses sujets loyaux et courageux, tandis que son corps fut conduit de Blois à Saint-Denis. Dans plusieurs églises et chapelles, on peut admirer encore aujourd'hui des œuvres d'art, vases et parures offerts par la duchesse. Le sculpteur breton Michel Colomb avait été chargé par la reine de réaliser le magnifique monument funéraire de son père, qui demeure toujours l'une des plus belles pièces de la Renaissance.



Louis XII



Anne de Bretagne (médaille à l'effigie de Louis XII et d'Anne de Bretagne, 1499, cadeau de la ville de Lyon)

D'an 8 a viz ebrel, er memez bloavez, kollet he merc'h ganti, e kollas ive he fried. Dreist-goñvor e oe he c'halonad. Deuet da veza dukez hepken en-dro, e chome bremañ tost-tre d'he zujidi. Parfeteet abred e oa bet ar briñsez-se a zaou vloaz warnugent gand kement he-doa bevet e-doug ar bloaveziou diwezaze : nerzuz, e kemeras krog e-barz stur ar renerez, o tond da jom e kastell Naoned, evel pa ne vefe ket bet biskoaz rouanez Bro-C'hall. Da c'houde, e timezas gand ar roue deuet war-lerc'h Charlez VIII, Loeiz a Orléans. Dond a reas da veza rouanez Bro-C'hall evid an eil gwech, o chom dalhmad, en desped da ze, an " dukez vad " a Vreiz. Serri a reas he daoulagad da viken e kastell Blois, d'an oad a eiz vloaz ha tregont. Hervez he c'hoant, ema he c'halon e Naoned, e-diabarz bez he zad, e-touez he fobl, tost d'he zujidi leal ha kaloneg ; kaset eo bet he c'horv avad euz Blois da Zant-Denez. E meur a iliz pe japel, e c'heller gweled, hirio an deiz c'hoaz, oberennou-arz, listri sakr ha bragerisou kinniget gand an dukez. Karget e oa bet ar c'hizeller breizad Mikêl Koulm gand ar rouanez da skulta evid he zad ar mênbez dispar, hag a zo, en deiz a hirio c'hoaz, unan euz splanna oberennou an Azginivelez.

Bet eo bet ar 15ed kantved unan euz bleuniusa mareou Breiz evid pezh a zell an arz hag al lennegezh enni : chomet ez eus war e lerc'h savaduriou hag oberennou lennegel hag o-deus miret o êr " yaouank ", en desped d'an amzer o vond e-biou. E Kastell-Paol e voe savet tour mistr Intron-Varia ar C'hreisker, dezañ 77 metrad a uhelder, moarvad an hini kaerra e-touez an oll. Ober a reas berz braz e Breiz ive ar stil sevel-tier anavezet-kaer e Bro-C'hall dindan an ano a " stil flamminuz ", petra bennag ma ne bermete ket greun teo ar mên kaled eur fesonezh ken dilikat hag e Sant-Severin, Sant-Jermen-ar-Aoserad pe Sant-Medar e Pariz, ar re-mañ o veza ilizou-skwer euz ar 15ed kantved gall. Er stil-ze eo e oe peurechuet ilizou-meur Kemper ha Landreger, hag e oe savet neo gaer iliz-veur Naoned, ilizou Lokorn, Ar Folgoad, Sant-Yann-ar-Biz, Ploermel, Gwengamp, h.k.z. E meur a gêr evel Vitre, Lokorn, Landreger, Pondi, Daoulaz ha Montroulez, ez a war-raog ar gwiaderezh, beteg tizoud ar peurvad arzel, kement ha ken bian ma teuas ar " gwiader " da veza ar skeudenn vrudet o taolenni Breiz en Argoad. Dond a reas koñversanted alamant da Boullaouen (Penn-ar-Bed) evid lakad ar minou da dalvezoud.

Bleunia a reas ar pesketêrez, koñvers an holen hag ar gwiniz. Dond a reas e-barz ar vro gwin Bro Spagn ha soavon Sevilla. Pa oe dizoloet an Amerik, ma kemeras perzh en abadenn-ze ar Breizad Koatanlem, e oe digoret evid kêr Naoned doriou an amzer da-zond. Dond a ra ar gêr-ze da veza kenta porz espor-

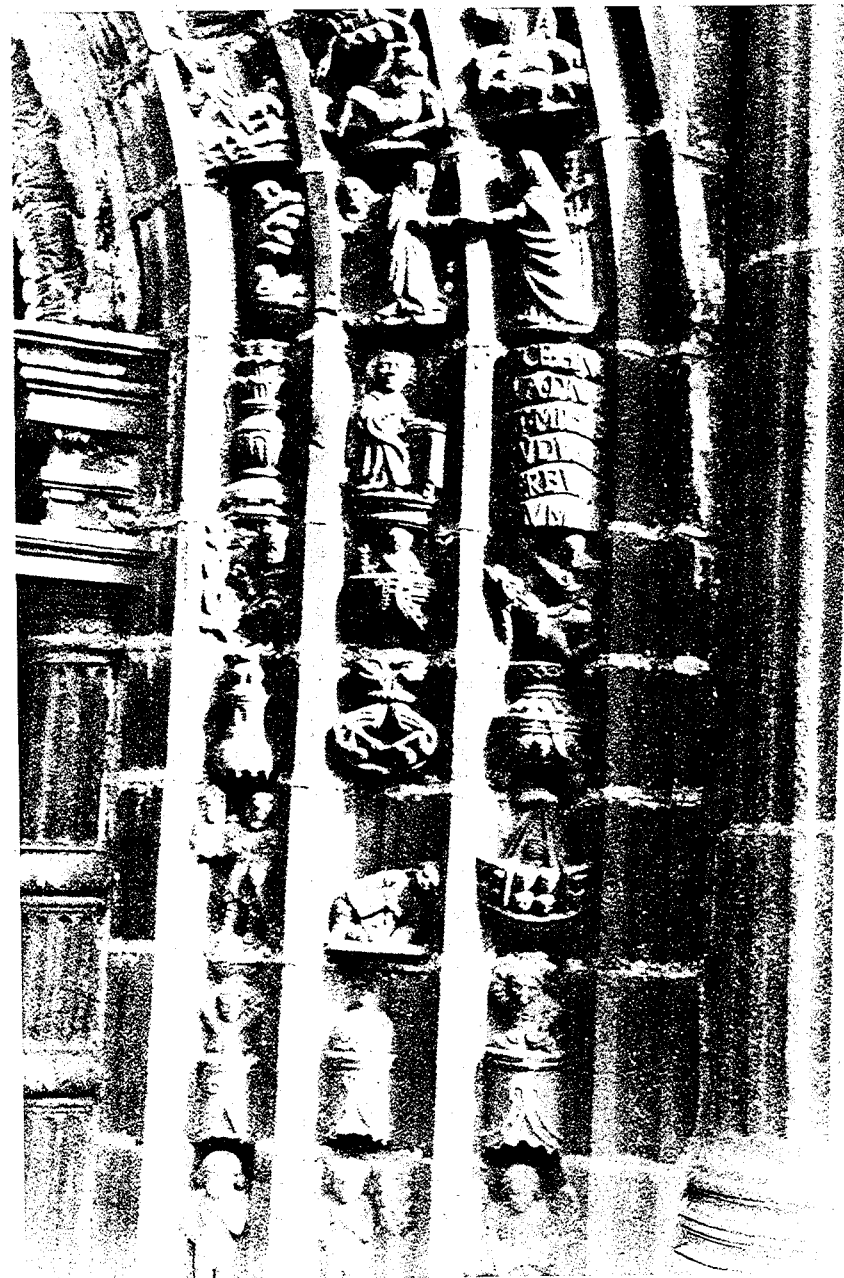
Le 15ème siècle est l'une des périodes les plus fastes qui ait doté la Bretagne de monuments et œuvres littéraires ayant défié le temps. A Saint-Pol-de-Léon, on érigea l'élégante flèche de Notre-Dame du Kreisker, haute de 77 mètres, sans doute la plus belle entre toutes. Le style très connu à cette époque en France sous le nom de " flamboyant " se répandit également très largement en Bretagne, même si le grain grossier de la pierre dure ne permettait pas un travail si fin qu'à Saint-Séverin, Saint-Germain-l'Auxerrois ou Saint-Médard à Paris, qui sont des églises typiques du 15ème siècle français. C'est dans ce style que l'on acheva les cathédrales de Quimper et de Tréguier, et que l'on construisit la belle nef de la cathédrale de Nantes, les églises de Locronan, du Folgoët, de Saint-Jean-du-Doigt, de Ploërmel, de Guingamp. Dans plusieurs cités comme Vitre, Locronan, Tréguier, Pontivy, Daoulas et Morlaix, les tisse-rands (*gwiader* en breton) portent leur activité au sommet de la perfection artistique, au point de devenir le symbole le plus populaire de la Bretagne intérieure. Des négociants allemands vinrent à Poullaouen (Finistère), afin d'y exploiter les mines.

La pêche, le commerce du sel et du blé devinrent florissants. Les vins d'Espagne et le savon de Séville firent leur apparition. La découverte de l'Amérique, à laquelle le Breton Coatanlem (111) prit une part active, ouvrit à la ville de Nantes les voies de l'avenir. Cette cité devient le principal port exportateur de Bretagne, et un contrat signé avec Bilbao en 1491 stipule qu'un marchand de Bilbao a le droit de vote au conseil de la ville de Nantes, et inversement.

Les plus belles pages de l'histoire bretonne ont été consignées en prose ou en vers. Jean de Saint-Pol, de la maison du duc François II, écrivit vers 1475 une " Chronique de Bretagne ", Guillaume Gruel rédigea une chronique du connétable Arthur de Richemont. Pierre Le Baud, grand aumônier à la cour, commença en 1480 à écrire son Histoire de Bretagne, dans laquelle il mêla de vieilles fables et légendes à de nombreux documents provenant des archives de la duchesse Anne. Alain Bouchart enfin, secrétaire de François II, est l'auteur des Grandes Chroniques de Bretagne, richement illustrées, parues à Paris en 1514. L'imprimerie, que des maîtres allemands introduisirent à Paris seulement en 1470, et qui apparut à Angers en 1477, à Poitiers en 1479, fit son entrée en 1484 à Bréhant-Loudéac (112), et ensuite à Rennes. En 1499, Jean Calvez imprima à Tréguier un vocabulaire en breton, français et latin connu sous le nom célèbre de Catholicon, et qui parut après l'impression en langue bretonne d'un mystère, " La vie de sainte Nonne et de son fils saint Devy ". Ceci est d'autant plus remarquable que la dépendance envers la France devenant de plus en plus sensible, la langue bretonne ait pu être conservée dans des textes écrits et imprimés. (113)

zier Breiz, hag er skrid-emgleo a zinas gand Bilbao e 1491, ez eo spisaet penaoz e-neus eur c'hoñversant euz Bilbao ar gwir da vouezia e kuzul ti-kêr Naoned, ha kemend-all eun Naonedad e Bilbao.

Lakeet eo bet e komz-plên pe e gwerzennou kaerra pajennadou istor Breiz. War-dro 1475 e skrivas Yann a Gastell-Paol, euz tiegez an duk Frañsez II, eur g-“ Kronikenn Vreiz ”. Gand Gwillerm Gruel e oe savet dre skrid eur gronikenn diwar-benn ar c'honetabl Arzur a Richemont. E 1480, e stagas Pêr Le Baud, hag a oa aluzenner braz el lez, da skriva e Istor Breiz, ma vesk ennañ mojennou koz ha marvailloù gand forz teulioù o tond euz dielloù an dukez Anna. Hag evid echui, Alan Bouchart, sekretour Frañsez II, eo a oe oberour Kronikou Meur Breiz, skeudennet kaer, deuet er-mêz e Pariz e 1514. Arz ar moula, digaset gand mistri alamant, ne oe anavezet e Pariz nemed e 1470, en Angers e 1477, e Poitiers e 1479 ; digaset e oe e Bréhant-Loudéac hag e Roazon e 1484. E 1499 e oe moulet e Landreger gand Yann ar c'h/Kalvez eur c'heriaoueg brezoneg, galleg ha latin, dindan an ano brudet a g-Katolicon, goude ma oa bet moulet en araog eur mister e brezoneg, “ Buez santez Nonn hag he mab sant Devi ”. Kemer a ree ar brezoneg troad er skridou, ken skrivet gand an dorn, ken moulet, ha kement-se n'eo ket dister en eur mare ma oa Breiz o tond da veza dalhmad ha muioc'h-mui e dalc'h Bro-C'hall.

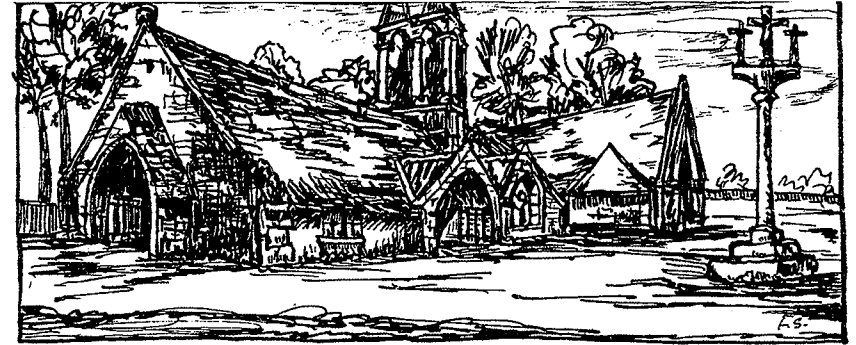


Sculptures ornant le porche de l'église de Guimiliau

Breiz euz ar 16ed d'an 19ed kantved

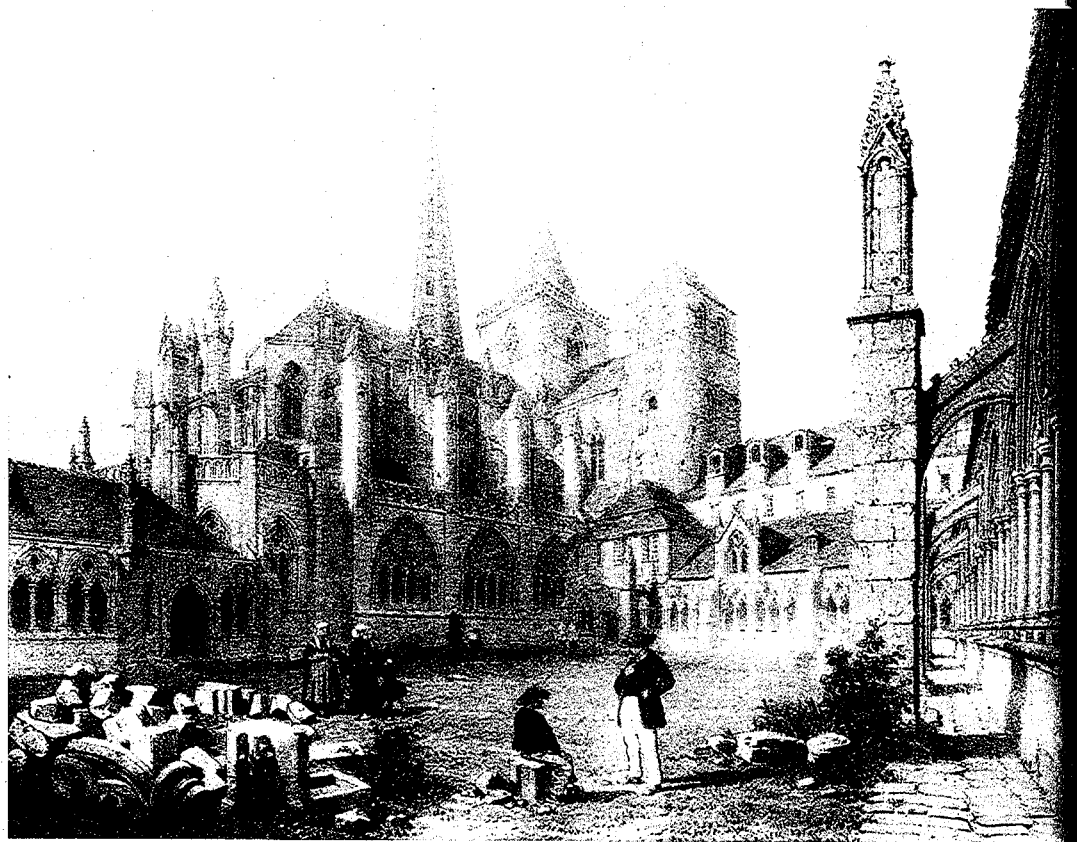
A-vremañ n'eo mui Breiz nemed eur broviñs c'hall. En eur zimezi gand roue Bro-C'hall, e lakeas unan euz he c'haloneka merhed eun termen, da c'hortoz, d'ar stourm evid an dishualded, m'o-doa harozed ar mareou kent kemeret perz ennañ gand eun taerder gouez hag o herder a Gelted. A-dra-zur, ne oa ket ar memez hini poent ar susit e Bro-C'hall hag e Breiz (e Bro-C'hall ne c'helle ket ar merhed azgoulenn ar gurunenn a rouanez, e Breiz e c'hellent), med, dre vertuz an emgleo sinet e Gwened e 1532, e teufe an unaniez gand Bro-C'hall da veza unan da viken. D'ar 14 a viz eost 1532 ec'h embannas ar roue edit Naoned ma lenner ennañ : “ ... Unani a reom da viken dukelez Breiz gand rouantelez ha kurunenn Bro-C'hall ”. Hag evid gwir, chom a reas an dizemgleviou bian hep poueza re. Bet eo bet ar 16ed kantved eur mare eüruz e Breiz. Bleunia a reas ar arzou war ar mêziou tost d'ar c'hêriou ; deski a reas duked ha konted an ton gall gwirion, hag aliesoc'h e vezent gwelet e Pariz eged en o c'hastellou euz mare an Dalc'h. War-bouez nebeud, e teuas oll rouaned Bro-C'hall da weladen-ni Breiz. Aozet e veze festou braz, chaseadennou, digemeradennou ; ober a ree ar c'hêriou kement a oa red evid enori war an ton ar brasa o ostiz a uhel reñk. Ar roue a veze dalhmad evitañ er vro eur gouarnour, med hemañ ne ree ket, nemed ral a wech, e zemeurañs e Breiz, eun aotrou eo a veze oc'h ober evitañ.

Med, pa varvas Herri III (1589), ha pa'z eas kurunenn Bro-C'hall war benn e genderv, Herri IV, eur priñs protestant, neuze, kenemzavet, en em vodas ar Vretoned dindan urziou an duk a v-Mercoeur, hag a zianzavas ar roue nevez. Skrijuz e oe brezelioù ar Re Unanet, o tigas d'o heul netra nemed freuz ha reuz. Stourm a reas e-pad nao bloaz ar bandennadou soudarded gand eur fanatike- rez sovaj, o skrapa, o tistruj heb tamm paouez ebed. Er vicher-ze, Gwion Eder de la Fontenelle ne oa mestr ebed a-uz dezañ : adaleg e doull-laeron an enez Tristan, a-dal da Zouarnenez, e hadas, pevar bloavez diouz renk, ar gwal-



La Bretagne du 16ème au 19ème siècle

La Bretagne n'est plus désormais qu'une province française. Le mariage avec le roi de France d'une de ses filles les plus valeureuses avait provisoirement mis un terme aux luttes pour l'indépendance, au service de laquelle les héros des siècles passés avaient engagé le combat avec une fougue toute sauvage et leur témérité celte. Le problème successoral ne se posait certes pas dans les mêmes termes en France et en Bretagne, (en France, les femmes ne pouvaient prétendre à la couronne, chose possible en Bretagne), mais l'accord signé à Vannes en 1532 allait rendre définitive l'union avec la France. Le 14 août 1532, le roi publie l'édit de Nantes stipulant : “ ... Nous unissons pour toujours le duché de Bretagne au royaume et à la couronne de France ”(114). Effectivement, les petits différends restèrent sans conséquence. Le 16ème siècle fut en Bretagne une période heureuse. Les arts à la campagne se développèrent essentiellement à proximité des villes ; ducs et comtes apprirent les authentiques manières françaises, et on les voyait plus souvent à Paris que dans leurs châteaux. Les rois de France visitèrent presque tous la Bretagne. De grandes fêtes, des chasses et des réceptions étaient organisées, et les villes faisaient tout



La cathédrale de Tréguier

leur hag ar revin e Bro-Gerne. Diskouez a reas ar roue Herri IV kaoud trawalc'h a skiant-vad politikel ha trawalc'h a galon, evid lakad eun termen d'an emgannou : henn ober a reas en eur droi ouz ar feiz katolik (1593) ; gounid a reas da zond ouz e du an oll eneberien koulz lavared, sepet an ambisiuz a zuk a v-Mercoeur, hag a nahas plega. Oc'h hunvreal en eur galloud-diharz evid Breiz, e talhas gand ar stourm beteg 1598, par d'eur forbann dirollet.

Gouzoud a reas rouaned Bro-C'hall ober o mad euz perziou-mad ar Vretoned war dachenn ar brezel, hag euz o deltu. Deuet da veza gouarnour Breiz e 1631, e ouezas Richelieu an tu da lakaad ar Vretoned d'en em domma ouz marin ar roue, hag e savas eun arsenal e Brest. Dond a reas an Orlant da

pour rendre hommage à leurs hôtes prestigieux. Le roi y avait un représentant permanent, un gouverneur, qui élit rarement domicile en Bretagne, se faisant lui-même représenter par un seigneur.

Mais lorsque, à la mort de Henri III en 1589, la couronne de France revint à son cousin Henri IV, un prince protestant, les Bretons se rassemblèrent derrière le duc de Mercoeur et refusèrent de reconnaître le nouveau roi. Les guerres de la Ligue furent redoutables et n'apportèrent au pays que désolation. Faisant preuve d'un fanatisme sauvage, les bandes armées s'affrontèrent durant neuf années, se livrant au pillage et aux rapines. Guy Eder de la Fontenelle était sans rival, dans cet art, lui qui, depuis son repaire de l'île Tristan en face de Douarnenez, sema quatre années durant le malheur et la désolation en Cornouaille. Henri IV se montra suffisamment sage et bon pour mettre un terme à ce conflit par sa conversion au catholicisme (1593), se ralliant dès lors presque tous ses adversaires, excepté l'ambitieux duc de Mercoeur qui refusa de se soumettre. Rêvant d'une nouvelle autocratie bretonne, il poursuivit la lutte, tel un pillard effréné, jusqu'en 1598.

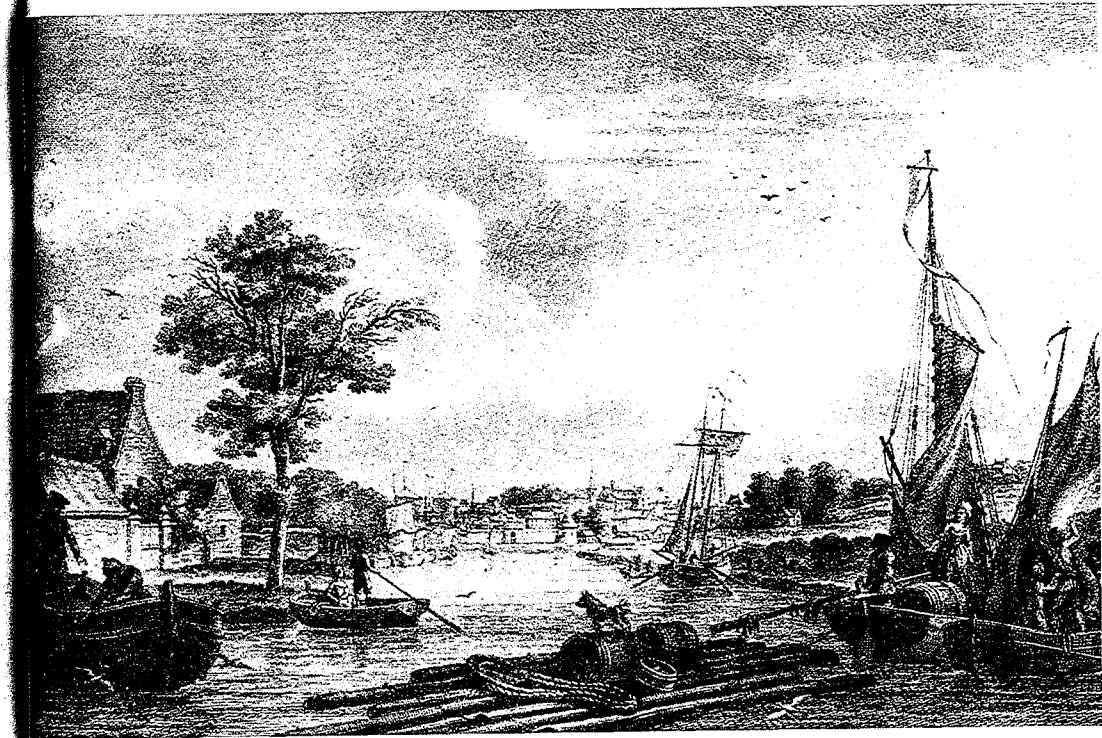
Les rois de France surent utiliser à leur profit l'esprit d'entreprise et les qualités militaires des Bretons. Richelieu, devenu gouverneur de Bretagne en 1631, trouva le moyen de provoquer l'enthousiasme des Bretons pour la marine royale et fit construire un arsenal à Brest. Lorient devint le principal port pour les Indes Orientales. Les Anglais cherchèrent plusieurs fois à mettre le pied sur le sol breton mais ils furent battus à Camaret en 1694 et par la suite à Saint-Cast, etc.... On trouve, parmi les figures marquantes de cette époque, des hommes comme Hervé de Portzmoguer (115), Duguay-Trouin de Saint-Malo, Cornic originaire de Morlaix (116). Ce sont des navigateurs bretons qui découvrirent Terre-Neuve en 1504 et, guidés par Jacques Cartier, ils atteignirent le Canada. Un Breton, Le Gentil de la Barbinais, fut le premier Français à faire le tour du monde en 1714. Lesage (117), de la Noue et Duclos (118) sont des écrivains de renom qui se firent une place dans la littérature française.

La Bretagne comme les autres provinces a durant les dernières décennies de l'Ancien Régime, vécu des moments difficiles sur le plan économique et social. L'équilibre entre les classes était perturbé, la noblesse et la bourgeoisie se disputant les postes, les honneurs et le pain. Les bourgeois étaient passés maîtres dans l'art d'accaparer tous les postes influents à la Cour et dans les tribunaux, mis à part le Parlement. Les 26 et 27 janvier 1789, des combats san-

veza ar c'henta porz-ambarki evid Indez ar Sao-Heol. Meur a wech e klaskas ar Zaozon skrapa eun tamm bennag euz douar Breiz, med kannet e oent e Kamaled e 1694, ha diwezatoc'h e Sant-Kast, h.k.z... E-touez Bretoned brudet an amzer-ze, e kaver anioiu evel Herve a b-Portzmoger, Duguay-Trouin, euz Sant-Malo, Cornic, ginidig euz Montroulez. Morêrien euz Breiz eo a zizoloas an Douar-Nevez : gand Jakez Cartier en o fenn, ez ejont beteg ar C'hanada. Ar c'henta Frañsez greet tro ar bed gantañ e 1714 a oe eur Breizad, Le Gentil de la Barbinais e ano. El lennegez c'hall, n'eo ket dister e-touez ar varzed hag ar skrivagnerien paotred evel Lesage, de La Noue, ha Duclos.

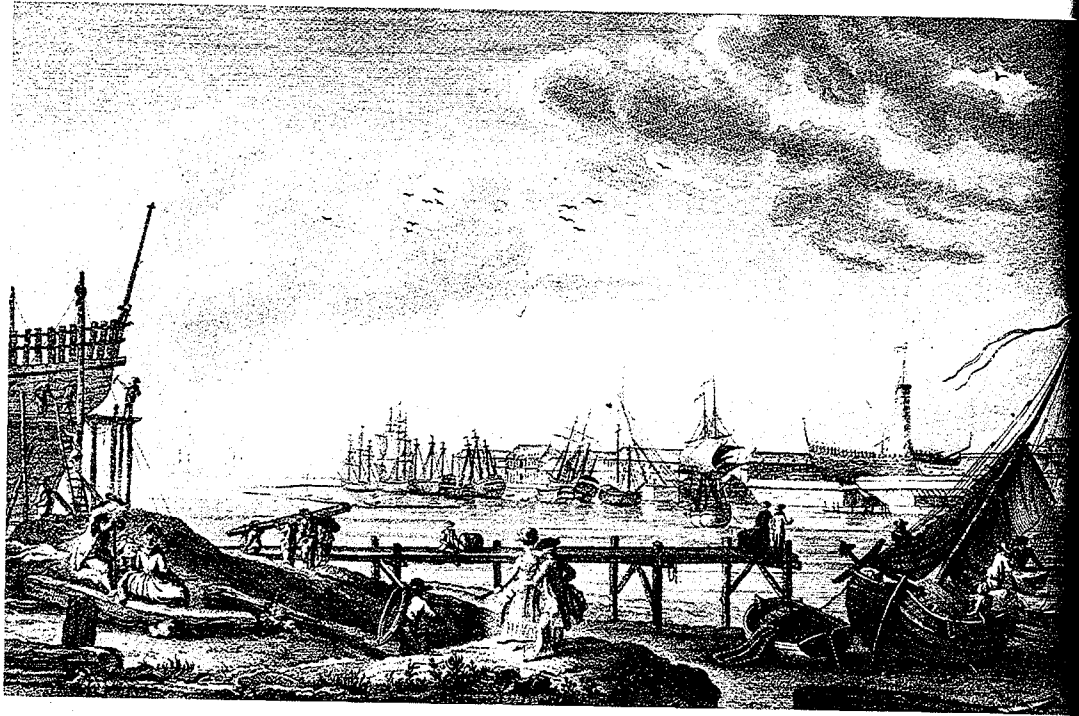
E-giz proviñsou all ar rouantelez, ez eus bet e Breiz ive, e-pad degvloaziadou diweza ar Ren Koz, eun dienez sosial hag ekonomikel. Torret e oa ar c'hempouez etre ar reñkadou, an noblañsou hag ar vourhizien o tabutal kenetrezo evid ar c'hargou, ar bara hag an enoriou. Dont a reas ar vourhizien a-benn da zacha war o zu an oll gargou a-bouez, el lez hag el leziou-barn, sepet er parlant. Bez'e oe zoken, d'an 26 ha d'ar 27 a viz genver 1789, emgannou, gand gwad, e ruiou hag e banellou Roazon. E penn eur bagad studierien war ar gwir e oa Moreau, hag a stourme evid an ideou nevez. E 1789, pa fellas d'an Trede-Stad voti evid eun toullad adreoliadennoù, e oe rannet Breujou Breiz e diou gostezenn, int-i hag o-devoa votet e 1788 a-eneb ar minister. Diwar an troc'h-se, ne oe e Versailles evid ober en ano Breiz nemed an Trede-Stad ha kannaded ar veleien a izel reñk. Kaset e oe beteg al lez skridou-enebi taer ha klemmaduriou. Disklêria a reas an noblañsou ha pennou braz an Iliz, en ano " gwiriou ar broviñs ", ne oa nemed Breujou Breiz a gement a c'helle kas kannaded da Versailles. Goulenn a rejont groñs ma vefe miret stad koz an traou, da lavared eo emrenerez Vreiz, en desped d'hec'h unaniez gand ar Stad c'hall, hag ive eul lezenn-diazez dezi hec'h-unan. An ideou nevez koulskoude e oa anezo re ar Sklerijennou hag ar frañmasonerez ; kemeret o-doa gwrizioù e Breiz war-dro 1770, hag e oant bet strewet dija a-vraz e-touez pobl ar Vretoned gand an alvokaded hag ar studierien, kement ha ken bñan ma krogas en-dro tan an dispac'h e meur a lec'h.

E-pad nozvez ar 4 a viz eost 1789, e oe kaset d'an traoñ gand kannaded Vreiz frankizou ha gwiriou ar vro. Koll a reas Breiz evel-se hec'h emrenerez ; paouez a reas da veza eur broviñs distag gand he mererez dezi hec'h-unan, hag e oe rannet e pemp departamant En em gavet e Versailles, e krouas kannaded Vreiz ar c'h/Kleub breton, hag a zeuas buan da veza ar galonenn m'en em stagas outi Kleub ar Jakobined. Toui a reas, d'an 19 a viz genver 1789, eun daou-



Le port de Vannes (collection " Ports de France " dessinés pour le roi en 1776)

glants eurent même lieu dans les rues de Rennes. Moreau (119), à la tête d'un groupe d'étudiants en droit, combattait pour les idées nouvelles. Les Etats de Bretagne, qui avaient voté contre le Ministère en 1788, se scindèrent en deux camps lorsque le Tiers Etat chercha à faire passer une série de réformes. Conséquence de cette scission, la Bretagne ne fut représentée à Versailles que par le Tiers Etat et les délégués du bas clergé. Des requêtes et de vives protestations arrivèrent à la Cour. Les nobles et les hauts dignitaires de l'Eglise déclarèrent au nom des " droits de la province " que seuls les Etats de Bretagne étaient habilités à dépêcher des représentants à Versailles. Ils réclamèrent expressément le maintien de l'état préalable, c'est-à-dire l'autonomie de la Bretagne en dépit de la fusion avec la France, ainsi qu' une constitution propre. Les idées nouvelles prônées par le siècle des Lumières et les francs-maçons, qui s'implantèrent en Bretagne aux environs de 1770, furent propagées dans le peuple, surtout à Rennes par les avocats et les étudiants, si bien que les feux de la Révolution se déclenchèrent en plusieurs endroits.



Le port de Lorient (collection " Ports de France " dessinés pour le roi en 1776)

c'hant bennag a warded-ar-roue, ginidig euz Breiz hag euz an Anjou, al le-mañ, gand solenniez : " Dorn-ha-dorn ez eus ahanom eur famill braz-meurbed, hag ez om unanet da viken dindan banniel ar frankiz " Da c'her-stur evid mond d'ar stourm o-devoa : " Beva dieub pe mervel ".

Bet eo bet Emil Souvestre unan hag e-neus kanet, evel ma n'eo bet greet kenkoulz gand den all ebed, ene Breiz, ken e eurvad, ken e zrougeur, ken e joaiou, ken e ankeniou ; kinnig a ra deom ive en eul leor " Ar Vretoned diweza " (pp.214-243) eun nebeud pajennadou diwar-benn an Dispac'h e Breiz a garfem adskriva amañ, rag lakeet e-mêz ar barz hag ar skrivagner-ze, n'eus den all ebed hag e-neus santet gwelloc'h turmudou feulz ar mare-ze, na santet pegeu grevuz ha pegeu trubuillet eo bet ar mare-ze ennañ.

" N'eo ket bet an Dispac'h e Breiz ar pez ez eo bet er rannvroioù all euz Bro-C'hall. Eno n'eus ket bet eun dra da ober hepken, evel e peb lec'h : eun divega d'ar pennou, evel ma oa dleet ; du-mañ ez eus bet eur gwallreuz, nebeu-

Dans la nuit du 4 août 1789, les représentants bretons renoncèrent aux libertés et aux droits de leur pays. La Bretagne perdit ainsi son autonomie, cessant d'être une province indépendante avec son administration autonome et elle fut divisée en cinq départements (120). Les représentants bretons fondèrent à Versailles le " Club breton " qui constitua rapidement le noyau autour duquel se regroupa le Club des Jacobins. Le 19 janvier 1789 (121), environ deux cents jeunes gardes nationaux originaires de Bretagne et d'Anjou prononcèrent ce serment solennel : " Solidaires, nous formons une puissante famille, tous frères nous serons toujours unis sous le drapeau de la liberté ". " Vivre libre ou mourir ", c'est sur ces mots qu'ils portaient au combat.

Emile Souvestre (122), chantre à nul autre pareil de l'âme bretonne, de ses joies, de ses malheurs et de ses peurs, nous offre dans son œuvre " Les derniers Bretons " (p.214-223) (123) quelques pages sur la révolution en Bretagne, pages que nous souhaiterions reproduire ici. Il est pratiquement le seul écrivain à avoir à ce point senti battre le cœur de cette époque si pleine d'inquiétude et d'en avoir ressenti toute la gravité.

" La Révolution ne fut pas en Bretagne ce qu'elle était dans les autres contrées de France. Les choses ne s'y bornèrent nullement, comme partout, à un émondage en règle de têtes ; il y eut chez nous un drame moins vulgaire et plus captivant à étudier, ce fut la lutte entre la guillotine et les croyances, une lutte acharnée dans laquelle la guillotine usa son couteau et fut vaincue. Ce combat ne dégénéra pas, comme dans la Vendée, en guerre civile ; à quelques exceptions près, la Bretagne resta immobile, mais elle resta à genoux et les mains jointes, malgré tout ce que l'on tenta pour l'en empêcher... Rien ne put altérer la fraîcheur de sa foi ; elle ne céda ni à la colère, ni à la peur. On put bien lui enfoncer le bonnet rouge sur la tête, mais non sur ses idées. "

" Je ferai raser vos clochers ", déclarait Jean Bon Saint-André (124) à l'adresse du maire d'un village, " afin qu'il ne reste plus rien de ce qui vous rappelle vos superstitions d'antan ". Ce à quoi le paysan répondit : " Il faudra bien que vous nous laissiez quand même les étoiles, et on les voit, elles, depuis bien plus loin que nos clochers ".

C'est la raison pour laquelle il fut vain de menacer de mort les prêtres qui se refusèrent à prêter serment sur la nouvelle constitution. Il se trouva toujours assez de prêtres en Bretagne pour assister les fidèles, et de fidèles pour donner

toc'h boutin, ha dedennusoc'h da studia. Etre ar gillotin hag ar c'hredennou eo bet an emgann ; eun emgann didrugarez, ma uzas ar gillotin he c'hontell ha ma oe trehet. Ne droas ket an emgann-ze e brezel sivil, evel ma reas er Vañde ; war-bouez eun nebeud disparadennou, e chomas Breiz-Izel sioul ; chom a reas war bennou he daoulin evelkent, hag he daouarn juntet, petra bennag a oe greet evid klask miroud outo d'her beza... Netra ne c'hellas distumma flourder he feiz ; ne blegas ket na d'ar gounnar na d'an aon. Tu zo bet da zanka dezi ar boned ruz war he fenn, n'eo ket bet greet war he zoñjezonou.

“ Lakaad a rin diskar ho touriou-iliz, a lavare Jean Bon Saint-André da vêr eur barrez, ma n'ho-po evel-se netra ken o tigas soñj deoc'h euz ho prizkredennou kent.

“ Ma respontas ar peizant dezañ :

“ -Red a-walc'h e vo deoc'h lezel ar stered ganeom, hag e vezont gwelet a-belloc'h eged on tour-ni !

“ Setu perag e oe en aner gourdrouz ar maro d'ar veleien n'o-doa ket touet war al lezenn-ren nevez ; e Breiz e oe kavet trawalc'h a veleien evid ober war-dro an dud fidel, ha stank an dud evid roi digemer dezo. E Kraozon e oa serret an oll ilizou, hag ar veleien, lakeet an hu warno evel war ar jiber, ne gavent grañj ebed evid overenni ; soudarded a oa er bourhiou. Peseurt tu a jome c'hoaz da zerhel d'ober war-dro ar relijion, badezi ar vugaligou nevez-c'hanet, benniga an dimeziou, h.k.z ? Setu amañ eur skwer.

“ Hanternoz o son : en donvor, pell, eur skleurenn o taskrena ; klevet e vez, piz, tint dister eur c'hloc'h mouget ; tost, gand storlok trouzuz an tonnou. Kerkent, euz kement plegig-mor, euz kement fraill er roc'h, euz kement kuziadell, e teu er-mêz, goustad, linennou hir du o riskla war ar gwagennoù. Bigi pesketêrien int, karget a baotred, a verhed, a vugale hag a gozidi, o vond en donvor, oll war-zu ar memez takad. Ha dija e vez klevet son ar c'hloc'h euz adost-tre ; gwelet e vez frêz ar skleurenn a zo er pellder ; a-benn ar fin e teu war wel, e-kreiz an tonnou, al lec'h m'ema an oll vandennad tud-se oc'h ober hent evid e dizoud. Eur vagig eo, ma'z eus enni, en e zav, eur beleg oc'h overenni. Sur ma 'z eo ne vo eno evel test nemed an Aotrou Doue e-unan, e-neus pedet e barrezioniz d'al lid-noz-se. Deuet eo an oll dud fidel, emaint oll war bennou o daoulin en o bag, etre ar mor o trouzal boud hag an oabl goloet a goumoul du ! Ha bez 'ez eus kaerroc'h taolenn ? E-kreiz an noz, en-dro d'eur beleg en e zav a-uz d'an toull-don, daou vil a dud o plega o fenn. Klevet e vez kanou santel an



Plage de Saint-Malo, costumes de la région de Dinard, Dol, Cancale

refuge aux prêtres. A Crozon, on ferma toutes les églises, et les prêtres, traqués comme du gibier, ne trouvèrent pas une grange où l'on puisse célébrer le Saint Sacrifice, car les soldats occupaient tous les villages. Quels moyens restait-il pour s'acquitter des obligations de son ministère, baptiser les nouveau-nés, célébrer les mariages, etc., ... ? Ecoutez cet exemple :

Minuit sonne : au large sur l'océan, une lueur vacillante : l'on perçoit nettement le tintement léger d'une cloche qui se perd presque dans le mugissement des vagues. Aussitôt, de toutes les criques, de toutes les anfractuosités de la côte rocheuse, de toutes les caches, glissant sur les flots, de longs traits noirs sortent lentement. Ce sont des barques de pêcheurs, chargées d'hommes, de

overenn, hag etre peb kan-da-respont, mouez gourdrouruz ar mor, ma vefe lavaret ez eo mouez Doue.”

“ Forzig anezo a rankas kuitaad o bro, klask eur bod hag eur vammvro e-kichen ar re a reent anezo abaoe o amzer genta “ ar Zaozon ”. Dond a ra en o spered ar zoñj euz pemp kant vloaz a skraperez, a zistruj hag a drubarderez ; bremañ e oant o chom er Vro-Zaoz-se, hag hirêz enno e-leiz, e soñjent en o bro dezo o-unan. Kana a reent gwerzennou mantruz an “ Dispac’h ”, eur c’han hag a zo anezañ hirio c’hoaz e Penn-ar-Bed ha war aochou hanternoz Breiz.

Pignet war eur garreg tost d’an aod, ema ar c’haner, en e gichen ar mor o wagenni ; azezet eo ; leun eo e galon gand ar c’hoant da adweled bro e galon. Ema an daerou o redeg a-hed e zioujod dizliou. E-unan-penn en e walleur, troet war-zu ar ribl a-eneb, e tistag ar geriou-mañ ; “ O douar ar Vretoned, te, ma fobl muia-karet, te hag a lakas bloaveziou hir da istor gloriuz kement a zaerou da redeg, douar ken tost d’am c’halon, na pegen glaharuz eo an disparti ! Pegoulz ez in en-dro davedout ? ”.



femmes, d’enfants et de vieillards qui toutes rallient le même point situé en haute mer. On perçoit tout près le tintement de la cloche. La lueur lointaine devient bien visible et pour finir voici qu’apparaît dansant au milieu des flots le point vers lequel toute la population réunie converge. Debout dans une barque, un prêtre célèbre la sainte messe. Sûr de n’avoir là que Dieu comme seul témoin, il a convié ses ouailles à cette cérémonie nocturne. Tous les croyants sont là, à genoux dans leurs bateaux, entre le grondement sourd de la mer et le ciel couvert de nuages sombres. Peut-on imaginer plus beau spectacle ? Deux mille âmes sont rassemblées en pleine nuit autour d’un prêtre debout au-dessus de l’abîme. Les chants sacrés du Saint Sacrifice se font entendre et l’on perçoit, entre deux répons, le mugissement menaçant de la mer dont on dirait la voix de Dieu (125).

Ils furent nombreux à devoir quitter leur pays pour trouver refuge auprès de ceux qu’ils nommaient “ Saozon ” (126) depuis leur plus tendre enfance. Se remémorant cinq siècles de pillage et de trahison dont ils furent les victimes, ils se retrouvaient maintenant dans cette Angleterre, où ils pensaient avec nostalgie à leur propre pays. Dans un chant bouleversant, toujours vivant en Finistère et sur la côte nord de la Bretagne, ils évoquent la “ Révolution ” (127).

Juché sur un rocher battu par les vagues de l’océan, un homme brûle de revoir sa terre natale. Des larmes lui coulent le long des joues blafardes. Triste et abandonné, il s’adresse en ces mots à la rive opposée : “ O terre des Bretons, peuple chéri dont l’histoire glorieuse nous a durant ces longues années arraché tant de larmes. Sol si cher à mon cœur, que la séparation est cruelle ! Quand reviendrais-je vers toi ? ”

Comme le texte de l'avant-propos, la traduction bretonne de *Die Bretagne-ein Erlebnis* est due à F. Morvannou, qui s'est chargé aussi des notes propres à cette édition. Outre ces dernières, en ont été intégrées de nombreuses autres qui figurent dans le mémoire de maîtrise de Cédric Flatrès, avec l'aimable autorisation de l'intéressé. Ces notes-là (elles ne sont parfois que partielles) sont désignées par les initiales CF.

1. Village (au sens du français de Bretagne : c'est un hameau) en Pleumeur-Bodou (22560), avec une chapelle en l'honneur de saint Uzec (ou Judoc). S'écrit plutôt Saint-Uzec de nos jours (cf. *Le patrimoine des Côtes-d'Armor*, Charenton, Flohic, t.II, p.826, 1998).

2. Dans les légendes bretonnes, les lutins (ainsi que les fées) portent le nom de *korrigan*. La Villemarqué nous en dresse le portrait suivant : " Loin d'être blancs et aériens [comme le sont les fées], ils sont généralement noirs, velus, hideux et trapus ; leurs mains sont armées de griffes de chat et leurs pieds de cornes de bouc [...]. Ce sont les hôtes des dolmens ; ils passent pour les avoir bâtis ; la nuit, ils dansent alentour, au clair des étoiles [...]. Malheur au voyageur attardé qui passe ! Il est entraîné dans le cercle et doit danser parfois jusqu'à ce que mort s'ensuive. "(Théodore Hersart de La Villemarqué, *Barzaz Breiz*, Didier & Cie, Paris, 1883, p. LIV-LV.) CF.

3. La légende d'Ys (*Is*, ou encore *Kêr-Is* en breton) est sans doute la plus populaire de Bretagne. Cette ville merveilleuse, capitale de la Cornouaille, sur laquelle régnait vers l'an 475 le roi Gradlon, " était défendue contre les invasions de la mer par un puits ou bassin immense, destiné à recevoir l'excédent des eaux, à l'époque des grandes marées. Ce puits avait une porte secrète dont le roi seul gardait la clef, et qu'il ouvrait et fermait, quand cela était nécessaire. Or, une nuit, pendant qu'il dormait, la princesse Dahut, sa fille, voulant couronner dignement les folies d'un banquet donné à un amant, déroba à son père la clef fatale, courut ouvrir l'écluse, et submergea la ville. " (*Barzaz Breiz*, p. 39.) Cette submersion, prédite par saint Gwénolé, est considérée comme un châtement divin en réaction aux mœurs dissolues des habitants d'Ys représentés par Dahut. CF.

4. Cf. Jules Michelet, *Tableau de la France : géographie physique, politique et morale*, A. Lacroix, Paris, 1875, p. 10 : " Asseyons-nous à cette formidable pointe du Raz [...]. Tous ces rochers que vous voyez, ce sont des villes englouties ; c'est Douarnenez, c'est Is, la Sodome bretonne [...]" CF.

5. La mythique Vineta, que la légende situe à l'embouchure de l'Oder, aurait, à l'instar d'Is, sombré en raison de sa décadence et de son impiété. CF.

6. Stock écrit *Crierien* (le C- devrait être un K- en breton). *Krier*, pluriel *krierien*, est un emprunt au français "crieur".

7. Les *Crierien* sont, selon la tradition de l'île de Sein, "les ombres, les ossements des naufragés qui demandent la sépulture, désespérés d'être, depuis leur mort, ballottés par les éléments." (Jacques Cambry, *Voyage dans le Finistère*, J.-B. Lefournier, Brest, 1836, p. 290.) Stock paraphrase ici les lignes de Michelet, qui lui-même reprend sans façon les propos de Cambry : "[...] Ces deux corbeaux, qui vont toujours volant lourdement au rivage, ne sont rien autre que les âmes du roi Grallon et de sa fille ; et ces sifflements, qu'on croirait ceux de la tempête, sont les *crierien*, ombres des naufragés qui demandent la sépulture." (Jules Michelet, op. cit., p. 10). CF.

8. "mon pays", dans le sens de "l'endroit où je suis né, ou tout au moins celui où j'ai passé mon enfance" ; dans les textes littéraires (poèmes, cantiques), *bro* peut signifier "patrie" (celle d'ici-bas, celle de l'autre monde).

9. Dans tout ce paragraphe, mais ailleurs aussi dans son livre, Stock montre qu'il a lu et qu'il estime Renan (en tout cas, tout ce qui chez lui n'est pas attentatoire à la foi catholique). Que l'on compare avec ces quelques lignes des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* : "Le trait caractéristique de la race bretonne (...) est l'idéalisme, la poursuite d'une fin morale ou intellectuelle, souvent erronée, toujours désintéressée (...) L'occupation noble est à ses yeux celle par laquelle on ne gagne rien, par exemple celle du soldat, celle du marin, celle du prêtre (...). La religion est la forme sans laquelle les races celtiques dissimulent leur soif d'idéal ; mais l'on se trompe tout à fait quand on croit que la religion est pour elles une chaîne, un assujettissement" (Paris, Calmann-Lévy, s.d., 89ème édition, pp.65-68). Voir aussi la note suivante.

10. Stock rapporte ici, sans la citer, une anecdote relatée par Renan et le concernant : "Je naquis avant terme et si faible que, pendant deux mois, on crut que je ne vivrais pas. Gode vint dire à mère qu'elle avait un moyen sûr pour savoir mon sort. Elle prit une de mes petites chemises, alla un matin à l'étang sacré ; elle revint la face resplendissante. "Il veut vivre, il veut vivre ! cria-t-elle. À peine jetée sur l'eau, la petite chemise s'est soulevée." (Ernest Renan, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Calmann-Lévy, Paris, 1883, p. 56.) CF.

11. Il ne fait nul doute que Stock s'inspire ici derechef des propos de Renan : "[...] En voyageant dans la presqu'île armoricaine, [...] il semble que l'on entre dans les couches souterraines d'un autre âge [...]" (Ernest Renan, *La poésie des races celtiques*, in : *Essais de morale et de critique*, Michel Lévy Frères, Paris, 1860, p. 375-376.) CF.

12. De même : "Hélas ! elle est aussi condamnée à disparaître, cette émeraude des mers du couchant ! Arthur ne reviendra pas de son île enchantée, et saint Patrice avait raison de dire à Ossian : "Les héros que tu pleures sont morts ; peuvent-ils renaître ?" (*Ibid.*, p. 377.) CF.

13. Cf. Anatole Le Braz, *Étude*, in : *La Bretagne / Anthologie*, H. Laurens, Paris, 1925, p. 51. CF.

14. Ce passage est tiré de *La poésie des races celtiques* d'Ernest Renan (op. cit., p. 381-384). Les modifications opérées par Stock rendent sa traduction quelque peu confuse. En effet, les sujets grammaticaux se succèdent au long du texte de telle sorte qu'il est malaisé d'identifier les référents des différents possessifs et pronoms personnels. Par exemple, quand Stock écrit *seine Freudengesänge* (littéralement *ses chants de joie*), on ne sait à qui *seine* (qui implique un possesseur masculin unique) se rapporte — il est possible que ce soit à *der Bretonne*, mais sa position éloignée dans le texte ne nous permet en rien de l'affirmer. Cela semble d'autant plus étrange que, à l'encontre de toute logique, le possesseur des *chants nationaux* (*ihre Heimatgesänge*) n'est pas le même que celui des chants de joie (*seine Freudengesänge*). Nous considérons que l'auteur a, par inadvertance sans doute, écrit *seine* là où il aurait voulu écrire *ihre*. Bien qu'il ne s'agisse là que de conjectures, il nous semble nécessaire de trancher afin de redonner au texte quelque cohésion. CF. — Le texte français donné ici est le texte même de Renan, à un mot près : au lieu de *expression vulgaire*, il a semblé préférable d'écrire *expression populaire*, compte tenu de la connotation généralement péjorative de nos jours de l'adjectif utilisé par Renan.

15. André Dauchez (1870-1948), peintre paysagiste et graveur, membre de l'Académie des Beaux-Arts, est l'auteur de nombreuses eaux-fortes, toiles et estampes ayant pour thème la Bretagne. CF.

16. Pliny l'Ancien voyait dans la Bretagne une "péninsule spectatrice de l'Océan". (selon Anatole Le Braz, op. cit., p. 1.) CF.

17. Renan, *La poésie des races celtiques*, in : op. cit., p. 376. L'expression se trouve aussi dans A. Dupouy, *Hist. de Bret.* 4.

18. Le géographe latin Pomponius Mela (contemporain des empereurs Tibère et Claude), place l'île de Sein (*Sena*), en face du littoral des Osismes : "Cette île est renommée à cause de son oracle gaulois dont les prêtresses, sanctifiées par virginité perpétuelle, sont au nombre de neuf. On les appelle Gallicènes, et on leur attribue le pouvoir extraordinaire de déchaîner par leurs chants les flots et les tempêtes,..." (*De situ orbis*, I.III, ch.6). Cité par La Borderie, *Hist. de Bret.*, t.I, p.112).

19. Il ne s'agit là, selon Le Braz, que de " pure fantaisie de clerc lettré, séduit par une facile antithèse ! Les habitants de ces parages ne [...] connaissent [cette prière] que pour l'avoir entendu baragouiner à des étrangers, à des touristes. " (Anatole Le Braz, *La terre du passé*, Calmann-Lévy, Paris, 1921, p. 226.) CF.

20. Littéralement " mer fermée " (Jules César, *La guerre des Gaules*, livre III, 9).

21. *im Walde von Landerneau* : Stock a confondu " la forêt de L. " (il n'y a pas de forêt sous ce nom) avec la commune de La Forest-Landerneau, sur le territoire de laquelle se trouve le château de La Joyeuse Garde.

22. Selon une légende rapportée par quelques auteurs comme Jean Ogée, Pitre-Chevalier ou Jacques Cambry, une riche cité portuaire du nom de Tolente se dressait jadis sur les bords de l'Aber-Wrac'h, au voisinage ou à l'emplacement même de Plouguerneau. Bien que les historiens jugent l'existence de cette cité moins improbable que celle d'Ys, force est d'admettre que son emplacement reste énigmatique et qu'aucune preuve archéologique n'est venue corroborer la thèse de sa position en Basse-Bretagne. CF. Le tome I de *l'Histoire de Bretagne* de La Borderie parut en 1896. Au sujet de Tolente et d'autres villes, La B. écrit ceci : " Recourra-t-on à [des] légendes, plus ou moins anciennes, plus ou moins populaires, de villes fabuleuses noyées sous les flots, dont on n'a jamais vu la moindre trace, comme Nasado à Erquy, Tolente dans l'Aber-Wrac'h, Is à la Pointe du Raz ? Cela ne serait guère sérieux. Partout l'imagination populaire s'est complue à ces contes " (I 9-10).

23. Peintre et ancien élève de l'école des Arts Décoratifs de Paris, Lucien Seevagen (1887-1959) est surtout connu pour ses paysages de Bretagne. CF.

24. Écrivain belge d'expression néerlandaise, Cyriel Verschaeve (1874-1949) est un auteur controversé. Sa foi (il fut ordonné prêtre en 1897) et l'influence de Gezelle se lisent dans ses recueils lyriques (*Zeesymphonieën*, 1911), ses drames historiques (*Jacob van Artevelde*, 1913 ; *Judas*, 1917 ; *Maria-Magdalena*, 1928), ses essais et sa *Vie de Jésus* (*Jezus*, 1939), mais il exprime aussi son nationalisme fervent et sa croyance dans la doctrine national-socialiste dans *Het Uur van Vlaanderen*, une apologie de la collaboration qu'il rédige dès le début de l'occupation, ainsi que dans son essai *Europa oder der neue Glaube* (1940) où s'ébauche une tentative de conciliation entre le christianisme et le nazisme. CF.

25. " Le Grand-Bé, où sera son tombeau ; j'avais bien choisi sans le savoir : *be*, en breton, signifie *tombe* " (Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, Paris, Le Livre de Poche, 1967, t.I, p.36).

26. Le peintre Jean-Julien Lemordant (1878-1968) reçut en 1905 la commande de la

décoration des salles à manger de l'hôtel de l'Épée à Quimper. Il réalisa une frise d'une surface totale de près de soixante mètres carrés, véritable hymne au peuple bigouden (il avait d'ailleurs installé son atelier dans la presqu'île de Penmarc'h, à Saint-Guénolé). Parmi ce décor peint se trouvait le diptyque dont les deux panneaux, intitulés *Contre le vent* et *Dans le vent*, sont cités par Stock. En 1993, l'ensemble de cette œuvre a été reconstitué selon sa disposition initiale au musée des Beaux Arts de Quimper. CF.

27. *Ar mor* signifie " la mer ", qui est masculine en breton (comme en espagnol : *el mar*), et neutre en latin : *mare*. Or, en breton, ce n'est pas *Armor*, mais *Arvor*, qui fait pendant à *Argoad* : dans ces deux mots, *ar* n'est pas l'article, mais une préposition signifiant au départ " le long de (c'est le *para* du grec), puis " sur ", " touchant ", " bordant ". *Arvor*, c'est le territoire qui borde la mer (*mor* est devenu *-vor* après *ar-*), *Argoad*, celui qui borde l'antique grande forêt centrale (*koad* " bois ", devenu *-goad* après *ar-*). *Arvor* n'est pas complètement inconnu du français, par ex. dans le cantique traditionnel : "Reine de l'Arvor, nous te saluons " ; on retrouve le mot en breton, sous la même forme évidemment, dans un cantique à sainte Anne : " O Rouañez karet en Arvor ", " O Reine aimée de l'Arvor "... (Voir aussi Dupouy 8).

28. Groupe d'artistes constitué en 1888 sous l'impulsion de Maurice Denis et de Paul Sérusier, les Nabis (de l'hébreu *nabi*, prophète) s'insèrent dans la lignée de l'École de Pont-Aven. Ils refusaient l'académisme et le naturalisme, privilégiant, en accord avec les préceptes de Gauguin, une approche symboliste de la peinture. (Il faut du reste noter que Stock se méprend ici quelque peu : à l'inverse de Gauguin, Sérusier et Verkade, Renoir n'adhéra pas à proprement parler au nabisme.) CF.

29. Odin, dieu de la guerre dans la mythologie scandinave ; son nom allemand est Wodan, Wotan ; les walkyries sont des déesses guerrières. Réminiscences naturelles sous la plume de l'Allemand Franz Stock.

30. La forêt de Carnoët est située au sud de Quimperlé, sur la rive droite de la Laïta ; autre commune proche : Clohars-Carnoët. – Cragou : il n'y a pas de forêt à ce nom, mais il y en a une à celui de Cranou, dans les Monts d'Arrée, à l'est du Faou et au sud de Hanvec (commune qui la contient en grande partie). Stock a confondu Cranou et Cragou : ce dernier nom désigne un sommet rocheux des Monts d'Arrée (268m.) situé à peu près à la même distance des trois bourgs de Scrignac, Berrien et Le-Cloître-Saint-Thégonnec. – La forêt de Conveau est située presque entièrement dans le Morbihan, là où ce département jouxte à la fois les Côtes-d'Armor et le Finistère, au nord-est de Gourin (56), au sud de Motreff (29) et de Tréogan (22). – La forêt de Saint-Goazec, comme celle de Conveau, est dans les Montagnes Noires, contenue dans les communes de Saint-Goazec et de Laz ; les cartes la désignent plus volontiers sous le nom de forêt de Laz.

31. Ce “ géant importun ” appartient à la légende germanique d’Odin mentionnée plus haut.
32. *Plou-* (du latin *plebem*, “ peuple, plèbe ”), avec ses variantes *Plo-*, *Pleu-*, *Plu-*, *Pl-*, désigne une paroisse primitive (généralement devenue commune), c’est-à-dire qui remonte au tout début de l’établissement dans la péninsule armoricaine des Bretons venus d’outre-Manche. Ce premier élément en *Pl-* est le plus souvent un nom propre, celui d’un chef (généralement spirituel, un “ saint ”, ainsi *Plouédern*, la paroisse fondée par S. Edern, ou bien dans laquelle il est vénéré), ou d’un autre mot, par ex. un adjectif (ainsi *Plomeur*, la grande paroisse, *Plounévez/Plonévez*, la nouvelle paroisse, *Pleubian*, la petite paroisse).
33. Le Combat des Trente se déroula en 1351 lors de la guerre de Succession de Bretagne. Il opposa, sur une lande située à “ mi-voie ” entre Ploërmel et Josselin, trente combattants partisans de Charles de Blois, soutenu par la couronne de France, et trente combattants partisans de Jean de Montfort, allié de l’Angleterre. Le camp français, composé uniquement de chevaliers et écuyers bretons (contrairement au camp adverse qui ne comptait dans ses rangs que cinq Bretons, les autres combattants étant tous Anglais ou Allemands), sortit vainqueur de cet affrontement. CF.
34. Kerbernès. Les deux pierres en question, appelées aussi “ Les Jumeaux ”, se trouvent en réalité à 600 m. environ de Kerbernès, qui est un village appartenant à la commune de Saint-Servais (Côtes-d’Armor), sur la route qui mène à Duault (que Stock a graphié Druault), commune qui a donné son nom à l’importante forêt qui prend naissance aux abords mêmes du bourg de Saint-Servais, et s’étend ensuite vers le sud, à l’est du bourg de Duault.
35. Près de 2 000 000 de bretonnants vers 1937 ? Après l’immense saignée de la Grande Guerre, et avec l’immobilisation sur le front d’une masse d’hommes tout à fait considérable, la Bretagne connut à nouveau une natalité très prononcée. Jusque vers 1950-1955, dans la zone bretonnante, pratiquement tous les enfants, hormis ceux des villes, ont le breton comme première langue, et l’apprentissage du français à l’école ne fait pas reculer l’usage du breton à la ferme ni sur les bateaux. En 1952 (le déclin de la langue a nettement commencé), l’enquête de F. Gourvil estime la population de la Basse-Bretagne (autrement dit la zone bretonnante) à 1 500 000, parmi lesquels 26,67 % ignorent le breton, et 6,67% ne savent que la vieille langue. On peut estimer que, quinze ans auparavant, à une époque où la France comptait 40 000 000 d’habitants, environ 1 100 000 Bretons faisaient un usage habituel de la langue bretonne. Guère plus, même en ajoutant les bretonnants de l’émigration (région parisienne, Rouen Le Havre...) : même là où ils habitaient des quartiers de manière homogène, le breton n’était pratiqué qu’entre adultes de la première génération. Sur tout ceci, voir F. Broudic, *La pratique du breton de l’Ancien Régime à nos jours*, Rennes, PUR, 1995 (enquête Gourvil pp. 181-183).

36. Saint-Nic est la commune, dont le bourg est à 2km de la mer environ, et dont dépend Pentrez, devenu Pentrez-Plage : c’était un lieu de villégiature familial fort fréquenté dans la première moitié du 20ème siècle ; F. Stock s’y rendait volontiers et descendait à l’Hôtel de la Plage. La chapelle Saint-Côme est au sud du bourg et au sud-est de Pentrez.
37. Stock se méprend sur le prénom de cet artiste. Il s’agit en réalité d’*Olivier Perrin* (1761-1832), peintre, graveur et dessinateur originaire de Rostrenen, qui fut l’un des premiers peintres de la Bretagne, et dont une partie de l’œuvre, intitulée *Galerie bretonne*, figure des scènes de la vie quotidienne dans les campagnes bretonnes au début du 19ème siècle. CF.
38. En ancien français dans le texte.
39. Quimper, capitale de la Cornouaille, est aussi le chef-lieu du pays “ glazik ”, mais non pas du pays bigouden, qui commence à une dizaine de kilomètres en aval, sur la rive droite de l’Odéon quand on va vers Pont-l’Abbé, qui est le centre de la Bigoudénie. L’attraction de Quimper sur tout le pays bigouden si proche est évidente. Il y a 70 ans, on voyait dans Quimper d’innombrables coiffes bigoudènes.
40. Au 18ème siècle, le dénigrement et le mépris dont la Bretagne et sa langue faisaient l’objet suscitèrent chez certains auteurs une réaction passionnée et exaltée. Jacques Le Brigant fut l’un des premiers représentants de cette “ celtomanie ”. Dans *Éléments succincts de la langue des celtes-gomérîtes ou bretons : introduction à cette langue et, par elle, à celle de tous les peuples connus*, publié en 1779, il prétend faire de l’idiome bas-breton la langue originelle de la civilisation occidentale, voire de l’humanité tout entière. Cette démonstration hasardeuse et fantaisiste eut au moins le mérite d’attirer l’attention des savants sur la langue bretonne. CF.
41. En effet, Félicité de La Mennais (1782-1854), homme d’Église, écrivain et penseur, prophétisa des idées fort audacieuses pour son époque. Il fut l’un des promoteurs du catholicisme libéral, prônant notamment la liberté de la presse, la liberté d’association et d’enseignement, ainsi que la séparation de l’Église et de l’État. CF.
42. Minos, roi légendaire de Crète, résidait à Cnossos, ville située à 4 km de la côte nord. Pensant à la Crète qu’il a mentionnée deux lignes plus haut, Stock, par inadvertance, a écrit le nom du roi de cette île, et non celui du port d’où les navires lèvent l’ancre pour gagner le lointain Mor-bihan...
43. Ceux que César appelle *Redones* sont désignés sous le nom de *Riedones* dans la grande inscription de 135 après J.C. trouvée à Rennes en 1968. C’est cette appellation qui, depuis cette découverte, tend à l’emporter sur l’ancienne (J. Delumeau [sous la

direction de], *Histoire de la Bretagne*, Toulouse, Privat, 1969, p. 91, n.1).

44. Le site de Carhaix “ ne paraît pas avoir été occupé avant l’époque romaine ” (P. Galliou, *L’Armorique romaine*, Brasparts, Les Bibliophiles de Bretagne, 1983, p.66. Dans cet ouvrage, de nombreuses références à Carhaix, notamment les pp.66-71). Le nom antique de Carhaix, *Vorgium* (latinisé), est bien celtique. - Dix lignes plus bas, Stock appelle Carhaix *Vorganicum* (le -r- n’a pas été imprimé). Sous cette forme, le mot ne semble pas attesté. Il pourrait être un adjectif (au neutre singulier, cas direct) de *Vorganium*, qui, lui, a fait couler beaucoup d’encre. Longtemps, certains érudits, copistes ... ont considéré que *Vorganium* n’était ni plus ni moins qu’un doublet de *Vorgium*. Il n’en est rien. La borne milliaire de Kerscao (en Kernilis, pays de Léon, Finistère) donne une distance en milles romains pour aller à VORGAN..., qui ne peut en aucun cas mener jusqu’à Carhaix. Ce *Vorgan(ium)* a été identifié : il s’agit de l’important site romain de Kerilien (en Plounéventer, Finistère, commune du Léon elle aussi). Sur tout ceci, voir Delumeau 89 (et passim), Galliou 52 (et passim). (Narration pittoresque de l’ “ affaire ” *Vorgium-Vorganium*, La Borderie I 102-107, qui maintient que l’une et l’autre appellation désignent et ne peuvent désigner que Carhaix !).

45. Stock se trompe sur l’attribution des capitales respectives des *R(i)edones* et des *Namnetes*. L’ancienne Rennes est bien *Condate*, et l’ancienne Nantes, *Condevincum* (que l’on rencontre aussi sous la forme *Condevicnum*, Delumeau 90).

46. *Condevincum* UND *Portus Namnetum*, deux noms pour une seule ville, Nantes, qui s’appela d’abord *Corbilo* : ce port gaulois précéda *Condevicnum*, qui fut sous le Haut-Empire une ville considérable (avec un port des plus actifs). C’est l’importance du port sans doute qui amena un nouveau changement de nom, *Portus Namnetum* (Delumeau 95), mais, au début, ce n’était là que la désignation du quartier commerçant - et portuaire - de *Condevicnum* (La Borderie I 183). Une carte de la future Bretagne à l’époque gallo-romaine (Galliou 47) fait apparaître les limites des cités gauloises, avec les noms de leurs capitales, et le tissu des voies romaines qui maillent la péninsule.

47 Stock cite ici Heider, sans fournir l’origine de sa citation. Johann Godfried Herder (1744-2803) fut l’élève de Kant, dont il se sépara par la suite, et devint l’ami de Goethe qu’il influença. “ Il apporte à la réflexion littéraire et philosophique la notion d’ “ esprit du peuple ” : chaque pays a ses traditions populaires, qui constituent la source de toute culture d’une nation et de son développement historique. Le génie est toujours “ national ” et la source de toute fécondité artistique est l’ “ âme du peuple ”... ” (*Encyclopaedia Universalis*, volume 9, 1975, p.877, col.1).

48 *Kurun* est le nom usuel du tonnerre en breton : *taran* est connu en vannetais, comme adjectif signifiant “ tonnant ”, d’où le substantif “ tonnerre ”. F. Favereau (*Dictionnaire du breton contemporain bilingue*, Morlaix, Skol Vreizh, 1992) cite une phrase en bre-

ton de l’écrivain Ab Ennez (alias Turiaw Le Mentec) : “ Sant Aaron, anw kristen Taran, doue kozh ar gurun ” (s.u. *taran* 723) ; “ Saint Aaron, nom chrétien de Taran, le dieu ancien du tonnerre ” ; *sant Aaron*, *sant Taran*, similitude de sonorités. *Aaron* (ou *Aran*) était ermite à l’embouchure de la Rance, à proximité d’Aleth (Saint Malo) au 6ème siècle.

49. *De bello gallico*, 1.6, ch.13, 1-4.

50. *Druide* : le latin classique (César, Cicéron) n’a ce nom qu’au pluriel, *druidae*, *druidarum* et *druides*, *druidum*, formes desquelles on peut faire apparaître un singulier, *druida*, -ae et *druis*, -idis (cette dernière forme vaut aussi pour désigner la druidesse chez les auteurs tardifs, en même temps que *druias*, -adis). Le gaélique a *druí*, pl. *druidh*, le gallois, *derwydd*, pl. *derwyddon*. Le vieux-breton a *dorguid*. *Druide* est un terme qui a été souvent interprété par analogie ou consonance avec l’irlandais *draoi* (sorcier), le gallois *dryw* (roitelet), et le grec *drûs* (primitivement tout arbre, et spécialement le chêne) : le début du nom gallois *derwydd* serait donc l’héritier de cette évolution ; et il y a aussi le breton et le gallois *derw* (chêne). Chr-J. Guyonvarc’h (*Les Druides*, Rennes, Ogam, 1978, pp. 36, 37) refuse d’interpréter *druis* par le grec, le considérant “ explicable par les seules langues celtiques ”. Donc, dans le vieux irlandais *druid* <**dru-wid-es*, le premier élément est un préfixe de renforcement, et le sens de *druid* est “ les très savants ” ; l’élément central est la racine *wid* (cf latin *videre*, le gotique *witan* (et allemand *wissen*, plus l’anglais *wise*, “ sage ”, tous sens). De même que le grec *oida* = je sais pour avoir vu. - Il est intéressant de noter que, si l’on rejoint le point de vue de Chr-J. Guyonvarc’h en excluant le nom du chêne, on ne va pas pour autant exclure le nom de l’arbre en général. Dans ce sens, on notera le gaulois *vidu*, qui a le sens de “ science ” et celui de “ bois ”, et l’on se souviendra de l’affection particulière des Celtes anciens pour différents bois sacrés (note sur druide, fournie par J-Y Plourin, professeur de breton et de gallois à l’Université de Brest). - Le numéro d’octobre-décembre 2003 de la revue de l’Université catholique de Lille (60, boulevard Vauban BP 109 59016 Lille Cedex), dont le titre est *Prêtre, parole et sacrement*, contient un article qui vient à point pour alimenter la question de l’étymologie de druide. Il est de Jean Loicq, professeur honoraire à l’Université de Liège et s’intitule *Le druide et la symbolique du chêne*, une réhabilitation d’une étymologie ancienne (pp. 5-19). On citera quelques phrases-clé, de nature à relancer le débat, comme : “ Pas même en celtique insulaire, on n’a nettement identifié *dru-* comme particule intensive ” (p.9) ; “ La référence explicite au chêne dans la dénomination du druide, qu’on a pu considérer comme une base trop étroite - inspirée même par quelque légende étiologique fondée sur la ressemblance avec le *drûs* grec, dont Pline se serait fait l’écho - se révèle vraisemblable à la lumière des trois ordres de faits, etc... ” (p.19)

51. Voir la note (18) sur les prêtresses de l’île de Sein.

52. *De bello gallico*, 1.9, ch.145.

53. En faisant mention de ces anciens symboles indo-européens, Stock opère implicitement un rapprochement entre les mythologies celtique et germanique, dans la symbolique desquelles le svastika et la roue solaire occupaient une place importante. Connu sous le nom de *croix gammée* dans l'art chrétien et byzantin primitif (en raison de la ressemblance existant entre chacun de ses bras et la lettre majuscule grecque *gamma*), le svastika fut, au début du 20^{ème} siècle, détourné par l'idéologie national-socialiste, dont les thèses raciales se réclamaient du mythe fondateur de "l'aryen" germanique, puis utilisé par Hitler comme emblème de son parti. Symbole de vie dans les anciens âges, figurant le mouvement de la voûte céleste, le svastika devint alors symbole de mort et de destruction. CF. Stock écrivait ces lignes vers la fin 1942 ou le début 1943, alors qu'il connaissait - en partie - les ravages causés dans son pays et une partie de l'Europe par le nazisme. Ce n'est pas le drapeau allemand qui flottait sur Paris occupé, mais le drapeau hitlérien avec, au centre, la croix gammée. Souhaitait-il rappeler (non sans risque) aux nazis qui liraient son livre que svastika signifia "bon augure" en sanskrit, alors que cet emblème que leur chef et eux-mêmes portaient au bras était devenu synonyme de malheur et de mort ?

54. F.Stock parle des "vaisseaux légers" (*leichgebaute*, "de construction légère") des Vénètes. Dans son *De bello gallico* (livre 3, ch. 13-15), César, pour qualifier les embarcations vénètes, emploie nombre d'expressions qui ne laissent guère à penser qu'elles étaient "légères" : "le navire entier était en bois de chêne, pour résister à tous les chocs et à tous les outrages", "chevilles de fer de la grosseur d'un pouce", "chaînes de fer", "en guise de voiles, des peaux..., parce qu'on pensait que des voiles résisteraient mal aux tempêtes de l'Océan et à ses vents impétueux, et seraient peu capables de faire naviguer des bateaux si lourds : *tanta onera navium*" (César, Guerre des Gaules, Paris, Belles-Lettres, 1964, t.1, p.82, p.83).

55. *Condate* est un mot celtique signifiant "confluent" ; à la fin du 3^{ème} siècle, les Romains enseignèrent Condate d'un rempart en briques, lequel est à l'origine de son surnom de *ville rouge*. CF.

56. Kerscao, (déjà mentionné note 44), est surtout connu pour la borne milliaire qui y fut découverte au 19^{ème} siècle, et qui est déposée depuis 1873 au musée départemental de Quimper. Elle comporte une inscription qui la dédie à l'empereur Claude (41-54), et doit elle-même dater de 45 ou 46. "C'est un beau monument taillé dans le granit de l'Aber. Sa forme, inhabituelle en Gaule et même en Armorique, est celle d'un tronc de pyramide aux arêtes arrondies, haut de 1,85 m. et pesant 1070 kg" (Y. Le Gallo (sous la direction de), *Le Finistère de la Préhistoire à nos jours*, Saint-Jean-d'Angely, Bordessoules, 1991, p.60).

57. Cette "patère de Rennes" est visible à la Bibliothèque Nationale, au Cabinet des Médailles. Une reproduction en couleurs, hors-texte, s'en voit dans *l'Histoire de la Bretagne* de Jean Delumeau, entre les pp.88 et 89.

58. Ce menhir de 3m. de haut, sur le pourtour duquel sont sculptées six figures humaines, fut exhumé en 1878 d'un champ proche du village de Kerdavel, en Plobannalec, en pays bigouden. Le découvreur le fit transporter à son château de Kernuz, proche de Pont-l'Abbé (La Borderie I 176).

59. Vouloir rattacher ces neuf formes (plus d'autres, que postule le etc...) au nom de César n'a aucun fondement scientifique. Comment se prononçait *Caesar* ("celui qui est né par césarienne") en gaulois et en breton de l'île de Bretagne ? D'une façon comparable au grec (*Kaisar*), au slave (*czar*, devenu *tsar*), probablement, cf aussi l'allemand moderne *Kaiser*. Mais le parti pris de Stock (et de sa source) est ici complètement ruineux. On distinguera en breton *kàer* et *kêr*. *Kàer*, "beau, superbe, magnifique" repose sur un vieux-breton *cadr* (maintenu tel quel en gallois), cf le nom de famille *Le Cadre* (notamment dans le pays gallo morbihannais ; annuaire de téléphone : 17 insertions à Vannes, 14 à Questembert, 12 à Muzillac, 6 à Sérent, 4 à Nivillac, 3 à Malansac,...). *Cadr* évolue en *cazr* (Catholicon 1499), pour donner ensuite *caër* : le nom de famille *Caër* est surtout attesté en Bretagne bretonnante (7 insertions à Brest, 5 à Quimper, 2 à Lanhouarnet et Pencran,...). Le breton actuel écrit *kàer/kaer*. - *Kêr* se comporte, pour le sens, un peu comme le latin *villa*, qui désigne d'abord une "ferme" pour aboutir à "ville", et pousser jusqu'à ... "villa" ; *Kêr*, c'est à la fois "ville", "village" (= hameau), le "chez soi", le "home", et aussi "cité", et correspond au gallois *caer* (qui a plutôt le sens de "citadelle"), que l'on a dans Caernarfon et Caerdydd (anglais : Caernarvon, Cardiff). En vieux-breton, on a *caer*, qui doit reposer sur un **qag-ro*, dont le premier élément figure aussi dans le gaulois *caio*, qui va donner en breton moderne *kae*, "haie, enclos". Du reste, *kêr* désigne d'abord une ferme ou une ville munie d'une clôture, d'une enceinte. - D'autres s'en tiennent toujours, s'agissant du *kêr* breton et du *caer* gallois, à une origine latine, à savoir la forme *castrum* qui, avec une minuscule, désigne chez Cornélius Nepos un "fort", une "place forte", et avec une majuscule est le premier élément de localités avec le sens de "camp" : ainsi *Castrum Novum*, ville d'Etrurie ; on a aussi des localités avec la forme plurielle *Castra* : ainsi *Castra Herculis*, ville de Batavie...

60. Le nom de la capitale des Vénètes était Darioritum, avec sa variante Dariorigum (les deux formes sont inversées dans le ms. de Pic de la Mirandole [La Borderie I 92 note 1] : *Dariorigon* var. *Darioriton*). Dans la forme que donne Stock, le D- est altéré en K- : il s'agit peut-être d'une mauvaise lecture. Mais quand bien même la forme en K- serait solidement attestée, tout rapport au nom de César serait vain ici, tout comme celui que Stock tente d'établir dans les lignes suivantes à propos de Waroch.

61. Ce Chramn (et non Chramm comme imprimé) était le fils du roi de Soissons, Clothaire Ier. S'étant révolté contre son père, il alla se réfugier auprès de Conoo, roi du Vannetais, qui le reçut fort bien. Tous deux attaquèrent Clothaire : celui-ci s'était avancé jusqu'à la Vilaine, l'avait franchie et marchait sur Vannes. La bataille s'engagea : le nombre était du côté des Francs, Conoo fut tué. Chramn aurait pu fuir, mais sa femme et ses filles étaient aux mains des Francs de son père. Voulant les libérer, il fut capturé. Clothaire fit étrangler son fils, et brûler vives ses petites-filles et leur mère. C'était en 560. L'armée de Clothaire dévasta alors le Vannetais de fond en comble (La Borderie I 443-444).

62. Voir Dupouy 16.

63. En latin *Marcus Aurelius Valerius Maximianus*, Maximien - *Maximilianus*, comme l'écrit Stock, semble être une graphie fautive, ou, à tout le moins, rarissime, étant donné que les ouvrages d'histoire de langue allemande parlent plus volontiers de *Maximianus Herculus* — fut remarqué par l'empereur romain Dioclétien pour ses aptitudes militaires. Ce dernier l'éleva au rang de César, puis d'Auguste, fondant ainsi une dyarchie, c.-à-d. un système de gouvernement où ces deux empereurs exerçaient le pouvoir de manière simultanée (ils étaient donc *collègues*, puisque remplissant la même fonction). Lorsque, par la suite, Dioclétien mit en place une tétrarchie, Maximien prit le surnom d'*Hercule*. CF.

64. Le territoire ainsi désigné était tout à fait considérable : “ Le district Armoricaïn et Nervien s'étend sur cinq provinces, savoir : l'Aquitaine première et deuxième, la Sénonaise, la deuxième et la troisième Lyonnaise ” (*Notice des dignités de l'Empire, in partibus Occidentis*, ch.37, cité par La Borderie I 98). La future Bretagne appartient à la Lyonnaise II, après que la Lyonnaise primitive eut été scindée en deux vers 297, puis elle ressortit à la Lyonnaise III, quand la II fut scindée à son tour (vers 380). “ L'expression *Tractus Armoricanus* désignait une vaste région allant de l'embouchure de la Garonne à celle de la Seine et s'étendant sur les provinces actuelles de Poitou, Bretagne, Anjou, Normandie. Le *Tractus Armoricanus* englobait jusqu'à Tours, Orléans, et même Auxerre ”. (René Boriis, *Constance de Lyon, Vie de Saint Germain d'Auxerre*, Paris, Cerf, 1965, p.99).

65. Saint Gildas (483-570) était un Breton d'outre-Manche, dont le renom dans la Bretagne occidentale est fort grand. Il est particulièrement vénéré à Saint-Gildas de Rhuys, et dans toute une région de la Haute-Cornouaille où chapelles (une très belle à Carnoët) et églises (dont celle de Laniscat) ont été bâties en nombre en son honneur. Gildas a passé la première partie de sa vie en Bretagne insulaire et en Irlande. Il écrivit alors son *De excidio Britanniae* (La Destruction de la Bretagne), c'est-à-dire l'invasion de l'île par les Saxons au début du 5ème siècle, invasion que Gildas attribue aux péchés de ses compatriotes châtiés ainsi par Dieu. C'est dans ce *De excidio...* que

Gildas mentionne l'exode des Bretons. Vers 538, Gildas débarqua sur l'île de Houat, et alors commença la deuxième partie de sa vie. Une controverse est née, depuis quelques décennies : le grand saint Gildas du *De excidio...* est-il le Gildas d'Houat, de Rhuys, de Carnoët ? N'y a-t-il pas deux saints Gildas ? La question n'est pas encore tranchée.

66. La citation du v.12 du ps.43 (heb.44) comporte une modification importante par rapport à l'original. “ Ta main nous a *délivrés* ” (Deine Hand hat uns *befreit*), écrit Stock. Or, toutes les éditions de ce v.12 donnent : “ Tu nous a *livrés* ” (traduction d'après la Septante : *edôkas êmas ôs probata brôseôs*. (Vulgate : *dedisti nos tanquam oves escarum*). Ce texte figure en traduction française dans La Borderie (I 236), comme suit : “ Seigneur, votre main nous a livrés comme des agneaux... ” C'est donc par inadvertance que Stock a lu *délivrés* et traduit *befreit*.

67. La campagne de Louis le Pieux en Bretagne en 818 était consécutive au refus du Breton Morvan de payer le tribut et de se soumettre aux Francs. Ermold le Noir, qui accompagnait son empereur et qui en fut le chantre attitré et inconditionnel, n'alla cependant pas plus loin que Rennes. Son aversion à l'égard des Bretons ne se dément pas tout au long de son poème, chaque fois qu'il les mentionne. On lui doit cependant d'avoir fait état de l'arrivée des Bretons dans la péninsule armoricaine au cours du 5ème siècle, mais il voit aussitôt en eux des ennemis. “ Le poète Ermold le Noir a laissé un tableau célèbre des mœurs des Bretons, peuple peu civilisé, chrétien seulement de nom, vivant dans les bois, les landes, les marécages, à la façon des bêtes sauvages. On peut penser que cette hostilité était renforcée par la méfiance qu'éprouvaient les Carolingiens envers tout ce qui venait du monde celte, qu'il s'agît des moines irlandais ou des pénitentiels insulaires ”. (Pierre Riché, in Delumeau 128).

68. Hameau : il y a là une nouvelle faute typographique. Au lieu de *Weiher* (étang), il faut lire *Weiler* (hameau) CF.

69. Ici, comme souvent, Stock démarque La Borderie (I 292).

70. Le texte allemand comporte une coquille quand il donne 779, ce qui représente un retour en arrière par rapport à la date citée quelques lignes plus haut, 786. Il faut lire 799. Cette dernière date est donnée par toutes les *Histoires de Bretagne* ; ainsi, La Borderie II 4 citant une chronique de l'époque : “ En l'an 799, le comte Wido, qui commandait la Marche bretonne envahit la Bretagne de concert avec les comtes placés sous ses ordres ” ; Durtelle de Saint-Sauveur, t.I, p.55 : “ En 799, une expédition dirigée par le comte Gui, (...) aurait été pleinement couronnée de succès ” ; de même Dupouy 36 : “ En 799, une autre expédition, sous le comte Wido, conquiert toute la Bretagne ”.

71. Roland était, selon la chanson éponyme qui le célèbre, comte de la marche de Bretagne. Cette chanson mentionne également un baron de Charlemagne, Ogier de

Danemark, dont la légende repose sur des faits historiques. Quant à Milon, il apparaît dans quelques lais bretons. CF.

72. Son nom est estropié dans le texte allemand (Norvan).

73. Le texte allemand laisse à penser que Retz est une ville, puisqu'accolé dans cette phrase aux noms de celles de Rennes et de Nantes ; or il s'agit en réalité de toute une contrée, située entre l'embouchure de la Loire et le Marais breton, et communément appelée *pays de Retz*. Cependant, il existait autrefois un comté de Rezé, ville qui a donné son nom au pays de Retz (située en face de Nantes, sur la rive gauche de la Loire, Rezé fait maintenant partie de l'agglomération nantaise). On peut dès lors se demander à quoi Stock fait effectivement référence, si c'est au pays de Retz, ou à la ville de Rezé — ce qui, par ailleurs, reviendrait à peu près à la même chose, la conquête de la cité comtale inférant celle du territoire qu'elle administre. Le nom Retz apparaissant déjà dans le texte allemand, nous avons estimé judicieux de le réemployer ici et de la traduire par *pays de Retz*. CF.

74. Allusion à la célèbre bataille de Hastings (1066), où Guillaume remporta sur Harold II, le dernier roi anglo-saxon ; cette victoire lui permit de s'assurer le trône d'Angleterre. CF.

75. Il s'agit bien d'Henri II Plantagenêt (1133-1189), roi d'Angleterre, duc de Normandie, comte d'Anjou et duc d'Aquitaine par son mariage avec Eléonore d'Aquitaine, anciennement reine de France (le roi de France l'ayant répudiée, Eléonore avait repris son immense dot...).

76. La langue allemande fait le départ entre le prénom Arthur (*Arthur*) et le nom du roi légendaire Arthur (*Artus*). CF.

77. De l'année 1203.

78. C'est-à-dire Jean sans Terre (1167-1216). Il fut roi d'Angleterre de 1199 à sa mort. Dépouillé de ses fiefs français (1202), il devint " sans terre " sur le continent.

79. A force de concision, la rédaction de Stock en devient quelque peu obscure... En ce mois de mai 1204, les Bretons arrivent devant le Mont St M. dont Jean sans Terre avait fait une redoutable forteresse. La période de *morte-eau* où l'on pouvait accéder au Mont à pied sec allait s'achever (dès qu'il serait à nouveau entièrement entouré par la mer, le Mont deviendrait inaccessible). Les Bretons brisèrent les portes pour entrer dans la place ; pressés de ressortir pour ne pas être bloqués par la mer, ils mirent le feu partout : la ville, la forteresse, l'abbaye, tout brûla (La Borderie III 293). F. Stock se contente d'écrire : *Zur Normandie stiessen sie (= die Bretonen) vor und machten nicht*

einmal Halt vor der uneinnehmbaren Festung des Mont St. Michel, stürmten sie und äscherten alles ein. (p.100)

80. Pierre Ier, comte de Dreux (1190-1250), devint duc de Bretagne en 1213 ; c'est à quoi correspond la première des dates données par F. Stock. En 1237, Mauclerc transmit le duché à son fils devenu majeur, qui fut le duc de Bretagne Jean Ier, dit le Roux.

81. D'après La Borderie III 382-384, les États du duché de Bretagne tinrent séance à Ploërmel en 1309. Il n'y est cependant nullement question d'une quelconque confédération (en allemand *Staatenbund*, littéralement *union de plusieurs États*), ce qui d'ailleurs serait un non-sens, attendu que l'ensemble du territoire breton n'était alors soumis qu'à une seule et même autorité, à savoir celle du duc de Bretagne. À la vérité, Stock semble faire une confusion sémantique entre cette entité politique qu'est l'*État*, et les *États* de l'Ancien Régime, qui désignent soit une assemblée constituée par des députés représentant les trois ordres (noblesse, clergé et tiers état), soit ces députés eux-mêmes. CF.

82. La Borderie IV 299 (note 4) signale qu'au 14^{ème} siècle, " le roi Charles V avait pour " phisicien " (c'est-à-dire médecin) un chanoine appelé Jean de *Guiscry* ". *Guiscry* désigne sans aucun doute Guisriff (Morbihan), naguère l'une des plus vastes paroisses de l'ancien évêché de Cornouaille. Quand Stock écrit *aus der gleichen Diözese* (du même diocèse), il se réfère sans doute à celui de Cornouaille (Quimper), dont ce prêtre-médecin était chanoine (par priorité probablement, car c'était son évêché d'origine), comme il l'était aussi de Paris et de Nantes. Il se trouve que le texte de Stock n'est pas des plus clairs : on aurait ici deux bienfaiteurs, tous deux originaires de l'évêché de Cornouaille. Le premier, Geoffroy du Plessis, fait équiper une maison, un " foyer " pour les cinq étudiants boursiers mentionnés juste avant. Le second, Jean de Guisriff, attribue une bourse à quatre étudiants supplémentaires, Bretons sûrement, Cornouaillais peut-être, et fonde, lui aussi, un foyer pour y loger ses " pays ".....

83. La trêve de Saint-Gilles, aujourd'hui commune de Saint-Gilles-les-Bois, dépendait dans l'Ancien Régime de la paroisse-mère de Pommerit-le-Vicomte. CF.

84. Stock écrit *gallisch*, qui signifie *gaulois, relatif à la Gaule*. Étant considéré que ce terme est en fait un hyponyme de celtique (adjectif déjà employé pour désigner le camp adverse), et que Charles de Blois défendait les intérêts de la France, il a paru plus judicieux de le traduire par *français*. Il convient toutefois de spécifier qu'aucun camp ne mérite plus que l'autre d'être qualifié de *celtique* ; les Bretons ne furent que les instruments et les victimes d'une guerre qui opposa sur leur sol l'Angleterre et la France. CF.

85. Le décès de Jeanne de Flandre, dite " Jeanne la Flamme ", ne survint qu'en 1374, dix ans après la bataille d'Auray, qui mit fin à la Guerre de Succession de Bretagne, par la mort au combat de Charles de Blois.

86. Cette phrase célèbre, si elle est authentique, prononcée à l'adresse de Jean de Beaumanoir, est attribuée au chevalier breton Geoffroy du Bois. CF

87. Cette citation est vraisemblablement de W. Chompton, comme celle qui se trouve quelques lignes plus bas, qui lui est, elle, explicitement attribuée par Stock.

88. W. Chompton : il n'a pas été possible d'identifier cet auteur cité par Stock. Les index bibliographiques qui recensent les œuvres parues en Allemagne entre les deux guerres mentionnent cependant un certain Werner Chomton, auteur d'ouvrages historiques tels que *Durch Front und Feuer / Kriegsfahrten eines deutschen Jungen* (Thienemann, 1934), *Heinrich der Löwe* (Thienemann, 1935), *Soldat in den Wolken* (Thienemann, 1935), *Die Schlacht von Paris / Die Schicksalstage an der Marne* (Bertelsmann, 1939). Il est possible que le nom de W. Chompton ait été mal orthographié, alors qu'il s'agirait en réalité de Werner Chomton, mais ce n'est là qu'une simple hypothèse. CF.

89. Il s'agit des fameuses "Grandes Compagnies", dont Charles V souhaitait débarrasser la France.

90. Il s'agit en réalité de Henri II le Magnifique (1333-1379) - il faut lire Enrique, et non Eurique-, comte de Trastamare, roi de Castille et de León (1369-1379) et demi-frère de Pierre Ier le Cruel (voir note 91). Le royaume d'Aragon, voisin de celui de Castille, n'était pas dirigé alors par quelque souverain ayant pour nom Henri. Cependant, le comte de Trastamare ayant été durant quelque temps à la solde de Pierre IV le Cérémonieux, roi d'Aragon et ennemi déclaré de Pierre Ier, il est possible que d'aucuns l'aient surnommé Henri d'Aragon. CF.

91. Pierre Ier le Cruel (1334-1369), roi de Castille et de León (1350-1369) et demi-frère de Henri de Trastamare (voir note 90). Fils légitime de Alphonse XI et héritier présumé de la couronne de Castille et de León, il monta sur le trône à la mort de son père, au grand dam de son demi-frère, supplanté en raison de sa bâtardise. Il s'ensuivit une lutte fratricide qui aboutit en 1366, grâce à l'intervention, entre autres, de Charles V par l'entremise de Bertrand du Guesclin, à la victoire de Henri de Trastamare. Pierre le Cruel conclut alors une alliance avec Édouard d'Angleterre, prince de Galles et duc d'Aquitaine, afin de recouvrer la jouissance de son royaume. Les troupes de Henri de Trastamare furent défaites en 1367 par l'armée d'Édouard d'Angleterre, lors de la bataille de Nájera, au cours de laquelle Bertrand du Guesclin fut fait prisonnier. Cependant, nul ne participa à une quelconque collecte destinée à payer la lourde rançon fixée pour sa libération. Du Guesclin s'engagea à verser lui-même cette somme, et il fut relâché après que le roi de France et quelques princes se furent portés garants pour lui. En 1369, il apporta son aide à Henri de Trastamare dans sa reconquête du royaume de Castille. Au cours de cette lutte, Pierre Ier fut tué par son demi-frère, et ses troupes

décimées. Henri accédait ainsi définitivement au trône, conférant sur ces entrefaites, en témoignage de sa gratitude, la dignité de connétable de Castille à Bertrand du Guesclin. En 1370, le royaume de France étant en proie à une nouvelle guerre contre les Anglais, Charles V rappela du Guesclin pour lui confier la direction des hostilités et le nommer, honneur suprême, connétable de France. CF

92. Conan Mériadec, figure mythique de l'histoire bretonne, passe pour avoir été le premier roi de la "petite Bretagne" CF. La Borderie III 441-462 s'étend longuement sur "La fable de Conan Mériadec" et "La dynastie de Conan Mériadec". C'est Geofroi de Monmouth, un Breton -Gallois du 12^{ème} siècle, qui par son ouvrage latin *Historia regum Britanniae* (Histoire des rois de la Bretagne insulaire), connu de toute l'Europe, a versé dans le grand courant de la littérature historique la légende de Conan Mériadec, empruntée par lui, comme toute son Histoire, à un livre analogue rédigé dans le même siècle, écrit en breton-gallois et intitulé *Brut y Brenined* (Histoire traditionnelle des Rois). Sans Geofroi de Monmouth, Conan Mériadec n'existerait pas" (444). "L'histoire de Conan Mériadec (...) n'a pour base que les récits de l'*Historia Britonum* de Nennius (9^{ème} siècle), de l'*Historia Britannica* de la Vie de S. Goëznou (11^{ème} siècle), du *Brut y Brenined* et de Geofroi de Monmouth (12^{ème} siècle) : récits légendaires remplis de circonstances incohérentes et extravagantes tout à fait inacceptables" (455).

93. 1430 : cette date est évidemment erronée : la libération d'Orléans par Jeanne d'Arc eut bien lieu le 8 mai 1429. Avant la victoire de Patay sur les Anglais (18 juin) et le sacre du Dauphin à Reims (17 juillet), Jeanne guerroya sur la Loire, en amont d'Orléans (Jargeau), et en aval (Meung, Beaugency), où ces villes sont reprises à l'Anglais. La rencontre relatée entre Richemont (à la tête de ses 1 200 soldats) et la Pucelle eut lieu à Beaugency, vers la fin mai-début juin, avant que Jeanne ne remonte vers le nord-est. Richemont est présenté comme ayant été un fidèle compagnon de Jeanne d'Arc (voir La Borderie, IV 229-231 : Rappors des Bretons avec Jeanne d'Arc). Richemont "va trouver la Pucelle devant Beaugency (p.229)... Dans cette entrevue avec la pucelle, le connétable avait avec lui de nombreux Bretons (...) Le lendemain, sous leurs efforts réunis Beaugency se rendait, et quelques jours plus tard les Anglais étaient outrageusement battus et massacrés à Patay" (230). Arthur de Richemont (1393-1458) était le deuxième fils du duc Jean IV, auquel succéda son premier fils Jean V. A 22 ans, Richemont fut fait prisonnier des Anglais à Azincourt et subit une captivité de 7 ans en Angleterre, nation qui le séduisit un moment (le comté de Richemont est situé en Angleterre). Libéré, il s'attacha définitivement au parti français. Connétable en 1425, il fut (malgré une période de disgrâce) le soutien énergique et loyal de Charles VII. La mort imprévue de son neveu le duc Pierre II fit de lui en 1457 Arthur III, duc de Bretagne. Il le fut pendant une année à peu près, jusqu'à sa mort (La Borderie, IV 406-415).

94. F. Stock résume considérablement. Cette entrée dans Paris eut lieu le 13 avril 1436, après que les Anglais eurent été chassés de la ville. Le traité d'Arras, signé le 22 sep-

tembre 1435, avait scellé la réconciliation entre Charles VII et Philippe le Bon, duc de Bourgogne : les Anglais perdaient sur le territoire français un puissant allié. Richemont s'employa à cette réconciliation, qui représentait une rude tâche (Jean sans Peur, le père de Philippe le Bon, avait été assassiné à Montereau (1419) par un partisan du dauphin Charles). Richemont réussit pleinement dans son entreprise.

95. Le 14 avril 1450, Richemont affronta les Anglais en Normandie, et remporta sur eux la bataille de Formigny. Après cette mention de Formigny, Franz Stock semble faire retour sur l'entrée triomphale de Richemont dans Paris en 1436, car il ne semble pas que la victoire de Formigny ait donné lieu à une nouvelle entrée du connétable dans la cathédrale Notre-Dame de Paris...

96. F. Stock ne fait aucune allusion au règne, fort bref il est vrai, du duc Arthur III de Richemont.

97. *Torr hé pen*, mots bretons signifiant littéralement " casse sa tête " (= casse -lui la tête). Le dernier mot *pen* (écrit plutôt *penn* de nos jours), " tête ", est ici non-muté, ce qui est souvent le cas dans les textes antérieurs au 17^{ème} siècle. Ce " cri de guerre " figure dans la signature du " Code paysan ", laquelle signature est donc *Torrében* et les habitants (le Code paysan est le nom qui a été donné au règlement rédigé en 1675, pendant la Révolte des Bonnets Rouges, par " quatorze paroisses du Pays Armorique situé depuis Doüarnenez Jusqu'à Concarneau " Texte complet dans Y. Garlan/C.Nières *Les révoltes bretonnes de 1675*, Paris, Editions sociales, 1975, pp.101-104)

98. L'épisode que narre ici F. Stock est antérieur à la bataille de Saint-Aubin-du-C. (27-VII-1488). Anne de Beaujeu et Charles VIII donnèrent l'ordre, le 19 juin 1487, de commencer le siège de Nantes. Michel Marion était un marchand de Quimper. Le 6 août, le siège de Nantes était levé. Sur tout ceci, voir La Borderie.IV 533-538.

99. Après Saint-Aubin-du-Cormier et la défaite bretonne, le traité du Verger (19 août 1488) entre le duc François II et Charles VIII établit une paix précaire entre la Bretagne et la France. Les conditions du traité étaient très dures pour les Bretons, et bientôt l'armée française envahissait toute la Bretagne. Henri VII d'Angleterre promettait des secours à la duchesse Anne, et aussi le roi Ferdinand de Castille, mais surtout Maximilien d'Autriche. Aux prises avec les Flamands et les Hongrois, ce dernier fit appel aux princes de l'Empire d'Allemagne. Charles VIII crut sage d'arrêter la guerre, et le traité de Francfort entre Maximilien et le roi de France fut signé le 22 juillet 1489 : les Français abandonnaient les places qu'ils avaient conquises, Anne de Bretagne renvoyait les Anglais chez eux. La duchesse était très procédurière : elle ne ratifia le traité que le 3 décembre. La Bretagne connut la paix pendant un an.

99 bis. Coquille : le couronnement eut lieu en février 1489 (La Borderie.IV 596).

100. Stock passe sous silence la cérémonie du mariage de la duchesse de Bretagne et de l' "empereur des Romains " : elle eut lieu à Rennes le 16 décembre 1490 (mariage par procuration : un maréchal de cour représenta l'époux d'Anne) . Les libéralités de Charles VIII dont Stock fait état sont postérieures à ce mariage de presque une année. Elles font partie des conditions d'un traité mettant fin au siège de Rennes qui bloquait l'épouse de Maximilien dans sa ville ducal. Stock passe sur beaucoup de points importants. On citera ici à nouveau La Borderie IV 580 : [Les plénipotentiaires de Charles VIII] " connaissant la détresse des Bretons (...) firent de nouvelles propositions de paix. Après de longs pourparlers, celles-ci furent acceptées et le traité fut signé " aux faubourgs de Rennes " par le roi Charles VIII le 15 novembre 1491. D'après sa teneur, la duchesse avait la faculté de traverser la France pour rejoindre Maximilien, le roi promettait de lui verser 120 000 livres pour son entretien et de payer immédiatement la solde de ses auxiliaires étrangers, à condition qu'elle les congédiât et les licenciât aussitôt ".

101. Née le 25 janvier 1477, Anne de Bretagne n'avait pas encore 14 ans le jour de son mariage avec Maximilien.

102. La Borderie IV 574 dit le contraire : " La cérémonie eut lieu sans apparat à Rennes ". Dans un article (cité note 1 de cette même page de La Borderie) intitulé *Une date historique retrouvée*, on peut lire : "Michel Guibé, évêque de Rennes, célébra pontificalement dans le chœur de Saint-Pierre la messe suivie de la bénédiction nuptiale ".

103. Cette date est erronée. Le mariage eut lieu le 6.

104. La Borderie .IV 582 : Stock s'inspire très abondamment de la dite page. La citation entre guillemets provient d'un texte d'époque et est graphiée comme suit : "gentilz hommes, bourgeois et aultre gens " (note 6 de la p. 582).

105. Bien qu'elle ne soit pas entre guillemets, cette phrase est littéralement traduite de La Borderie IV 583.

106. p. 583 .

107. Les petits moururent respectivement à l'âge de 3 ans, moins d'un mois, quelques jours, quelques heures.

108. La Borderie ne souffle mot de ces on-dit. A.Dupouy en revanche s'en fait l'écho en des termes qui ont très vraisemblablement inspiré F. Stock : " On disait en Allemagne, et un peu en France, que c'était une punition divine ; que la duchesse avait été épousée par rapt, déjà mariée à Maximilien " (p.195).

109. Louis d'Orléans avait été contraint par Louis XI d'épouser sa fille, Jeanne de France, qui était contrefaite. Charles VIII succéda à son père Louis XI, et à Charles VIII succéda Louis d'Orléans, qui devint Louis XII : le nouveau roi fit aussitôt déclarer nulle son union avec Jeanne de France, et put alors épouser Anne de Bretagne.

110. Morte le 9 janvier 1514, elle aurait eu 38 ans le 25 du même mois.

111. Jean de Coëtanlem naquit à Morlaix vers 1455. Corsaire et armateur, il travaillait pour le compte du duc de Bretagne, et était chargé de protéger les navires de commerce des attaques anglaises. En 1484, pourchassant jusqu'à Bristol des navires ennemis mis en déroute, il profita de l'occasion pour mettre la ville à sac. Il jeta par la suite son dévolu sur les navires castillans, ce qui lui valut de tomber en disgrâce auprès du duc François II, qui tenait à ménager le roi d'Espagne. Il se mit alors au service des souverains du Portugal, terminant sa vie comme grand amiral de la marine portugaise. La légende raconte qu'il aurait atteint l'Amérique avant Christophe Colomb, à qui il aurait indiqué la route du Nouveau Monde. CF.

112. Bréhan-Loudéac était une paroisse de l'ancien évêché de Saint-Brieuc. Devenue commune à la Révolution, elle fut rattachée au département du Morbihan (canton de Rohan). Depuis peu, le nom officiel de la commune est *Bréhan* tout court (sans -t). La Borderie IV 626-629 narre par le détail l'arrivée de l'imprimerie à Bréhan-Loudéac : à l'initiative d'un gentilhomme de la famille des Rohan-du-Gué-de-l'Isle.

113. Quand il écrivait ces lignes où il mentionne l'arrivée des imprimeurs allemands à Paris, Franz Stock avait déjà fait paraître son ouvrage d'érudition sur lesdits imprimeurs : *Die ersten deutschen Buchdrucker in Paris um 1500*, Fribourg-en-Brisgau, 1940 (ce livre a été réédité en 1992, à Paderborn, par les mêmes éditions Bonifatius qui allaient rééditer *Die Bretagne, ein Erlebnis* en 1993). Sur le sujet, voir Loonbeek, 102-103.

114. Dupouy 201. Pour ce qui est de l'édit, il " a dû être signé le 13 ou le 14 août à Nantes " (La Borderie V 18 note 3).

115. Hervé de Portzmoguer, capitaine breton, passa à la postérité à la suite de l'héroïque bataille qu'il livra le 10 août 1512 au large de la pointe Saint-Mathieu. Voyant la défaite inéluctable, il préféra faire sauter son navire *La Cordelière*, assailli par deux nefes anglaises, plutôt que de se rendre à l'ennemi juré. Après sa mort furent composées deux petites épopées célébrant sa bravoure. CF.

116. Charles Cornic du Chesne, né à Morlaix en 1731 au sein d'une famille de marins, fut, à son époque, l'un des corsaires les plus redoutés par les Anglais. CF.

117. Alain-René Lesage naquit à Sarzeau en 1668. Installé à Paris à l'âge de vingt-deux ans, il vécut de sa plume et se fit notamment connaître par son *Histoire de Gil Blas de Santillane*, que les spécialistes considèrent comme son chef-d'œuvre. CF. On ne décèle rien de " breton " chez cet auteur, non seulement dans ses thèmes, qui n'ont rien à voir avec la Bretagne, mais pas davantage dans son style, ses tics littéraires : tout chez lui est entièrement " à la française ", comme les jardins du même nom. Anatole Le Braz dit de lui qu'il fait " accident de végétation " parmi les écrivains bretons de langue française.

118. François de La Noue (1531-1591), homme de guerre et écrivain originaire de Nantes, doit sa renommée littéraire à ses fameux *Discours politiques et militaires*, publiés en 1587. CF.

Bien qu'aujourd'hui méconnu, l'historien et romancier Charles Pinot Duclos (1704-1772) - qui naquit et mourut à Dinan - jouissait de son temps d'un grand renom. En 1745, il fut nommé historiographe de France, occupant ainsi le poste laissé vacant par Voltaire, puis fut élu en 1747 à l'Académie française, avant d'en devenir le secrétaire perpétuel en 1755. CF.

119. Révolutionnaire convaincu, Jean Victor Moreau (1763-1811) fut l'instigateur de la *Fédération bretonne-angevine des jeunes volontaires* (Cf ci-dessous note 121). Il s'engagea dans l'armée révolutionnaire en 1793, puis, en 1800, fut nommé par Bonaparte, pour l'avoir appuyé lors du coup d'État du 18 brumaire, commandant en chef de l'armée du Rhin. CF.

120. Le 15 janvier 1790, un décret de l'Assemblée nationale divisa la Bretagne en cinq départements. De ce jour, la province de Bretagne cessait d'exister ". C'est par ces lignes (p. 389) que se clôt le sixième et dernier tome de la monumentale *Histoire de Bretagne* de La Borderie (sous la plume de Barthélémy Pocquet, qui assura la rédaction des tomes IV, V, VI, couvrant la période 1364-1789). Mais les lignes ci-dessus citées ne sont en rien une conclusion de l'année 1789 elle-même : les événements bretons la concernant s'arrêtent à l'émeute rennaise des 26 et 27 janvier 1789. - La date de 15 janvier 1790 mentionnée ci-dessus doit être complétée : le décret définitif est du 26 février 1790 (Dupouy 346).

121. On ne sait où F. Stock a trouvé cette date erronée. Les faits qu'il relate concernent les deux réunions qui eurent lieu à Pontivy, l'une le 15 janvier 1790 de la *Fédération bretonne-angevine des jeunes volontaires*, l'autre exactement un mois plus tard, de la *Fédération bretonne-angevine des municipalités*. Les premiers " au nombre d'environ 150 sous la présidence du prévôt des étudiants de Rennes, Moreau, le futur général, prêtèrent le serment solennel de ne former qu'une famille de frères " qui, toujours réunis sous l'étendard de la liberté, soit un rempart formidable où viennent se briser les efforts de l'aristocratie " ... " (Durtelle de Saint-Sauveur II 330). Le 15 février, les 168

délégués des municipalités prononcèrent un serment identique. Auguste Dupouy 349 fournit un extrait complémentaire de la formule du serment : “ Nous déclarons solennellement que, n’étant ni Bretons, ni Angevins, mais Français, nous renonçons à tous nos privilèges locaux et particuliers ”.

122. Autre pagination de l’ouvrage de Souvestre, *Les derniers Bretons*, vol. II, Charpentier, Rennes, 1836, p. 358-385. La traduction allemande par Stock du texte d’Émile Souvestre est très libre, certains passages ayant de plus été modifiés, remaniés ou tronqués. Par souci de fidélité, c’est le texte de l’auteur allemand qui a été privilégié, avec un regard sur l’original sans le transcrire trait pour trait. CF.

123. Emile Souvestre (1806-1854), né à Morlaix et mort à Montmorency, fut journaliste, enseignant ; il vécut un certain temps de sa plume, écrivant dans diverses revues et se faisant surtout un nom dans le roman régionaliste, notamment avec son œuvre la plus connue, *Les Derniers Bretons*. Quand on sait qu’il a écrit aussi, entre autres, les *Mémoires d’un sans-culotte bas-breton*, on se rend compte qu’on a affaire à un homme qui entend allier la sagesse des Bretons de l’Ancien Régime avec celle des Bretons de son temps. Il montre un grand respect pour la vieille noblesse armoricaine, qu’il voit proche de son peuple, et en même temps, il croit à une domestication des forces révolutionnaires. Il n’aima pas le Trône, et n’eût, en fin de compte, qu’assez peu de sympathie pour l’Autel... de son temps. Il n’est pas pour rien le compatriote de Lamennais et de Renan. “ Ce fut (...) la Bretagne, qu’il n’accabla pas de ses visites et dont il n’avait qu’une connaissance approximative, qui lui assura la gloire ”. (Yves Le Gallo, *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, Paris-Spezed, Champion-Coop Breizh, 1997, II 170). On est, de nos jours, assez injuste à l’égard de Souvestre : s’il ne connaissait guère la Bretagne qu’à travers le prisme romantique, c’est qu’à son époque, pour un écrivain, il n’y en avait pas d’autre. Le coup de grâce (dont il se remettra peut-être...) lui fut donné il y a cent ans, ou presque (1906), par Joris-Karl Huysmans, écrivant à H. Léard, ami de Zola et auteur d’un roman naturaliste dont l’action se passe dans le Morbihan, *Terrains à vendre au bord de la mer* : “ ça nous change de Souvestre et de Botrel ” (Louis Le Guillou, *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, II.8).

124. André Jeanbon Saint André (1749-1813) abrégéa, semble-t-il, son nom à la Révolution, en le débarrassant de son appendice hagionyme. Bien qu’il ait eu sa part dans les excès de la Terreur, et qu’il ait fait couler beaucoup de sang innocent, il fut un remarquable serviteur de l’Etat. Ancien capitaine de la marine marchande, devenu ensuite pasteur protestant, il adhère avec enthousiasme à la Révolution, et fait partie à la Terreur du Comité de Salut Public, où il est chargé de la marine. C’est à ce titre qu’il est envoyé en mission à Brest (11 octobre 1793). Alors que Toulon est aux mains des Anglais, l’importance de Brest comme port militaire est capitale, et une reprise en main de la marine brestoise s’impose d’urgence. La compétence, l’énergie, l’incorruptibilité de Jeanbon font merveille dans ce domaine. Il s’en prend aussi à tous ceux qu’il consi-

dère comme des ennemis de la Patrie, les prêtres réfractaires d’une part, et d’autre part, tous ceux qui sont entachés de fédéralisme, fort nombreux dans le Finistère et à Brest à son arrivée. Un tribunal révolutionnaire fonctionne à Brest du 5 février au 11 août 1794 : sur 180 accusés par ledit Tribunal, 70 montent à l’échafaud. On peut isoler de ces 70 deux groupes : celui des fédéralistes (parmi lesquels les administrateurs du Finistère, 26 membres, dont Expilly, l’évêque constitutionnel du Finistère), et celui des prêtres réfractaires (12) et de leurs receleurs (4). Le tout premier prêtre finistérien à être guillotiné lors de la Terreur (car il y eut aussi les 4 victimes des massacres de septembre 1792 à Paris) fut ainsi François Le Coz. Il était né à Collorec, trêve de Plonévez-du-Faou, en 1746. Prêtre en 1771, il est d’abord nommé vicaire à Plévin, puis professeur au séminaire de Plouguernevel (ces deux paroisses de l’évêché de Cornouaille sont depuis la Révolution des communes des Côtes-d’Armor). En 1790, il fut nommé recteur de Poullaouen. Il refusa de prêter le serment, et dès lors, exerça son ministère dans la clandestinité. Il fut dénoncé dans sa propre paroisse où il se cachait, et emmené à Brest. Ce qui est instructif, ce sont les deux exclamations qui ponctuent son exécution. D’après un témoin, “ Le Coz paraît sur l’échafaud avec un air triomphant, il se couche sur la guillotine. Les spectateurs crient : “ Vive la République ! ” Le Coz répond d’une voix très forte : “ Vive Jésus et Marie... ”. De nos jours en France, ces deux exclamations peuvent jaillir sans difficulté de n’importe quelle poitrine catholique. Il n’en n’a pas toujours été ainsi. L’invitation à se rallier à la République fut faite aux catholiques français par Léon XIII en 1892 : on ne se hâta qu’avec lenteur. En 1794, seuls sans doute les évêques constitutionnels et les prêtres jureurs pouvaient, sans offenser leur conscience, prononcer les deux vivats. Mais Expilly, accusé de fédéralisme, fut lui-même guillotiné le 27 mai... (Voir *Histoire de Brest*, Toulouse, Privat, 1975 ; *Histoire de Brest*, Brest, Université de Bretagne Occidentale, 2000 ; *Le Finistère de la Préhistoire à nos jours*, Saint-Jean- d’Angely, Bordessoules, 1991 ; *Les prêtres du diocèse de Quimper morts pour la foi ou déportés pendant la Révolution*, Brest, Imprimerie libérale, t.I, 1928).

125. E. Souvestre se souvient sans doute du chant du *Barzaz Breiz* intitulé *Les Bleus*.

126. *Saoz*, pluriel *Saozon* : Anglais (en fait, Saxon ; gallois : *Sais*). *Saozon/Saozon* désigne toujours les Anglais dans le breton actuel. *Bro-Saos/Bro-Zaoz*, l’Angleterre. *Le Saux*, *Le Saos*, nom de personne : l’Anglais ; *Ti-Saux* (= *Ti-Saos*) : la maison de l’Anglais ; *Kersauce* (sic !) = *Kêr-Saos* : le domicile de l’Anglais. Une des quatre communes de Belle-Ile s’appelle *Sauzon* : ce nom témoigne de la longue présence des Anglais dans la grande île.

127. Ce chant n’a pas été identifié. *Le Barzaz Breiz* contient trois chants ayant trait à la Révolution. Ce sont *Le prêtre exilé*, *Les bleus* et *Les Chouans*, respectivement pp. 511, 519 et 527 de l’édition du Layeur du *Barzaz Breiz* (Paris, 1999). *Le prêtre exilé* est en dialecte vannetais, et ne se chantait donc pas “ dans le Finistère ni sur les côtes du nord

de la Bretagne ". *Les Bleus* a sûrement inspiré Souvestre pour la scène de la messe en mer, et pour l'exil : on y lit en effet ces vers (donnés ici dans la traduction française elle-même du *Barzaz Breiz*) : " Ceux d'entre eux [Les prêtres] qui ont pu s'enfuir se cachent dans les bois ; là, ils disent la messe, la nuit, parmi les rochers, en bateau, parfois, sur mer. D'autres, traversant l'Océan, se sont expatriés sans ressources, aimant mieux servir Dieu que l'homme " (p.520). Le troisième, *Les Chouans*, est en bas-vannetais et concernent des événements typiquement morbihannais.

APPENDICE

Les pages ci-dessous, dont voici la traduction, figurent dans l'édition *Bonifatius* (Paderborn). Il a paru bon de les porter à la connaissance des lecteurs de l'édition *Minihi Levenez* 2004.

.....

Il y a exactement cinquante ans que l'abbé Stock fit paraître un livre consacré à la Bretagne. Ce n'est pas sans raison que nous le rééditons aujourd'hui, car les évocations que le prêtre effectue avec beaucoup d'aisance n'ont rien perdu de leur actualité.

Trois ans plus tôt, en automne de l'année 1940, il publia une étude à caractère scientifique dont le titre était : " *Les premiers imprimeurs allemands à Paris vers 1500* ". Stock rédigea son ouvrage à point nommé pour le cinq-centième anniversaire de la découverte de l'imprimerie par Gutenberg. Il décrit le travail des pionniers de l'imprimerie à Paris, au premier rang desquels on trouve Ulrich Gering. Ce livre, qui connut en son temps une faible diffusion, est disponible sous la forme d'une réimpression commentée. Franz Stock travailla ensuite au manuscrit de ce qui est davantage un essai sur la Bretagne, et qui parut en 1943 sous le titre significatif : " *La Bretagne - un vécu* ".

Dès 1942, Franz Stock mentionne son livre sur la Bretagne dans sa correspondance avec Reinhold Schneider. Une lettre du 9 Avril 1942, adressée à Franz Stock, en fait état. Elle est conservée dans les archives familiales à Neheim.

.....

Fribourg en Brisgau
2, rue Mercy

le 9/4/42

Cher monsieur,

Votre gentille lettre et votre joli cadeau nous ont fait plaisir et je vous en remercie chaleureusement. J'ai bon espoir que vous reviendrez dès que vous le pourrez et que vous écrirez ici l'ouvrage sur la Bretagne. Il s'agit d'une belle et grande tâche que vous ne devez pas manquez de réaliser. Il me tarde de lire ce livre car il s'agit là de faire revivre un riche legs de souvenirs, de choses sacrées ensevelies par l'histoire.

Nous pensons bien à vous et vous souhaitons de trouver la force et le courage d'exercer votre lourde tâche.

Votre dévoué
Reinhold Schneider

Franz Stock répondit à cet lettre plus d'un an plus tard. (l'original est conservé dans les archives R. Schneider de la bibliothèque du Pays de Bade située à Karlsruhe).

Fr. Stock
St.o.pfr

le 3 mai 1943

Cher monsieur,

Voici enfin un signe de vie de ma part pour vous dire que je ne vous ai pas oublié. J'ai ces jours-ci souvent pensé à vous et parlé de vous. J'espère que vous ne vous portez pas trop mal et que votre état de santé n'affecte pas trop votre travail littéraire.

Voici quelque temps, monsieur Rossé, de la maison d'édition Alsatia, a pris mon ouvrage sur la Bretagne pour en assurer l'impression. Il m'écrit à ce sujet : " J'ai lu avec un intérêt croissant le manuscrit sur la Bretagne que vous

m'avez remis lors de mon dernier séjour à Paris. Cet ouvrage est un travail remarquable qui vous honore à tous égards. Je ne peux que vous en féliciter.

Comme vous le voyez mon intérêt pour la Bretagne est toujours vif, et j'espère que la mise sous presse se fera prochainement.

Bien cordialement.

Franz Stock

Stock a donc achevé son manuscrit entre avril 42 et mai 43. Durant cette période, il a sélectionné ou terminé les dessins ou photos qui illustrent le volume. Une mention de l'imprimeur précise que " les dessins, tableaux et photos sont de l'éditeur. La peinture représentant une église bretonne qui orne le frontispice de l'ouvrage est datée et signée " Stock 1938 "

Si Stock a publié son premier ouvrage consacré aux imprimeurs chez Herder, maison d'édition située à Fribourg, cela ne lui a pas été possible pour le second.

C'est manifestement grâce à Reinhold Schneider, dont les œuvres paraissaient depuis 1938 chez Alsatia à Colmar, que Stock fit la connaissance de Joseph Rossé. Nous citons dans la lettre figurant ci-dessus l'opinion de Rossé sur l'ouvrage de Stock.

A propos de son livre Franz Stock écrit dans une lettre adressée à l'archevêque Lorenz Jaeger : " Un petit livre qui n'a rien de théologique paraîtra le premier octobre (1943).... Conçu pour nos soldats, il doit leur révéler les particularités et les secrets de ce pays intéressant et par la même occasion leur permettre de se rappeler le temps passé là. Si tout va bien, nombreux sont ceux à qui ce livre fera plaisir. Il comprend plus de 140 pages. Hormis quelques gravures, les illustrations sont de moi, ce qui confère à l'ouvrage une note personnelle et un caractère qui lui est propre. Je me suis chargé de ce travail car il m'est ainsi possible de faire allusion à certaines choses qu'un écrivain moderne n'aurait pas évoquées. Si je n'ai pas beaucoup abordé la vie religieuse en

Bretagne, j'ai cependant mentionné bien des points qui révèlent à qui sait lire entre les lignes toute la beauté de ce lien profond unissant ce peuple et sa foi. N'oublions pas que ce livre doit trouver un large public ”.

Il apparaît clairement au lecteur d'aujourd'hui que Franz Stock décrit ici sa propre existence à Paris et la lourdeur de sa tâche d'aumônier. A la fin de son livre il évoque le Bretagne sous la Révolution Française, durant laquelle l'Eglise connut des jours difficiles. “ Je ferai raser vos clochers ” déclare Jean Bon Saint-André au maire d'un village ”, afin que plus rien ne vous rappelle vos superstitions d'antan ” Ce à quoi le paysan lui rétorque : Vous serez bien obligés de nous laisser les étoiles et on les voit, elles, de bien plus loin que notre clocher ”. “ Il était donc totalement vain de menacer de mort les prêtres réfractaires. Il se trouvait en Bretagne toujours assez de prêtres pour venir en aide aux croyants, tout comme il y avait des croyants en grand nombre pour donner refuge aux prêtres.”

La Bretagne et ses habitants ont toujours exercé sur Franz Stock un attrait particulier. C'est surtout pour cette raison qu'il a rédigé son livre sur la Bretagne en cette période difficile. Il lui fut ainsi possible de faire part d'expériences vécues et de son profond attachement à la France.

Pour le comité Franz Stock
Franz Schütgen (prêtre)

Taolenn

Table

Avant-propos 9

<i>Euz an Arvor d'an Argoad</i>		<i>De l'Armor à l'Argoat 29-107</i>	
Digoradur	31	Introduction	30
I Tud ha stumm ar vro	36	I Hommes et paysages	37
II An aod e-kreiz c'hoari ar gwagennou hag an aveliow	52	II La côte dans le jeu des vagues et du vent	53
III An Argoad, komad-bro kuz, ar marvailloù hag an teuzed	72	III L'Argoat, contrée intime des légendes et des fantômes	73
IV Ar bed koz hag ar bed nevez, kichen-ha-kichen	88	IV L'ancien et le moderne côte à côte	89

Eun nebeud pajennadou melenet euz istor Breiz *Quelques pages jaunies de l'histoire de Bretagne : 109-191*

I Ar Gelted o tivroa e-pad ar ragistor: eur marevez teñval	110	I L'immigration des Celtes durant la Préhistoire: une période obscure	111
II Ar Romaned en Arvorig	126	II Les Romains en Armorique	127
III Ar Vretoned oc'h enbrôa; o stourm evid an dishualded	134	III Immigration bretonne. Lutte pour l'indépendance	135
IV Mare an Dalc'h. Diemgleo etre tiegeziou Bleiz ha Montfort	144	IV L'époque féodale. La querelle des Blois et des Montfort	145
V Breiz euz ar 16ved d'an 19ved kantved	180	V La Bretagne du 16e au 19e siècle	181

Notes 193-216

Appendice 217-220

Les 3 associations qui participent à faire vivre le souvenir de Franz STOCK et de l'exemple de sa vie

FRANZ STOCK KOMITEE
Hauptstrasse 11
D 59755 ARNSBERG

LES AMIS DE L'ABBE STOCK
30 rue Lhomond
75005 PARIS

ASSOCIATION CHARTRAINE FRANZ STOCK
Mairie du Coudray
32 rue du Gord
28630 LE COUDRAY

(Site commun Internet : www.franz-stock.org)

vous accueilleraient avec plaisir parmi elles, pour vous faire découvrir la riche personnalité de cet homme d'exception, qui a largement contribué, en précurseur, à la réconciliation franco-allemande.

Une quatrième association s'est créée au Coudray/Chartres. Elle s'est fixé comme objectif de transformer l'ancien " Séminaire des Barbelés " en CENTRE EUROPEEN DE RENCONTRE FRANZ STOCK.

C.E.R.F.S.
Mairie du Coudray
32 rue du Gord
28630 LE COUDRAY

Président : Nicolas Villeroy de Galhau
22 rue Massenet 75116 PARIS
Téléphone : 01 45 03 31 13

Merci de votre soutien.

EMBANNADURIOU AR MINIHI AUX EDITIONS DU MINIHI LEORIOU DIOUYEZEG / OUVRAGES BILINGUES

- "Saint Paul Aurélien"- vie et culte- "Sant Paol a Leon", B. Tanguy, Job an Irien, Saïk Falhun, Y.P. Castel, 244p. Prix 15,25 €
- "Saint Hervé"- vie et culte- B. Tanguy, Job an Irien, 144p. 12,25 €
- "Saint Patrick"- oeuvres trad.- G. Cabon, S. Falhun, 64p. 7 €
- "Saint Ké..."- vie et culte- Job an Irien, 44p. 4,50 €
- "Sainte Brigitte- Santez Berhed"- vie et culte- Job an Irien, 60p. 4,50 €
- "Itron Varia ar Folgoad", à la recherche de la vérité sur Notre-Dame-du-Folgoët, Job an Irien, 24p. 3 €
- "Ar Werhez Vari", textes et prières à la Vierge, 33p. 4,50 €
- "Irlande-Iwerzon", Job an Irien, 112p. 12,20 €
- "La guerre si proche- Ar brezel ken tost", Pierre Tanguy, 48p. 6,10 €
- "Chroniques- Soubenn an tri zraig", Job an Irien, 112p. 11 €
- "D'autres paroles pour parler à Dieu- Komzou all evid pedi", 56p. 6,10 €
- "Chroniques- Araog poueza butun", Job an Irien, 108p. 11 €
- "Chroniques- Dour ar feunteun", Job an Irien, 120p. 11 €
- "Croix et Calvaires- Kroaziou ha Kalvariou or bro", Y.P. Castel, 206p. 14 €
- "Chroniques- Heñchou nevez", Job an Irien, 116p. 11 €
- "Saint Corentin"- vie et culte- "Sant kaourantin", Job an Irien, J. Cormerais, H. Daniélou, 168p. 12,20 €
- "Meditasionou war an Aviel- Méditations sur l'Evangile" Ch. de Foucauld, J. Bougaran 15,25 €
- "Douar Santel- Terre Sainte", Job an Irien, 168p. 9 €
- "Chroniques- ... Gwenn ha du a beb liou", Job an Irien, 176p. 12,20 €
- "Le chemin de croix- Hent ar groaz"- J. G. Cornelius-, Joseph Thomas, Job an Irien, 56p. 10 €
- "Chroniques- Etre deiz ha noz", Job an Irien, 128p. 13 €
- "Les anges dans nos églises- An eñez en on ilizou", Y. P. Castel, 96p. 14 €
- "Jalons pour une spiritualité bretonne et celtique chrétienne", Job an Irien, 120p. 6,15 €
- "Vie de Sainte Nonne- Buez Santez Nonn"- mystère breton-, Yves Le Berre, 200p. 38 €
- "Mikél an Nobletz - Michel Le Nobletz", Fañch Morvannou, Y. P. Castel, 140p. 14 €
- "Kantikou brezoneg - Cantiques bretons", 184p. 10 €
- "Chroniques ... Or béd o trei", Job an Irien, 142p. 14 €
- "Saint Yves en Finistère" Y-P. Castel, Job an Irien, Bernard Tanguy, 176p. cartonné. 20 €
- "Il était une fois ...le tro ar relegou", textes de Gilles Baudry, 70p., 8 €
- "Morlaix Un Carmel - Montroulez Eur C'harmel, textes de Soeur Maryvonne, 192p, 20 €

E BREZONEG PENN-DA-BENN:

- “An Testament Nevez” (Pierre Guichou), 556p. dont 100p. d’illustrations 49,80 € (Port 5)
- “Leor Overenn” (Job an Irien), 1439p... 38 € (Port 5 €)

ENFANTS-BUGALE

- “Klask a ran”, la cassette et le livret textes et musiques 12,20
- “Dremm an Aotrou”, la cassette et le livret textes et musiques 12,20

LITURGIE, NOUVEAUX CANTIQUES - LIDEREZ, KANTIKOU NEVEZ

- “Hag e paro an heol I-II”, le CD 15,20 €.
- “Hag e paro an heol 4”, la cassette et le livret textes et musiques 12,20 €
- “Kalon ar Béd”, Cantate pour l’an 2000, le CD 15,20 €

Echu moulla
d’an 19 a viz mae 2004,
deiz gouel sant Erwan,
e ti Cloître,
moullerien e Sant-Tounan.

Disklêriet hervez lezenn
eïl trimiziad 2004.



Ouvrage publié grâce à l’aide du Conseil Régional de Bretagne.



N° ISBN 2-908230-23-2 - Prix : 20 €



9 782908 230239